

NE JOUEZ PAS AVEC LE TEMPS



TIME RIDERS

2001 2010 2019 2024 2037 2066

LE JOUR DU PRÉDATEUR



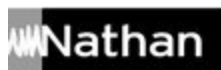
ALEX SCARROW

NATHAN

Time Riders
Tome 2
LE JOUR DU PRÉDATEUR

Alex Scarrow

Traduit de l'anglais par Anne Lauricella



Design de couverture : James Fraser

Photo : Neil Spence

L'édition originale de ce livre a été publiée pour la première fois en anglais
en Grande-Bretagne par Puffin Books, Penguin Books Ltd (Londres, Grande-Bretagne),
sous le titre de *Time Riders : Day of the Predator*.

Copyright © Alex Scarrow, 2010. Tous droits réservés.

Traduction française © Éditions Nathan (Paris, France), 2012.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN 978-2-09-253978-1

À Frances, Jacob, Max et Frodo – Base opérationnelle, Norwich.

Quant à toi, cher lecteur, le message suivant est codé pour tes seuls yeux :

SE VKUS OTOS LPQVOJUS P DONKDOQ NOHP PHKQS VKUS NKILQOJOZ HCILKQTPJNO DUJ IKT – LPJDKQO

Sommaire

[Couverture](#)

[Copyright](#)

[Sommaire](#)

[CHAPITRE 1 - 2026, MUMBAI, INDE](#)

[CHAPITRE 2 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 3 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 4 - 2015, TEXAS](#)

[CHAPITRE 5 - 1906, SAN FRANCISCO](#)

[CHAPITRE 6 - 1906, SAN FRANCISCO](#)

[CHAPITRE 7 - 2015, TEXAS](#)

[CHAPITRE 8 - 1906, SAN FRANCISCO](#)

[CHAPITRE 9 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 10 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 11 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 12 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 13 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 14 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 15 - 2015, TEXAS](#)

[CHAPITRE 16 - 2015, TEXAS](#)

[CHAPITRE 17 - 2015, TEXAS](#)

[CHAPITRE 18 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 19 - 2015, TEXAS](#)

[CHAPITRE 20 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 21](#)

[CHAPITRE 22 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 23 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 24 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 25 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 26 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 27 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 28 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 29 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 30 - MERCREDI, 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 31 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 32 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 33 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 34 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 35 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 36 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 37 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 38 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 39 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 40 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 41 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 42 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 43 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 44 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 45 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 46 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 47 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 48 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 49 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 50 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 51 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 52](#)

[CHAPITRE 53 - 2 MAI 1941, COMTÉ DE SOMERVELL, TEXAS](#)

[CHAPITRE 54 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 55 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 56 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 57 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 58 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 59 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 60 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 61 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 62 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 63 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 64 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 65 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 66 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 67 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 68 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 69 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 70 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 71 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 72 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 73 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 74 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 75 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 76 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 77 - 1941, COMTÉ DE SOMERVELL, TEXAS](#)

[CHAPITRE 78 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 79 - 65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE](#)

[CHAPITRE 80 - 2001, NEW YORK](#)

[CHAPITRE 81 - 2001, NEW YORK](#)

[L'Histoire telle que nous la connaissons](#)

[ALEX SCARROW](#)

CHAPITRE 1

2026, MUMBAI, INDE

Ils entendirent le grondement déferler dans la cage d'escalier comme une locomotive. Tout à coup le noir fut complet, et l'air se chargea de poussière et de fumée. Sal Vikram crut qu'elle allait finir étouffée par la saleté et les particules de plâtre en suspension alors qu'une pâte épaisse et crayeuse lui encrassait la gorge.

Il se passa une éternité avant que l'éclairage de secours se rallume. Son faible éclairage jaune leur permettait à peine de distinguer la cage d'escalier, complètement obstruée par des gravats et des barres de fer tordues. Les marches qu'ils avaient dévalées quelques minutes plus tôt étaient maintenant écrasées par les étages supérieurs. Sal vit un bras tendu qui dépassait d'un enchevêtrement de poutrelles et de parpaings. Il était blanc comme de la craie et parfaitement immobile ; la main semblait implorer qu'on la serre.

– On est coincés, dit sa mère.

Sal la dévisagea, puis jeta un œil à son père. Il secoua la tête avec vigueur, faisant tomber un peu de poussière de sa fine chevelure.

– Mais non. Allez, on creuse ! dit-il en regardant sa fille droit dans les yeux. Tu sais creuser, hein, Saleena ?

Elle approuva sans un mot. Il se tourna vers les autres, piégés comme eux dans l'escalier de secours.

– Tu as compris ? reprit-il. Il faut creuser. On ne va pas attendre qu'on vienne nous chercher.

Son père aurait pu en dire plus, il aurait pu compléter sa phrase, prononcer tout haut ce que finalement tout le monde pensait : si le gratte-ciel s'était écroulé jusqu'à cet étage, il allait sans doute s'effondrer complètement.

Sal regarda autour d'elle. Elle reconnut les visages, même si, avec la poussière, ils paraissaient repeints de blanc, fantomatiques : il y avait M. et Mme Kumar, qui habitaient à leur étage ; les Chaudhry et leurs trois jeunes fils ; M. Joshipura, un homme d'affaires comme son père, un célibataire qui avait beaucoup d'amies. Ce soir, il était apparemment resté seul.

Puis elle aperçut un autre homme. Il se tenait dans la cage d'escalier, sous l'éclairage de secours. Elle ne le reconnaissait pas.

– Si on déplace quoi que ce soit, on risque de provoquer un autre éboulement ! lança Mme Kumar. La mère de Sal posa une main sur le bras de son mari.

– Elle a raison, Hari.

Celui-ci prit une profonde inspiration et déclara :

– Vous vous rappelez ce qui est arrivé aux Américains à New York, avec les Tours jumelles ?

Sal se souvenait de la vidéo qu'on leur avait montrée en classe d'histoire. De ces deux immenses bâtiments, magnifiques, s'affaissant jusqu'à terre, et disparaissant dans un nuage de poussière.

Plusieurs d'entre eux acquiescèrent. Ceux qui étaient assez âgés se souvenaient, mais aucun d'eux ne bougea. Comme pour souligner l'urgence de la situation, on entendit un craquement et une barre de métal tomba devant eux, libérant une petite avalanche de poussière et de débris.

– Si on reste plantés là, on va mourir, s'écria son père.

– Ils vont venir, répliqua M. Joshipura. Les pompiers ne vont pas tarder à...

– J'ai bien peur que non, dit une voix.

Sal se tourna vers la voix. L'inconnu avait fini par dire quelque chose.

– J'ai bien peur qu'ils ne se déplacent pas pour vous, répéta-t-il, d'une voix plus douce.

Il avait un accent anglais, ou peut-être américain.

– Ils n'auront pas le temps, ajouta-t-il. Dans moins de trois minutes, les fondations de l'étage du dessous vont céder. Avec le poids des étages qui se sont déjà effondrés, cela suffira pour provoquer l'écroulement complet du Palace Tower.

Il jeta un regard à la ronde sur les yeux grands ouverts des adultes et ceux plus écarquillés encore des enfants.

– Je suis sincèrement désolé, mais il n'y aura aucun survivant.

Dans la cage d'escalier la chaleur augmentait. Les flammes avaient investi tout l'étage inférieur. Les poutres en acier du gratte-ciel se ramollissaient. Des gémissements sourds s'élevaient et résonnaient autour d'eux, en écho.

Hari Vikram étudia un instant le visage de l'étranger. Il était le seul à ne pas être recouvert d'une épaisse couche de poudre blanche.

– Hé, mais vous êtes propre. Comment êtes-vous entré ici ? Il y a un autre passage ?

L'homme secoua la tête.

– Non.

– Attendez... Vous n'étiez pas avec nous avant que l'étage s'écroule. Il doit y avoir une issue qui...

– Je viens juste d'arriver, répondit l'inconnu, et je dois vite repartir. Nous avons vraiment très peu de temps.

La mère de Sal fit un pas dans sa direction.

– Partir ? Mais comment ? Vous pouvez... vous pouvez nous aider ?

– Je ne peux aider qu'une seule personne.

Ses yeux s'arrêtèrent sur Sal.

– Toi, Saleena Vikram.

La jeune fille sentit tous les regards se poser sur elle.

– Donne-moi la main, lui dit l'homme.

– Mais qui êtes-vous ? demanda son père.

– Je suis la seule et unique chance pour votre fille de sortir d'ici. Si elle prend ma main, elle vivra. Sinon, elle mourra comme vous tous.

Un des enfants se mit à pleurer. Sal le connaissait car elle avait déjà gardé les fils Chaudhry. Il avait neuf ans et il était terrifié. Il agrippait son doudou à deux mains – un ours auquel il manquait un œil –, comme si la peluche avait le pouvoir de le sauver.

Les fondations du gratte-ciel laissèrent échapper un nouveau gémissement qui résonna dans

l'espace confiné de la cage d'escalier. On aurait dit le chant plaintif d'une baleine ou le grincement d'un bateau en train de couler. L'air vicié qui les environnait s'était tellement réchauffé qu'il devenait presque impossible de respirer.

– Il nous reste à peine plus de dix minutes, annonça l'inconnu. Le feu déforme la structure de l'immeuble. Le Palace Tower va d'abord s'effondrer sur lui-même, puis il tombera sur le centre commercial. Cinq mille personnes vont mourir d'ici cent vingt secondes exactement. Et demain il sera partout question dans les médias des terroristes qui ont fait ça.

– Mais qui êtes-vous à la fin ? répéta le père de Sal.

L'homme – il paraissait avoir soixante ou soixante-dix ans – s'avança à travers le groupe, le bras tendu vers Saleena.

– Nous n'avons pas le temps. Il faut que tu prennes ma main.

Son père s'interposa.

– Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

L'inconnu se tourna vers lui.

– Je suis désolé. Nous n'avons plus de temps. Sachez seulement que je peux repartir aussi facilement que je suis venu.

– Mais comment ?

– Ce n'est pas ce qui importe. Je peux le faire, c'est tout. Et je peux aussi emmener votre fille ; mais juste elle, personne d'autre.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

– Il reste vraiment peu de temps maintenant : une minute et demie.

Le visage de Hari Vikram se ferma, signe pour Sal que son esprit travaillait avec la précision d'une horloge. On commençait à distinguer la lueur vacillante des flammes qui grimpaient le long de la cage d'escalier. Leur danse imprégnait l'air chargé de poussière.

Hari s'écarta.

– Alors emmenez-la. Vous devez l'emmener.

La jeune fille leva les yeux sur le vieil homme. Elle le trouvait effrayant : il était si étrange. Elle hésitait à le rejoindre. Elle avait beau ne croire en rien – ni dieux, ni anges, ni démons –, il paraissait venir d'un autre monde, comme une apparition. Un fantôme.

Son père, en colère à présent, saisit vivement sa main.

– Vas-y, Saleena ! Tu dois partir avec lui.

– Et pourquoi on ne peut pas tous y aller ?

L'inconnu secoua la tête.

– Seulement toi, Saleena. Je suis désolé.

– Mais pourquoi ?

Elle sentit des larmes couler le long de ses joues. Elles dessinèrent deux traces sombres sur son visage couvert de craie.

– Parce que tu es quelqu'un de particulier.

– Je vous en prie, prenez aussi mes enfants ! s'écria Mme Chaudhry.

Le vieil homme se tourna vers elle.

– Je ne peux pas. J'aimerais bien, mais je ne peux pas.

– Je vous en prie, ils sont si jeunes, plus jeunes que cette fille ! Ils ont toute leur vie...

– Pardonnez-moi, ce n'est pas moi qui décide. Je ne peux emmener que Saleena.

Sal sentit les mains de son père se poser sur ses épaules. Il la poussa brutalement vers l'étranger.

– Emmenez-la. Maintenant !

- Papa ! Non !
- Tout de suite, je vous dis !
- Non ! Je...

Il y eut un grondement sourd et le sol frémit sous leurs pieds.

- Il ne reste que quelques secondes, proféra l’homme. Dépêchez-vous !
- Saleena ! hurla son père. Vas-y !
- Papa !

Elle se retourna vers sa mère.

- S’il te plaît, Maman. Je ne peux pas.

L’étranger allongea le bras et attrapa sa main. Il poussa l’adolescente devant lui. Instinctivement elle tordit son poignet en tous sens pour tenter de lui échapper.

- Non ! répéta-t-elle.

Le grondement enfla encore et le sol trembla. Un déluge de poussière et de saletés s’abattit sur eux depuis l’étage supérieur.

- Nous y sommes, dit l’inconnu, c’est le moment. Saleena, je peux te sauver la vie si tu le décides.

Elle plongea ses yeux dans les siens. Cela avait l’air fou, mais sans savoir pourquoi, elle le crut.

- C’est aussi ce que veulent tes parents.

Son regard profond semblait venir d’un autre âge.

- Oui ! cria son père par-dessus le grondement toujours plus intense. S’il vous plaît ! Maintenant !

À son côté, sa femme hurlait, les bras tendus en avant comme si elle avait cherché à serrer sa fille une dernière fois contre elle. Mais son mari la retenait.

- Non, chérie. Elle doit partir.

Mme Chaudhry poussa ses deux fils vers le vieil homme.

- S’il vous plaît, prenez aussi leurs mains !

Le sol fut parcouru d’une violente secousse. Puis il vacilla.

Sal fut soudain prise d’étourdissement, comme si elle tombait en chute libre.

Ça y est, ça s’effondre !

Alors le sol se fractura sous ses pieds, révélant l’immense étendue d’un feu tourbillonnant. Il lui sembla soudain contempler le cœur de l’enfer. La dernière chose qu’elle vit fut un ours en peluche auquel il manquait un œil et qui basculait dans les flammes, par une énorme crevasse qui venait de s’ouvrir au milieu de la cage d’escalier.

CHAPITRE 2

2001, NEW YORK

Sal se redressa d'un coup. Elle haletait sur sa couchette, les joues baignées de larmes.

Encore ce cauchemar.

Dans l'arche, tout était calme. Maddy ronflait dans le lit du bas. Liam, allongé sur la couchette voisine, s'agitait en prononçant des paroles inintelligibles, teintées de son accent irlandais.

La faible lumière d'une veilleuse permettait de distinguer la longue table en bois et son étrange assortiment de vieilles chaises. Sur la rangée d'ordinateurs, les voyants clignotaient tandis que les disques durs émettaient un bourdonnement. L'un des écrans de contrôle était en marche ; le système informatique opérait une défragmentation de routine et un nettoyage des fichiers.

Ce truc ne dort jamais !

Non, il ne fallait pas dire « ce truc » : l'ordinateur, c'était Bob, désormais.

Incapable de se rendormir, elle descendit comme elle put de sa couchette. Maddy sursautait dans son sommeil. Liam ne semblait pas plus tranquille. Peut-être étaient-ils tous deux en train de revivre les dernières minutes de leur existence : le naufrage du *Titanic* pour Liam, l'avion condamné pour Maddy. Les cauchemars revenaient bien trop souvent.

Sal traversa l'arche sans bruit, pieds nus sur le ciment, et s'assit en tailleur sur l'une des chaises à roulettes. Se saisissant de la souris, elle ouvrit une boîte de dialogue. Ses ongles cliquetèrent légèrement sur le clavier.

> Salut Bob.

> **Est-ce toi, Maddy ?**

> Non, c'est Sal.

> **Il est 2h37 du matin. Tu ne parviens pas à dormir, Sal ?**

> J'ai fait un cauchemar.

> **Sur le jour de ton recrutement ?**

C'est aussi comme ça que Foster, le vieil homme, l'appelait : le recrutement. Comme si elle avait eu le choix. La vie ou la mort. Prends-moi la main, ou tu finiras écrasée sous les décombres d'un gratte-ciel.

Super choix !

> Oui, le jour de mon recrutement.

> **Reçois toute ma sympathie, Sal.**

– Merci, prononça-t-elle doucement dans le micro.

Elle n'avait plus le courage de taper. De plus, le cliquetis des touches du clavier résonnait dans l'arche et risquait – bien plus que sa propre voix – de réveiller les autres.

– Ils me manquent trop, Bob.

> **Ta famille te manque ?**

– Maman et papa, soupira-t-elle. Ça me paraît si loin.

> **Cela fait 44 cycles temporels que tu es entrée dans l'équipe, soit 88 jours exactement, Sal.**

Ces « cycles » n'étaient autres que des boucles temporelles formées par les deux journées des 10 et 11 septembre 2001 dans lesquelles ils étaient enfermés. Elles se répétaient pour eux à l'infini et revenaient chaque fois à leur point de départ, tandis qu'au-dehors, derrière la porte de l'arche, la vie se poursuivait tout à fait normalement.

Dehors, c'était New York. Brooklyn, plus exactement. Des rues qu'elle connaissait bien maintenant. Sans parler des gens avec qui elle discutait et qui ne se souviendraient jamais d'elle : la Chinoise de la laverie automatique, l'Iranien qui tenait l'épicerie du coin. Ils bavardaient toujours avec elle pour la première fois – un nouveau visage, un nouveau client à accueillir gaiement – et elle savait déjà ce qu'ils allaient dire, la Chinoise si fière de son fils, l'Iranien en colère contre les terroristes qui allaient attaquer *sa* ville.

Ce matin, on était le mardi 11 septembre, le second jour du cycle temporel. Dans moins de deux heures, le premier avion allait s'écraser sur les Tours jumelles. New York et ses habitants ne seraient plus jamais les mêmes.

– Alors, tu fais quoi, Bob ?

> **Une collecte de données. Un nettoyage du disque dur. Et je lis.**

– Cool ! Et tu lis quoi ?

Une page de texte apparut à l'écran. Des mots étaient surlignés au fur et à mesure de la « lecture » rapide de Bob, alors même qu'ils conversaient.

> ***Harry Potter.***

Sal se souvenait de films du début du XX^e siècle qu'elle avait vus. Elle ne leur avait pas trouvé grand-chose, mais ses parents les avaient aimés quand ils étaient petits.

– Et ça te plaît ?

Bob ne répondit pas tout de suite. La petite lumière qui surlignait les mots s'immobilisa, et le bourdonnement du disque dur cessa un instant. Bob était en train de se faire une opinion et cela n'était pas facile pour lui. Pour seulement formuler, ou plutôt simuler une chose aussi simple qu'une émotion humaine, par exemple une préférence ou un goût, il devait solliciter la totalité de son système.

Après quelques secondes, elle finit par entendre de nouveau ronronner le disque dur.

> **J'aime beaucoup la magie.**

Sal sourit. Elle mesurait tous les octets qu'il lui avait fallu pour livrer ce simple jugement. Si elle avait voulu le taquiner, elle lui aurait demandé son avis sur la couleur qui allait le mieux, selon lui, avec le violet, ou ce qui avait le plus de goût, de la vanille ou du chocolat. Ça aurait sans doute monopolisé tout le système pendant des heures. Bob aurait cherché à démêler les options possibles pour déclarer finalement qu'il était incapable de fournir une réponse valide.

Sacré Bob ! Son truc, c'était la recherche des données, le traitement et le recoupement des informations, pas de choisir un dessert dans un menu.

CHAPITRE 3

2001, NEW YORK

Lundi (cycle temporel n° 45)

On a réparé la plupart des dégâts provoqués dans l'arche par la dernière contamination temporelle. On a rebouché les trous dans les murs et remplacé la porte de la pièce du fond par une autre, plus solide. On s'est également fait installer un groupe électrogène de secours flambant neuf. Des gars sont venus. Il a fallu leur cacher l'équipement qui sert aux déplacements spatiotemporels. Quand ils ont posé des questions sur la rangée d'écrans, Maddy leur a raconté qu'on fabriquait des jeux vidéo. Je crois qu'ils l'ont crue.

Ce groupe électrogène est bien plus puissant et fiable que l'ancien, qui était si shadd-yah ! Mais bon, j'espère qu'on n'aura pas à l'utiliser.

On a aussi une vieille télé, un lecteur DVD et une console de jeux. Liam adore ça. Il y en a un qu'il aime particulièrement, avec des personnages stupides qui se déplacent sur des karts en se lançant des bananes.

Ah, les garçons !

D'après Maddy, on va devoir mettre en route un nouvel auxiliaire de mission. Un nouveau Bob. Au cas où on aurait encore affaire à un décalage temporel. Enfin, le nouveau Bob ne sera pas complètement différent. Son corps, si. En revanche, d'après Maddy, on peut y télécharger l'IA de Bob – son intelligence artificielle – et il sera au final exactement le même... et non ce pauvre pantin que le cylindre a craché, la dernière fois. Quel soulagement. Bob était tellement idiot quand il est venu au monde !

On a réparé les tubes d'incubation. Certains ont été abîmés par les espèces de créatures qui ont débarqué ici mais, maintenant, ils fonctionnent tous. On les a remplis avec cette solution protéinée qui sent si mauvais et dans laquelle flottent les fœtus. On a dû voler des litres de cette « soupe » dans les réserves de sang d'un hôpital. On n'utilise pas vraiment du sang, plutôt du plasma sanguin avec, en plus, une vraie mixture de sorcière, à base de vitamines et de protéines.

Pour être franche, ça ressemble à de la morve. En pire, parce que ça pue le vomi.

Mais ce qu'il nous manque encore, ce sont les fœtus. Apparemment, il n'est pas possible d'utiliser ceux qu'on a. Ils ont été spécialement et génétiquement fabriqués à un moment donné, dans le futur...

Maddy jeta un coup d'œil à Liam.

– Tu es prêt ?

– Oui.

Il frissonna. Il se tenait debout, derrière elle, et ne portait rien d'autre qu'un caleçon à rayures. Sa main agrippait un sac étanche contenant ses vêtements.

Elle sentit que son propre corps tremblait sous son tee-shirt.

– Un jour, ce serait bien qu'on trouve un truc pour chauffer l'eau, dit-elle.

– Pour sûr !

Elle gravit l'échelle le long du cylindre en plexiglas qu'on venait de remplir d'eau du robinet et contempla un instant la surface.

Un départ dans un liquide : c'était le protocole. Il s'agissait d'être sûr que rien de solide ne serait renvoyé dans le passé, à part eux... aucun morceau de sol, tapis, câble ou béton – qui aurait été incongru à une époque différente. Elle s'installa sur la dernière marche au bord du tube et trempa le bout de ses pieds dans l'eau.

– Brrr. C'est gelé.

Liam s'accroupit à côté d'elle pour l'encourager.

Maddy frissonna, puis regarda Sal, assise devant les ordinateurs.

– Où en est le décompte ?

– Il reste un peu plus d'une minute.

– Alors t'es sûre, haleta Liam tandis qu'il plongeait lentement dans l'eau. T'es sûre de ce machin ?

– Mm...

Non, Maddy n'était pas sûre. Elle n'était sûre de rien, d'ailleurs. Le vieil homme, Foster, l'avait nommée responsable. Elle devait encadrer l'équipe et la Base, quand bien même ils avaient à peine survécu à leur premier démêlé avec une contamination temporelle. Les seules aides dont elle bénéficiait maintenant étaient Bob l'ordinateur et un dossier dans son disque dur intitulé : « Questions que tu te poseras sûrement ».

« Comment fabriquer un nouvel auxiliaire de mission ? » C'était un des premiers fichiers qu'elle avait trouvés dans le dossier quand elle s'y était plongée quelques semaines plus tôt. Sa priorité avait été de s'occuper des éprouvettes qu'elle avait redressées pour se dépêcher de mettre une de ces créatures en route. Quand elle avait double-cliqué sur le fichier, elle avait découvert une vidéo de Foster qui semblait la fixer depuis l'écran, alors qu'il s'était adressé en réalité à sa webcam. Il avait l'air dix fois, voire vingt fois plus jeune que le matin où il était sorti du Starbucks après avoir décrété qu'elle était prête à diriger l'équipe et lui avoir souhaité bonne chance.

Le Foster de l'écran ne paraissait pas dépasser cinquante ans. « Bon alors, avait-il commencé en ajustant le micro devant sa bouche. Tu viens d'ouvrir ce dossier. Ce qui veut dire que tu as été négligente et que ton auxiliaire de mission a été détruit. Tu dois maintenant en créer un autre. »

Foster détaillait les instructions sur la maintenance, l'alimentation et sur le mode d'emploi des tubes d'incubation. Ce n'est que vers la fin de la vidéo qu'elle trouva ce qui les intéressait.

« Bien. Les clones se sont développés à partir de fœtus humains artificiels. Je suppose que tu as épuisé les derniers spécimens réfrigérés dont tu disposais à la Base et qu'il t'en faut d'autres. »

En fait, elle ne les avait pas exactement épuisés ; ils étaient morts dans les tubes, à mi-croissance, empoisonnés par leurs excréments parce que la pompe électrique avait cessé de fonctionner. Certaines de ces choses tenaient dans le creux de la main, quand d'autres avaient le corps d'un enfant de huit ou neuf ans. Toutes étaient pâles, glabres et gélatineuses. Ils les avait emportées, lestées, puis plongées dans la rivière. Une expérience qu'elle n'aurait pour rien au monde souhaité revivre.

« La bonne nouvelle, c'est qu'il y en a d'autres. Nous disposons d'une réserve de fœtus viables.

Ils sont fabriqués avec un processeur en silicone – une puce – préalablement placé dans leur boîte crânienne. Ils sont programmés pour se développer jusqu’à terme et, bien sûr, pour naître avec une intelligence artificielle basique préinstallée. »

À l’écran, Foster avait poursuivi avec un sourire mal contenu :

« Si tu as été maligne, tu t’es débrouillée pour récupérer la puce dans ton dernier auxiliaire de mission afin de conserver son intelligence artificielle... »

Elle avait hoché la tête. À vrai dire, c’est Liam qui avait fait le sale boulot.

« Comme ça, chaque nouvel auxiliaire n’est pas obligé de partir de zéro comme un benêt, et tu peux télécharger son IA depuis le système informatique.

« Donc, ça, c’était la bonne nouvelle. La mauvaise, c’est qu’on ne va pas te les livrer comme si c’était des pizzas. Tu vas devoir aller les chercher toute seule. »

Sal leur cria qu’il restait trente secondes. Maddy se concentra de nouveau sur l’eau glacée dans le cylindre en plexiglas. Elle se décontracta un peu au côté de Liam, mais elle haletait à cause du froid.

– Ouhhh ! C’est ge-gelé. C-Comment tu f-fais pour supporter ça ?

Il lui lança un semblant de sourire.

– J’ai pas vraiment le choix, tu sais.

– Vingt secondes, avertit Sal.

– On va dans quelle époque déjà ? demanda Liam.

– J-je t’ai dit : 1906. San Francisco.

Le garçon fronça les sourcils.

– Attends, mais... ce n’est pas la même année que... que...

– Que quoi ?

– Mon père l’a lu dans l’*Irish Times*, je me souviens. C’est l’année où...

– Quinze secondes.

Maddy s’éloigna du bord du cylindre et se mit à nager sur place.

– Liam, allez, il faut p-plonger sous l’eau maintenant.

– Je sais, je sais. C’que je peux détester ce moment !

– On devrait peut-être t-t’apprendre à nager, avec Sal, un de ces jours.

– Dix secondes.

– Oh Jésus Marie Joseph ! Pourquoi ça doit se passer comme ça, les voyages dans le temps ? Et d’abord, pourquoi il a eu cette idée idiote, ce Waldstein ?

– Si tu veux t’en prendre à quelqu’un, pense plutôt au Chinois, je ne sais plus son nom, celui qui a planché le premier sur la question.

– Lui aussi, je le retiens.

– Cinq secondes ! hurla Sal. Il faut vraiment plonger maintenant !

Maddy leva les bras.

– Tu veux que je t’aide ?

– Non-non, c’est bon.

Liam aspira une longue bouffée d’air et se pinça le nez.

– Rendez-vous là-bas, souffla-t-elle en l’enfonçant sous l’eau.

Elle inspira et s’immergea à son tour.

Allez, c’est parti...

C’était une première pour elle. Son baptême dans le passé si l’on ne comptait pas son recrutement en 2010. Elle avait été très occupée jusqu’à cet instant à vérifier les coordonnées, à programmer la fenêtre de retour, à s’assurer que Sal avait préparé les bonnes tenues et qu’elle se souviendrait des

détails de leur mission. Elle venait seulement de prendre la mesure de sa terreur à l'idée d'être propulsée dans ce voyage spatiotemporel, au cœur de Dieu sait quel chaos, près de cent ans en arrière.

Elle ouvrit les yeux sous l'eau et distingua la silhouette efflanquée de Liam. Pris d'une panique irrationnelle, il se débattait, libérant des colonnes de bulles autour de lui. Elle apercevait également, à travers le plexiglas rayé du cylindre, la faible lampe du bureau près des ordinateurs et le vague contour de Sal. Ensuite...

... Ensuite ils chutèrent dans les ténèbres.

CHAPITRE 4

2015, TEXAS

– Très bien, les jeunes, on ne va pas tarder à arriver à l’Institut, alors je vous demande de bien vous tenir, dit M. Whitmore en grattant distraitemment sa barbe de trois jours poivre et sel. Ce que je ne doute pas que vous ferez, d’ailleurs.

Edward Chan soupira. À travers la large vitre du bus, il laissa glisser son regard sur les buissons qui bordaient l’autoroute. Dehors, ce n’était pas le confort de l’air conditionné, mais une nouvelle journée texane, boursouflée de soleil et de chaleur. Deux choses qu’il détestait particulièrement. Il préférerait cent fois sa chambre obscure à Houston. Il tirait les rideaux, allumait une lampe à ultraviolets et les posters de manga sur ses murs se mettaient à scintiller, comme les enseignes lumineuses d’une boîte de nuit branchée.

C’était un endroit sombre, paisible et frais, loin du vacarme incessant des autres, des rires perçants qui s’échappaient des grappes de filles. Au collège, les filles semblaient ne se déplacer qu’en groupes – hostiles, haineuses – et ricanaient, chuchotaient, montraient du doigt. Quant aux garçons, ils étaient pires encore, si c’est possible. Il y avait les « sportifs » – incarnation du mâle dans toute sa splendeur – qui se pavanaient, parlaient fort, débordaient de confiance en eux, écoutaient à fond du rap gangsta sur leur lecteur MP3 et se tapaient dans les mains à tout bout de champ. Super bronzés, les cheveux blonds, les yeux bleus, à l’aise partout : au lycée, à la fac ou ailleurs. Eux se fichaient des moqueries ou des messes basses dans leur dos.

C’était ça, l’école et son système tribal : d’un côté les filles – des troupes gloussantes de clones d’Hannah Montana ; de l’autre les mâles qui se la jouaient dans leurs bandes de gangstas...

Et puis il y avait la troisième catégorie, celle dont Edward Chan faisait partie et qui réunissait les solitaires, les gothiques, les intellos, les geeks : ceux qui, en gros, ne rentraient pas dans le moule du lycée.

Son père lui répétait que c’étaient eux, les freaks, qui finissaient toujours par faire de grandes choses. Ils devenaient inventeurs, réalisateurs célèbres, rock stars, milliardaires du Web... ou même président. Les « sportifs », eux, faisaient de bons agents immobiliers ou des gérants de supermarché. Quant aux Hannah Montana, elles se transformaient en mères au foyer, prenaient du poids, se sentaient seules et s’ennuyaient.

Loin devant l’autocar, un ensemble d’immeubles pâles émergeait de la brume. Un peu plus tard, le bus ralentit et s’arrêta à un poste de sécurité. Les autres ados du groupe – une trentaine, tous plus vieux de quelques années qu’Edward – commencèrent à s’agiter et à tendre le cou pour apercevoir

les gardes armés postés devant les murs de l'Institut.

– S'il vous plaît, restez assis ! lança M. Whitmore dans un micro.

Edward jeta un œil par-dessus l'appui-tête devant lui. Un homme grimpait les marches de l'autocar. Il était élégant dans son costume clair en lin. Il serra la main de M. Whitmore, l'enseignant qui encadrait le groupe d'élèves.

– Que tout le monde écoute ! Je passe le relais à M. Kelly, de l'Institut. C'est lui qui va nous montrer les équipements.

M. Kelly s'empara du micro.

– Bonjour à tous. Et tout d'abord, bienvenue à l'Institut ! C'est un honneur pour nous de recevoir la visite de jeunes gens. Si j'ai bien compris, vos écoles respectives vous ont sélectionnés pour cette visite parce que vous êtes tous des premiers de la classe ?

M. Whitmore secoua la tête.

– Pas exactement, M. Kelly. Ils ont fait un maximum de progrès en un minimum de temps, et ont montré une grande volonté d'apprendre. Dans ce bus, on a vraiment tous les niveaux et toutes les capacités, provenant d'écoles variées, à travers tout l'État. Mais ils ont en commun d'avoir démontré, lors des épreuves d'évaluation de fin d'année, qu'ils avaient fait des progrès spectaculaires.

Le visage bronzé de M. Kelly se fendit d'un grand sourire.

– Merveilleux ! On aime ceux qui en veulent, ici. Les « battants » ! Et je ne serais pas surpris si certains d'entre vous finissaient un jour par travailler pour nous. Qu'est-ce que vous en dites ?

Pour toute réponse, une vague de rires polis se répandit d'une rangée de sièges à l'autre.

Le car tressauta en descendant une longue allée, flanquée de pelouses qui venaient juste d'être tondues et arrosées.

– Bien, nous arrivons à l'espace d'accueil des visiteurs. C'est ici que vous allez descendre. Des rafraîchissements vous attendent avant de commencer le tour du complexe. Aujourd'hui, je suis votre guide. N'hésitez pas à lever la main pendant que je vous parlerai pour poser des questions. Notre objectif est que vous profitiez au maximum de cette journée pour comprendre en quoi consiste ici notre travail et en quoi il est important pour l'environnement.

Edward jeta un coup d'œil par la vitre. Le car contournait en tanguant un parterre fleuri. En son centre, encadré par un arrangement de chrysanthèmes jaune vif, un panneau annonçait : « Bienvenue à l'ITRAE : Institut texan de recherches approfondies sur les énergies ».

CHAPITRE 5

1906, SAN FRANCISCO

– Hé ! Ne te retourne pas encore, je ne suis pas prête, protesta Maddy.

Liam continua de fixer le mur de briques rouges crasseux. La ruelle empestait le poisson pourri. Il se demanda si, à force de rester là, l'odeur n'allait pas lui coller à la peau pour le reste de la journée.

– Alors, tu as fini ?

– C'est à cause de ces maudits lacets, répondit Maddy en marmonnant. Et ces agrafes, ces boutons, tous ces machins... Mais comment elles faisaient pour s'habiller, à cette époque ?

Il tourna un peu la tête pour lorgner le haut de la ruelle. Elle semblait donner sur une voie très animée. Plusieurs voitures à cheval passèrent avec fracas. Des piétons se pressaient, tous vêtus un peu comme lui, avec d'élégantes jaquettes grises, des gilets boutonnés sur des chemises à col haut, et des hauts-de-forme, des casquettes ou des chapeaux melon. Tout à fait ce que portaient les hommes les plus raffinés de Cork le dimanche matin. Les vêtements qu'ils avaient trouvés dans la salle du fond s'avéraient tout à fait authentiques. Ils n'avaient pas tout pris : il en était resté quelques-uns, tout aussi poussiéreux. Mais Sal leur avait expliqué qu'ils serviraient pour une autre halte temporelle... ailleurs, dans une autre période du passé.

– Oh, et puis zut ! Ça ira bien comme ça, soupira Maddy, irritée.

– Je peux me retourner, maintenant ?

– Vas-y, mais j'ai l'air d'une grosse naze, le prévint-elle.

Il se retourna. Ses yeux s'élargirent.

– Quoi ? s'écria-t-elle, soupçonneuse. Mais quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien, il n'y a rien... C'est juste que...

Sous le large rebord de son chapeau, orné d'un panache de plumes d'autruche blanches, Maddy le fusillait du regard. Son cou menu s'ornait d'une dentelle raffinée, laquelle descendait jusque sur le devant d'un corset aux broderies délicates et étroitement serré. Sa taille apparaissait d'une finesse invraisemblable, au-dessus d'une jupe qui s'évasait et retombait au sol, dissimulant ses jambes avec décence.

Elle posa ses mains impeccablement gantées de blanc jusqu'aux coudes sur ses hanches.

– Liam ?

Il secoua la tête.

– Tu as l'air tellement... tellement...

– Allez, vas-y, crache le morceau.

– Eh bien, tu ressembles à une dame, pour sûr !

Sur le moment, il pensa qu'elle allait s'approcher pour lui donner une bourrade sur le bras, comme il lui arrivait de le faire. Au lieu de quoi, ses joues s'empourprèrent légèrement.

– Euh... c'est vrai ?

– Oui, sourit-il. Et moi ? Et moi, alors ?

Maddy s'illumina d'un immense sourire.

– Ben, tu as l'air d'un idiot.

Liam enleva le haut-de-forme.

– C'est à cause du chapeau ? Ça me décolle les oreilles, on dirait des anses de cruche.

Elle éclata de rire.

– Ne t'en fais pas, Liam. Ça a l'air d'être la mode ici. Tu ne seras pas le seul à en porter.

– Chez nous, on avait surtout des casquettes et des calots. Si on se risquait à porter un haut-de-forme ou un chapeau melon, c'était comme inviter le premier petit malin venu à l'écraser.

Soudain sérieuse, elle pointa un doigt dans sa direction. Elle affichait son fameux froncement de sourcils qui semblait dire : « Retournons à nos affaires. »

– Quelle heure tu as ?

Liam tira de son gilet une montre richement décorée.

– 11h07.

– Bon, il faut bouger. La fenêtre de retour est prévue dans quatre heures.

– Tout à fait d'accord. C'est loin ?

– Non, je ne crois pas. C'est sur le chemin, en direction de Merrimac Street. Après on monte la 4^e Rue jusqu'à Mission Street... et il faut marcher un peu jusqu'à la 2^e Rue. Dix minutes, à vue de nez.

Liam s'éloigna enfin du mur de briques, des caisses d'immondices et de la puanteur des poissons pourris. Il tordit la bouche en un sourire exagéré avant de lui offrir son bras.

– Me permettez-vous, madame ?

Le visage de sa camarade s'adoucit. Elle glissa une de ses mains gantées sous l'avant-bras du garçon.

– Mais certainement, M. Darcy. Avec grand plaisir.

Ils émergèrent de la sombre ruelle et se retrouvèrent dans Merrimac Street. Maddy en eut le souffle coupé.

Ouah ! Je suis vraiment plongée au cœur de l'Histoire !

En ce milieu de matinée, Merrimac Street grouillait de passants et de véhicules – des charrettes pour la plupart, tirées par des chevaux qui transportaient des denrées de toutes sortes, depuis les quais jusqu'à l'autre bout de la ville. Maddy distinguait des bateaux à vapeur alignés le long des docks, leurs colonnes de fumée emplissant le ciel bleu, et l'incessant mouvement des chargements et déchargements de marchandises.

– C'est impressionnant, dit-elle avec un roucoulement de plaisir. On se croirait dans un film genre *Titanic*...

Liam la toisa d'un air dégoûté.

– Ils en ont fait un film ?!

Le sourire de Maddy se transforma en une grimace. Liam poussa un « Tsss » désapprobateur et soupira.

– Des innocents sont morts, et tout ça pour quoi ? Pour apparaître sur un de ces écrans lumineux, cent ans plus tard ?

Elle haussa les épaules.

– Euh, faut croire... Cela dit, c'était vraiment bien. Avec des effets spéciaux fantast...

Le profil renfrogné du garçon l'arrêta net.

– Laisse tomber.

Ils prirent à gauche en direction de la 4^e Rue, évitant ici et là de petits amoncellements de crottin.

La 4^e Rue était un peu plus animée, mais ce n'était rien encore en comparaison de Mission Street. Celle-ci faisait environ trois cents mètres de large et fourmillait de piétons et de charrettes. Une ligne de tramway cliquetait sous les passages répétés des rames surchargées de voyageurs – des grappes humaines en débordaient dangereusement à l'arrière. Leur sonnette ne cessait de retentir pour dégager la voie.

– C'est complètement dingue, s'extasia Maddy.

Liam la tira par le bras.

– Arrête, tu as l'air d'une touriste.

De chaque côté de Mission Street s'élevaient des immeubles de briques de cinq ou six étages : c'étaient des entrepôts, des bureaux, des ateliers, des banques ou encore des cabinets d'avocats. Un immense bâtiment – d'une quinzaine de niveaux – surplombait la ligne des toits. On aurait dit une version plus petite de l'Empire State Building.

– Je ne savais pas qu'ils avaient des gratte-ciel en ce temps-là, dit Maddy. Enfin, je veux dire *maintenant*.

– Rien à voir avec l'Irlande, répondit Liam en secouant tristement la tête. Et tu dis que tout ça va être complètement détruit ?

– Oui, demain matin, le 18 avril : le grand tremblement de terre de Californie. D'après notre base de données historiques, presque tout le centre-ville va y passer. Ensuite, les incendies déclenchés vont finir de détruire les quatrième et cinquième districts.

– Jésus Marie Joseph ! Quel gâchis, pour sûr ! C'est pas un peu stupide que l'agence ait choisi justement ce moment et cet endroit pour ranger notre équipement si tout doit être cassé ?

– Mais enfin, réfléchis un peu ! s'exclama Maddy en roulant des yeux. C'est super cohérent, au contraire.

Elle le dévisagea comme s'il venait de mettre son haut-de-forme à l'envers.

– Liam, reprit-elle, je croyais que Foster avait dit que tu étais intelligent.

Il fit mine d'être vexé.

– Très bien, madame Je-sais-tout, tu as l'air de mourir d'envie de me dire quelque chose, alors ne te gêne pas.

Elle soupira.

– C'est le moment parfait parce que la chambre forte où on a mis nos fœtus de rechange sera complètement détruite par le feu comme tout le reste : les coffres, leur contenu, les dossiers des clients... tout. Plus de trace écrite.

Un grand sourire éclaira le visage de Liam.

– Ah d'accord, très malin !

– Eh oui.

Le brouhaha de Mission Street fut amplifié par le vacarme crachotant d'un moteur à l'approche. Ils aperçurent finalement le véhicule, cahotant au milieu de la rue sur de fragiles roues à rayons. Il suivait un piéton qui agitait devant lui un drapeau rouge.

– La vache ! Je ne savais pas qu'il y avait déjà des voitures à cette époque, hurla Maddy à l'oreille de Liam.

– Et maintenant, qui est l'idiot ? cria-t-il en secouant la tête d'un air moqueur. Bien sûr qu'on en

avait !

Le garçon observa l'automobile qui passait lentement dans un bruit de ferraille. Le pilote portait une casquette et des lunettes de protection. Assise à son côté, une femme arborait sur la tête un nuage de plumes d'autruche et maintenait ses mains sur ses oreilles pour les protéger de la cacophonie.

– Et je sais même ce que c'est : une Oldsmobile Model R, ajouta Liam.

L'engin tourna à droite après Mission Street et les pénibles claquements du moteur à combustion s'éloignèrent. Ils purent à nouveau se parler normalement.

– Quand je suis parti d'Irlande, il y en avait pas mal qui filaient à toute allure dans Cork – oui, même à Cork, compléta-t-il.

Maddy hocha le menton.

– « À toute allure », j'ai des doutes.

Ils firent quelques pas en silence. La jeune femme se plaisait à jouer le rôle de la dame distinguée comme dans un film d'époque hollywoodien. Liam, lui, avait l'impression d'être de nouveau chez lui, à son époque, de retour dans un endroit où il pouvait parler facilement avec tout le monde sans passer pour un crétin parce qu'il ignorait ce qu'était une « digicam », que « Seven-Up » n'était pas un jeu de balle ou qu'une barre de Snickers n'avait rien à voir avec une arme quelconque.

– C'est là, prononça enfin Maddy, en montrant une petite rue sur le côté : Minna Street.

Ils traversèrent la voie principale, évitant un tram qui carillonnait à toute volée pour se frayer un passage à travers la foule et esquivant plusieurs tas de crottin fumant. Ils demeurèrent un instant à l'embouchure de la rue étroite – pas plus large que deux charrettes côte à côte – et relativement calme.

– Voilà notre immeuble, dit-elle.

Elle montra une façade au style très solennel, de briques et de granit. Elle lut :

« Caisse nationale d'épargne pour le commerce et l'industrie ». D'après les indications de Foster, ce sont les seuls et uniques locaux de cette banque. Après le tremblement de terre, le feu va détruire ce bâtiment et tout ce qu'il contient et la société disparaîtra comme si elle n'avait jamais existé.

Maddy regarda le garçon dans les yeux.

– Tu vois ? C'est parfait, je te dis.

– Et tous nos Bob junior sont au sous-sol dans des coffres-forts ?

– D'après Foster, oui.

Liam fronça les sourcils.

– Bon, je vais encore paraître bête, mais admettons qu'il y ait un grand nombre de ces fœtus ou je ne sais quoi là-bas, quelque part dans un coffre-fort. Qu'est-ce qui les maintient en vie ? Est-ce qu'ils ne risquent pas de mourir puis de... pourrir, en quelque sorte ? Il y a un système réfrigérant là-dessous ?

– Tu vas voir.

CHAPITRE 6

1906, SAN FRANCISCO

Maddy descendit à grands pas Minna Street en direction de la banque.

– Viens !

Liam eut du mal à la suivre.

– Mais qui les a mis dans cette banque ? Et quand ça ?

Elle s'arrêta devant le bâtiment.

– Attends Liam, une seconde.

Elle tira de son sac ses lunettes et quelques feuillets de papier recouverts de son écriture.

– Tu as apporté des notes avec toi ? Ce n'est pas interdit, ça ? Tu sais, à cause de la contamination temporelle...

Maddy lança un regard coupable à la ronde, dans la rue paisible.

– Je sais, je sais. Mais il y avait bien trop de choses à mémoriser. J'avais peur d'oublier un truc.

– Foster piquerait une crise s'il savait que tu as apporté des documents ici.

– Oui eh bien justement, il ne le sait pas, marmonna-t-elle avec impatience tout en chaussant ses lunettes, parce qu'il s'est débiné et qu'il nous a laissés nous débrouiller tout seuls.

Liam haussa les épaules.

– Bon, je m'appelle Mlle Emily Lassiter, et tu es mon frère.

– Et j'ai un nom, moi aussi ?

Elle soupira.

– Oui, euh... Leonard Lassiter. Ça te va ?

Il opina de la tête. Elle parcourut les notes, digérant les informations avant de glisser à nouveau les feuilles dans son sac, puis elle ôta ses lunettes.

– Je crois que c'est bon. Tu n'as pas à parler, OK ? Contente-toi d'être d'accord avec tout ce que je dirai.

– Ça ira.

Elle prit une grande inspiration, puis entra dans la banque en poussant la porte à double battant. Le son de leurs pas résonnait sur le sol carrelé et se répercutait contre les murs d'un hall sombre, revêtus de panneaux en chêne. Cinq ou six bureaux, en acajou sculpté, leur faisaient face. Leur lampe en céramique diffusait une douce lumière verte. Derrière chacun des bureaux se tenait un guichetier en train de discuter avec un client, en chuchotant et en usant des tons les plus courtois. Tous sauf un.

Maddy s'élança vers le guichetier disponible. C'était un jeune homme aux cheveux gominés, figés

dans une impeccable raie au milieu. Sa moustache était parfaitement taillée.

– Euh... excusez-moi, l'interpella-t-elle.

Il leva les yeux et lui offrit un charmant sourire.

– Bonjour, madame, en quoi puis-je vous aider ?

– J'aimerais parler à M. Leighton. Il travaille ici, je crois.

– Oh, mais j'en suis même certain, madame ! rétorqua joyeusement le jeune homme.

Il tapota un petit panneau de bois posé sur le bureau où était inscrit son nom.

– Je suis Harold Leighton. Puis-je vous offrir un siège ?

Maddy sourit avant de s'affaler sur le fauteuil d'une manière un peu trop cavalière, puis elle fit de son mieux pour regagner son maintien de dame.

– Je... euh... je vous suis très obligée, bafouilla-t-elle, cherchant l'attitude la plus réservée possible.

– Eh bien, madame, en quoi puis-je vous être utile ?

Elle prit une courte inspiration, espérant qu'elle allait trouver un ton juste qui ne trahirait pas sa nervosité.

– Ma famille détient un coffre dans votre banque et je souhaiterais faire un retrait.

– Certainement, madame. Le compte est au nom de... ?

– Joshua Waldstein Lassiter.

En voyant les sourcils d'Harold Leighton s'arquer, le cœur de Maddy bondit.

– Y a-t-il un problème ?

– Pas vraiment un « problème », madame. C'est juste que... j'ai encore les documents sur mon bureau.

Maddy pencha la tête de côté.

– Les documents ?

– Les documents attestant l'ouverture d'un compte au nom de Joshua Waldstein Lassiter. Je présume qu'il s'agit de votre... ?

– Mon euh... oui, c'est ça, c'est mon père.

– Eh bien, votre père se trouvait ici il n'y a pas plus d'une heure. Je me suis même occupé personnellement de lui. Il a apporté une très belle boîte à bijoux et nous l'avons descendue dans la chambre forte où nous l'avons déposée ensemble dans le coffre-fort. Comme je vous le disais, c'était il y a à peine une heure.

– Oh ! parvint-elle à répondre après quelques instants. Oui, c'est... c'est tout à fait exact.

– Et vous souhaitez *déjà* retirer quelque chose du coffre, c'est bien ça ?

– Oui, c'est bien ça.

– Eh bien... c'est une demande extrêmement rare.

– Nous sommes une drôle de vieille famille, nous, les Lassiter, commenta Maddy en jetant un œil derrière son fauteuil. N'est-ce pas, Liam ?

Le garçon s'avança d'un pas.

– Oh oui, sans aucun doute, ma chère sœur.

Il adressa un large sourire au guichetier.

– Elle m'appelle parfois Liam, bien que mon nom soit en fait Leonard, ajouta-t-il, en donnant une légère tape dans le dos de sa camarade.

Maddy jura mentalement et s'en voulut d'être aussi idiote. Harold Leighton dévisagea le garçon.

– Vous êtes frère et sœur ? Et vous avez l'air d'être irlandais, quant à vous, monsieur.

– Oui.

– Mais, poursuivit-il, en scrutant cette fois Maddy, il semble que vous, madame, vous ne le soyez pas ?

– Je...

La bouche de la jeune fille resta inutilement ouverte.

– Oh... fit-elle encore.

– J’ai grandi à Cork, intervint Liam, et ma sœur en Californie. Mon père aime avoir une maison de chaque côté de l’Atlantique, pour sûr !

Le jeune guichetier leva un sourcil.

– Je vois...

Il soupira, puis étala devant lui les détails du compte en banque.

– Eh bien, il apparaît que votre père a spécifié que ses enfants étaient les cosignataires de ce compte, donc madame, je présume que vous êtes Emily Lassiter ?

– C’est exact, répondit-elle.

– Pour des raisons de sécurité, je me vois dans l’obligation de vous demander le mot de passe que votre père a inscrit sur ce formulaire afin de m’assurer que vous êtes bien qui vous prétendez être.

– Ah ouais ? Bon, ben, c’est... sacré nom de... c’est...

Maddy sentit que son esprit venait de se vider, exactement comme si on lui avait jeté un sort. Le guichetier demeurait bouche bée en entendant le langage de cette jeune dame distinguée.

Liam sourit honteusement.

– Ma sœur a passé beaucoup de temps en mer. Elle a entendu malgré elle toutes sortes d’affreuses expressions de marins, pour sûr ! Père déteste tellement quand elle parle comme ça.

– Juste une seconde, lâcha encore Maddy, farfouillant dans son sac à la recherche de ses notes.

Elle parcourut ses griffonnages à toute allure.

– Ah voilà, c’est ça.

Elle se pencha sur le bureau.

– Le mot de passe, M. Leighton, est « ciguë ».

Leighton la dévisagea un long moment, le regard assombri par la suspicion. Mais un sourire prudent finit par se dessiner sur ses lèvres.

– Oui, c’est bien cela, Mlle Lassiter. Si vous voulez bien signer ici, je vais vous conduire à la chambre forte.

Le guichetier actionna une grande roue de cuivre, puis il ouvrit lentement la porte en fonte qui menait à une petite salle. Là s’alignaient, sur trois murs, trois rangées de coffres-forts numérotés.

– Le vôtre est le 397, les renseigna-t-il.

Il conduisit Maddy et Liam à un casier dont la porte affichait ce numéro. Il inséra la clé dans la serrure et la fit tourner une seule fois.

– La règle de l’établissement, madame, monsieur, veut que je reste avec vous dans la chambre forte pendant que vous inspectez le contenu de votre coffre. Cependant, je me tiendrai là-bas, près de l’entrée, et je vous tournerai le dos afin que vous ayez un peu d’intimité.

– Entendu, approuva Maddy en souriant poliment.

Elle attendit que M. Leighton ait traversé la pièce et qu’il se soit posté près de la porte en fonte. Quand il fit nonchalamment tinter les clés qu’il tenait dans sa main tout en examinant ses ongles de l’autre, elle glissa à Liam :

– Il vaut mieux que tu ailles le distraire. Je ne veux pas qu’il voie quoi que ce soit qu’il ne devrait pas voir.

Le garçon approuva. Il s'approcha du jeune homme, sans en avoir l'air, et n'eut pas de difficulté à entamer une conversation avec lui. Pendant ce temps, Maddy s'acquittait de sa tâche.

Elle ouvrit la porte du coffre-fort. La faible lueur qui régnait dans la chambre forte lui permettait difficilement de distinguer son contenu. Elle tendit la main à l'aveuglette et toucha presque aussitôt le côté d'une boîte en bois. Elle palpa une petite poignée qui lui permit de soulever la boîte. Elle était très lourde. Tandis qu'elle la hissait hors du casier et s'apprêtait à la déposer sur un banc au milieu de la pièce pour l'inspecter, le jeune employé lui lança :

– Laissez-moi vous aider, madame.

– Ça va aller, grogna-t-elle.

– Ah ça, pour sûr, elle est forte comme un bœuf ! lui assura Liam. Elle va s'en sortir.

Il reprit ses bavardages avec Leighton, au sujet de bateaux à vapeur, sembla-t-il à Maddy.

Elle détailla l'objet. Il ressemblait en effet à une boîte à bijoux, mais de la taille d'une petite valise. Fabriqué en bois sombre, il arborait de chaque côté des boucles en argent et des décorations en spirale. Maddy tourna la boîte de façon que le couvercle, une fois ouvert, cache l'intérieur des regards inquisiteurs. Puis, lentement, elle l'ouvrit.

– Une autre boîte, murmura-t-elle.

Mais celle-ci était lisse, sans caractéristique particulière, en métal et froide au toucher. Réfrigérée, donc. Elle contenait certainement un petit groupe électrogène ou une sorte de pile.

Sous ses doigts gantés, la jeune femme sentit un verrou sur le côté qu'elle tira délicatement. Quelque chose, à l'intérieur, cliqueta et le couvercle se souleva avec lenteur, dans un sifflement à peine audible. Un léger nuage d'azote s'en échappa, révélant une rangée de huit tubes en verre, d'une quinzaine de centimètres de long et environ cinq ou six de large. Elle dégagea délicatement l'un des tubes de son support. Toujours à l'abri des regards derrière le couvercle du coffre à bijoux, elle l'inspecta de près. À travers le verre, elle reconnut le rose trouble de la solution de croissance et distingua la silhouette pâle et recroquevillée d'un fœtus humain.

– Salut les bébés Bob ! chuchota-t-elle doucement, en remuant les doigts contre les embryons congelés. C'est tante Maddy !

Dans le coin de la pièce, la conversation s'animait. Leighton était apparemment un passionné de nouveautés telles que les bateaux à vapeur et les automobiles. Le jeune Irlandais jouait poliment le jeu.

Bravo, Liam. Continue.

Elle remit le tube de verre à sa place et ferma le couvercle du coffret réfrigéré, qu'elle rangea dans son sac. Elle était sur le point d'abaisser le couvercle de la boîte à bijoux quand elle aperçut, dans le fond, un morceau de papier. Ce qu'elle lut fit bondir son cœur dans sa poitrine.

Son nom.

Un message pour moi ?!

Elle le ramassa. C'était un simple bout de papier replié. Quelques mots y avaient été griffonnés à la hâte.

Maddy, fais attention à « Pandore », on n'a plus le temps. Sois prudente et n'en parle à personne.

– Tout se passe bien, Emily ? appela Liam.

– Ça va, répondit-elle en s'emparant du billet.

Elle en fit une boule et le glissa dans un de ses gants. Elle referma la boîte – qui était bien plus

légère à présent –, la remplaça dans le coffre et ferma la porte.

– J’ai terminé, M. Leighton.

– Ah, magnifique !

Il s’approcha avec ses clés tintinnabulantes et verrouilla le coffre.

– Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Par-dessus l’épaule de l’employé, elle fit une grimace à Liam.

– Oui, oui, je vous remercie.

Une minute plus tard, Maddy et Liam sortaient de la banque et se retrouvaient à nouveau dans Minna Street.

– Il était plutôt gentil, ce gars.

Elle lui tendit le sac.

– Dans une dizaine d’heures, il sera mort.

– Mort ?

– Oui, et c’est bien pour ça que le manuel indiquait de s’adresser à lui.

Elle s’en était rendu compte en remontant l’escalier, au moment de partir. Car si quoi que ce soit s’était produit, si le jeune homme avait ne serait-ce qu’entraperçu quelque chose à l’intérieur de la boîte, ou s’il avait entendu l’un d’eux dire quoi que ce soit de suspect, il n’aurait guère eu le temps d’exploiter l’information. Une fois de plus, l’agence recouvrait intelligemment ses traces.

– Doux Jésus ! s’exclama Liam. Je trouve ça injuste de ne pas le prévenir d’une façon ou d’une autre.

Ça ne plaisait pas à Maddy non plus.

– C’est comme ça, Liam. C’est comme ça...

En remontant Minna Street en direction de l’artère principale, Liam tenta d’orienter la conversation vers un sujet plus léger.

– Alors, tu les as, nos bébés ?

Elle confirma d’un signe de tête.

– Ils sont tous là, bien au frais.

CHAPITRE 7

2015, TEXAS

Edward Chan et le reste du groupe prirent place dans la salle d'accueil. Les adolescents mâchaient des doughnuts et des bagels en sirotant du jus d'orange dans des briques en carton, tandis que leur guide, M. Kelly, leur présentait les lieux en guise d'introduction.

– L'Institut texan de recherches approfondies sur les énergies, ou ITRAÉ, comme nous l'appelons pour simplifier, a été fondé il y a trois ans, en 2012, quand le président Obama a été réélu. Comme vous devez l'apprendre au lycée, le monde est entré dans une ère nouvelle, très difficile. La population mondiale s'élève désormais à huit milliards d'individus, les émissions de carbone ont pris des proportions invraisemblables, les sources d'énergie traditionnelles – pétrole et gaz – sont presque épuisées. Il nous faut changer nos modes de vie, ou bien... Mais bon, je suis sûr que vous avez entendu suffisamment de scénarios apocalyptiques aux informations.

Il s'interrompit. La salle d'accueil était plongée dans le silence, à l'exception de quelques frottements de chaussures traînant ici ou là, et des aspirations bruyantes de jus d'orange dans les pailles.

– Comme vous le savez sans doute, le projet de l'Institut faisait partie du programme présidentiel pour les recherches approfondies sur les énergies. Grâce à cette initiative et aux contribuables, nous avons pu réunir ces trois dernières années des milliards de dollars que nous avons employés pour créer ce magnifique complexe que vous visitez aujourd'hui. Quelques-uns des plus brillants physiciens spécialistes de physique quantique et des mathématiciens travaillent ici. Une bonne partie de nos recherches se sont orientées vers ce qu'on appelle l'énergie du vide. Je suis sûr que certains d'entre vous en ont déjà entendu parler.

Edward observa les autres adolescents. Certains approuvaient sans conviction. L'un d'eux leva la main. C'était un garçon d'un ou deux ans de plus que lui, petit et joufflu. Ses cheveux roux étaient séparés par une raie et, malgré des efforts visibles pour les lisser, ondulaient en petites vagues sur le sommet de son crâne, évoquant à Edward une glace italienne.

– Oui, jeune homme. Quel est ton nom ? fit M. Kelly.

– Franklyn.

– Vas-y, Franklyn.

– Mon père dit que l'énergie du vide est une illusion. C'est comme avoir quelque chose gratuitement. Et en physique, c'est impossible, rien n'est gratuit.

M. Kelly éclata de rire.

– Franklyn, c’est une bonne remarque, mais c’est pourtant bien de cela qu’il s’agit : même si d’habitude « on n’a rien sans rien », là on a quelque chose « sans rien ». Et ce n’est pas une idée nouvelle. Souvenez-vous d’Albert Einstein et sa théorie de la relativité. Il soutenait que le vide lui-même contient encore beaucoup de choses. Ce n’est pas juste de l’espace vide, il y a aussi de l’énergie, une énergie infinie qui attend d’être exploitée. Même les Grecs de l’Antiquité soupçonnaient que nous marchions dans une soupe infinie d’énergie. Ils appelaient ça l’« éther ». Mais la difficulté, jeunes gens, la difficulté a toujours été de l’isoler, de la mesurer. Comme cela existe partout, ça veut dire que c’est homogène, que c’est isotrope ; en d’autres termes, que c’est la même chose partout, uniformément, et dans toutes les directions.

Les élèves le regardaient dans un silence embarrassé.

– Essayer de mesurer l’énergie du vide revient à tenter de peser un verre d’eau sous l’océan. Vous voyez ? C’est la même chose dans le verre et en dehors, et donc, comme il n’y a pas de différence entre ce qui se trouve à l’intérieur et à l’extérieur du verre, la conclusion logique devrait être : « Le verre ne contient rien, il est vide. » Ce qui serait faux, bien sûr. Eh bien, nous sommes confrontés au même problème en ce qui concerne la mesure de l’énergie du vide. C’est seulement en créant un « vrai » vide – et je ne parle pas d’aspirer l’air d’un espace donné, je parle d’un vrai vide spatiotemporel, minuscule – que l’on peut observer ce qui reste...

Il sourit, de son sourire policé d’homme habitué aux relations publiques.

– C’est-à-dire l’énergie elle-même ! Et c’est bien ce que nous avons là, aux laboratoires ITRAE : un dispositif capable de créer un véritable trou spatiotemporel, un authentique espace vide.

Une autre main se leva.

– Oui, mademoiselle... ?

– Keisha Jackson.

– On t’écoute, Keisha.

– Il est gros comment ce trou ? demanda la jeune fille. Assez gros pour entrer à l’intérieur ?

– Pas du tout, non. Il est minuscule, à peine une tête d’épingle. On n’a pas besoin qu’il soit gros.

Un des garçons du fond ricana.

– Dans une minute, nous allons nous rendre dans le laboratoire principal où vous verrez le blindage de confinement qui entoure la zone d’expérimentation. Je crois que l’équipe doit ouvrir un espace vide de la taille d’un trou d’épingle dans la prochaine demi-heure.

Il écarta les bras en signe d’invitation.

– Ça vous dit d’aller y jeter un coup d’œil ?

Tous dans la salle acquiescèrent avec enthousiasme.

CHAPITRE 8

1906, SAN FRANCISCO

Après avoir passé une heure sur le quai à observer les bateaux à vapeur qu'on chargeait et déchargeait, Maddy et Liam retournèrent dans la ruelle avec une demi-heure d'avance. La jeune femme avait savouré chaque détail du passé, lâchant des petits rires de plaisir lorsque les dockers inclinaient le front ou retiraient poliment leur casquette sur son passage.

– Ça alors ! J'ai l'impression d'être une vraie duchesse, murmura-t-elle à Liam alors qu'ils atteignaient la ruelle. Tout le monde est si... je ne sais pas, si poli et si « comme il faut » à cette époque.

Il approuva.

– Surtout devant les dames dans ton genre.

Il désigna du menton sa robe et son chapeau flamboyant garni de plumes d'autruche.

– Ces vêtements-là te font passer pour quelqu'un de riche, tu sais. Tu as l'air d'une vraie femme du monde ! Alors que si tu n'avais trouvé à la Base qu'une tenue démodée, tu serais passée inaperçue et les dockers auraient poursuivi leur chemin sans même te regarder.

– Ah ben d'accord. Je te remercie, Liam.

Celui-ci fit la grimace.

– Allez, je ne le disais pas dans ce sens-là, pour sûr !

– Non non, tu as sans doute raison, dit-elle, vexée. J'ai toujours eu un physique ordinaire. Je sais bien qu'avec une robe à froufrous et un stupide chapeau à plumes sur la tête, ça ne fait pas une grosse différence.

Ils descendirent la ruelle en évitant des cageots vacillants remplis de choux en décomposition jusqu'à l'endroit où ils s'étaient matérialisés quelques heures auparavant.

– C'est dur, quand même, remarqua Liam, pensif.

– Qu'est-ce qui est dur ?

– Ce gars, Leighton. Tu es sûre qu'il va mourir ?

– C'est dans l'ordre des choses, dit-elle.

Malgré tout, le sentiment d'une injuste cruauté la tenaillait. L'agence semblait tout savoir sur tout le monde, et elle exploitait cette connaissance d'une manière implacable. Dans moins de dix-huit heures, l'homme auquel elle venait de parler ne serait plus qu'un corps calciné parmi les ruines fumantes d'une banque.

Il faut que j'apprenne à faire avec !

Liam perçut son tourment.

– C’est notre travail, maintenant, Maddy. On n’a pas trop le choix, n’est-ce pas ?

Elle le considéra et prit soudain conscience que l’agence, au-delà de tous scrupules, n’utilisait pas que le guichetier, mais aussi Liam. Les effets secondaires des voyages dans le temps ne s’étaient pas encore manifestés : l’altération des cellules, le vieillissement prématuré..., mais ils finiraient bien par apparaître. Plus le jeune homme serait envoyé dans le passé, plus cela affecterait son corps, jusqu’à ce que, comme Foster, il devienne un homme vieilli avant l’heure. Ses muscles allaient s’atrophier, ses os, décalcifiés, se fragiliseraient, ses organes, irréversiblement altérés par les effets de ses périples dans le temps, le lâcheraient, un à un.

Elle aurait tellement voulu l’avertir.

Combien de voyages te reste-t-il, Liam ? Combien avant que je ne voie plus en toi qu’un moribond ?

Mais elle ne s’en sentait pas capable. Pas encore. Foster l’avait prévenue : connaître trop tôt son destin serait une épreuve.

« Laisse-le profiter de la liberté de voir un peu l’Histoire, de circuler dans son futur, son passé... Accorde-lui ça un temps avant de lui dire qu’il est en train de mourir », lui avait-il conseillé.

Liam lui lança son petit sourire en coin. Sur le visage d’un adulte, il aurait pu paraître désinvolte, voire charmeur. Mais sur le sien, c’était juste un sourire malicieux.

– Ça va, Maddy ?

– Oui... Oui, tout va bien.

Il lâcha le bras de la jeune femme pour consulter sa montre.

– La fenêtre de retour va apparaître d’une seconde à l’autre, maintenant.

Presque aussitôt, ils sentirent une légère brise remonter la ruelle en faisant ricocher quelques détritiques sur les pavés. Un instant plus tard, à une dizaine de mètres de là, l’air se mit à vibrer comme sous l’effet de la chaleur, formant une bulle de trois ou quatre mètres de diamètre qui se maintenait à une trentaine de centimètres du sol. Par le portail, Maddy discernait la forme tremblotante, ondulée de l’arche, et celle de Sal qui les attendait impatiemment.

Il faudra que tu lui dises, un jour, Maddy. Que les voyages dans le temps le tuent petit à petit.

Elle n’appréciait pas que Foster lui ait laissé une telle responsabilité, qui impliquait de détenir un secret, une information qu’elle ne pouvait partager ni avec Liam, ni avec Sal.

Et le petit mot de la boîte ?

Dans son gant, la boule de papier faisait un petit renflement. Encore un élément qu’on lui demandait de cacher à ses amis. Pourquoi ? Et qui était Pandore ? Elle n’aimait pas ça... Elle avait l’impression qu’on se servait d’elle.

Ah oui ? Comme tu as toi-même manipulé ce jeune guichetier, alors ?

– Allez, on y va, décida Liam en avançant d’un pas, la boîte entre les mains.

– Liam ?

Il se figea.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

Et si elle lui parlait du mot ? Si elle lui révélait les dégâts que les voyages dans le temps causaient à son corps, imperceptiblement ? À sa place, elle aurait certainement voulu savoir que, dès le portail franchi, elle perdait entre cinq et dix ans de sa vie. À sa place, elle aurait voulu choisir si elle était prête ou non à faire ce sacrifice pour l’humanité.

– Qu’est-ce qui se passe, Maddy ?

Ou alors c’était Foster qui avait raison : elle devait le protéger de la vérité aussi longtemps que

possible.

Elle sortit ses lunettes de son sac et les mis sur son nez. Elle retira ensuite son chapeau et ses plumes d'autruche ridicules. Revêtue de sa robe volumineuse et de son étroit corset, elle eut soudain l'impression d'être malhonnête, un imposteur, un charlatan. Et quand ses yeux croisèrent ceux de Liam, elle eut l'impression d'être une menteuse.

Elle esquaissa un sourire fatigué.

– Rien, Liam. On rentre à la maison.

CHAPITRE 9

2001, NEW YORK

– Tu es sûre ? cria Sal.

– C’est ce que dit Bob, répondit Maddy à travers l’arche.

Sa voix résonna jusque dans la pièce du fond – « l’écloserie », comme ils l’appelaient désormais – dont la porte était ouverte.

– Il dit qu’il faut relier l’extrémité du tube d’alimentation protéique au nombril des sujets in vitro.

– Et comment on fait ça ? répliqua Liam. Ce n’est pas comme s’il s’agissait juste de brancher une prise !

Le petit fœtus gluant se tortilla dans sa main, s’agitant dans son sommeil. Liam grimaça. Il sentait glisser des os minuscules sous la peau, fine comme du papier, de la créature.

Elle avait l’air vulnérable. Un oisillon à peine sorti de l’œuf et tombé du nid. Il savait pourtant que cette chose minuscule et pâle ne tarderait pas à devenir un Goliath de deux mètres, qu’elle serait gonflée de muscles génétiquement surdéveloppés et dotée d’une voix caverneuse venue des tréfonds d’une poitrine aussi large qu’un tonneau.

– Bob dit qu’il faut *enfoncer* le tube d’alimentation dans le nombril, fit la voix de Maddy pour toute réponse.

Sal fit la moue.

– Tu veux dire... C’est comme si... comme si on devait le perforer ?

– Ben, bien sûr que non, tu ne vas pas le *perforer* avec un tube, rétorqua Maddy. Il faut y aller doucement.

Liam échangea un regard avec Sal.

– Moi, je ne peux pas. J’en serais malade. Tiens.

Il passa le fœtus à sa camarade.

– Oh, super. Merci, Liam.

Sal prit délicatement la créature entre ses doigts, puis, avec précaution, elle s’approcha de l’éprouvette d’incubation pour récupérer le tube d’alimentation qui flottait à l’intérieur. Elle grimaça en fouillant dans la solution visqueuse. Tandis qu’un liquide gluant comme du mucus s’échappait du tube, elle remarqua qu’il se terminait par un embout coupant.

– D’après Bob, il n’y a pas besoin de pousser très fort. La peau du nombril est très fine et devrait... Oh ! c’est horrible.

La voix de Maddy se fit moins distincte.

– Qu’est-ce qui se passe ? cria Liam.

La jeune femme ne répondit pas tout de suite.

– Maddy ? dit Sal. Qu’est-ce qui est horrible ?

– Il dit que la peau doit éclater comme une cloque.

Liam jeta un regard contrit à Sal.

– Ah non, vraiment, je ne peux pas faire ça. Je... je risque de vomir sur ce pauvre p’tit gars.

– Shadd-yah ! gronda Sal. T’es vraiment nul, quand tu t’y mets.

Elle saisit le bout du tube et le plaça à environ deux centimètres au-dessus du minuscule nombril du fœtus. Sous la peau translucide, un réseau de veines bleues miniatures s’entrecroisaient et prenaient dans leur toile un tortillon de peau caoutchouteuse.

Elle prit une grande inspiration.

– OK, je vais essayer.

Elle appuya légèrement le bout pointu du tube contre le petit tourbillon de chair. Le fœtus frissonna dans sa main ; il se débattit, de ses bras et de ses jambes pas plus longs que des doigts. Sa tête, de la taille d’une coquille de noix, se cogna contre sa paume.

– Maddy ! Il n’aime pas ça ! Il gigote.

– D’après Bob, c’est tout à fait normal. Pousse jusqu’à ce que la peau lâche.

Sal entendit Liam marmonner quelque chose au sujet de Jésus, puis elle vit ses jambes se dérober et le garçon glissa lourdement à terre.

– Je crois que Liam s’est évanoui !

– T’occupe pas de lui, répondit Maddy. Il faut qu’on branche le fœtus avant qu’il meure de faim.

– OK, OK.

Elle enfonça de nouveau la pointe dans le nombril, en dépit, cette fois, des protestations du petit être jusqu’à ce qu’elle sente effectivement la peau céder. Un peu de sang noir suinta de son abdomen.

– Ça y est !

– Bien, maintenant, scotche le tube sur son ventre pour qu’il reste en place.

Sal prit un morceau de ruban adhésif et l’appliqua comme demandé tandis que la chose se tordait avec indignation dans sa main.

– Bon, et après ?

– Mets-le dans l’éprouvette.

Sal se dirigea vers le cylindre de plexiglas et tendit le fœtus devant l’ouverture.

– Allez, Bob junior, murmura-t-elle. À plus tard.

Elle plongea lentement le fœtus dans le liquide trouble et répugnant, puis elle le lâcha. Il coula dans la soupe rose, à la manière d’une bulle de cire dans une lampe à lave, puis il s’immobilisa.

– OK, il est dedans.

– Maintenant, rabats le couvercle de l’éprouvette et démarre la pompe.

Sal ferma le clapet en métal. Elle s’accroupit pour inspecter le petit écriteau en bas du tube. Il n’indiquait pas grand-chose. Le nom d’un fabricant – WG System – à côté d’un petit écran tactile, qu’elle tapota.

Il s’alluma.

**Filtre activé
Installer système de croissance
ou de stagnation ?**

– Il me demande de le mettre en mode *croissance* ou *stagnation*. Je sélectionne *croissance* ?

Un instant plus tard, la réponse résonna dans l'arche.

– *Croissance* pour celui-ci.

Sal confirma la commande. Le bourdonnement d'un moteur s'éleva aussitôt sous l'éprouvette. À l'intérieur du cylindre, une lampe se mit à clignoter. Le liquide rose s'illumina et la vague silhouette du fœtus s'éclaira par en dessous. Il avait cessé de lutter, satisfait d'être nourri malgré la douleur dans le ventre qu'il avait éprouvée un moment plus tôt.

– Ça y est !

– Bien. Et maintenant, il faut faire la même chose pour les autres. Mais ceux-là, on va les mettre en *stagnation*.

Sal baissa les yeux sur la boîte ouverte, par terre, et sur les fioles qui contenaient les autres candidats in vitro. Liam était toujours évanoui, son visage aplati contre le béton froid au milieu d'une petite flaque de salive et de vomissures.

– Génial. Merci pour ton aide, Liam.

– Mfff, f'est fffraiment monnn! dit Liam, la bouche pleine à ras bord.

Les deux filles le regardèrent.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Liam mâcha vivement pendant un instant et finit par avaler.

– Je disais : c'est vraiment bon. Qu'est-ce que c'est ?

– Du korma d'agneau, répondit Sal. Enfin ça n'a rien à voir avec ce que Maman préparait à la maison. C'est beaucoup plus sucré, ici. Les Américains ont l'air d'aimer les plats très sucrés.

Maddy confirma d'un signe de tête.

– Plus c'est sucré, mieux c'est. Je pourrais vivre en ne mangeant que du chocolat !

Elle se pencha par-dessus la table et fouilla dans le sac en papier qui contenait leurs plats à emporter. Elle en extirpa un pot de chutney à la mangue.

Liam, affamé, enfourna une autre bouchée de korma.

L'ordinateur diffusait de la musique dans l'arche. Maddy avait trouvé une radio sur Internet qui passait des groupes qu'écoutaient ses parents : The Corrs, REM, Counting Crows.

– Ça fait bizarre de n'être que tous les trois. Foster me manque, avoua Sal.

– Moi aussi, renchérit Maddy.

– On ne le reverra plus, c'est bien ça ?

– Oui. Il devait partir.

– Mais pourquoi ? demanda Liam.

– Il... il était malade.

– C'est vrai qu'il n'avait pas l'air très bien, commenta Sal, songeuse.

– Qu'est-ce qu'il avait ?

Maddy joua un moment avec le riz dans son assiette.

– Un cancer. Enfin, c'est ce qu'il m'a dit.

– Oh, le pauvre, soupira Liam. Je l'aimais beaucoup. Pour sûr, il me faisait un peu penser à mon grand-père !

Ils mangèrent en silence pendant quelques instants.

– C'est quand même étrange, reprit Sal. On est des membres de cette... cette « agence », mais on ne dirait pas qu'on fait partie de quoi que ce soit en réalité. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Oui, très bien, fit Liam. C'est comme si on était tout seuls dans cette petite arche, sans lien avec

l'extérieur. Il n'a pas dit qu'il existait d'autres groupes comme le nôtre ? D'autres Bases opérationnelles ?

Maddy approuva.

– Et pourtant on n'a jamais entendu parler d'eux, continua Liam. On n'a aucune information sur eux ni sur cette agence. Personne ne nous a encore contactés ou je me trompe ?

– Non, personne.

Sal reposa son naan.

– Et si on était vraiment seuls, tout seuls ici ?

Les deux autres la dévisagèrent.

– Et si c'était seulement nous, l'agence ? ajouta-t-elle.

Les sourcils de Liam s'arquèrent, et il resta bouche bée.

– Que Dieu nous vienne en aide, si c'est le cas.

– Mais non, raisonna Maddy, on n'est pas tout seuls. Quelqu'un a caché des fœtus en 1906, rappelle-toi.

– C'était peut-être Foster ?

– Peut-être, mais alors, il faut se demander qui les a fabriqués. C'est forcément d'autres personnes, avec tout un dispositif derrière.

Ses deux camarades étaient à cours d'arguments.

– En fait, poursuivit-elle, cette agence, ce n'est pas seulement nous. Il y a d'autres Time Riders ailleurs ou à une autre époque.

– Et comment faire pour leur parler ? demanda Sal. Comment faire pour les rencontrer ?

– C'est toute la question. En fait je crois qu'on n'est pas censés le faire, dit-elle en aspirant bruyamment son Dr Pepper. Peut-être qu'on est une espèce d'organisation terroriste. Pour des raisons de sécurité, aucun des groupes n'a le droit de savoir où se trouvent les autres. On opère de façon isolé, on est tout seuls, jusqu'à ce que...

Sa voix s'éteignit. Ils restèrent assis en silence pendant un moment, mesurant jusqu'où cette hypothèse les conduisait.

– On a peu de chances de se retrouver tous ensemble à Noël, alors ? marmonna Liam.

Maddy termina sa canette d'une traite, soulagée qu'il ait trouvé le moyen de briser la sombre humeur ambiante.

– Au moins, glissa Sal, on va bientôt avoir un Bob tout neuf pour nous protéger.

– Oui, il me manque ce grand singe, admit Liam.

Maddy désigna la rangée d'écrans d'ordinateurs.

– Mais il est juste là !

– Ah non, fit le garçon en plissant le nez. Ce n'est pas la même chose de l'avoir ici avec nous.

– Difficile de serrer un ordi dans ses bras, remarqua Sal.

Liam gloussa.

– Ça c'est bien vrai. J'aimerais revoir sa bonne vieille tête de noix de coco et sa houpette !

– Et son air de gros ahuri ! renchérit Sal.

– Oui !

– Bon, il sera bientôt là, fit Maddy en avalant une bouchée de korma. D'après le manuel de Foster, un cycle de naissance prend environ cent heures. Voyons voir... ça fait un petit peu plus de quatre jours.

– Il va falloir lui trouver de nouveaux vêtements, songea Sal. Je verrai ce que je peux lui dégoter demain, en ville.

– Bonne idée.

Ils finirent leur plat indien et rassemblèrent les déchets dans le sac en papier. Liam se porta volontaire pour le jeter dehors tandis que les filles se préparaient pour la nuit. Il traversa l’arche, dont le sol était jonché de câbles électriques, et releva le rideau de fer de l’entrée, juste assez pour se glisser dessous et gagner la ruelle.

Une lumière bleue vacillante l’éclairait faiblement. Plus haut, de puissants projecteurs halogènes illuminaient les barres métalliques du pont Williamsburg qui enjambait les eaux calmes et dociles de l’Hudson. Au loin – une vue à laquelle il ne s’était toujours pas habitué – s’étendait Manhattan, comme un chandelier renversé vibrant de toutes les lumières clignotantes de la ville et du trafic ininterrompu de ses rues.

Il laissa tomber le sac dans la poubelle et respira l’air frais de la nuit.

Ce soir, le monde allait bien. Demain, les avions s’écraseraient contre les Tours jumelles, laissant dans le ciel, jusqu’au soir, une trace sombre.

Il détestait les mardis.

– Bonne nuit, New York, murmura-t-il.

La ville lui répondit en faisant retentir le fracas d’un train sur le pont et une sirène de police qui lui fit écho, non loin, à travers les rues de Brooklyn. Alors qu’il s’apprêtait à se faufiler sous le rideau de fer, il se demanda si Sal n’avait pas raison. S’ils étaient vraiment seuls. Si l’agence, en définitive, c’était seulement eux.

La réponse à cette question allait venir le matin suivant.

CHAPITRE 10

2001, NEW YORK

Maddy était complètement absorbée par *Big Brother* quand Bob l'interrompit. Elle regardait Nicole et Hardy en train de comploter tranquillement dans la cuisine contre les deux autres candidats. C'était une rediffusion des programmes de la semaine précédente, elle savait donc déjà qui allait être éliminé. Elle avait dû voir l'épisode au moins quatre fois, mais, pour une raison ou une autre, la télé-réalité la fascinait toujours autant.

Ce fut donc avec une légère irritation qu'elle répondit à la boîte de dialogue qui avait surgi par-dessus les images de l'émission.

> **Maddy ?**

Elle se pencha et préféra parler dans le micro plutôt que de taper sa réponse sur le clavier.

– Qu'est-ce qu'il y a, Bob ? Je suis occupée, là.

> **Je détecte un envoi de tachyons.**

Elle s'étrangla et recracha un peu de lait et de céréales sur son tee-shirt.

– Tu me fais une blague, c'est ça ?

> **Une blague ?**

– Tu plaisantes ?

> **Je ne plaisante pas, Maddy. Un rayon de transmission nous arrive d'un Temps +.**

– D'un Temps + ? Tu veux dire du futur ?

> **Affirmatif.**

Maddy laissa tomber sa cuillère dans le bol et s'installa au fond de sa chaise. Elle jeta un œil à la ronde. Liam était encore profondément endormi sur sa couchette et Sal était sortie chercher des vêtements pour Bob.

Incroyable... Un message du futur ?

Elle comprit alors qu'il ne pouvait provenir que de l'agence – leur premier contact avec le reste de l'organisation. Il arrivait juste au moment où ils se demandaient pour de bon s'ils étaient seuls.

– Bob, quel est le message ?

> **Un instant... un instant... Je décode...**

Sal avait décidé de ne pas se rendre dans les quartiers chic de Manhattan, après le pont. Là-bas, les magasins de vêtements n'auraient rien pour habiller une montagne de muscles de deux mètres.

Elle décida de se diriger plutôt vers Brooklyn, un quartier qu'elle n'avait encore jamais parcouru. Foster avait tellement tenu à ce qu'elle garde les yeux rivés sur Manhattan et Times Square – en prenant note des moindres détails jusqu'à ce qu'elle connaisse tout ce qui allait s'y passer – qu'elle n'avait pas eu le temps d'explorer la ville de ce côté-ci de l'Hudson.

À l'écart du pont, au sud de la 6^e Rue, elle découvrit plusieurs petites rues plus calmes. Dans l'une d'elles, des petites boutiques étranges vendaient des meubles d'occasion et de vieux livres poussiéreux. Les marchandises empilées à la diable sur les présentoirs extérieurs encombraient de leur fouillis les rues étroites. Tout ça lui faisait penser au marché près de chez elle, à Mumbai.

Elle se surprit à écraser une larme et se réprimanda de pleurer ses parents, parce que – tout bêtement ! – ils n'étaient pas morts. Le sombre destin qui les attendait n'allait pas se produire avant vingt-cinq ans. À ce moment précis, son père et sa mère n'étaient encore que des gamins de son âge, profitant de leur enfance. Ils n'allaient pas se rencontrer avant une dizaine d'années. Comme c'était étrange. Placées l'une à côté de l'autre, elle et sa mère auraient sûrement pu passer pour des sœurs.

Une boutique attira son attention. Un curieux assortiment de bibelots anciens s'y entassait jusque sur le trottoir, ainsi que des meubles en bois très abîmés par le temps, un cheval à bascule et des vêtements qui paraissaient provenir d'un théâtre. Et au milieu de tout cela, un bric-à-brac constitué d'une télévision d'occasion, d'un grille-pain, d'un aspirateur... d'un peu de tout.

Sal pénétra dans la boutique en se frayant un chemin dans l'entrée encombrée.

– Puis-je vous aider, jeune fille ?

La voix, qui semblait provenir de nulle part, la fit sursauter. Puis elle aperçut une vieille dame minuscule – encore plus petite qu'elle ! – aux cheveux de jais.

– Je, euh... vous m'avez fait peur.

– Je suis désolée, ma chère, répondit la vieille dame en souriant. J'avoue que j'ai tendance à me fondre dans la boutique.

Sal éclata de rire. La commerçante ressemblait en effet tout à fait à l'un des mannequins qui étaient postés à l'entrée du magasin.

– Qu'est-ce que vous cherchez, ma chère ?

– Vous avez des vêtements ?

– Ils sont au fond. J'ai plusieurs étagères d'habits et de déguisements. Beaucoup de costumes qui proviennent de théâtres de Brooklyn, et des habits très anciens.

– Merci.

Sal s'enfonça dans la boutique. Son nez la chatouillait à cause de la poussière qui paraissait tout recouvrir par-dessus la légère odeur de naphthaline et de térébenthine. Elle repéra les étagères de vêtements, y farfouilla un long moment et finit par mettre la main sur des habits qui conviendraient certainement à Bob : un pantalon très large à rayures, aux jambes extra-longues, qui avait dû faire autrefois partie d'un costume de clown, et une chemise hawaïenne taille XXL, orange et rose vifs, qui recouvriraient parfaitement ses épaules aux muscles saillants.

– Votre ami doit être très grand, dit la vieille dame en encaissant l'argent de Sal.

– C'est pour mon oncle, rectifia-t-elle. Mon oncle Bob. Il est gigantesque.

Elle était sur le point d'ajouter qu'il était pourtant d'une nature enfantine, quand elle remarqua quelque chose suspendu à un cintre contre le mur. C'était une veste blanche, boutonnée sur le côté gauche. Sur la poitrine, elle reconnut l'emblème de la compagnie maritime White Star. C'était un uniforme de steward, exactement le même que celui de Liam.

Elle désigna la veste.

– Ce ne serait pas un uniforme du *Titanic* ?

– Oh, ça ? Non, ça coûterait beaucoup plus cher si c’était un vrai. Je pourrais le vendre à un musée ou à un collectionneur pour des milliers de dollars. Malheureusement, c’est juste un costume de théâtre. Vous voulez le voir ?

Sal hocha la tête. Elle aurait pu mentionner cette amusante coïncidence : son voisin de couchette était un garçon qui avait *vraiment* travaillé sur ce bateau. La vieille dame l’aurait sans nul doute prise pour une folle, ou une farceuse. Cela dit, dans un peu plus d’une demi-heure, le premier avion allait heurter les Tours jumelles, effaçant instantanément toute conversation qu’elle pourrait avoir maintenant, aussi étrange fût-elle.

Sal rentra à la Base avec les vêtements de Bob et quelques provisions avant que le ciel de Manhattan commence à se charger de fumée. Elle s’apprêtait à raconter l’anecdote de l’uniforme à Liam quand elle comprit, à l’expression de Maddy et du garçon, que quelque chose d’important venait de se produire.

CHAPITRE 11

2001, NEW YORK

– C’est un message de l’agence, annonça Liam alors que Sal les rejoignait près du bureau. Un message du futur.

– Ah ben ça y est ! s’exclama Sal en les considérant l’un après l’autre. On la tient, notre réponse ! Alors, on n’est pas seuls.

– Eh non, confirma Maddy avec un grand sourire.

Elle était clairement la plus rassurée et la plus excitée par cette nouvelle.

– Bob est en train de décoder le message en ce moment même, poursuivit-elle. Il pense que son année d’origine est à peu près 2056. C’est l’époque de Roald Waldstein, l’inventeur de la machine à voyager dans le temps.

– Tu crois que c’est lui ? Ce brave Waldstein ? demanda Liam.

Maddy attrapa son inhalateur de Ventoline sur le bureau et se fit une pulvérisation pour éloigner sa crise d’asthme.

– Oui, et avec un peu de chance, c’est l’agence qui essaie d’entrer en contact avec nous. Pour vérifier que tout va bien, tu vois ? Ce qui serait sympa, d’ailleurs.

– Mais, commença Liam en fronçant les sourcils, comment est-ce qu’on va leur répondre ? Les transmissions par... *tachyons*, c’est ça ?... ne peuvent se faire que vers le passé, non, d’après Foster ?

– Oui, c’est ce qu’il a dit, mais il simplifiait un peu. Il faut beaucoup plus d’énergie pour émettre dans le futur que dans le passé. Et, plus important encore, en 2056, tout le monde surveille les particules de tachyons. Tu es d’accord, Bob ?

> Correct. Un signal dirigé vers l’agence pourrait être détecté et révéler sa situation. En 2056, les lois internationales contre les voyages dans le temps ont déjà été établies.

– De toute façon, je ne saurais pas où, dans le monde, envoyer un signal, remarqua Maddy. Qui pourrait dire où ils sont basés ?

– Mais y a-t-il un moyen de répondre ? demanda Liam.

– Oui, il y en a un.

Dans le manuel, un court chapitre expliquait comment contacter l’agence : on y voyait Foster, plus jeune de dix ans que sur les autres vidéos. Il avait dû l’enregistrer bien avant le reste.

– C’est le même principe que tu as déjà utilisé, Liam, expliqua Maddy. Le livre d’or du musée, tu te souviens ? Sauf que, là, il s’agit d’un journal new-yorkais. On met une annonce dans le courrier du

cœur du *Brooklyn Daily Eagle*. Il faut que ça commence par « Une âme perdue dans le temps... ».

Liam fit claquer ses doigts ; il avait compris la suite.

– Et en 2056, ils doivent avoir une vieille copie de ce journal, toute jaune et bien gondolée ?

– Datée du 12 septembre 2001. Oui.

Les yeux agrandis de Sal passaient de l'un à l'autre.

– Vous voulez dire que les mots du journal changent ? Qu'ils changent vraiment sur le papier ?

Maddy approuva.

– C'est une minuscule vaguelette dans le cours du temps. Aucune répercussion possible sur le reste. Après tout... qui aura envie de lire le courrier du cœur, demain ?

– Les journaux ne vont parler que des avions percutant les Tours jumelles, explicita Liam.

– Exactement. Personne ne remarquera notre petite annonce sauf... des gens en train d'étudier à la loupe, vers 2056, la page d'un vieux journal datant de cinquante-cinq ans.

Maddy gloussa, tout excitée, avant de poursuivre :

– Je suis carrément soulagée qu'il y ait quelqu'un d'autre là-bas. Vous ne pouvez pas savoir !

Liam désigna du menton l'écran en face d'elle.

– On dirait que Bob a fini.

> **J'ai décrypté le message, Maddy.**

– Que dit-il ?

> **Ce n'est qu'un message partiel. Le signal a été interrompu.**

– OK, lis-nous ce que tu as, Bob.

Les mots défilèrent dans la boîte de dialogue.

> **Contamination. La date d'origine semble être le 18 août 2015 à 10h17. Importantes répercussions. Réalignement significatif du cours du temps. Mort d'Edward Chan, auteur de la première théorie sur le voyage dans le temps, causant l'interruption de sa thèse en 2029. Mort : peut-être une tentative d'assassinat délibérée. Produite pendant la visite de l'Institut...**

Les trois jeunes gens attendirent un moment, le temps que Bob affiche la suite du message.

> **C'est tout ce que j'ai. Le message s'arrête ici.**

– Tu n'as vraiment rien d'autre ?

> **Rien, Maddy.**

Elle se tourna vers les autres.

– Qu'est-ce qu'on est censés comprendre ?

Ils s'assirent en silence, digérant les infos de ce petit carré de texte. Liam finit par hausser les épaules.

– Qu'ils ont des ennuis.

– T'as trouvé ça tout seul ? soupira Maddy.

– Qu'ils ont besoin d'aide ? intervint Sal.

– Mais la question c'est : est-ce qu'on peut les aider ? poursuivit Liam. Je peux aller dans le futur ?

– Bien sûr que oui, rétorqua Maddy, en se pinçant le bout du nez d'un air pensif. Réfléchis. Chaque fois qu'on te ramène d'une mission dans le passé, tu avances bien dans le temps, non ?

> **Correct. Un opérateur de mission peut avancer et reculer dans le temps. Cependant, la dépense d'énergie est beaucoup plus importante quand on avance.**

Sal regarda ses deux compagnons.

– Peut-être qu'il existe d'autres Bases opérationnelles plus loin dans le futur, et qu'elles vont

s'occuper de ça ?

Liam acquiesça.

– Elle a raison. Si on n'est pas la seule équipe, sans doute qu'une autre est plus proche dans le temps ?

Maddy réfléchit à la question.

– Dans ce cas, pourquoi avoir envoyé le message pile dans notre direction ? Je veux dire ici, et maintenant ? Bob, est-ce que c'était un rayon de transmission à large spectre, destiné à tout le monde, n'importe où et n'importe quand ?

> **Négatif. C'était un rayon étroit et ciblé.**

– Ce qui veut dire qu'il nous était destiné ?

> **C'est la conclusion logique, Maddy.**

– Il doit tout de même bien y avoir d'autres équipes dans le futur, fit remarquer Sal. Quelqu'un de plus proche dans le temps et...

– Ça se peut, l'interrompit Maddy. Mais toute Base opérationnelle située après le 18 août 2015 sera touchée elle aussi par l'onde temporelle.

Elle fixa tour à tour ses deux camarades.

– Donc, conclut-elle, on est peut-être l'équipe non contaminée la plus proche. On est peut-être juste la Base la plus proche *avant* cette date.

Liam soupira.

– Allons donc ! Encore une fois, pourquoi nous ? On vient à peine de se remettre de toute cette fichue pagaille.

> **Bonjour Liam. J'ai une question.**

– Bonjour, Bob.

> **Est-ce que « fichue » fait référence au grand nombre de corps détruits lors de la précédente mission, incluant les dommages irréversibles causés à ma dernière enveloppe organique ? Ou est-ce une expression de colère que je dois intégrer à ma base de données de langage ?**

– C'est juste Liam qui est super stress, dit Maddy.

> **Il est en colère ?**

– C'est ça.

Une fois de plus, ils fixèrent en silence le message incomplet à l'écran. Tous espéraient secrètement qu'il disparaisse, ou qu'il se transforme en une simple annonce de bienvenue dans l'agence.

– C'est bien à nous qu'il s'adresse, non ? questionna Sal après un instant. Il faut donc qu'on règle ce problème temporel comme on l'a fait la dernière fois.

– Je le crois aussi, approuva Maddy.

Liam ne desserrait pas les mâchoires.

– Eh bien moi, je ne vais nulle part sans Bob. Pour sûr, je suis sérieux.

– D'accord, consentit Maddy. C'est tout à fait normal.

Elle se tourna vers les ordinateurs.

– Bob, on peut accélérer le cycle de croissance du fœtus qu'on a mis en route ?

> **Affirmatif. Il suffit d'augmenter la quantité de nutriments dans la solution de croissance et d'introduire une petite charge électrique dans le liquide de l'éprouvette pour stimuler l'énergie cellulaire.**

– En combien de temps il est possible de te préparer un nouveau corps ?

> Le cycle de croissance peut être augmenté de 100 % avec une prise de risque raisonnable pour la forme de vie biologique.

– On peut donc réduire le temps de moitié, évalua Maddy. Il reste... quoi ? Trente-huit heures ?

> Correct.

– On ne pourrait pas faire naître le clone un peu plus tôt ? suggéra Liam en haussant les épaules. Je veux dire, il faut vraiment qu'il soit adulte ?

> L'âge optimal pour une unité de soutien est approximativement vingt-cinq ans. Les tissus musculaires et les systèmes internes d'auto-guérison sont au maximum de leur fonctionnalité.

– Mais on ne pourrait pas extraire le clone du tube à un âge moins avancé ? insista à son tour Maddy. Ou est-ce que... je sais pas, moi, est-ce que ça le tuerait ?

> Négatif. Un candidat in vitro est fonctionnel à partir de quatorze ans environ. Cependant, l'efficacité de l'unité de soutien serait compromise.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Liam.

– Ça veut dire que Bob ne sera pas une aussi grosse brute que la dernière fois, intervint Sal.

– Et si on faisait naître un clone, disons... à dix-huit ans, poursuivit Maddy. Il aurait quelle utilité ?

> Un clone de dix-huit ans posséderait approximativement 50 % d'une capacité opérationnelle normale.

– Il serait deux fois moins fort. C'est ça ? demanda Liam.

Maddy hocha la tête.

– Et ça nous ferait gagner combien de temps sur le cycle de croissance ?

> Quatorze heures.

Elle jeta un œil à la ronde.

– Qu'est-ce que vous en pensez ?

– On accélère le processus de croissance et on sort le clone dans vingt-quatre heures environ, récapitula Liam. Et on aura un Bob de dix-huit ans, avec moitié moins de muscles.

– C'est à peu près ça.

– Il sera quand même dangereux ? Je veux dire... ça sert à rien s'il est avec moi et s'il n'est qu'une...

> Affirmatif, Liam. Je pourrai causer la mort avec ou sans armes.

Liam parvint à sourire légèrement.

– Dans ce cas, on sera contents de ton retour, Bob.

> Merci. Je suis impatient d'être de nouveau pleinement opérationnel.

Maddy frappa le bureau du plat de la main.

– Très bien. Je crois qu'on tient un plan d'action. Puisqu'il n'y a pas de temps à perdre, Sal, tu veux bien aller voir le candidat in vitro ? Accélérons le processus.

– OK.

– Et je ferais mieux de commencer à réunir toutes les données possibles sur cet Edward Chan, lança-t-elle en pianotant sur son clavier.

– Et moi ? s'enquit Liam.

Du bout des doigts, Maddy tapotait distraitement le bureau.

– Toi ? Ben, je sais pas.

– Alors il ne me reste plus qu'à m'occuper du café.

Elle sourit.

– Si tu fais un saut au Starbucks, tu peux me prendre un muffin aux pépites de chocolat en plus ?

– Pour moi aussi ! cria Sal depuis la pièce du fond.

CHAPITRE 12

2001, NEW YORK

– Voilà ce que j’ai trouvé, annonça Maddy, en montrant plusieurs feuilles de papier imprimées.

Ce soir, ils étaient les seuls clients du snack. Les rues de Brooklyn étaient calmes. Tout le monde était rentré chez soi, dès le crépuscule, pour suivre les infos à la télévision. Depuis le matin, une épaisse colonne de fumée noire s’élevait des Tours jumelles effondrées, divisant le ciel en deux. Quant aux New-Yorkais, après le choc et la consternation provoqués par les événements de la journée, ils se recueillaient dans le deuil.

Maddy et ses compagnons eurent même de la chance de trouver ce lieu ouvert. Deux employés seulement étaient présents et ils passaient la moitié de leur temps à regarder les dernières nouvelles sur un petit téléviseur posé sur le comptoir.

– Vous vous rappelez ce que Foster nous a raconté au sujet d’Edward Chan ? commença la jeune femme. C’est un gamin brillant en maths qui est allé à l’université du Texas. Il a passé son diplôme, puis il a commencé un troisième cycle.

– C’est quoi un troisième cycle ?

– C’est quand on poursuit ses études, Liam. Le genre d’études où tu dis à tes profs dans quel domaine tu souhaites faire des recherches. Ils se contentent de vérifier de temps en temps ce que tu fais et ils t’aident s’ils le peuvent. Donc...

Maddy baissa les yeux sur ses sorties papier et poursuivit :

– À l’université, il a choisi d’étudier l’énergie du vide.

– C’est quoi l’énergie du vide ?

– J’y crois pas, Liam. Tu ne vas pas m’interrompre toutes les deux minutes ?

Il eut l’air vexé.

– Il faut bien que j’apprenne tous ces mots modernes, non ? Pour sûr, je ne suis rien de plus qu’un gars de Cork du siècle dernier qui essaie de se mettre à la page.

Maddy soupira.

– C’est une sorte d’énergie censée exister à un niveau subatomique. Ce n’était encore qu’une théorie incompréhensible à mon époque.

– À la mienne, je crois qu’ils avaient commencé à construire un truc en rapport avec ça, compléta Sal. Un réacteur expérimental ou quelque chose dans ce genre, parce qu’on n’avait plus de pétrole, de gaz et tout ça.

Maddy picora quelques frites.

– Si tu permets que je continue, Liam ? Donc, Chan voulait faire son mémoire sur l'énergie du vide, mais il a fini par changer de cap. À la place, il a travaillé sur les possibilités théoriques du voyage dans le temps. Sa principale idée est que l'énergie qui est supposée composer en théorie l'espace-temps normal, ce bouillon d'énergie subatomique censé se trouver partout, provient en réalité d'une « fuite » des autres dimensions. Après ce mémoire, Chan n'a pratiquement rien écrit d'autre de notable et il est mort d'un cancer quelques années plus tard, à vingt-sept ans.

– Donc, d'après ce que nous a dit Foster, poursuit Liam, ce Chan est le véritable inventeur du voyage dans le temps, et non Waldstein ?

– Oui, ou plutôt, il est l'auteur du travail théorique qui a abouti à la machine de Waldstein. On peut dire qu'ils sont tous les deux à l'origine de l'invention.

– Et d'après le message de l'agence, il a été assassiné, rappela Sal.

Maddy acquiesça.

– Ce qui signifie, dit-elle en dévisageant alternativement chacun de ses deux compagnons, que quelqu'un essaie d'empêcher l'invention de la machine à remonter dans le temps. À mon avis.

Liam attrapa un sachet de ketchup.

– Attends, ce n'est pas ce que voulait Waldstein au départ ? S'assurer que les voyages dans le temps ne soient jamais inventés ? C'est bien pour ça que l'agence existe et qu'on est là au lieu d'être morts ?

– Alors pourquoi l'agence voudrait qu'on sauve Chan ? ajouta Sal. Enfin... pas de Chan, pas de voyage dans le temps, on est bien d'accord ? Donc plus de problèmes temporels.

Liam leva un doigt en l'air.

– C'est vrai. Mais le message ne nous dit pas vraiment de le sauver.

– Le message n'est pas complet, fit remarquer Maddy. C'était peut-être dans la partie qu'on a manquée, à la fin ?

– Mais on n'en est pas sûrs, objecta Sal. Et si quelqu'un dans le futur nous informait que le temps allait changer et qu'ils n'avaient plus besoin de l'agence... ni de nous ?

Maddy secoua la tête et désigna la page imprimée.

– Regarde, ça commence par « contamination ». Pour moi, ça signifie que ce n'est pas une bonne chose pour eux, et qu'ils ne s'en réjouissent pas vraiment.

Ils restèrent un moment silencieux.

– Foster a été on ne peut plus clair à ce sujet, reprit finalement Maddy. L'Histoire doit aller dans une seule direction, que ce soit une bonne chose ou non, même si dans le futur elle met en scène un gamin du nom de Chan qui rend possibles les voyages dans le temps. C'est ainsi, c'est ce qui doit être. Et si on dévie de cette trajectoire, l'agence est là pour arranger ça.

Après quelques instants, Liam approuva.

– Tu as sûrement raison. Et... est-ce qu'on sait où et quand sa mort va avoir lieu ?

– Dans le message, la date est le 18 août. Dans notre base de données, il est dit que la classe de Chan faisait ce jour-là une sortie à l'Institut texan de recherches approfondies sur les énergies. C'est une donnée biographique provenant de 2056. Si vraiment c'est une tentative de meurtre, il y a des chances que d'autres aient eu accès aux mêmes sources que nous et qu'ils aient noté qu'il allait être à un endroit précis, à un moment précis.

– Et qu'ils se soient rendus dans le passé pour attendre là-bas avec un pistolet, ajouta Liam.

Maddy approuva d'un signe de tête. Liam mordillait nerveusement ses lèvres.

– Maintenant, vous voyez pourquoi j'étais si bigrement content d'avoir à nouveau ce bon vieux Bob avec moi. Ces voyous, ils ont comme qui dirait des armes avec eux, et Bob, pour sûr, il sait y

faire avec des gars comme ça.

Maddy regarda sa montre.

– On ferait mieux de retourner à l’arche. La boucle temporelle s’achève dans quelques heures, et on a tous besoin de repos. Le nouveau corps de Bob devrait être sur le point de naître demain matin. Comme ça, on sera prêts à vous envoyer dans le futur pour voir ce qu’il en est.

Liam soupira.

– J’en connais un qui va encore devoir plonger dans cette satanée baignoire.

CHAPITRE 13

2001, NEW YORK

– Oh non !

Sal ne pouvait détacher ses yeux de la forme recroquevillée dans le tube de croissance.

Dans la faible lumière rouge de la salle du fond, elle venait de comprendre qu'ils avaient complètement raté le corps de Bob. Enfin... qu'*elle* l'avait raté.

Ils vont être fous furieux.

La voix de Maddy résonna par la porte restée ouverte.

– À quoi il ressemble ?

Sal ne savait pas quoi répondre. Alors elle se tut.

– Tout va bien là-dedans ?

Il va bien falloir qu'ils le voient.

– Euh... non, pas vraiment, balbutia-t-elle.

– Qu'est-ce qui se passe ?

La tête de Maddy surgit par l'entrebâillement de la porte. L'obscurité de l'écloserie lui fit plisser les yeux.

– Sal ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est... c'est Bob...

– Oh purée ! Quoi encore ? C'est pas une erreur de croissance, j'espère ? On ne peut pas se permettre d'en relancer un.

Sal avait déjà entrevu des erreurs de croissance dans les tubes ici même, peu après le recrutement. Elles ressemblaient à d'affreux phénomènes de foire, déformés, avec des visages comme des gargouilles et des membres vrillés aux allures de serres.

– Non, il a bien grandi. C'est juste que...

Maddy entra prudemment dans l'écloserie car ses yeux ne s'étaient pas encore habitués au faible éclairage rouge.

– Ça a l'air d'aller, vu d'ici. Deux bras, deux jambes... Rien de bizarre qui dépasse, constata-t-elle.

Elle fit quelques pas dans la pièce, en prenant garde de ne pas trébucher sur un câble électrique ni de renverser un des tubes qui contenaient les autres minuscules fœtus en stagnation.

– Sal, c'est quoi le prob...

La voix de Maddy s'étrangla alors qu'elle rejoignait la jeune Indienne.

– Ah d'accord, murmura-t-elle, je vois ce que tu veux dire.

Sal se mordit les lèvres.

– Je... j'ai dû... je suis désolée. Je n'ai pas vérifié avant. Je... je n'ai pas vu.

– Tu n'as pas *vu* ?

– Mais ils se ressemblaient tous ! dit-elle d'une voix qui montait dans les aigus. Écoute, je suis désolée !

– Oh, c'est super, Sal. Super. Et qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

– Je suis désolée, OK ? Je n'ai pas vu. C'est juste que...

– T'es désolée ? Mais ça ne nous aide pas, ça. On n'a pas le temps d'en faire grandir un autre.

Liam pénétra dans l'écloserie.

– Hé, les filles, arrêtez ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Viens voir par toi-même, dit Maddy.

Liam se fraya un passage jusqu'à elles.

– Je te présente ton nouvel auxiliaire de mission, ajouta-t-elle, sarcastique.

Liam scruta la vague silhouette dans le tube et, soudain, ses yeux s'agrandirent.

– Mais c'est...

– Une fille, compléta Sal, avec un sourire timide.

– Jésus Marie Joseph... Je n'aurais jamais cru qu'on avait des garçons *et des filles*.

Maddy ramassa une des éprouvettes vides dans lesquelles les fœtus étaient arrivés. Elle l'approcha du tube pour profiter du faible éclairage qu'il diffusait.

– Regarde, dit-elle, en montrant du doigt une petite inscription au bas du récipient.

Sal se pencha un peu plus près et plissa les yeux pour mieux voir.

– C'est écrit XX... c'est tout. Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

Maddy fit claquer sa langue et secoua la tête.

– Tu ne vois pas ?

– Non.

– Moi non plus, ajouta Liam en haussant les épaules.

Il avait les yeux rivés sur la forme nue de la jeune femme dans le tube.

– Ça veut dire femelle. Et XY, ça veut dire mâle. Mais qu'est-ce que vous pouvez être crétins ! Il s'agit de chromosomes.

Liam réussit à s'arracher à sa contemplation.

– Cromo quoi ?

Frustrée, Maddy frappa du plat de la main contre le tube en plexiglas.

– Ça ne fait rien, je t'expliquerai une autre fois. La vraie question, c'est : qu'est-ce qu'on va faire ?

– Si on en lance un autre, il faudra attendre encore au moins trente-six heures avant de pouvoir envoyer quelqu'un enquêter sur l'affaire Chan, fit remarquer Sal.

– C'est bien ce que je veux dire ! s'exclama Maddy, en retirant ses lunettes pour se frotter les yeux. Le message avait l'air urgent. Qui sait quels dégâts subit le futur en ce moment même.

– On n'a pas trop le choix, concéda Sal. À moins que...

– À moins que tu n'ailles vérifier par toi-même, Liam, acheva Maddy.

Liam les considéra l'une après l'autre.

– Vous plaisantez, c'est ça ?

Elles restèrent toutes les deux silencieuses.

– Bon, eh bien, ma réponse est : jamais de la vie ! Pas question ! Non, mon commandant ! Je ne

vais pas aller me fourrer dans un futur qui me dépasse sans un Bob ou... ou une Bobette à mon côté. C'est déjà assez dur comme ça d'essayer de comprendre quelque chose à 2001 et à toutes vos folles manières. Pour rien au monde, je vais me coltiner 2015 tout seul, je vous le dis comme je le pense.

Maddy soupira et considéra la forme flottant dans la substance gluante.

– Il se peut bien que cette chose n'ait pas la force du précédent clone, mais au moins tu auras l'intelligence artificielle de Bob et ses bases de données avec toi. Et, de toute façon, c'est juste une mission de reconnaissance, un coup d'œil rapide pour voir ce qui est arrivé à Chan.

Le visage de Liam se durcit.

– C'est ce que m'a dit Foster la dernière fois... et regarde ce qui s'est passé. Je me suis retrouvé coincé en pleine guerre pendant six mois.

Maddy tendit la main et la posa sur le bras du garçon.

– Eh bien, cette fois, on sera plus prudents, c'est tout.

Il se mordit les lèvres un instant, pensif, puis il finit par acquiescer.

– Jésus Marie... C'est d'accord. Enfin, si c'est juste pour un coup d'œil.

Maddy lui donna une petite tape sur l'épaule.

– C'est bien. Sal ?

– Oui ?

– Faisons-la naître.

– OK.

Sal s'accroupit et pianota sur le petit clavier de contrôle au bas du cylindre.

– Euh... Liam ? fit Maddy.

– Oui ?

– Tu veux bien...

– Si je veux bien ? Si je veux bien quoi ?

– Nous laisser un peu d'intimité ?

– Hein ?

Maddy soupira.

– Ce n'est peut-être qu'un clone sans cervelle qui va pleurnicher comme un bébé... mais c'est quand même une dame.

Liam boudait toujours d'avoir dû quitter l'écloserie quand la porte du fond pivota en grinçant. Maddy et Sal sortirent les premières, aussi rayonnantes que des sages-femmes. Elles conduisaient jusqu'au centre de l'arche une pâle silhouette aux pas traînants, enveloppée dans une grande serviette.

Liam l'examina. Elle était plus grande que les deux filles et, bien sûr, complètement chauve, comme Bob lorsqu'il était sorti de l'éprouvette. Cependant, malgré cela – et il se sentit un peu mal à l'aise de le penser –, il la trouva très belle.

– Euh... bonjour, bredouilla-t-il.

Le clone le dévisagea avec curiosité, tandis que les filles l'escortaient vers la table. Sa peau brillait, encore enduite du produit gluant dans lequel elle se trouvait quelques instants plus tôt. Quant à son odeur – quelque chose comme de la viande avariée –, elle lui souleva l'estomac.

– Salut ! tenta de nouveau Liam, pendant qu'elles l'asseyaient en face de lui.

– Ffff... ssaaa... gafff... slurp, répondit le clone.

Un liquide brun et visqueux dégouлина des coins de sa bouche et coula le long de son menton.

– Bien, dit Maddy à Liam. Faites connaissance pendant que je lui télécharge, si on peut dire, l'IA de Bob.

Il acquiesça sans quitter le clone des yeux. Elle n'avait pas la panoplie de muscles saillants de la première unité... Elle était athlétique, mais sans avoir la corpulence de Bob.

De "Bob" ? Mais enfin Liam, espèce d'idiot !

Il trouvait stupide d'associer à Bob le premier clone qui ressemblait tant à un singe ; après tout, ce n'était qu'un contenant organique pour l'IA de Bob. Tout de même, réfléchit-il, la « personnalité » – si on pouvait l'appeler ainsi – de Bob s'était constituée à l'intérieur de cette grosse brute. C'était presque impossible de ne pas l'associer à cette espèce de gros char blindé maladroit qu'il était alors, avec ses cheveux courts et ébouriffés qui faisaient penser à une noix de coco. Sa voix, quant à elle, évoquait le grondement des trains qui passaient régulièrement au-dessus d'eux et faisaient trembler le pont Williamsburg.

Liam était resté six mois prisonnier dans le passé avec lui et s'était attaché à cette sorte de grand primate. Pas seulement à son intelligence artificielle, mais aussi à son visage sans expression, à ses sourires affreusement gauches qui lui faisaient plutôt penser à un cheval montrant les dents. Il avait été jusqu'à pleurer quand des hommes avaient tiré sur le clone, le criblant d'un tel nombre de balles que même son corps si robuste avait succombé. Il avait sangloté quand Bob était « mort » dans ses bras et qu'il avait dû l'« opérer », un acte qu'il avait depuis lors tenté d'oublier.

Il avait pleuré à cause de Bob et il ne l'avait jamais avoué aux autres, tellement ça lui semblait idiot. Tout ce qui faisait que Bob était Bob avait survécu. Il l'avait ramené avec lui, dans ses mains couvertes de sang. Un simple morceau de silicone qui contenait sa mémoire, tous ses souvenirs, tout ce qu'il avait appris, tout ce qui lui avait permis de s'adapter, de grandir pendant ces six derniers mois. Ça, c'était Bob, et non pas le corps en lambeaux, criblé de balles, qu'il avait laissé derrière lui dans la neige éclaboussée de sang, en 1941.

Liam contempla de nouveau le... la jeune femme en face de lui : mince et athlétique, un visage d'une beauté de porcelaine.

La « jeune femme » ? Mais non, Liam, c'est une chose, une simple chose, tu comprends ? Pas une fille. Juste un contenant organique. Un robot de chair.

Comme s'il avait pu lire dans ses pensées, le clone laissa échapper un long filet de salive et grogna quelques paroles inintelligibles.

Sal ricana.

– C'est le portrait craché de Bob, non ? Elle pourrait être sa sœur jumelle.

Maddy quitta son bureau pour venir s'asseoir près de la créature.

– Bon, ça y est, Bob prépare les protocoles de téléchargement. Il doit d'abord se synchroniser avec le système d'exploitation intégré dans cet auxiliaire de mission avant de pouvoir y télécharger une copie de son IA.

– Euh... et comment Bob va faire pour entrer dans la tête de cette f... de cette chose ? interrogea Liam. On n'a pas besoin d'un câble ou un truc comme ça ?

– Bluetooth, répondit Maddy d'un air las. Oui, je sais, ça ne te dit rien. C'est un système de communication de données à haut débit et sans fil pour une transmission rapide à courte distance.

Liam la fixait, bouche bée. Maddy soupira.

– Les informations vont voler dans les airs, de l'ordinateur jusqu'à son cerveau.

– Oh... très bien, sourit Liam. Pourquoi tu n'as pas dit ça plus tôt ?

Les ordinateurs é mirent un bip.

– Le téléchargement a commencé, les renseigna Maddy.

Le clone se redressa en sursautant et releva la tête comme un chien au signal d'un sifflet à ultrasons.

Fasciné, Liam observa l'auxiliaire de mission cligner des yeux, à mesure que les données inondaient le minuscule système informatique incorporé dans sa boîte crânienne. La technologie des années 2050 était mille fois plus performante que leur rangée d'ordinateurs reliés les uns aux autres.

Le téléchargement prit une dizaine de minutes. Après quoi, le clone ferma les yeux.

– C'est la phase d'installation, maintenant, expliqua Maddy. Après, il va redémarrer.

Un instant plus tard, la créature posa sur eux un regard où l'on discernait à présent une lueur d'intelligence.

– Bob ? appela Maddy. Ça va ?

L'unité de soutien branla maladroitement du chef.

– Affirmatif.

– Doux Jésus ! sursauta Liam. C'est tellement... bizarre.

La voix du clone avait grondé, presque aussi caverneuse que celle de Bob.

Sal fit la grimace.

– Jahulla ! Sa voix est trop, trop mal assortie !

– Je vais ajuster mon registre vocal, proposa le clone. C'est mieux comme ça ?

Le ton était à la fois plus doux et plus aigu, davantage celui d'une adolescente.

– Beaucoup mieux, l'encouragea Maddy. Je crois qu'on peut dire « elle » sans crainte maintenant.

Liam remua la tête en examinant l'unité... la fille... enfin Bob.

– C'est vraiment bizarre, tout ça, finit-il par marmonner. Vraiment très bizarre.

CHAPITRE 14

2001, NEW YORK

– Elle a toutes les infos sur Edward Chan et sur l’agencement de l’Institut texan ? vérifia Liam.

L’auxiliaire de mission confirma d’un signe de tête et s’immergea dans le tube à côté de Liam. Elle portait des sous-vêtements que Maddy avait timidement extirpés de sa couchette pour les lui donner.

– Affirmatif. Je dispose des données requises pour cette mission, répondit l’unité d’une voix mélodieuse.

Liam secoua encore la tête.

– C’est vraiment étrange. Enfin, c’est formidable que tu sois de retour Bob, mais tu es une... tu es une...

Son regard obliqua malgré lui sur la poitrine du clone. Il ferma aussitôt les yeux.

– Seigneur Jésus... Toi, tu es une fille, pour sûr !

– Recommandation : je suggère que l’on donne à cette copie de mon IA un identifiant approprié.

Assise sur la plus haute marche de l’éprouvette, Maddy confirma.

– C’est juste. Tu ne peux pas l’appeler Bob.

– Information supplémentaire : bien que l’IA de mon système soit une copie parfaite, mon interface est désormais constituée d’un cerveau organique différent. Pendant la durée de vie opérationnelle de cette enveloppe organique, ces données modifiées entraîneront l’émergence d’une nouvelle IA.

Liam leva les yeux vers Maddy.

– Qu’est-ce qu’elle... la chose... Bob vient de dire ?

– Que tu ferais mieux de la considérer comme une tout autre unité de soutien, un nouveau membre de l’équipe si tu préfères. Parce qu’elle va développer une personnalité différente... C’est bien ça ?

Le clone acquiesça.

– Affirmatif. En conséquence, cette IA doit avoir son propre identifiant.

– Elle a besoin d’un nouveau nom pour éviter toute confusion avec Bob, traduisit Maddy, en désignant du menton la rangée d’écrans sur son bureau. N’oublie pas que Bob est aussi là-dedans... Le mieux pour toi est de considérer que cet auxiliaire de mission est... je sais pas moi... sa sœur, ajouta-t-elle avec un grand sourire.

Liam posa les yeux sur l’unité qui nageait sur place à côté de lui. Elle tenta de le rassurer avec un des rictus de cheval qu’affectionnait Bob. Elle était décidément aussi maladroite et inadaptée que son... *frère*. Mais elle avait un visage un peu plus séduisant !

– Liam, prononça-t-elle avec douceur, donne-moi un nom, s’il te plaît.

– Allez, l’encouragea Maddy. Vas-y !

Il secoua la tête.

– Je ne sais pas.

– Allez, réfléchis !

– Où en est le compte à rebours ? cria Sal à travers l’arche.

– Cinquante secondes, répondit Maddy.

Elle leur tendit quelques sacs en plastique, hermétiquement fermés.

– Voici vos vêtements. Et une perruque pour elle. Vous allez atterrir à l’Institut au moment où on fait visiter les lieux à une classe de trente élèves. J’ai vérifié les plans et j’ai repéré une pièce qui sert à ranger le matériel des agents d’entretien, je crois. Elle se trouve près de la principale salle d’expérimentation. C’est là que vous devez aller. Vous vous séchez et vous vous changez dans le local avant de rejoindre le groupe.

Liam fit signe qu’il avait compris.

– Vous êtes là pour observer comment Edward Chan a été assassiné, reprit-elle. OK ? Pas pour intervenir, juste pour regarder. Ensuite, on vous fait revenir, vous nous dites ce qui s’est passé, et on voit ce qu’on peut faire pour empêcher que ça arrive. Voilà le plan. C’est compris ?

– Oui. Et la fenêtre de retour ?

– Elle est programmée dix minutes après la mort prévue d’Edward Chan. Ensuite, on applique le protocole habituel en cas d’échec. Autrement dit, si vous ratez cette première fenêtre, on en ouvre une autre une heure après... Mais vous savez comment ça se passe.

– Une heure plus tard, un jour plus tard, une semaine plus tard.

– C’est ça.

– Trente secondes ! cria Sal.

– Ça va, Liam ? fit Maddy, à mi-voix.

Il la rassura d’un hochement de tête. Ses dents commençaient à claquer à cause du froid.

– Reviens-nous sain et sauf, dit-elle avec affection.

Elle donna une petite tape sur la main du garçon, agrippée au bord du tube.

– Ça y est, j’ai trouvé un nom ! s’écria-t-il soudain.

– Temps insuffisant, Liam, répliqua le clone. Nous devons nous immerger maintenant.

Il acquiesça à contrecœur. Lâchant le bord, il aspira une grande bouffée d’air et se pinça le nez.

L’auxiliaire de mission posa une main sur sa tête. Avec une force surprenante, elle l’enfonça sous l’eau, avant de plonger subitement à son tour.

CHAPITRE 15

2015, TEXAS

Edward Chan marchait juste devant lui. Il semblait si petit, au milieu des autres lycéens, et si vulnérable, avec son sac sur le dos et son tee-shirt jaune deux fois trop grand pour lui.

Bien sûr... mais n'oublie pas qui est ce garçon. Et combien il est dangereux.

Howard Goodall serra les dents, plus déterminé que jamais. Une centaine de mètres plus loin se tenait le légendaire Edward Chan, le grand-père du voyage dans le temps. Son esprit répétait la même phrase, comme un mantra.

Le garçon doit mourir. Le garçon doit mourir.

Ses collègues avaient été trop nombreux à se faire arrêter ici même, en ce lieu, en cette heure, tout près de tuer Chan.

Sur son dos se balançait un sac rouge joyeusement taggé « High School Musical », dans lequel il avait glissé un innocent thermos de camping dissimulant une minuscule arme à projectiles en fibre de carbone. Il le sentait peser sur ses épaules de tout le poids de sa responsabilité.

Leur guide remonta rapidement la rangée d'élèves, puis il se retourna face à eux et leva les deux mains pour attirer leur attention.

– Bien. Maintenant que vous avez tous pris un rafraîchissement, et après cette courte introduction théorique sur l'énergie du vide, nous allons pénétrer au cœur des activités du complexe, dans le bâtiment où se trouve le réacteur expérimental. Avant d'entrer, il y a encore un contrôle de sécurité.

Les trente lycéens se plaignirent à l'unisson.

– Désolé, les jeunes, dit-il en riant. J'ai bien peur que vous ne puissiez y échapper. Donc si vous ouvrez une dernière fois vos sacs pour laisser nos vigiles effectuer une rapide inspection, on pourra avancer.

C'était la troisième fois. Howard faisait de son mieux pour paraître aussi décontracté et irrité que les autres. Il ouvrit la fermeture éclair de son sac à dos, le maintint ouvert et y glissa un rapide coup d'œil. Si le vigile se donnait la peine de dévisser le bouchon de son thermos, il trouverait la petite arme, qui était de la taille et de la forme d'un feutre pour tableau blanc.

Howard observa l'homme de la sécurité qui progressait entre les adolescents impatients.

Il ne va pas le dévisser parce que, Howard, tu vas avoir l'air de t'ennuyer, comme les autres. Et d'être pressé de continuer la visite. Et tu ne paraîtras pas du tout nerveux ni effrayé.

C'est Howard qui avait été choisi dans leur groupe pour faire ce boulot. Malgré ses vingt-trois ans, il avait l'air très jeune, suffisamment pour passer pour un lycéen. Un léger duvet au-dessus de sa

lèvre supérieure évoquait un garçon désespérant de voir pousser sa première moustache, ses cheveux noirs et bouclés retenus par une queue de cheval en bataille et son tee-shirt du groupe ArchNME lui donnaient aussi six ou sept ans de moins. Howard Goodall, étudiant diplômé en mathématiques en 2059, avait bel et bien laissé la place à Leonard Baumgardner, dit Lenny : un lycéen un peu grunge qui avait obtenu les meilleures notes à ses examens.

Le vrai Lenny était chez lui, dans sa cave, avec sa mère, tous deux ligotés et bâillonnés. Howard avait un instant envisagé de les tuer, de peur qu'ils se libèrent et donnent l'alarme. Mais il avait finalement pensé que tout serait fini avant qu'ils y parviennent.

En apparence, après un rapide coup d'œil à la vieille carte de lycéen de Lenny, dont la photo affichait un visage boutoné, il lui ressemblait assez. De plus, le groupe d'élèves s'était réuni à Austin le matin même et il était le seul à venir de l'école de Baumgardner : personne n'était donc là pour *ne pas* le reconnaître. Les lycéens se connaissaient mal entre eux, voire pas du tout ; ils venaient de différentes écoles à travers tout l'État : trente gamins se rassemblant à l'aube, avec leurs parents, attendant d'être appelés pour monter dans le bus... Nul n'avait eu aucune raison de croire qu'il n'était pas le jeune Lenny en personne.

Howard balaya les autres du regard.

Et si l'un d'eux n'est pas celui qu'il dit être ?

Il évacua cette idée aussi rapidement qu'elle était venue. Il avait besoin de tout son calme, d'avoir l'air détendu, comme les autres, de s'ennuyer un peu, dans l'attente de voir enfin quelque chose d'intéressant, qui justifierait de s'être levé aux aurores.

Le vigile parvint à hauteur du sac d'Howard.

– Bonjour, grommela-t-il. Voyons voir ça, mon garçon.

Howard lui tendit tranquillement son sac.

– Rien de dangereux là-dedans ?

– Comment ? Vous voulez dire... à part une grosse bombe ? soupira Howard, en étirant un sourire nonchalant.

L'homme se renfrogna.

– Ce n'est pas drôle, gamin.

Sa main fouilla rapidement dans les affaires sales de l'adolescent : un emballage de sandwich, le thermos, quelques BD roulées et écornées. Puis il referma vivement le sac et fit signe à Howard de passer.

Celui-ci le salua avec un petit geste dégagé de la main.

– Allez file, gamin, lui jeta l'homme, avant de se détourner.

Devant lui se tenaient Edward et d'autres élèves rassemblés autour de leur guide, M. Kelly, et de l'enseignant accompagnateur, M. Whitmore. Ils attendaient que les derniers soient contrôlés.

Il prit une grande inspiration en traînant un peu avant de les rejoindre, calmant ses nerfs et son poulx. Dans la salle d'expérimentation : c'est là qu'il allait le faire. Celle-ci serait parfaitement close, tandis que l'agent de contrôle serait posté avec d'autres à l'extérieur. C'était sa meilleure chance de pouvoir tirer plusieurs coups à bout portant sur le garçon. Il leur faudrait un moment pour réagir et ouvrir la porte.

Et pour m'arrêter.

Howard sourit gravement. Ce n'était pas si cher payé pour sauver le futur de l'humanité, vraiment pas.

CHAPITRE 16

2015, TEXAS

Ils atterrirent dans un grand splash, sur un sol carrelé. Autour d’eux l’eau se répandit au milieu des cartons de produits d’entretien.

– Aïe ! gémit Liam. Doux Jésus ! Pourquoi on n’arrive jamais sur quelque chose de mou... un oreiller, par exemple ?

– Données insuffisantes pour identifier un sol agréable pour l’atterris...

Liam leva la main.

– C’est bon, je n’attendais pas de réponse.

Il dégagea une mèche de cheveux mouillés de son front et ouvrit les yeux... ce qu’il regretta aussitôt.

– Jésus Marie Joseph !

Il pressa ses paupières et se détourna en fixant le mur de la réserve. La voix du clone s’éleva :

– Qu’est-ce qui ne va pas ?

– Tu aurais pu me prévenir que tu enlevais ces... choses !

– Pourquoi ?

– Parce que... parce que...

Il se mordit les lèvres.

Ça ne va pas, mais pas du tout.

– Parce que tu es, ah... Mais parce que tu es une fille maintenant, Bob !

Liam repéra des serviettes sur l’étagère de la réserve et commença à se sécher.

– Tu devrais attribuer une nouvelle identité à cette copie d’IA. Je peux encore être un peu Bob quelque temps, expliqua le clone, mais cette IA va vite développer un nouveau sous-programme et des caractéristiques qui exigent un nouvel identifiant.

Liam approuva tout en s’enveloppant pudiquement dans une serviette. Puis, à toute vitesse, il enleva son slip mouillé et enfila les vêtements qu’il avait emportés dans son sac.

– Quatre secondes avant notre transmission, tu as indiqué que tu avais une identité convenable à me proposer.

– Pour sûr !

Elle se tourna vers lui.

– Alors, comment vais-je me prénommer ?

Liam entendit dans son dos le bruissement de vêtements qu’on enfilait.

Très bien.

Il n'avait vraiment pas besoin de revoir ça. Il trouva dans son sac un baggy vert fluo et un sweat-shirt bleu marine. Il se sentait beaucoup mieux avec des habits, même si ceux-là étaient parfaitement ridicules.

- Une de mes cousines s'appelait Rebecca, dit-il. Je la surnommais Becks.
- Becks ? répéta l'unité de soutien. Sa voix s'éleva pour bien marquer l'interrogation.
- C'est ça, Becks.
- Un instant... J'enregistre l'identité...
- Bon, tu es *visible* maintenant ?
- *Visible* ?
- Oui, enfin, tu es habillée ?
- Affirmatif.

Liam se retourna et en eut tout d'abord le souffle coupé :

- Nom d'une pipe !

Becks le fixa en penchant la tête de côté.

- Ces vêtements sont-ils mal positionnés ?

Les yeux du garçon examinèrent avec embarras les rangers, le legging noir, la minijupe en dentelle surmontée d'un petit haut noir très court, qui dénudait son ventre, puis ses... *parfaits*... et, enfin, son visage encadré de boucles d'un roux flamboyant. Apparemment, Sal avait décidé que son auxiliaire de mission devait ressembler à une sorte de valkyrie gothique.

- Non, tu es... Tu l'as mis à peu près... enfin... bien... je crois.

La bouche du garçon s'assécha, et il éprouva une sorte de sursaut nerveux dans l'estomac.

Doux Jésus... Ressaisis-toi, Liam. C'est... ce n'est que Bob avec des vêtements de fille. D'accord ?

- Recommandation : appelle-moi Becks désormais, déclara fermement le clone. Cela évitera d'inutiles confusions entre les deux versions de l'intelligence artificielle.

Il acquiesça.

- Entendu. Donc tu es Becks maintenant, ça marche.

- Correct.

Son sourire était encore hésitant et maladroit, comme celui de Bob. Mais, sur ces lèvres-là, étrangement, il était tout simplement parfait.

Liam s'ébroua intérieurement.

- On ferait mieux de bouger et de trouver ce Chan.

Becks fut d'accord. Elle battit des paupières tandis qu'elle récupérait des données sur son disque dur.

- Nous sommes dans le bâtiment de l'Institut où se trouve le réacteur expérimental, qui doit donc être tout près d'ici.

Liam se dirigea vers la porte de la réserve et l'entrouvrit légèrement. Il aperçut un couloir et, en face, une double porte portant la mention « Interdit sauf visiteurs autorisés et personnel ». Seulement alors, il entendit des voix étouffées provenant du bout du corridor, puis une double porte vitrée s'ouvrit sur un individu vêtu d'un élégant costume de lin, à la tête d'un troupeau d'adolescents qui traînaient les pieds.

- On est au bon endroit, chuchota Liam.

Il les regarda s'approcher ; l'adulte s'était retourné et leur parlait en faisant de grands gestes.

Liam referma la porte dans un petit clic.

– Ils arrivent. On peut se mêler à eux, discrètement.

Il attendit que s'estompent la voix de l'homme et le bruit nonchalant des baskets sur le linoléum ciré. Puis il entrouvrit la porte et risqua un œil. Les dernières élèves venaient de passer, trois filles blondes accaparées par leurs messes basses, au point de ne pas même faire semblant d'écouter le guide.

– Maintenant ! mima sa bouche, en silence, à l'attention de Becks.

Il se glissa à leur suite, talonné par le clone. Il se rapprocha et lorsque l'une des adolescentes jeta un regard négligent par-dessus son épaule, il réussit à improviser une décontraction arrogante, qu'il avait remarquée sur un des garçons à l'avant.

– Oh, fit-elle, surprise. Je croyais qu'on était... enfin, les dernières, quoi !

Liam haussa les épaules et sourit.

– On dirait que non, *quoi* ! répondit-il, essayant de toutes ses forces de camoufler son accent irlandais.

Le regard de la fille s'attarda un instant sur lui, en esquissant un sourire à son attention. Puis elle se retourna et se remit à bavarder avec les deux autres.

Liam poussa un soupir de soulagement. Ils venaient de réussir la première épreuve : se fondre sans encombre dans le groupe de lycéens, en se donnant l'air de préférer, comme les élèves autour d'eux, un voyage à Disneyland ou dans les studios Universal à ces interminables couloirs d'une propreté clinique. Il lança un grand sourire à Becks, ce qu'il regretta aussitôt. Celui qu'elle lui rendit suscita de nouveau cette étrange crampe à l'estomac.

Liam, imbécile... C'est Bob en robe, pour l'amour du ciel !

Si seulement Sal lui avait trouvé d'autres habits, quelque chose de large, de terne, de peu flatteur. Et pourquoi diable cette perruque ? De cette couleur-là, en plus ? Il avait toujours adoré ce roux cuivré. Son premier amour à l'école, Mary O'Donnell, avait les cheveux de cette teinte enchanteresse.

Oh, que tous les saints me protègent ! Souviens-toi qu'elle n'est qu'un robot de chair.

CHAPITRE 17

2015, TEXAS

– Nous y sommes ! annonça M. Kelly au groupe. Vous allez découvrir la zone de confinement du réacteur central. L'ensemble de cette chambre d'expérimentation est tapissée d'un champ électromagnétique afin de filtrer d'éventuelles interférences en provenance d'appareils électroniques de toutes sortes. En gros, nous allons pénétrer dans un électroaimant géant. Donc si vous avez des lecteurs MP3, ordinateurs portables, téléphones ou cartes mémoire avec des données auxquelles vous tenez, je vous propose de les déposer ici avant d'entrer.

Il indiqua une table à côté d'une lourde porte métallique à double battant.

Liam observa la scène avec amusement : la quasi-totalité des lycéens tirèrent de leur sac, en soupirant, toutes sortes de gadgets en métal brillant ou en plastique.

Quand ils eurent terminé, M. Kelly composa un code d'entrée sur un clavier disposé sur les grosses portes de métal. Il affichait un sourire de satisfaction anticipée, tandis qu'ils avançaient lentement à l'intérieur.

Enfin, le groupe d'adolescents sortit de sa torpeur. Une expression de surprise unanime se répandit parmi eux tandis qu'ils balayaient des yeux l'immense salle sphérique. Elle semblait entièrement construite avec des roulements à bille de la taille de ballons de football.

– Comme vous pouvez le voir, la pièce est revêtue d'aimants qui agissent comme une barrière impénétrable pour tout signal radio ou WiFi, les courants électriques, la charge statique de l'atmosphère, et ainsi de suite... Le genre de choses qui peuvent fausser notre interprétation des essais.

Il les conduisit plus avant, le long d'une passerelle surélevée, jusqu'à une plateforme d'une dizaine de mètres de diamètre. M. Kelly désigna alors une structure un peu moins impressionnante. On aurait dit un chaudron en métal poli, de deux mètres de large, avec un couvercle. Des câbles, ainsi que de grands cylindres métalliques, traversaient le couvercle et plongeaient dans une étrange mixture de sorcière qui était en train d'y bouillir.

– Ça, jeunes gens, c'est la raison d'être de tout ce qu'on fait ici. Cette marmite métallique contient un investissement d'une dizaine de milliards de dollars, et représente très probablement le futur énergétique de l'humanité.

– C'est le réacteur ? demanda M. Whitmore.

– Eh oui, c'est le réacteur expérimental de l'énergie du vide.

M. Kelly sourit et remua la tête.

– Vous savez, je n’en reviens toujours pas moi-même : comment quelque chose de si concentré, pas plus gros qu’une petite voiture, peut-il, en théorie, procurer plus d’énergie que nécessaire à chaque individu qui survivrait à une catastrophe sur cette planète.

Liam en resta bouche bée, comme tous les autres.

– Les expériences qu’on a menées ici ont pour l’instant produit des quantités d’énergie vraiment stupéfiantes à partir des trouées de vide spatiotemporel que nous avons ouvertes. La difficulté est de maintenir et de contrôler ces trouées et, bien sûr, de contenir des quantités d’énergie aussi énormes.

– Ça a l’air un peu... enfin... un peu dangereux, quoi ! remarqua la jeune fille blonde qui avait toisé Liam.

M. Kelly posa les yeux sur elle.

– Comment t’appelles-tu ?

– Laura Whitely.

– Eh bien, Laura, c’est un peu dangereux, en effet. Le Dr Brohm, un des éminents scientifiques qui travaillent sur ce projet, l’a comparé à l’ouverture d’un minuscule judas pour regarder le visage de Dieu en personne !

M. Kelly eut un rire forcé et commenta :

– C’est un peu fantaisiste, à mon avis, mais ça donne une idée de la quantité d’énergie dont nous parlons.

Howard Goodall sentit la première goutte de sueur s’insinuer au creux de son dos tandis qu’il posait discrètement son sac sur le sol. Lentement, il ouvrit la fermeture éclair, à peine, juste de quoi passer sa main à l’intérieur. Ses doigts trouvèrent rapidement le bouchon du thermos et commencèrent à le dévisser.

Il regardait Edward Chan parmi le petit groupe de lycéens. Dans un silence admiratif mêlé de crainte, chacun n’avait d’yeux que pour le conteneur au métal étincelant.

Howard se demanda comment ils pouvaient tous être aussi stupides, comment l’humanité pouvait trouver amusant de jouer avec des technologies qu’elle n’avait aucun moyen de comprendre. Il se souvenait d’un cours à l’université. Son professeur avait évoqué le projet Manhattan des Américains pendant la Seconde Guerre mondiale : il s’agissait de fabriquer la première bombe atomique au monde. Et le fait que, quand ils avaient organisé un premier essai dans un désert du Nouveau-Mexique, les scientifiques ne savaient pas si cette bombe détruirait quelques mètres carrés de désert ou bel et bien la planète entière. Pourtant, ces inconscients l’avaient fait, mettant en jeu le futur de l’humanité.

C’était aussi lamentable que pour les voyages dans le temps. Des technologies que les hommes n’étaient pas du tout en mesure de maîtriser.

Il se rapprocha un peu d’Edward en jetant des coups d’œil incessants en direction des lourdes portes métalliques de la chambre, qui se refermaient lentement.

Sa main sentit l’arme en fibre de carbone. Elle était minuscule, avec un chargeur contenant six projectiles. Tout ce qu’il avait à faire, c’était de le blesser. Un seul coup dans la cible et les neurotoxines contenues dans la balle achèveraient le garçon en quelques minutes.

On y est, Howard. C’est la fin des voyages dans le temps.

CHAPITRE 18

2001, NEW YORK

– Quoi ? Moi jalouse ? s'exclama Maddy en secouant vivement la tête. Jalouse de la deuxième version de Bob ?

Sal avait pris un air espiègle.

– Je demandais ça comme ça.

– Oh, mais enfin, bien sûr que non ! Ce n'est même pas un humain, c'est juste... un clone. Même pas une authentique copie d'humain : il n'a pas un vrai cerveau !

– Elle a l'air très humaine, je trouve.

– Un mannequin dans une vitrine a l'air très humain aussi. Et GI Joe et Barbie, alors ?

Sal haussa les épaules et sourit malicieusement.

– Liam avait l'air très impressionné.

Maddy avait remarqué. Les yeux lui étaient sortis de la tête.

– Comme tous les garçons, j'imagine... Ils ne pensent qu'à ça.

– C'est pas faux, répondit Sal en gloussant.

Elle fit faire un tour sur elle-même à sa chaise de bureau.

– Alors comme ça, tu n'es pas jalouse ?

Maddy ôta ses lunettes et les essuya sur son tee-shirt. C'était franchement étrange que Bob ressemble à ça, une sorte de mannequin athlétique, une amazone. Et bien sûr, une telle créature aurait complexé n'importe quelle fille, l'aurait fait se sentir fade en comparaison. Mais Maddy avait l'habitude.

En revanche, si Sal l'interrogeait d'une manière détournée sur ses sentiments pour Liam, la réponse était qu'elle n'éprouvait pas ce penchant-là. Liam était beau, il avait le charme que possédaient les gentlemen d'autrefois, mais ce qu'elle ressentait à son égard, plus que toute autre chose, c'était de la pitié et une insurmontable tristesse.

Chaque fois que je l'envoie dans le passé, je le tue un peu plus.

– Non, je ne suis pas jalouse. Je ne lui cours pas après, dit-elle finalement.

Elle aperçut du coin de l'œil un message de Bob.

> Maddy, il est temps d'activer la fenêtre de retour.

– OK.

Elle commença à entrer les coordonnées de la fenêtre d'extraction dans l'ordinateur.

– Il est sympa, pourtant, relança Sal.

– Bien sûr qu’il est sympa. Je suis sûre qu’il avait des petites copines en Irlande, mais... mais je suis un peu plus vieille que lui de toute façon, et puis il est plus un petit frère ou un neveu pour moi que... qu’un amoureux potentiel.

Maddy vérifia de nouveau les coordonnées.

– Mais bon... Et puis tu exagères, Sal, enfin ! Je n’arrive pas à croire que tu me demandes des choses aussi personnelles.

– Désolée, fit la jeune Indienne en écartant d’un revers de main une de ses tresses brunes qui lui cachaient les yeux. Au fait, ça me revient, tu ne devineras jamais ce que j’ai vu dans une boutique de...

– Attends une minute, Sal. J’ai besoin de me concentrer.

CHAPITRE 19

2015, TEXAS

Liam repéra Chan parmi les lycéens. Ça n'avait pas été aussi facile qu'il le pensait. Sept ou huit élèves lui paraissaient de type oriental, et chacun d'eux avait l'air plus juvénile que les autres. Mais Edward Chan étant le plus jeune ici, Howard se dirigea directement vers un garçon pas très grand, au premier rang. Il était bouche bée, les yeux écarquillés face au réacteur à énergie du vide.

Becks tapota le bras de Liam et se pencha vers lui.

– Information : d'après les données de la mission, Edward Chan ne dispose plus que de quatre minutes et sept secondes d'espérance de vie.

Liam acquiesça. Il parcourut la chambre des yeux, tâchant d'identifier qui ou ce qui pouvait constituer une menace pour Edward. Si tout devait se jouer en quatre minutes, le tueur se trouvait vraisemblablement ici même, maintenant, prêt à agir. M. Kelly était en pleine explication du mécanisme et des instruments, tandis que M. Whitmore caressait pensivement sa barbe éparse et que deux techniciens manipulaient des terminaux de données.

Est-ce l'un d'eux ?

Liam examina ensuite les lycéens qui s'émerveillaient des incroyables statistiques égrenées par M. Kelly.

– ... équivalent à *l'ensemble* des énergies, j'ai bien dit *l'ensemble*, produites par le charbon, le pétrole, le gaz naturel, depuis les cent cinquante dernières années...

Est-ce l'un de ces lycéens ?

Et pourquoi pas ? Ça pouvait très bien être un des élèves. Après tout, Liam avait le même âge que le plus vieux d'entre eux, et un assassin avait plus de chances de s'introduire ici clandestinement parmi des lycéens que parmi les membres du personnel. C'est d'ailleurs de cette manière que lui et Becks avaient réussi à entrer. Son regard erra de visage en visage, en quête d'un tic nerveux, d'un œil fureteur, de lèvres formulant une dernière prière, bref, de quelqu'un qui aurait eu l'air nerveux, attendant le bon moment pour frapper.

Becks lui tapota de nouveau le bras.

– Quoi encore ? souffla-t-il.

– Je perçois des particules de tachyons avant-coureurs dans les parages.

– Hein ?

Leur fenêtre de retour n'était pas prévue avant les dix minutes qui allaient suivre la mort supposée d'Edward Chan. C'était ce qu'ils étaient convenus.

– Tu es sûre ?

Becks désigna le réacteur.

– Là. Elles sont en train d'apparaître.

Ses yeux s'élargirent et ses paupières papillotèrent.

– Danger ! cria-t-elle soudain à tue-tête.

Howard se trouvait presque derrière Edward, la main glissée à l'intérieur de son sac, prêt à sortir la petite arme et à tirer dans le dos du garçon. Il voulait se poster près de lui pour être absolument certain de ne pas le rater. Trop de choses reposaient sur ce moment. Tout, en réalité. Il était à moins de deux mètres de lui quand une grande fille avec d'incroyables cheveux roux se mit à hurler.

M. Kelly s'interrompit net.

– Pardon ?

– Danger ! cria-t-elle de nouveau, d'une voix forte et impérative.

– Excusez-moi, jeune fille, répliqua M. Whitmore, ce n'est vraiment pas l'endroit pour faire des blagues aussi stupides.

Howard se retourna et la chercha des yeux.

Quelque chose ne va pas. Quelqu'un sait !

Elle hurla une fois de plus, mais il se rendit compte que son doigt pointait le réacteur, pas lui.

– Danger ! Interférence de tachyons. Le réacteur va exploser.

Howard n'avait aucune idée de quoi elle pouvait bien parler. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence. Peut-être n'était-elle qu'une de ces gothiques un peu excentriques, manifestant contre les expériences sur l'énergie du vide. Là-dessus, il était d'accord, mais ce n'était pas le meilleur moment. Il n'allait pas se laisser distraire. Il se fraya un passage jusqu'à Edward tandis que les autres lycéens, méfiants, commençaient au contraire à s'écarter du réacteur.

Une fois à côté du garçon, il le toisa, le doigt sur la détente, prêt à sortir brusquement son arme pour tirer.

Edward leva les yeux pour le regarder.

– Qu'est-ce qu'elle dit, la fille du fond ?

Howard se surprit à hausser les épaules.

– Je... euh... je crois qu'elle pique une crise de nerfs.

– Ça suffit maintenant ! lança M. Whitmore, à bout de patience.

Il s'avança vers elle, parmi les adolescents médusés.

– Rien ne va exploser !

Edward fit un grand sourire à Howard.

– Elle est super folle.

Et Howard fut obligé de lui rendre son sourire, ce qui le fit hésiter à sortir son arme et à tirer à bout portant. Il ne s'était absolument pas attendu à voir un visage avenant au moment précis où il devait le tuer.

Sans prévenir, Becks prit soudain Liam par les épaules et l'entraîna loin du réacteur, du côté de la passerelle qui menait vers les portes closes.

– Becks ! Mais qu'est-ce que tu fiches ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Risque d'une explosion imminente, dit-elle, brusquement et calmement, mais un peu trop fort.

Ses paroles effrayèrent des lycéens, non loin, qui se joignirent à eux et s'éloignèrent également.

– Que tout le monde se calme ! s'écria M. Kelly. Il ne va rien se passer du tout.

Liam leva les yeux sur Becks.

– Tu es sûre que ça va...

Elle s'arrêta soudain.

– Trop tard pour s'échapper.

Elle tira le bras de Liam d'un coup sec, le faisant tomber à genoux.

– Doux Jésus ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

Becks s'agenouilla devant lui et plaça ses bras autour de ses épaules, le protégeant ainsi du réacteur. Liam jeta un œil par-dessus le clone et vit la caisse métallique de l'appareil commencer à trembler, comme de la gelée. Un moment après, la machine s'effondra.

– Qu'est-ce que...

Becks lui pinça le nez, sans se soucier de lui faire mal.

– Tu dois baisser la tête, ordonna-t-elle, en le poussant brutalement en avant.

Le visage du garçon atterrit contre ses cuisses et eut alors la sensation extrêmement étrange d'être aspiré, comme si lui, le clone et le monde autour d'eux étaient entraînés dans une gigantesque essoreuse, puis étirés au maximum, comme des élastiques, en direction du réacteur. À la suite des parois de métal de la machine effondrée, ils plongèrent au cœur d'un inconcevable infiniment petit.

– Oooooohhhh Jéééééésuuuuuuuuus Mariiiiiiiiiiiiiiiiie !

CHAPITRE 20

2001, NEW YORK

Maddy et Sal ne quittaient pas des yeux la fenêtre ondulante, au milieu de l'arche. À travers elle, elles distinguaient les vagues contours du local où elles avaient envoyé Liam et l'auxiliaire de mission.

– Quelque chose ne va pas, murmura Sal.

Maddy approuva.

– C'est la troisième fenêtre qu'ils ratent.

Cinq minutes plus tôt, elles avaient gaiement préparé le programme d'extraction, supposant que cette simple mission de reconnaissance avait dû bien marcher et que Liam et le clone se tiendraient prêts en attendant leur retour.

Et voilà qu'une fois de plus les filles sondaient une réserve obscure, sans aucune trace d'eux.

– Oh là là ! gémit Maddy. Je ne sais pas ce qu'on doit faire. Ça y est, on a envoyé toutes les fenêtres de retour.

> **Maddy ?**

Elle se pencha vers le micro.

– Oui ?

> **Tu devrais tenter la fenêtre de six mois.**

– Oui... Oui, c'est vrai.

Bob avait raison, ça valait le coup d'essayer. Elle cliqua sur SUPPRIMER et la fenêtre qui dansait au milieu de l'arche disparut dans un petit bruit de bulle éclatée en créant un léger courant d'air. Elle entra une nouvelle série de coordonnées temporelles : exactement cinq mois, trente jours, trente-trois heures et cinquante-cinq minutes après l'heure où Liam et le clone avaient été envoyés dans le futur ; exactement cinq minutes avant la fin de la durée de l'auxiliaire de mission, où il était programmé pour s'autodétruire. C'était logique. Ce serait la dernière chance de leur donner rendez-vous avec une fenêtre de retour. Après la mort du clone, Liam ne pourrait plus recevoir de signal de tachyons l'informant d'une nouvelle date d'extraction. S'ils n'étaient toujours pas à cet endroit, six mois après leur arrivée, impatients de rentrer, alors Maddy n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire ensuite.

Elle confirma les nouvelles coordonnées temporelles, puis activa le processus de déplacement. Une fois encore, une bulle d'air de plus de trois mètres de large commença à glisser en ondulant, laissant de nouveau apparaître le local d'entretien. Les deux jeunes filles fouillèrent des yeux pendant

quelques instants l'obscurité. Elles reconnurent les mêmes placards de rangement, mais pas mal de choses avaient été déplacées ; quelqu'un avait fait le ménage là-dedans, c'était clair. Et toujours pas de trace de Liam ni de l'unité de soutien.

– Mince, soupira Sal. On les a vraiment perdus.

Maddy se tripota le menton.

– Mais non... Laisse-moi réfléchir.

Il y avait un moyen d'entrer en contact avec le clone, l'émission d'un signal de tachyons. C'est ce qu'ils avaient fait la dernière fois : ils avaient dirigé un gros faisceau de particules là où ils pensaient que Liam et Bob devaient se trouver pour envoyer un message codé dans le passé. Ça avait marché. Bob l'avait capté.

– Bob, dit-elle dans le micro, est-ce qu'on peut envoyer un signal de tachyons dans le futur ?

> **Affirmatif. Nous disposons de suffisamment d'énergie.**

– Bien. Et si on l'envoyait, disons... cinq minutes avant ce qui est arrivé à Chan ?

– Mais avec quel message ? demanda Sal.

– Je sais pas, moi, un truc du genre : « Abandonnez la mission, il va y avoir un problème. »

– Ouais, on devrait faire ça.

Maddy annula la fenêtre d'extraction : la poche d'air se boursoufla avant de disparaître. Puis elle ouvrit l'interface de messagerie et s'empressa de taper :

« Revenez immédiatement près des placards de rangement. On va venir vous chercher. Il va y avoir un problème avec votre mission. Vous êtes en danger. Une fenêtre de retour vous attendra. »

La boîte de dialogue surgit. Bob demandait :

> **Tu souhaites envoyer ce message ?**

– Oui, tout de suite.

> **Recommandation : faible faisceau de transmission.**

Un faible faisceau signifiait qu'il lui fallait connaître précisément l'endroit où elle allait l'envoyer.

L'ennui, c'est qu'elle n'avait aucune idée du lieu précis où Liam et le clone se trouvaient. Ils pouvaient très bien être ailleurs dans l'Institut. Quelque chose avait pu les détourner de la réserve, une alarme incendie ou un quelconque dysfonctionnement dans le laboratoire qui aurait conduit à une évacuation générale.

– Bob, élargissons le faisceau au maximum de façon à balayer toute la zone. Assure-toi que l'auxiliaire de mission reçoit bien le message.

> **Attention : des technologies environnantes risqueront d'être affectées par les particules de tachyons.**

– J'en ai vraiment rien à faire si on bousille les expériences de quelqu'un ou si on abîme un de leurs joujoux... Ce que je veux, c'est que Liam ait ce fichu message ! lâcha-t-elle sèchement. C'est compris ?

> **Affirmatif. Large faisceau pour couvrir les environs.**

Sal lui lança un regard inquiet.

– Tu es sûre de toi ? Bob dit qu'il y a des risques.

– Qu'est-ce que tu proposes d'autre ?

La jeune Indienne secoua la tête.

– OK, répliqua Maddy d'une voix qui se brisa. On doit reprendre contact avec eux.

Garde ton calme, Maddy. C'est toi la responsable.

Son visage s'adoucit et elle attrapa son inhalateur sur le bureau.

– Excuse-moi, Sal. Je suis stressée et...

– Ça va, pas de souci.

– Surtout, je n'ai pas d'autre idée.

> **Confirmation de la transmission ?**

– Bob, tu dis qu'il faut faire attention... Pourquoi ? Ça peut être dangereux pour Liam si on envoie une grosse dose de tachyons dans le futur ?

> **Information : les particules de tachyons risquent d'interférer avec les expériences autour de l'énergie du vide qui sont menées en ce moment même à l'Institut.**

– Mais est-ce que, d'une manière ou d'une autre, ça met Liam en danger ?

> **Réponse inconnue. Les comptes rendus montrent que les recherches sur l'énergie du vide ont été abandonnées car trop dangereuses. Très peu de données dans ce domaine sur le travail de l'Institut texan de recherches approfondies sur les énergies ont été rendues publiques.**

– Et donc ? Je fais quoi ?

> **Recommandation : ne rien faire.**

– Rien ?

> **Correct. Attendre un signe probable de leur part. Envoyer un signal de tachyons dans le futur peut mettre Liam et l'auxiliaire de mission en danger. Cela peut aussi représenter un risque pour la sécurité de l'agence.**

Maddy scruta l'écran sans un mot, avant de reprendre :

– Tu veux que je ne fasse absolument rien alors qu'ils ont sûrement des ennuis et qu'ils ont besoin de nous ? Tu veux que je reste là, à me tourner les pouces ?

> **Affirmatif. Un signal de tachyons pourrait être détecté par des appareils sensibles de l'Institut et le message serait intercepté. Cela les alerterait sans détour sur l'existence des voyages dans le temps et sur celle de l'agence.**

– Ils apprendraient que les voyages dans le temps sont possibles quatorze ans *avant* qu'Edward Chan écrive son article, ajouta Sal. Le message envoyé à Liam altérerait l'Histoire, au moins autant que si quelqu'un tuait Chan.

> **Sal a raison.**

– Ce que tu es en train de dire, c'est qu'on attend qu'ils s'en sortent tout seuls, quel que soit leur problème.

> **C'est ma recommandation. Ils sont très compétents.**

Maddy se mordilla les lèvres d'un air pensif.

– Et mon devoir, c'est de ne rien faire ?

> **Tu es la chef d'équipe. Je me contente de vous livrer des données et de suggérer des conseils tactiques.**

– Eh bien, dans ce cas, voilà ce que je dis, moi : on oublie les risques de contamination, on oublie les expériences sur l'énergie du vide qu'on pourrait déranger et on se fout des risques pour la sécurité de l'agence ! Ils nous ont bien laissés nous débrouiller tout seuls jusqu'à maintenant. Nom d'un chien, je vais pas sacrifier Liam pour leurs beaux yeux. On le prévient, lui et l'unité, d'abandonner la mission de reconnaissance. On les ramène ici et ensuite... ensuite on verra ce qu'on fait si on a provoqué des changements temporels. Ça vous va ?

Sal haussa les épaules.

– C'est un plan comme un autre.

Maddy se tourna vers l'écran.

– Et toi, Bob, ça te va ?

Le curseur clignota en guise de réflexion dans la boîte de dialogue. Ils entendirent le léger bourdonnement du disque dur. Après un instant, le curseur avança de nouveau en tremblotant.

> **Affirmatif.**

– Cool, dit Maddy. Bon alors, Bob, envoie ce message cinq minutes avant la mort de Chan.

> **Affirmatif.**

Tandis que Bob s'exécutait, Maddy se prépara à ouvrir une fois de plus une fenêtre dans le local d'entretien. Elle décida de la laisser ouverte pendant au moins dix minutes. Ainsi, espérait-elle, ils auraient le temps de recevoir le message, quel que soit l'endroit où ils se trouvaient dans l'Institut, et de regagner ensuite le local. Elle était sur le point de l'activer lorsque la boîte de dialogue de Bob afficha :

> **Information : un important circuit d'énergie réagit et interfère avec le faisceau de tachyons.**

– Ce qui veut dire ?

> **87 % de chances qu'il s'agisse d'une explosion.**

Maddy manqua s'étouffer.

– Une grosse explosion ?

> **Impossible de le préciser. C'est une évaluation approximative.**

Maddy croisa le regard de Sal.

– Mince, Sal, tu ne crois pas que... ?

La jeune Indienne avala nerveusement sa salive, sans rien répondre – ses grands yeux parlaient pour elle.

– Bob, dis-moi que ce n'est pas nous qui venons de provoquer ça, que ce n'est pas notre... signal de tachyons.

Le curseur de Bob clignota en silence pendant quelques secondes.

> **Le signal de tachyons est la cause la plus probable de cette explosion. Les particules préliminaires ont sans doute causé cette réaction.**

– Purée, qu'est-ce que j'ai fait ?

CHAPITRE 21

Blanc étincelant, flottement dans un vide parfait, immaculé. Cela parut durer des heures à Liam, incapable d'en détacher les yeux, immobile dans le néant, comme en suspension dans un verre de lait.

Cela lui parut durer des heures, mais cela aurait pu aussi bien être des minutes, voire des secondes.

Il commença à se demander s'il n'était pas mort, planant dans les limbes. Puis il distingua dans cette épaisseur lactée qui l'environnait le plus minuscule des mouvements.

Un ange qui venait vers lui ? Ça ressemblait à un nuage d'un blanc légèrement mat et ça dansait comme un fantôme, glissant en décrivant des cercles de plus en plus resserrés et s'approchant peu à peu.

J'ai déjà vu ça.

Alors, il se souvint. Le jour où Foster l'avait sauvé du naufrage du *Titanic*, dans l'arche, alors que le vieil homme faisait les présentations, avec Maddy et Sal.

Le traqueur.

Il y en avait d'autres plus loin, à peine visibles, attirés par lui comme s'ils pouvaient sentir sa présence, comme des requins flairant le sang. Le premier traqueur avait peut-être silencieusement prévenu les autres qu'il y avait là quelque chose à partager.

Oh ! Jésus Marie Joseph... Ils vont me mettre en pièces !

L'un des traqueurs ne cessait de se rapprocher. Le nuage gris, informe, commençait à se métamorphoser. Le garçon eut l'impression de distinguer la tête et les épaules de la silhouette presque humaine, et un visage, qui prenait des traits fugaces.

Très beaux. Féminins.

Il fut tenté de penser qu'il avait d'abord eu raison de se croire au paradis et que ces apparitions étaient bien des anges, venus l'escorter dans l'au-delà. Mais alors, ce visage de femme, vaguement familier, s'étira, s'allongea, révélant une rangée de crocs tranchants. Ses yeux se transformèrent en deux cavités noires, qui ne lui promettaient rien d'autre que la mort. Il fondit sur Liam...

L'instant suivant, il fixait un autre visage. Celui-ci était encadré de cheveux qui pendaient jusqu'à lui, lui chatouillant le nez. De grands yeux gris étaient intensément plongés dans les siens.

– Liam O'Connor, est-ce que tu vas bien ?

– Becks ?

– Affirmatif. Est-ce que tu vas bien ? répéta-t-elle, abruptement. Tu n'as pas l'air d'avoir été

blessé par l'explosion.

Liam sentit les mains puissantes du clone courir le long de ses bras, de ses jambes, de son torse.

– Aucune fracture apparente.

– Je crois que ça va. Juste un peu... Pour sûr, j'ai la tête qui tourne.

Il fit mine de s'asseoir, et Becks lui vint aussitôt en aide.

– Tu es désorienté, constata-t-elle.

Il leva les yeux sur un beau ciel bleu et un soleil éblouissant avec une drôle de teinte violette, qui lui fit cligner des paupières et mettre sa main en visière.

– Doux Jésus, mais où on est ? Dans un autre monde ?

– Négatif. Nous sommes là où nous *étions*.

Mais quand ?

La chambre sphérique et les bâtiments du laboratoire s'étaient volatilisés. Les pelouses soigneusement arrosées et les plates-bandes de l'Institut avaient cédé la place, partout, à une jungle. Si c'était le même endroit, alors il devait s'agir d'une époque résolument différente, dans le futur ou dans le passé. En tout cas, ils n'étaient pas en 2015.

– L'interférence de tachyons a provoqué une explosion, l'informa Becks. Nous avons été propulsés, à travers la fenêtre du vide, dans ce que l'on appelle l'espace du chaos.

– L'espace du chaos ?

– Je ne dispose pas de définition de l'espace du chaos. Aucune donnée précise à ce sujet.

– Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? On a été balancés de nouveau dans la réalité ?

– Correct.

Par-dessus une énorme feuille de fougère, une tête fit soudain irruption. Quelqu'un d'autre, se redressant comme lui, confus, se demandant où diable il pouvait être. C'était une des lycéennes : une jeune fille noire aux cheveux séparés en trois tresses plaquées sur le crâne. Un rayon de soleil fit étinceler un anneau d'or à son oreille.

– Qu'est-ce que... ? bredouilla-t-elle tandis qu'elle inspectait les grands arbres autour d'elle et les plantes grimpantes qui pendaient de leurs branches.

Son regard s'arrêta finalement sur Liam et Becks.

– Salut ! lança Liam.

Il lui fit un drôle de sourire et agita une main.

Elle se contenta de le fixer sans émettre un son. Ses yeux tentaient toujours désespérément de comprendre ce qu'elle voyait. Quelques dizaines de mètres en arrière, une nouvelle tête émergea des feuillages. Liam reconnut les cheveux hirsutes et la barbe clairsemée de l'enseignant qui accompagnait les élèves durant la visite de l'Institut.

D'autres têtes surgirent dans la clairière d'à peine une centaine de mètres de diamètre que ménageait la jungle à cet endroit. Tous avaient l'air égarés et effrayés. Liam reconnut aussi leur guide, avec ses vêtements élégants, ainsi que l'un des techniciens, puis, peu à peu, les autres lycéens.

– Qu... Que s'est-il passé ? s'écria le professeur.

Le guide, ses beaux cheveux gris en désordre, son costume chiffonné et plein de boue, bafouilla :

– Je... je ne sais pas...

Liam se tourna vers Becks.

– Il va falloir qu'on prenne les choses en main, tu ne crois pas ?

– Les paramètres de la mission ont changé.

Liam soupira.

– Sans blague !

Il allait lui demander si elle avait une idée de l'époque à laquelle ils se trouvaient quand un cri perçant traversa la clairière.

– Qu'est-ce que c'était ?

Le cri retentit de nouveau. Un hurlement d'épouvante, strident. Liam se releva. Tandis que d'autres en faisaient autant, il s'avança péniblement à travers les bouquets de fougères qui lui montaient jusqu'aux genoux vers l'endroit d'où avait jailli le cri. Becks le rejoignit et ouvrit la marche, à grandes enjambées légères, sans la moindre appréhension. Liam se rendit compte qu'il était rassuré par sa présence, malgré sa carrure plus frêle que celle de Bob. Il avait le sentiment qu'elle était bien plus dangereuse que ce que son apparence pouvait laisser croire.

Elle finit par s'immobiliser à un mètre environ devant lui. Liam la dépassa et regarda à ses pieds.

La jeune fille blonde à laquelle il avait parlé quelques instants plus tôt – Laura, crut-il se souvenir – hurlait encore. Elle ne pouvait détacher les yeux de ce qui était étendu près d'elle, dans l'herbe haute.

Il fallut un certain temps à Liam pour identifier ce qui gisait là. Puis il comprit. Son estomac en fut retourné et il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas vomir.

Le professeur apparut dans les fougères et vint se placer à côté du garçon. Suivant des yeux le regard exorbité de Laura, il eut un hoquet de stupeur.

– Mon Dieu !... Ce n'est pas... ce n'est pas ce que je pense ? murmura-t-il en se retournant vers Liam.

Au pied d'un bosquet se tenait un petit tas d'os et de muscles emmêlés. À une extrémité, Liam détailla une longue tresse blonde tachée de sang séché. Il devait s'agir d'une des trois filles qu'ils avaient suivies sur le chemin de la chambre d'expérimentation. Il comprenait l'état de Laura. Dix minutes plus tôt, elles bavardaient ensemble, riaient, échangeaient leurs numéros de téléphone...

Liam se souvint de ce que Foster avait dit : parfois, très rarement, la puissance d'un portail temporel pouvait mettre quelqu'un dessus dessous.

Seigneur Jésus, quels dégâts !

Une demi-heure plus tard, ceux qui étaient arrivés là entiers avaient établi une première estimation de leur délicate situation. Répartis un peu partout dans la clairière, ils avaient fait l'horrible découverte d'autres corps, déchiquetés comme ceux de la jeune fille, ne paraissant presque plus humains. Sur les trente-cinq personnes qui se trouvaient dans la chambre lors de l'explosion – ou plutôt de l'implosion –, seules seize s'en étaient sorties.

À présent, rassemblés au milieu de la clairière, à l'écart des épaisseurs inhospitalières de la jungle, les survivants étaient plongés dans un état de stupeur. Ce fut M. Whitmore qui, le premier, s'en extirpa. D'un revers de manche, il essuya la sueur sur son front. En plissant les yeux, il examina Becks.

– C'est toi ! articula-t-il. Oui, c'est toi ! Je me souviens, maintenant. Tu disais que ça allait exploser. Juste... juste avant que ça arrive.

Le visage de Becks demeurait impassible.

– C'est correct.

– Mais attends, reprit-il, ses paupières se resserrant encore. Tu... tu ne fais pas partie de... de mes élèves. Tu n'es pas...

Liam voyait très bien où cela allait les conduire. Inutile de prétendre plus longtemps qu'ils étaient des lycéens.

– Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? fulmina M. Whitmore. Vous saviez parfaitement que ça allait

arriver. Qui êtes-vous ? Des terroristes, c'est ça ?

Becks secoua lentement la tête, son visage toujours imperturbable.

– Négatif. Nous ne sommes pas des terroristes.

M. Whitmore demeura soudain silencieux. Il avait l'air assailli par les questions, mais incapable d'en choisir une seule.

– Excusez-moi.

Ils tournèrent les yeux vers un garçon aux cheveux roux et ondulés, à la raie bien tracée sur le côté. Ses lunettes en cul de bouteille lui donnaient l'air d'une grenouille étonnée. Il désigna son badge.

– Je m'appelle Franklyn. Vous pouvez m'appeler comme ça, ou juste Frank...

Il leur sourit timidement.

– Euh... Je voulais simplement dire... Ça va vous paraître bizarre, mais je crois que je vais le dire quand même.

– Qu'est-ce qui va paraître bizarre ? dit Whitmore d'un ton cassant.

– Eh bien... Vous les voyez ? dit-il en désignant le ciel.

Tous les regards convergèrent vers la cime des arbres, une vingtaine de mètres plus haut. Une longue branche surplombait la clairière, ornée d'un feuillage verdoyant qui s'écoulait jusqu'à terre comme celui d'un saule. Parmi les feuilles, deux libellules virevoltaient dans un bourdonnement parfaitement audible malgré la distance.

– Elles sont énormes ! s'exclama M. Kelly. Bon sang, elles font quoi, un mètre d'envergure, au moins ?

– C'est ça, dit Franklyn. Elles sont très très grosses, et je crois savoir à quelle espèce elles appartiennent.

Les autres le dévisagèrent.

– Je dirais que ce sont des *Petaluridae*. J'en suis même sûr, en fait.

– Super intéressant, commenta Laura. Comme ça, maintenant, on le sait.

– Non, ce n'est pas ça l'important, rétorqua Franklyn en plongeant ses yeux dans ceux de la jeune fille. Elles devraient avoir disparu.

– Oui, eh bien, apparemment, non.

– Oh que si ! Des insectes de cette taille-là, on n'en a que des fossiles.

M. Whitmore se leva d'un bond.

– Mon Dieu, mais il a raison !

Il observa les deux libellules qui s'envolèrent à tire-d'aile entre les branches, vrombissant comme des sèche-cheveux.

– Les insectes n'ont pas fait cette taille depuis... commença-t-il en avalant sa salive et en jetant un regard à la ronde. Eh bien depuis des millions et des millions d'années.

– Des *Petaluridae*, prononça encore Franklyn. Du Crétacé supérieur. J'en suis sûr et certain.

M. Kelly se leva et vint se placer dans son dos.

– Qu'est-ce que tu es en train de nous dire ?

Le garçon essuya un peu de buée sur ses lunettes et plissa ses petits yeux.

– Ce que je veux dire, M. Kelly, c'est que ces bestioles ont disparu depuis... disons, euh... à peu près soixante-cinq millions d'années.

CHAPITRE 22

2001, NEW YORK

– Maddy ! Où tu vas ?

Maddy ignora la voix suppliante de Sal. Elle traversa l'arche à grands pas, donna quelques tours de manivelle pour ouvrir le rideau de fer et rejoignit la ruelle.

Je ne sais pas faire ça... Je ne sais pas faire ça...

Elle sentit les premières larmes rouler le long de ses joues tandis qu'elle évitait les ordures qui jonchaient le trottoir en direction du haut de la 6^e Rue Sud. C'était la première mission proprement dite dont elle avait la charge, et elle paniquait déjà. Elle s'était montrée impulsive pour prendre sa décision, stupide et exaltée, au point de ne pas tenir compte du conseil raisonnable de Bob. Et maintenant, il se pouvait bien qu'elle ait tué Liam et l'auxiliaire de mission, et peut-être même des dizaines d'autres personnes dont, ce qui était de la plus haute gravité, Edward Chan.

– Je ne sais pas faire ça, grommela-t-elle. Je ne suis pas prête, c'est tout.

Elle bifurqua au bout de la ruelle et contempla quelques instants le carrefour encombré : les véhicules qui tournaient à droite vers le pont, à gauche vers la rivière, les piétons qui se rendaient à leur travail à Manhattan, tous inconscients des avions de ligne au-dessus d'eux, en route vers leur destin.

Elle voulait que Foster revienne. Elle avait besoin de lui. Comment avait-il pu penser un seul instant qu'elle était prête à diriger une Base opérationnelle ? S'il croyait que le manuel enregistré dans l'ordinateur était suffisant. Elle avait besoin de lui parler, qu'il lui explique les aspects techniques de façon plus détaillée, qu'il lui fournisse des informations sur l'agence et sur leur rôle vis-à-vis d'elle. Elle avait de telles lacunes qu'elle ignorait jusqu'aux questions qu'il fallait poser. Elle perdait pied.

– Fichu Foster ! siffla-t-elle entre ses dents.

Elle essuya ses joues humides.

Le vieil homme avait décidé de ne pas s'éloigner de New York mais il pouvait être n'importe où dans la ville. Il était parti un de ces fameux lundis matin. Il était sorti du Starbucks, avec son sac, et l'avait plantée là, devant son café. Aujourd'hui, c'était mardi. Si, avant de mourir, il avait ressenti une folle envie de voir le monde, il se trouvait peut-être dans un autocar, en route pour un autre État, ou même à bord d'un avion pour une destination exotique.

Regarde les choses en face. Il est parti pour de bon.

– Elle s’est levée et elle est sortie. Voilà, dit Sal.

> **J’ai perçu des marqueurs émotionnels de stress dans sa voix.**

– Ben, tiens ! Elle a de quoi être bouleversée. Elle vient de... je veux dire, elle a peut-être tué Liam.

Sal se rendit compte que sa propre voix était stridente et trop forte.

– Oh Jahulla ! reprit-elle dans un soupir. Est-ce qu’il est mort ? Elle l’a tué ?

> **Données insuffisantes. Le signal résiduel suggère la dilatation subite et violente d’un minuscule trou dimensionnel et, en conséquence, la libération d’une immense quantité d’énergie.**

– Comme une bombe, par exemple ?

> **Correct. Exactement comme une bombe.**

Elle se laissa tomber sur la chaise de bureau.

– Alors, il est mort, proféra-t-elle, les yeux baissés.

Et, brusquement, elle ressentit le premier assaut de la souffrance. Presque trois mois s’étaient écoulés depuis que Foster l’avait sauvée d’un immeuble en train de s’écrouler. Tant de choses s’étaient passées dans ce laps de temps. Un monde presque conquis par les nazis, puis, l’espace d’un clin d’œil, réduit à une décharge radioactive. Leur voyage jusqu’à la cave du Muséum d’Histoire naturelle pour trouver des indices. Le message de Liam dans le livre d’or. Et tout ce qu’il a fallu nettoyer, réparer après ce cauchemar... Quant à Mumbai, ses parents, l’immeuble en feu, ça ressemblait presque à une autre vie.

Cet endroit, cette arche délabrée du pont Williamsburg traversée de part en part par des câbles, c’était un peu comme leur maison. Liam, Maddy... et même Bob étaient comme une nouvelle famille un peu étrange. Maintenant, en une seconde, à cause d’une simple erreur, elle se demandait si tout ça aussi avait disparu.

Elle leva les yeux en continuant à se triturer nerveusement les mains. La réponse de Bob clignotait silencieusement à l’écran.

> **Pas forcément.**

– Qu’est-ce que tu veux dire ? Pas forcément mort ?

> **Affirmatif. Ils ont pu être transportés.**

– Comme avec une de nos fenêtres temporelles ?

> **Correct. La brusque dilatation d’un minuscule trou dimensionnel, utilisée pour extraire l’énergie du vide, a pu fonctionner comme un portail.**

– Tu sais où ils ont pu être projetés ? Tu crois que c’est possible de les retrouver ?

> **Négatif. Je ne dispose d’aucun moyen de savoir à quelle époque ils auraient atterri. Ce serait du hasard.**

– Mais... ils pourraient être en vie ? Ils pourraient être vivants quelque part ?

> **Affirmatif, Sal. Dans la même zone géographique, cependant.**

– Et on peut faire quelque chose pour essayer de les repérer ?

> **Négatif. Nous sommes dans la même situation qu’avant le signal de tachyons. Si l’explosion ne les a pas tués, ils doivent être quelque part dans le passé ou dans le futur.**

L’espoir de Sal de les localiser et de les ramener entiers fut ébranlé.

> **La réplique de mon IA et Liam vont sans doute tenter d’établir un contact avec la Base, sous réserve d’une contamination temporelle minimale.**

– Comme Liam l’a fait avec le livre d’or ? En envoyant un message à travers l’Histoire ?

> Correct. S'ils n'ont pas été transportés trop loin dans le temps, ils devraient pouvoir imaginer un moyen de communiquer sans causer un degré trop élevé de contamination.

– Bon, alors on attend et on espère un signal ?

> Affirmatif. Nous devons attendre et observer. Il n'existe pas d'autre plan d'action viable.

CHAPITRE 23

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

– Pardon ? intervint Laura. *Depuis quand*, tu dis ?

Franklyn finit de sécher ses lunettes, puis les posa sur son nez. Il prenait son temps pour savourer l'attention silencieuse, quasi religieuse, des autres, assis dans la clairière.

– Je dis bien, depuis soixante-cinq millions d'années.

Tous furent plongés dans la même stupéfaction muette. Ils échangèrent des regards écarquillés. L'énormité de cette information mit un temps infini à infuser en chacun d'eux.

Ce fut M. Whitmore qui rompit le silence.

– Soixante-cinq millions d'années, cela nous amène tout droit à la fin du Crétacé.

– C'est juste, approuva Franklyn, le Crétacé supérieur.

– Nous avons voyagé dans le temps ? articula M. Kelly avec lenteur. C'est impossible !

– Ouah ! fit un des adolescents.

M. Whitmore et Franklyn échangèrent un regard méfiant, ce qui n'échappa pas à Liam.

– Bon, alors ! s'exclama le jeune Irlandais. Est-ce que l'un de vous deux va finir par nous expliquer ce que sont ces fichus crustacés supérieurs ?

Il les examina, d'un air soupçonneux.

– Tous les deux, là, vous venez de vous regarder d'une drôle de façon. Ça veut bien dire quelque chose, non ?

M. Whitmore fronça les sourcils, comme s'il avait lui-même du mal à croire ce qu'il était sur le point d'annoncer.

– Si Franklyn ici présent a raison, dit-il, en observant de nouveau les immenses libellules qui voletaient et plongeaient dans des bouquets de fougères non loin d'eux, alors nous sommes revenus à l'époque des dinosaures.

Laura s'étrangla.

– Oh non !

Elle prit deux ou trois grandes inspirations ; on aurait dit qu'elle allait accoucher.

– C'est pas vrai ! Je regardais justement *Jurassic Park* hier soir ! Je ne veux pas être mangée par un tyrannosaure. Je ne veux pas être mangée par...

Plusieurs élèves, filles comme garçons, se mirent à gémir à cette perspective, les autres à parler sans arrêt. Liam observa M. Whitmore se débattre lui aussi face à cette situation. Il secouait la tête, incrédule, serrant les poings sans mot dire. Pendant ce temps, non loin du technicien, M. Kelly

contemplant le ciel bleu et le soleil – d’une couleur toujours étrange –, comme s’il espérait y trouver une réponse.

Quelqu’un doit s’occuper d’eux, pensa Liam. Sinon, ils vont tous mourir.

Mais il était hors de question pour lui de se porter volontaire : avoir la responsabilité de tout un groupe !... Lui et Becks s’en sortiraient beaucoup mieux de leur côté. Il allait bien falloir qu’un des trois adultes s’occupe de ces gamins. Mais, au moment où Liam réfléchissait à un moyen de s’éclipser discrètement – en emmenant Edward Chan – une décision fut prise à sa place.

– Toi ! jeta M. Whitmore.

Son air égaré avait soudain disparu car il venait de se souvenir d’une question irrésolue. Sa voix couvrit la clameur générale.

– Oui, toi, la gothique, reprit-il en montrant Becks du doigt avant de se tourner vers Liam. Et toi ! Vous savez ce qui s’est passé, n’est-ce pas ? Vous n’étiez pas à l’accueil. Et vous saviez qu’il allait y avoir une explosion. Alors vous feriez mieux de nous dire qui vous êtes !

Le silence se fit aussitôt. Tous les regards convergèrent vers Liam et Becks.

Le garçon sourit timidement.

– Eh bien, c’est-à-dire que moi et Becks, on n’est pas, euh... vraiment des lycéens. On est des sortes d’agents, si vous voulez, d’une autre époque.

Sur les quatorze paires d’yeux posées sur lui, aucune ne sembla saisir un traître mot de ce qu’il venait de dire.

– Écoutez, on est des voyageurs temporels et si on est venus aujourd’hui, c’est pour essayer de le protéger, *lui*, expliqua-t-il en désignant Edward Chan, assis sur l’herbe, les genoux repliés.

Les yeux de l’intéressé s’agrandirent.

– Pourquoi ? J’ai des ennuis, moi ?

– Oui, toi, Edward. On est venus pour essayer de te protéger d’un attentat.

Tous considérèrent un instant ce garçon asiatique, pas très grand, avant de porter de nouveau leur attention sur Liam.

– Vas-y, explique-leur, Becks, tu as toutes les données en tête.

Becks acquiesça.

– Soyez attentifs, commanda-t-elle. Le voyage dans le temps deviendra une technologie viable en 2044, quand un scientifique nommé Roald Waldstein construira la première machine à voyager dans le temps. Il se transportera lui-même dans le passé, avant de revenir sain et sauf à son époque. Ces travaux pratiques, développés par Waldstein en 2044, s’appuient largement sur les théories publiées dans la revue *Scientific American* par le département de Physique de l’université du Texas, en 2031. L’article s’intitule : « L’énergie du vide : une énergie issue d’un vide spatiotemporel ou d’une fissure interdimensionnelle ? »

Le visage fatigué de Kelly s’illumina.

– C’est une blague ?

– Et qu’est-ce que ce garçon a à avoir là-dedans ? demanda M. Whitmore.

Le regard gris et bienveillant de Becks se coula lentement jusqu’à Edward, toujours abasourdi.

– L’article en question reprend une thèse de mathématiques présentée par un certain Edward Aaron Chan. Un acte de plagiat académique signé par son directeur de recherches.

Edward leva les yeux sur elle.

– Moi ? C’est vrai ?

– Correct. Vous présenterez votre dissertation au département de Physique à l’été 2029, à vingt-six ans. Elle portera presque le même titre. Le responsable du département, le professeur Miles Jackson,

tentera de s'attribuer le mérite de votre travail lorsqu'il sera question de le publier plusieurs mois plus tard. Néanmoins, il sera confondu et accusé de plagiat peu de temps après sa parution.

– Mais vous avez dit être venus pour le protéger d'un attentat. Pourquoi donc voudrait-on le tuer ? demanda M. Whitmore.

– Edward Chan est le véritable inventeur du voyage dans le temps, expliqua Becks. Plus tard, en 2051, ce procédé sera interdit par une loi internationale, à cause du danger qu'il fera encourir à l'humanité. Cette loi fera suite à une campagne de plusieurs années menée par Roald Waldstein, l'inventeur de la première machine à voyager dans le temps, pour éviter qu'une telle technologie se développe.

– Ce Wald... l'homme qui construit la première machine... intervint un des adolescents, un Latino-Américain à l'air peu commode.

Liam lut qu'il s'appelait Juan Hernandez sur le badge qu'il portait encore à la poitrine, tandis que Becks lui lançait un de ses regards en travelling. Puis elle attendit patiemment qu'il poursuive.

– Pourquoi ? demanda Juan. Pourquoi construire ce truc et s'y opposer après coup ? Ça n'a pas de sens.

Ce fut Liam qui répondit :

– Waldstein n'a jamais révélé à qui que ce soit ce qu'il a vu au cours de son premier voyage dans le passé. C'est resté un grand secret. Mais un jour, il a avoué à quelqu'un avoir entrevu les profondeurs de l'enfer.

Liam aurait pu en dire davantage... par exemple qu'il avait peut-être lui-même aperçu quelque chose de ce genre.

Mais Becks poursuivit :

– Dans le futur, la campagne de Waldstein a bénéficié d'un grand soutien. On peut logiquement penser qu'un de ses défenseurs les plus fanatiques a réussi, d'une manière ou d'une autre, à trouver Edward pour le tuer afin de l'empêcher rétroactivement d'écrire sa thèse, et donc d'éviter l'invention des voyages dans le temps.

Un long silence s'ensuivit. Ils n'entendirent que le bruissement des arbres et, dans le lointain, les cris aigus de quelques créatures de la jungle. Ce fut une fois de plus M. Whitmore qui prit la parole.

– Bon, très bien. C'est vraiment passionnant tout ça, mais qu'est-ce qui s'est passé réellement ? Où sommes-nous et comment fait-on pour rentrer ?

Becks battit des cils.

– Les coordonnées du géopositionnement n'ont pas changé. Nous sommes exactement au même endroit que tout à l'heure.

– Ouais, super les mecs ! s'exclama Juan, sèchement. Sauf qu'il n'y a pas de jungle comme ça, au Texas !

– Nous sommes toujours au même endroit, reprit Liam. Mais ce qui a changé, c'est le moment où nous y sommes. C'est ça ?

– Affirmatif.

Liam envoya un léger coup de coude à l'auxiliaire.

– Oui, se corrigea-t-elle.

– Ce qui veut dire, si Franklyn ne se trompe pas, qu'on se trouve soixante-cinq millions d'années en arrière, compléta M. Whitmore.

Il desserra sa cravate et ouvrit le premier bouton de sa chemise – humide sous les bras.

Liam émit un faible sourire.

– Oui, c'est à peu près ça.

Le technicien qui avait survécu secoua la tête.

– Alors là, on est vraiment, mais alors vraiment mal barrés, les gars.

Liam avait envie de leur dire quelque chose d’encourageant. Par exemple qu’il avait déjà traversé une épreuve pareille, et qu’il n’était pas du tout impossible qu’ils s’en sortent. Et puis qu’au moins ils bénéficiaient de l’aide d’une unité de combat génétiquement améliorée, vraiment redoutable, qui, même si elle était déguisée en poupée Barbie gothique, était dotée d’un superordinateur intégré. Mais il réalisa que ce serait sûrement un détail de trop pour eux à avaler.

M. Kelly ôta sa veste en lin, qui n’était plus impeccable du tout et portait, comme la chemise de M. Whitmore, de grosses taches de sueur aux aisselles – l’air était si chaud et humide !

– Bon, et qu’est-ce qu’on fait maintenant ? demanda-t-il.

Une fois de plus, tous les regards se posèrent sur Liam.

Oh, Doux Jésus... C’est moi le chef, maintenant ?

Il semblait que Becks et lui n’allaient pas pouvoir s’esquiver comme ça.

Il soupira.

– On survit, finit-il par lâcher. On ferait mieux de commencer par ça, à mon avis : l’eau, la nourriture, les armes... Pour le reste... s’il y a un « reste »... eh bien, on s’en occupera plus tard.

CHAPITRE 24

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Howard fit une pause. Il tailladait bambous et plantes grimpantes à l'aide d'une hachette improvisée, une pièce de métal grossière provenant de l'ossature du réacteur sur laquelle des feuilles étaient grossièrement enroulées à l'une des extrémités et maintenues par des lacets. Le résultat était d'une étonnante efficacité. Avec un autre morceau de métal en alliage renforcé, qui s'était lui aussi matérialisé dans le passé, ils étaient parvenus à fabriquer neuf instruments coupants, aussi utiles que celui-là. À travers la clairière qui tremblait dans la chaleur de la mi-journée, il distingua d'autres membres du groupe qui façonnaient de simples lances à partir de tiges de bambous qu'ils avaient préalablement coupées.

Juan, qui travaillait à ses côtés, suivit son regard.

– C'est de la connerie, mec, marmonna le jeune Latino. On va rien tuer du tout avec ces cure-dents.

Howard hocha la tête d'un air las et grogna pour toute réponse. Ses yeux étaient rivés sur Edward qui se tenait près de cette étrange fille aux cheveux roux. Le garçon s'échinait à tailler maladroitement une tige de bambou, assis sur un trépied. La fille et cet Irlandais... Ils s'étaient présentés comme Becks et Liam, mais s'ils étaient des agents secrets de 2001, il y avait toutes les chances pour que ce soit des noms d'emprunt.

De quelle agence s'agissait-il ? Qui les envoyait ?

D'après ses connaissances, aucun gouvernement dans le monde n'avait suffisamment développé la technologie nécessaire aux voyages dans le temps. Bien entendu, chacune des grandes puissances – la Fédération chinoise, le Bloc européen et les États-Unis – devait l'avoir secrètement avancée. Et on pouvait supposer que ces deux-là étaient des agents à leur service, envoyés pour protéger Edward Chan.

Le jeune Irlandais semblait avoir pris le commandement, avec M. Whitmore, M. Kelly et M. Lam, le technicien, qui lui en étaient d'ailleurs reconnaissants. Pour lors, Howard se satisfaisait de ce statu quo. Heureux de conserver le rôle du timide Lenny Baumgardner, avec ses mentions Très bien, y compris en bonne conduite. Ça simplifiait les choses pour l'instant. Après tout, ce qui comptait le plus dans l'immédiat, c'étaient les questions de survie : la nourriture, l'eau, l'abri.

Malgré tout, il devait se concentrer sur sa mission : mettre un terme à la vie d'Edward Chan, offrir la garantie absolue que les brillantes et uniques théories que son esprit mathématicien allait générer vingt-six ans plus tard ne verraient jamais le jour. Un tel génie était rare ; il n'en apparaissait qu'un seul par génération, voire par siècle.

Le travail d'Edward finirait par transformer nos vies comme celui d'Einstein l'avait fait avant lui. Et même plus encore.

Sans la publication de cette thèse, le célèbre Roald Waldstein n'aurait probablement été qu'un inventeur amateur anonyme, bricolant dans son garage. Même si en 2055 la planète aurait certainement à faire face à des temps obscurs avec des pénuries d'eau, de nourriture et d'énergie, un réchauffement climatique et des niveaux catastrophiques de surpopulation, au moins l'Histoire serait-elle épargnée. Au moins l'humanité ne s'immiscerait-elle pas dans des dimensions qu'elle n'avait pas les moyens de comprendre, et qui pouvaient receler *n'importe quoi*.

Ce n'est pas parce qu'on peut ouvrir une porte qu'il faut le faire.

Mais Edward Chan était là, maintenant ; non pas en 2029, mais soixante-cinq millions d'années en arrière, de quoi l'empêcher de faire faire à l'humanité sa plus grosse erreur. Howard se demanda si sa mission n'était pas en quelque sorte accomplie. Devait-il toujours le tuer ? Après tout, l'explosion, dont l'origine avait sûrement à voir avec les deux agents – sans doute un effet secondaire du voyage dans le temps et de ses rayonnements d'énergie –, les avait propulsés très loin dans le passé, probablement plus loin que n'auraient pu le faire les prototypes de machines alors en cours de développement. Et comment les retrouverait-on, de toute façon ? On avait le choix entre des millions d'années. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin... et dans une grange pleine à ras bord !

Il sourit.

C'est fini. Le monde ne risque plus rien. C'est fini.

C'était un vrai soulagement pour lui. Tout ce qui lui restait à faire, c'était de s'occuper de sa survie, dans cette jungle, avec des libellules géantes pour toute compagnie et ce que la brousse contenait de bestioles et autres créatures menaçantes du Crétacé. Et bien sûr avec une poignée de mômes apeurés et quelques adultes qui avaient intérêt à avoir un peu plus de cran.

Howard avait déjà donné pour l'humanité, mais il n'était pas prêt pour autant à servir de repas aux dinosaures.

Il considéra la lisière de la jungle devant lui : une ligne de feuillages vert sombre et de branchages enchevêtrés tout autour de la clairière.

Qui sait quelles grosses bestioles affamées se promènent là-dedans !

– Ah ! mais c'est formidable, ça !

Liam ne pouvait détacher les yeux du puissant courant de la rivière ; un véritable torrent écumeux qui tourbillonnait autour de rochers lisses.

– L'eau nous encercle, constata Kelly.

L'état de son costume en lin s'était encore dégradé à cause de la saleté et de la transpiration. Il faut dire que ce n'était pas la tenue idéale pour faire du trekking dans la jungle. Il avait déboutonné son gilet et remonté les manches de sa chemise blanche. Liam nota qu'il avait gardé sa cravate, un symbole que M. Kelly n'était pas vraiment prêt à lâcher. Dans l'espoir que des secours pouvaient survenir à tout moment, il souhaitait probablement se montrer sous son meilleur jour.

– On est sur une île, on dirait.

Ils avaient passé la matinée à explorer les environs de la clairière. Quelle que soit la direction qu'ils avaient empruntée, ils n'avaient jamais tardé à entendre le rugissement de la rivière, puis à en apercevoir le courant vif et scintillant dans une éclaircie de la végétation.

Une *île* était le mot juste. Trois ou quatre hectares de jungle environ, de la forme d'une larme, et une clairière centrale. La pointe de cette île était l'endroit où ils se tenaient à présent. La rivière s'y divisait en deux. À leur droite, elle s'élargissait dans une sorte de large canal à flux plus lent – mais

non moins vif, à tel point que Liam ne se serait pas risqué à le traverser. Il ne savait pas nager, et avait une peur bleue de l'eau. Or ce n'était pas le moment que les autres aient vent de ses petites phobies.

Sur leur gauche, la rivière se resserrait au contraire en un bras d'une dizaine de mètres de large, bordé de rochers. Les flots s'emballaient, devenaient alors un ruban mugissant et bouillonnant d'écume. Un fou aurait peut-être tenté de traverser le plus gros canal, mais seul un fou furieux se serait risqué de ce côté-ci.

– On est coincés, conclut Laura en consultant les autres du regard. C'est ça ?

Liam haussa les épaules.

– Au moins, on a de l'eau potable, fit-il remarquer avec un sourire réconfortant. Ce n'est pas qu'une mauvaise nouvelle.

Becks fit quelques pas sur les galets mouillés. En silence, elle évalua les environs. Après un instant, elle fit volte-face.

– Cette île est une bonne position de défense.

– De défense ? s'exclama un des adolescents.

C'était un grand garçon, aux joues luisantes de sueur sous une touffe de cheveux noirs et crépus. Il portait encore son badge : Jonah Middleton.

– Pour se défendre de quoi, les gars ?

– Des dinosaures, prononça Laura avec un léger frisson dans la voix.

M. Whitmore confirma d'un signe de tête, avant de se tourner vers Franklyn.

– Tu connais bien cette période du Crétacé supérieur ?

– Plutôt, oui. Vous voulez savoir quelles espèces on peut s'attendre à voir ?

– Par pitié, dis-moi qu'il n'y a pas de tyrannosaures, Laura, la voix tremblante.

Bien sûr qu'il y en a, mais on les rencontre plutôt en terrain découvert, pas dans une jungle comme ça.

– Moi, c'est le vélociraptor qui m'a toujours fait peur, dit Joseph Lam, le technicien.

En parlant, il secouait énergiquement la tête, ce qui faisait balancer furieusement sa queue de cheval – un peu comme la queue d'un chien.

– Ça fait vraiment peur, ces bêtes-là, ajouta-t-il sombrement. J'ai vu les trois *Jurassic Park*, les mecs, et c'est de ces petits-là qu'il faut se méfier. Ils sont malins.

– Il n'y en a pas, corrigea Franklyn. Ils vivaient en Asie et ils se sont éteints il y a quatre-vingt-cinq millions d'années. Ce qu'on va plutôt voir, ce sont des ankylosaures. C'est ceux qui ressemblent à des tanks, avec une sorte de massue pleine de piquants en guise de queue. Des pachycéphalosaures, aussi. Ils se tiennent debout, avec une sorte de casque de cycliste sur le crâne. Des tricératops. Je suis sûr que vous les connaissez ceux-là, non ?

Ils furent plusieurs à acquiescer.

– Des parasaurolophus : une tête avec un bec de canard et une banane à la Elvis, incurvée vers l'arrière.

– Mais ils sont tous herbivores, il me semble, vérifia M. Whitmore. Et les carnivores ?

Franklyn serra les lèvres.

– Il y a les tyrannosaures, bien sûr, mais aucun vélociraptor. Ça, c'est la bonne nouvelle...

– Ouais, super, soupira Laura. Ça veut dire qu'il y en a une mauvaise.

– Eh bien, je crois qu'on ne coupera pas à plusieurs variétés de petits théropodes.

Liam le regarda en haussant les épaules.

– Et c'est quoi, ça ?

– Les vélociraptors appartiennent à la famille des théropodes. Elle regroupe des prédateurs qui marchent sur leurs pattes arrière et dont les pattes avant ne sont pas très développées. Ils chassent en troupes. Les espèces de théropodes auxquelles je pense mesurent un mètre ou deux.

– Un mètre ou deux ? Ça n’a pas l’air trop méchant, alors.

– T’as pas vu *Jurassic Park* ou quoi ? lança Jonah.

– Non, répondit Liam. Je suppose que c’est un film parlant, c’est ça ?

Plusieurs lycéens échangèrent des regards incrédules.

– Un « film parlant » ? Tu es sûr que tu viens du futur ? observa M. Kelly.

– Pas vraiment. Pas directement... non. En fait, je viens de...

– Attention, intervint Becks qui revenait du bord de la rivière. Information confidentielle.

Son regard fit taire les murmures qui s’étaient élevés.

– C’est une donnée inutile. Vous n’avez pas besoin de connaître quoi que ce soit sur l’agent Liam O’Connor.

– Pourtant, je crois que moi aussi j’aimerais en savoir un peu plus sur vous, dit M. Whitmore. Bon sang, mais qui êtes-v...

– Ça suffit, le coupa Becks. Cette conversation est terminée.

Laura grimaça. Elle s’avança et se planta devant le clone. Elles étaient toutes les deux de la même taille, et se mesurèrent du regard.

– Et qui a dit que tu étais le chef ?

Becks l’évalua un instant puis répondit :

– Tu es un agent de contamination et un risque pour cette mission.

– Quoi ? Mais qu’est-ce que ça veut dire ?

Becks ne détachait pas son regard glacial de la jeune fille. Il y eut un flottement durant lequel Liam se demanda si l’auxiliaire de mission allait lui briser le cou comme une vulgaire brindille. Il avait vu Bob faire bien pire, sans le moindre effort, à un nombre incalculable de soldats aguerris.

– Becks ! intervint-il. Laisse-la tranquille.

Elle reprit enfin la parole :

– Liam O’Connor est... le chef. Je ne suis que l’auxiliaire de mission.

– L’auxiliaire de mission ?

Le visage de Laura se figea dans une expression d’effarement. Elle se tourna vers Liam.

– Qu’est-ce qui ne va pas exactement avec ta sœur ? Elle a un problème psychologique ?

– Elle parle comme un robot, ajouta Keisha.

– Bon, commença Liam, puisque vous...

– Donnée hors sujet, le coupa à nouveau Becks.

Elle laissa Laura et se rapprocha du jeune Irlandais.

– Recommandation, Liam.

– Vas-y.

– On peut construire un dispositif de passerelle.

Son regard obliqua vers la rivière mugissante, sur sa gauche.

– À l’endroit le plus étroit, la rivière mesure exactement neuf mètres et quatre-vingt-douze centimètres.

Puis elle étudia les troncs des feuillus près de la rive. Elle les désigna.

– Ils sont de la bonne longueur.

– Et tu peux me dire comment on va les abattre ? s’exclama M. Liam. Tout ce qu’on a, c’est le canif de M. Kelly, quelques tiges de bambous et des semblants de hachettes qui ne servent à rien.

Il s'arrêta, et se dit qu'il était temps d'avoir de nouveau l'air d'un chef.

– Bon, écoutez maintenant. Moi et Becks, on doit parler. Becks ?... Sœurette ?

– Question.

– Quoi ?

– Devons-nous toujours prétendre être frère et sœur ?

Les autres les observaient.

Liam soupira.

– Ce n'est plus la peine.

CHAPITRE 25

2001, NEW YORK

Sal se retourna vivement sur sa chaise en entendant se relever le rideau de fer.

– Maddy ?

La jeune femme entra dans l’arche, la tête baissée.

– Oui, c’est moi, répondit-elle d’une voix morne.

– J’ai bien cru que tu nous avais quittés pour de bon.

Son visage se dérida. Elle esquissa un sourire fatigué en s’approchant.

– J’y ai pensé.

– Tu n’as pas à t’en vouloir. Mais bon...

– Non, s’il te plaît.

Maddy l’arrêta d’un geste de la main et s’effondra dans un fauteuil à côté d’elle.

– J’ai tout fichu en l’air. J’étais impatiente, je suis allée trop vite et, du coup, j’ai tué Liam. C’est à moi de trouver le moyen de vivre avec ça. Et je ne vois pas en quoi ça peut t’aider que tu me dises de ne pas m’en vouloir.

Elle releva ses lunettes, enfouit le visage dans ses mains et frotta ses yeux fatigués.

– Écoute-moi, insista Sal, en se penchant légèrement en avant. Bob dit qu’il n’est peut-être pas mort.

Maddy la fixa subitement entre ses doigts.

– En fait, Bob a analysé les traces de tachyons autour de la fenêtre qu’on a ouverte. Il est à peu près sûr qu’on a créé un portail, et pas une explosion.

En face d’elles, l’écran quitta son mode veille.

> Sal a raison. Il y a 87 % de chances qu’on ait ouvert un portail par inadvertance.

– Il est vivant, Maddy. Tu vois, vivant ! Enfin... peut-être, ajouta-t-elle en grimaçant.

Maddy retira lentement ses mains de son visage.

– La vache ! T’es sérieuse ?

– Ouais !

La jeune Américaine s’adressa à l’écran.

– Bob ? Tu es sûr de toi ?

> 87 % de chances. Les dernières traces de particules étaient de même composition que lors de la fermeture d’une fenêtre.

– Tu peux savoir où tu l’as envoyé ?

> **Nulle part avec certitude. Il est cependant peu probable qu’il ait changé de position géographique.**

– Quand, alors ? Tu sais à quelle époque ?

> **Négatif. Je ne dispose d’aucune donnée.**

La lueur d’espoir disparut du visage de la jeune femme.

– On l’a balancé n’importe où dans l’Histoire, et je devrais me sentir mieux ? demanda-t-elle à Sal. C’est ça, la bonne nouvelle ?

– Il est en vie, Maddy. C’est déjà ça.

– Il est perdu. Définitivement ! Et il pourrait bien être mort. Mais tu ne comprends pas... C’est pire que ça. Si lui, l’auxiliaire de mission et qui sait combien d’autres personnes encore ont été jetés dans le passé, on a vraiment déliré. Ça veut dire qu’il doit y avoir une sacrée contamination là-bas.

– Et alors ? On a déjà eu affaire à ça. On a déjà réparé le temps, non ? Écoute, s’ils contaminent le cours du temps, c’est une bonne chose. N’est-ce pas, Bob ? Ça veut dire qu’on a une chance de...

> **Négatif. Toute contamination doit être évitée.**

– Mais s’ils changent les choses et qu’on en ressent les ondes temporelles, ça nous donnera des indices sur l’endroit précis où ils se trouvent.

> **Affirmatif.**

– Tu vois ? On peut les localiser. C’est possible. Par exemple, si Liam est quelque part au siècle dernier, il peut se débrouiller pour venir à New York et pour utiliser de nouveau le livre d’or.

Maddy secoua la tête.

– Peut-être, peut-être... Mais ils peuvent être n’importe où. *Vraiment* n’importe où, Sal. Je veux dire pas juste l’année dernière, ou pas même il y a cent ans, mais peut-être mille ans, dix mille ans en arrière... un million d’années si ça se trouve ! Bon sang, s’il est seulement cinq cents ans en arrière, sur quoi il va écrire à ton avis ? L’écriture n’existait pas à cette époque, en Amérique du Nord. Il y avait juste des Indiens et la nature.

Sal haussa les épaules.

– Et s’il est retourné, disons, des milliers d’années en arrière, poursuivit Maddy.

Elle se tourna vers l’écran.

– C’est possible ?

> **Affirmatif. Un sujet est susceptible d’être envoyé aussi loin dans le temps que le permet la quantité d’énergie contenue dans le portail.**

– S’il est allé des milliers d’années en arrière, Sal, toute tentative de nous contacter peut révolutionner l’Histoire. Et tout fiche en l’air. Regarde ce qui s’est passé quand ces néonazis sont retournés en 1941. Ils ont transformé le présent en décharge nucléaire !

– Je veux juste dire que...

– Mais dire quoi ? On s’est complètement plantés, nom d’un chien... Si ça se trouve, il y a déjà une onde d’anomalie temporelle en route. Et alors, qu’est-ce qui va se passer ? Plus de New York ? D’autres zombies ?

Sal posa la main sur le bras de son amie.

– Maddy... s’il te plaît. Il faut que tu restes calme. On en a besoin. C’est toi la stratège. Tu vas trouver une solution. Je sais que tu en es capable.

Maddy secoua la tête.

– Tu parles... murmura-t-elle. Foster aurait trouvé une solution. Mais moi ?

Foster aurait su exactement quoi faire. En réalité, si le vieil homme avait été là, il aurait été assez

malin pour, déjà, ne pas avoir provoqué ce problème.

Mais il est bien là, non ? Il est là, quelque part dans New York. Et le Starbucks ? C'était un lundi matin vers neuf heures. Si j'y allais demain matin...

Maddy se rendit vite compte cependant que ça ne pouvait pas marcher. Foster était parti. Il n'avait pas réapparu dans l'arche quand la boucle temporelle était revenue à lundi. Foster avait quitté leur monde de quarante-huit heures. Il avait quitté les lundis et les mardis.

Soudain, elle ouvrit grand la bouche.

Et les mercredis, alors ?

Sal l'observait.

– Ça va, Maddy ?

Mais il serait où, le mercredi 12 septembre ?

Elle essaya de se souvenir de leur dernière conversation dans le café. Elle lui avait demandé où il irait, ce qu'il comptait faire du temps qu'il lui restait à vivre. Il avait répondu qu'il avait toujours eu envie de faire du tourisme à New York. Maddy elle-même s'y était rendue si souvent avant sa « mort » qu'elle ne raisonnait plus en touriste. Elle avait plutôt du mal à se remémorer les endroits qu'il fallait voir.

– Sal, qu'est-ce que tu irais visiter à New York, en vacances ?

– Hein ?

– Si tu étais une touriste ? Qu'est-ce que tu voudrais le plus aller voir ?

– Pourquoi tu me...

– Réponds-moi, c'est tout.

La jeune Indienne se concentra un instant.

– Eh bien, je dirais l'Empire State Building, la statue de la Liberté et le Muséum d'Histoire naturelle. Tu penses à quoi ?

Sa camarade acquiesça. C'est ça. L'Empire State Building et la statue de la Liberté. Elle pouvait commencer par ça.

– Maddy ?

– Je vais aller chercher Foster. Le ramener, si je peux. Lui, il saura quoi faire. Parce que moi, j'en sais absolument rien.

– Mais il n'était pas là à la réinitialisation de la boucle. Et tu as dit qu'il était parti définitivement.

– Qu'il avait quitté nos deux jours, oui. Mais pas mercredi, pas jeudi, pas tous les autres jours.

– Tu vas aller dans le passé ?

Maddy réfléchit. Moins elle circulait dans le temps – que ce soit dans le passé ou dans le futur –, mieux cela valait. Foster lui avait calmement expliqué que voyager dans le temps, c'était un peu comme fumer. Il était difficile d'évaluer précisément la durée de vie que vous enlevait une cigarette, mais si vous ne la fumiez pas, ça ne pouvait être qu'une bonne chose.

– Voilà : je vais me passer de la réinitialisation, annonça Maddy. Je vais aller dans mercredi et me balader dans ces endroits touristiques. On ne sait jamais, j'aurai peut-être de la chance.

– Tu ne peux pas faire ça. Tu ne reviendras jamais, comme Foster !

– On va programmer une fenêtre de retour.

Maddy pinça ses lèvres en se concentrant.

– Oui, on va programmer une fenêtre à, mettons 20h mercredi 12. Juste devant l'arche, lança-t-elle, dans notre rue. Ça me ramènera pile dans la boucle, le lundi.

– Et s'il y a une onde temporelle pendant que tu n'es pas là ?

Maddy, résignée, haussa les épaules.

– Je ne vois pas comment tu peux faire pire que ce que Maddy Carter, alias la gaffeuse, a fait jusqu’à maintenant. Tu vois de quoi que je veux parler.

– Shadd-yah ! On devrait être en train de chercher un moyen de ramener Liam, plutôt que de semer la pagaille en jouant les touristes.

– Ah oui ? Mais réfléchis : on ne peut rien faire sauf attendre... attendre qu’une onde temporelle vienne nous percuter, en espérant qu’elle nous conduise jusqu’à lui. Voilà. Alors au lieu de me tourner les pouces, je préfère essayer de trouver Foster.

Sal ne disait plus rien.

– C’est logique, non ?

– D’accord, concéda-t-elle.

Elle tripotait deux bracelets en plastique qui entouraient son poignet.

– Tu veux que je vienne avec toi ? On le repérera mieux à deux.

L’écran clignota devant elles.

> Recommandation : en tant qu’observatrice, Sal devrait rester ici.

Maddy approuva à contrecœur.

– Bob a raison. S’il y a le moindre signe d’une onde temporelle, on aura besoin de toi ici pour nous donner l’info. Tu ferais mieux de rester pour faire ta ronde autour de Times Square, comme d’habitude. Et, de toute façon, s’il arrive quelque chose et que pour une raison ou pour une autre je reste coincée à mercredi, ça sera rassurant de savoir que quelqu’un est resté fidèle au poste.

Sal fit un effort pour se montrer confiante. Elle hocha la tête.

– Euh... d’accord.

– Bon, on fait comme ça, alors.

Maddy jeta un œil à sa montre. Tout juste dix-sept heures. Dehors, le soleil chercherait bientôt où se poser parmi la fumée qui envahissait le ciel endeuillé de Manhattan. Presque tous les New-Yorkais étaient rentrés chez eux. Ils avaient déserté leur travail depuis plusieurs heures déjà et regardaient sans un mot les informations en continu qui venaient puiser à même leur souffrance.

Ce soir, New York serait une ville fantôme, comme tous les mardis, tandis que se rapprochait l’heure de la réinitialisation de la boucle temporelle.

CHAPITRE 26

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam essuya d'un revers de main la sueur qui dégoulinait de son front.

– Jésus Marie Joseph ! il fait presque aussi chaud que dans la salle des machines de la Vieille, pour sûr.

– Quelle vieille ?

C'était M. Whitmore. Liam pensait qu'il se tenait assez loin derrière lui pour ne pas entendre ses marmonnements irrités. Il haussa les épaules.

– Oh, c'est juste... un vieux bateau sur lequel j'ai travaillé.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Il sentait le poids de l'air humide dans ses poumons. Ils restèrent un instant sans bouger, respirant de façon désordonnée, écoutant les bruits atténués de la jungle. De l'eau s'égouttait sur d'épaisses feuilles, les frondaisons craquaient et se balançaient imperceptiblement, les cris et les jacassements de quelque créature ailée s'élevaient loin au-dessus des branches...

À l'arrière, sur le chemin qu'il venait de se frayer avec sa hachette improvisée, les autres arrivaient en trébuchant. Franklyn, leur expert en dinosaures, s'émerveillait devant cette faune préhistorique, comme un gosse devant un magasin de bonbons. Derrière lui, M. Lam, les yeux plissés, était ébloui par les rayons de soleil que laissait filtrer la voûte épaisse de la végétation. Et enfin, Jonah Middleton sifflotait un air discordant tout en les suivant tant bien que mal. Les autres étaient déjà de retour dans leur « île », occupés à fixer un contrepoids sur le pont et à construire un campement sous les directives de Becks.

Cela faisait déjà deux jours et deux nuits qu'ils étaient arrivés. Les deux nuits, la pluie s'était méthodiquement abattue en averses torrentielles, les empêchant de se reposer. Mais ce soir-là, grâce au travail monumental de Becks – qui était une équipe de construction à elle toute seule –, ils auraient au moins des abris où s'entasser pour dormir.

– Vous avez travaillé sur un bateau ? demanda M. Whitmore en soufflant entre chaque mot. C'était avant que vous ne deveniez... quoi déjà, un agent secret qui voyage dans le temps ?

– Ce n'est pas vraiment ce que j'ai dit, M. Whitmore.

– Je crois au contraire que c'est exactement ce que vous nous avez dit, marmonna-t-il en se grattant la barbe.

– Bon, après tout, même si ça paraît un peu dingue, ça nous décrit assez bien, Becks et moi.

M. Whitmore secoua la tête.

– Je n’ai toujours pas réussi à me mettre dans le crâne que tout cela était réel, vous savez. C’est juste que...

Liam se fendit d’un grand sourire.

– Oh ça, une énormité pareille, pour sûr, c’est difficile à avaler.

– Vous venez vraiment du futur ?

– Eh bien, il se trouve que... en fait, pas du futur proprement dit, non.

M. Whitmore avait l’air perplexe.

Liam hésitait à en dire plus. Becks avait raison : plus ils en racontaient à ces gens, et plus l’agence risquait de perdre son anonymat. Mais lui aussi se demandait comment diable ils se trouvaient ici, soixante-cinq millions d’années en arrière.

Au point où j’en suis... Quitte à se faire attraper, autant que ça en vaille la peine.

– Pourquoi vous cacher que je suis né à Cork, en Irlande, en 1896, commença-t-il. J’aurais dû mourir en 1912, à bord d’un navire dont vous avez certainement déjà pas mal entendu parler : le *Titanic*.

Les yeux de l’homme s’écarquillèrent, tandis que M. Lam, Franklyn et Jonah les rejoignaient. Tous les cinq emplirent la jungle de leurs respirations sifflantes.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda M. Lam.

Il avait remarqué les yeux exorbités de M. Whitmore.

– C’est sûrement... Non, c’est impossible, bafouilla le professeur.

– Bon, fit Liam en détaillant la végétation qui les environnait. Alors pourquoi ne pas se dire aussi que tout ce pétrin est impossible ? Je parle de nous tous en train de nous promener à l’époque des dinosaures.

M. Whitmore passa une main dans ses cheveux clairsemés.

– Mais le *Titanic*, quand même... Vous étiez vraiment sur le *Titanic* ?

– Apprenti steward, pont E, c’était moi.

Jonah écarta de ses yeux des mèches de cheveux crépus qui lui dissimulaient le visage.

– J’y crois pas, mec.

– Ça devient de plus en plus bizarre, ajouta M. Lam en essuyant la sueur de son front.

– En fait, j’ai été recruté. L’agence m’a cueilli juste avant ma mort, au moment pile où le pont a craqué et où, apparemment, les deux moitiés du bateau coulaient. Ça n’a pas modifié l’Histoire, vous comprenez : que mon squelette finisse avec les autres au fond de l’Atlantique ou pas... C’est comme ça que l’agence recrute. Elle choisit de pauvres gars comme moi, qui ne manqueront à personne.

– Pas possible, murmura M. Whitmore. C’est vraiment incroyable.

– Et l’autre ? demanda Franklyn.

Jonah opina d’un air admiratif :

– Oui, ta petite copine gothique si sexy.

– Becks ? Non... elle, euh... elle n’est pas du tout ma petite copine.

– Peu importe, balaya Franklyn. Elle vient d’où ?

– On devrait plutôt demander de *quand* elle vient, ajouta M. Lam.

Le visage de Franklyn se crispa à cette correction.

– Oui... de quand ?

Liam décida qu’il valait mieux opter ici pour un pieux mensonge. Leur avouer qu’elle était une espèce de machine à tuer n’était sûrement pas une très bonne idée. La dernière chose dont le groupe avait besoin était de perdre toute confiance en Becks. Ils avaient tous besoin de pouvoir compter les uns sur les autres, et en particulier sur elle.

– Becks vient du futur. De 2050... par là. C'est sûrement pour ça qu'elle parle un peu bizarrement de temps en temps.

– Oui, c'est sûr qu'elle est bizarre, admit Franklyn. On dirait M. Spock.

– Bon, Liam, comme tu m'as l'air d'être le seul à comprendre ce qui se passe ici, intervint M. Whitmore, je crois qu'on va devoir compter sur toi pour rentrer chez nous. J'imagine que tu as un plan ? Je veux dire... à part explorer les environs.

Un plan ? Tout ce qu'il avait eu comme plan jusqu'à maintenant, c'était de trouver la meilleure position de la hachette dans sa main en cas d'attaque d'un dinosaure.

– Un plan ?

– Oui, un plan, confirma M. Whitmore. Il y a bien un moyen de sortir de ce chaos, non ?

Les autres fixaient Liam, dans l'expectative.

– Eh bien, euh... une chose est sûre, messieurs, c'est qu'on doit rester où on est, sur cette île.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est exactement là qu'on se trouvait avant.

– Les mêmes coordonnées géographiques que le labo, c'est ça ? devina M. Lam.

– C'est ça. On n'a pas bougé d'un pouce... sauf dans le temps. Si on décide de lever le camp et de s'installer ailleurs, ils auront encore plus de difficultés à nous trouver. Donc il vaut mieux rester exactement là où on est.

M. Whitmore tamponna son visage moite avec le revers de son tee-shirt.

– Cette agence pour laquelle vous travaillez, c'est comme une agence du gouvernement ? Comme la CIA ? Le FBI ?

Liam choisit ce qui lui réussissait le mieux : le bluff.

– Oui, pareil, comme ces types-là, mais... euh... en bien plus important, en mieux, et évidemment en provenance du futur.

– Et ils vont venir nous chercher ? Tout le groupe ?

Liam lui offrit pour seule réponse un hochement de tête grave et déterminé.

– Bien sûr. Tout ce qu'on a à faire, c'est de rester au même endroit. Ça va leur prendre un peu de temps pour nous trouver, mais ils vont y arriver. Je vous assure.

Ils se regardèrent fébrilement jusqu'à ce qu'un sourire vienne fendre la barbe en bataille de M. Whitmore.

– Bon, ça va alors. Je suis sûr qu'on réussira à se débrouiller pendant quelques jours.

Son sourire contamina les autres.

– J'aimerais quand même voir au moins un dinosaure avant de partir, dit Franklyn. Ce serait trop bête, sinon.

– Oui, rebondit Jonah en sortant son téléphone de sa poche. Ce serait grandiose, non ? Je pourrais le mettre sur le Web. Attends. Mieux que ça, mec : je pourrais le mettre en téléchargement payant. Je pourrais me faire des millions de dollars...

Whitmore secoua la tête.

– Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez vous, les jeunes d'aujourd'hui ?

– Il faut savoir saisir sa chance, mon petit monsieur, rétorqua Jonah. Une mégachance de se faire de la thune.

M. Whitmore soupira.

CHAPITRE 27

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Becks se tenait à l'écart, posant un regard froid sur le travail des autres qui s'échinaient contre des troncs minces et élancés qu'ils avaient au préalable abattus et débarrassés de leurs branches pour fabriquer des rondins, légers et pratiques.

Elle avait divisé le groupe en deux. Les premiers se consacraient à ce travail tandis que les autres assemblaient les rondins avec des lianes tressées afin de bâtir des huttes en forme de tipis. Ils en recouvraient ensuite le sommet avec les feuilles épaisses qui pendaient de la voûte des arbres. Plusieurs couches les protégeraient presque totalement de l'humidité.

La consigne émanait de Liam. Se fabriquer des abris. Cependant, le regard gris et froid de Becks embrassait la clairière avec inquiétude. Par endroits, la jungle avait été dévastée, le sol remué là où les jeunes arbres avaient été arrachés. Ses yeux relevèrent les cicatrices laissées par les hachettes sur de plus grands arbres qui s'étaient avérés trop difficiles à abattre ou à déraciner, ainsi que les nombreuses traces dans la terre – l'ovale significatif de l'empreinte humaine, preuve indéfectible de sa présence.

[ÉVALUATION : LA CONTAMINATION TEMPORELLE S'AGGRAVE]

Chaque mouvement de ces gens, chaque empreinte, chaque coup porté par une lame mal taillée augmentait le risque de contamination. Néanmoins, les instructions de Liam O'Connor représentaient pour elle un objectif prioritaire et supplantaient tout le reste. Sa qualité d'auxiliaire de mission rendait les ordres du garçon aussi définitifs et non négociables qu'une ligne de code dans sa tête.

Il s'était montré très clair : elle devait veiller à l'achèvement du pont, à la construction du campement, ainsi que, pour faire bonne mesure, d'un petit enclos. Il s'agissait d'une espèce de palissade derrière laquelle ils pourraient tous se cacher si un terrible animal accédait à l'île.

Elle s'était exécutée, exactement comme pendant leur dernier voyage dans le temps, il y a longtemps, quand son intelligence artificielle s'appelait encore « Bob ». Elle ressentait comme une sorte de réconfort à se retrouver dans un corps neuf, de nouveau en mission avec Liam O'Connor. Ils avaient opéré ensemble, la dernière fois, de manière très efficace : ils avaient réussi à corriger une contamination temporelle sévère et avaient vaincu des éléments perturbateurs particulièrement défavorables.

Mais il y avait eu un... désordre... dans la ligne d'apprentissage de l'IA. Sous le nom de Bob, celle-ci s'était rendu compte que les paramètres stricts d'une mission pouvaient être remplacés par de nouveaux et que, dans des circonstances extrêmes, l'ensemble de sous-programmes du logiciel

était capable, en réalité, de prendre une « décision ».

Cette découverte avait été perturbante. L'IA « Bob » avait appris que son programme central pouvait être légèrement influencé par autre chose : le minuscule nodule d'intelligence organique auquel la puce était connectée, le cerveau demeuré au stade fœtal de cette ossature génétiquement conçue. Quand elle était « Bob », l'IA avait brièvement goûté à ce que les humains tenaient pour acquis : l'émotion. L'IA avait pris conscience d'un fait extrêmement étrange... elle « aimait bien » Liam O'Connor.

Le premier corps du clone avait été irréversiblement endommagé dans les bois enneigés au pied du Berghof, la résidence secondaire d'Adolf Hitler. L'IA avait alors mené au sein de la Base opérationnelle une existence désincarnée, entièrement non organique, et avait eu tout le temps de réfléchir à ce qu'elle avait appris durant ces six mois dans le passé.

[CONCLUSIONS :

1. L'IA PEUT DÉSORMAIS EMPLOYER « JE », « MOI », « MOI-MÊME » POUR DÉSIGNER SES PROGRAMMES RÉCEMMENT AMÉLIORÉS
2. « JE » EST MAINTENANT CAPABLE DE PRENDRE DES DÉCISIONS LIMITÉES
3. AU CŒUR DU SYSTÈME INFORMATIQUE LOGÉ DANS CE CONTENANT ORGANIQUE, « JE » EST CAPABLE DE STIMULATION ÉMOTIONNELLE LIMITÉE]

Et, le plus important :

[4. « JE » « AIME BIEN » LIAM O'CONNOR]

Alors que Becks observait toujours les humains au travail, elle se rendit compte qu'une partie de son code intégré lui murmurait avec insistance qu'il fallait prendre une décision, et vite. Ces individus commençaient à provoquer des degrés de contamination d'une dangerosité inacceptable, avec tout ce qu'ils entreprenaient dans la clairière de cette jungle. Chaque empreinte de pas, chaque tronc d'arbre coupé augmentait la possibilité que des traces fossilisées survivent pendant soixante-cinq millions d'années et soient expertisées dans le futur, révélant ainsi au grand jour que des hommes avaient visité cette époque.

Inacceptable.

Les consignes que lui avait données Liam O'Connor étaient en désaccord avec les protocoles élémentaires des voyages dans le temps. Cette contamination devait être réduite au minimum. En étant simplement présents ici, maintenant, ces gens pouvaient créer une onde temporelle bien plus importante que l'assassinat d'Edward Chan en 2015 n'aurait pu le faire.

[RECOMMANDATIONS :

1. SUPPRIMER TOUS LES HUMAINS, Y COMPRIS L'OPÉRATEUR DE MISSION LIAM O'CONNOR
2. DÉTRUIRE TOUTE TRACE HUMAINS ET D'HABITATION DANS CE SECTEUR
3. S'AUTODÉTRUIRE]

Ces recommandations étaient d'une logique imparable et stratégiquement saines. Mais le petit nodule de matière organique primitive rappela à son logiciel que Liam était un ami.

Et les amis ne s'entretuent pas.

Becks évacua cette pensée qui la distrayait à un moment inopportun.

[OPTIONS :

1. APPLIQUER IMMÉDIATEMENT LES RECOMMANDATIONS
2. ATTENDRE LIAM O'CONNOR POUR EN DISCUTER]

Une décision, ce n'est jamais facile. Le processeur en silicone de Becks commença à s'échauffer tandis que des gigaoctets de données se bousculaient à travers le filtre informatique. Ses yeux gris, dénués d'expression, clignaient alors qu'elle se débattait désespérément pour élaborer une réponse. Ses doigts s'agrippaient inconsciemment à la poignée de la hachette. Elle remarqua à peine que

l'humaine aux cheveux blonds dénommée Laura s'était approchée.

– Ben alors ! cria la jeune fille. Tu viens nous aider ou tu restes là à nous regarder faire le boulot ?

Les yeux de l'unité de soutien s'orientèrent lentement vers la jeune fille, mais elle ne dit rien. Son esprit était extrêmement occupé.

CHAPITRE 28

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam l'aperçut le premier : dans le vert et l'ocre omniprésents de la jungle, il était impossible de ne pas remarquer cette tache d'un rouge vif. Il leva la main, se retourna et posa un doigt sur ses lèvres pour faire taire M. Lam et Jonah qui discutaient bandes dessinées depuis cinq minutes.

Ils arrêterent aussitôt.

M. Whitmore le rejoignit calmement.

– Que se passe-t-il ?

Liam montra du doigt un mince voile de feuilles.

– Du sang... beaucoup de sang, on dirait, chuchota-t-il.

Le professeur avala sa salive et ses yeux s'exorbitèrent.

– Oh là là ! fit-il à voix basse. Oh là là là là !

Franklyn se joignit à eux. Contrairement à M. Whitmore, son regard fut traversé d'une lueur de joie.

– Excellent ! dit-il. On dirait qu'il y a eu un meurtre.

M. Whitmore déglutit.

– C'est bien ce qui m'inquiète. Je propose qu'on fasse gentiment demi-tour et...

Mais avant qu'il ait pu achever sa phrase, Franklyn se frayait déjà un passage à travers un rideau de fougères jusqu'à une petite clairière.

– Oh, mais c'est horrible ! Venez voir ! appela-t-il. On a dû faire fuir le prédateur.

Liam haussa les épaules en s'adressant à M. Whitmore :

– À mon avis, si on a effrayé un prédateur, la dernière chose à faire, c'est de laisser voir qu'on a peur. Autant se montrer culottés, non ?

À en croire les yeux toujours révulsés de M. Whitmore, il était évident qu'il aurait préféré, lui, faire « gentiment demi-tour », comme il l'avait proposé. Liam lui laissa le loisir d'y réfléchir et rejoignit la petite clairière derrière le rideau de feuilles.

Franklyn s'était accroupi près du squelette éviscéré d'un gros animal. L'odeur fétide des organes éparpillés sur le sol le faisait grimacer.

Quelque chose s'agita dans l'estomac vide de Liam, et il se sentit nauséeux.

– Jésus Marie, c'est écœurant !

– Il vient juste d'être tué, on dirait, constata Franklyn, en donnant une pichenette à l'immense carcasse.

L'ossature bougea légèrement, agitant des lambeaux de chair qui pendaient au bout des côtes. M. Lam, Jonah et M. Whitmore firent irruption derrière Liam.

– C'est carrément dégueu ! cracha Jonah en se pinçant le nez.

– On ferait vraiment mieux de ne pas traîner dans le coin, glissa M. Whitmore. La chose qui a fait ça est peut-être encore tout près.

Franklyn sourit.

– Tout à fait de votre avis ! On va peut-être avoir la chance de voir enfin quelque chose !

Liam promena son regard sur l'épais feuillage alentour. Il craignait qu'une énorme créature aux griffes et aux dents pointues soit justement en train de les observer.

– M. Whitmore a raison. On devrait peut-être faire demi-tour.

– Regardez ces marques sur la peau, poursuivit Franklyn en ignorant les remarques de ses compagnons. Ce sont des lacérations. Elles sont petites, ça ne doit pas être un tyrannosaure. Vous voyez ? ajouta-t-il en étudiant le sol.

Liam se pencha sur l'endroit qu'il indiquait et vit plusieurs empreintes à trois doigts. Puis il aperçut quelque chose de long et de recourbé, comme un hameçon. Il le ramassa.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Franklyn.

Liam haussa les épaules.

– On dirait une griffe.

Franklyn ne put s'empêcher de l'arracher des mains de Liam.

– J'hallucine ! C'est... c'est une griffe, c'est ça ! Regarde le bord dentelé, à l'intérieur. Elle a une drôle de forme. Vous ne trouvez pas M. Whitmore ?

Malgré son envie de décamper, celui-ci s'approcha pour l'inspecter.

– C'est vrai que ce n'est pas la courbe qu'on trouve chez les vélociraptors ni aucune autre espèce de théropodes.

L'excitation fit naître un immense sourire sur le visage de Franklyn.

– C'est peut-être une espèce inconnue ?

– C'est possible, émit M. Lam. Est-ce qu'il n'a pas été écrit quelque part qu'on a retrouvé les fossiles de seulement 1 % des espèces qui aient jamais vécu sur terre ?

– Je crois qu'on devrait vraiment y aller, là, intervint M. Whitmore.

Liam acquiesça. Il allongea le bras vers Franklyn pour récupérer la griffe, mais celui-ci hésitait à s'en séparer. Finalement, il la lui tendit avec une grimace.

– C'est cool comme découverte, dit-il.

Liam sourit.

– Je suis sûr que tu vas en faire d'autres.

– Oui, sûrement... En tout cas, ça appartient à un petit animal, quel qu'il soit. Ils doivent sûrement chasser en troupeau.

Jonah se raidit.

– En troupeau ? M. Whitmore a raison, je trouve. Si on y allait ?

– Moui... fit ce dernier, tout en surveillant la clairière. Bon, Franklyn, c'est une découverte passionnante, d'accord, mais on en parlera tous ensemble sur le chemin du retour.

– En troupeau ? répéta Liam. Comme des vélociraptors ? Tu as dit justement qu'ils n'en étaient pas.

– Ceux-là, non. Regarde les empreintes... Il y aurait la trace d'un orteil en forme de faucille. C'est une autre espèce, peut-être même pas de la famille des théropodes. Quelque chose de complètement différent. C'est trop cool !

Liam considéra les autres.

– Oui, c’est très cool... En tout cas, une chose est sûre, maintenant : on partage bien cet endroit avec des dinosaures, dit-il en regardant la carcasse grosse comme un buffle. Maintenant on sait qu’on peut chasser de grands animaux et M. Whitmore a raison : rentrons directement au campement.

Trois têtes acquiescèrent avec enthousiasme.

Franklyn soupira.

– OK...

Liam désigna le passage qu’ils s’étaient frayé à l’aller.

– Après vous, messieurs.

Ils défilèrent devant lui, l’un après l’autre. Quand ce fut son tour, M. Whitmore lança un regard embarrassé par-dessus son épaule et murmura en grimaçant :

– Il aurait mieux valu qu’on ne voie pas ça...

Liam le comprenait. La pauvre bête, quelle qu’elle fût, ne paraissait pas avoir été tuée seulement pour sa viande. Ses organes étaient éparpillés tout autour d’elle et ses intestins étaient suspendus parmi des plantes grimpantes, comme si les créatures qui l’avaient massacrée s’en étaient donné à cœur joie avec les restes – une cérémonie sanglante de mise à mort. L’idée d’une espèce animale capable de « célébrer » paraissait pour le moins déconcertante. Cela faisait penser à un rituel. Donc à une forme d’intelligence.

Peut-être qu’ils mangent comme des cochons, c’est tout.

Dans le calme croissant, il crut entendre un craquement imperceptible – celui d’une minuscule brindille qui aurait cédé sous un pas imprudent. Une dernière fois, il considéra la clairière éclaboussée de sang. Il se demanda si, derrière le rideau de feuilles, ceux qui avaient fait ça n’étaient pas, à l’instant même, en train de l’observer.

Des yeux jaunes, inexpressifs, étudiaient les étranges créatures qui s’en allaient. À une dizaine de mètres seulement devant eux se tenaient cinq de ces pâles animaux d’une espèce encore inconnue pour eux. Ils émettaient de drôles de bruits, pas si éloignés du glapissement qu’ils produisaient eux-mêmes pour attirer l’attention du reste de la meute. Et ils ne se déplaçaient pas non plus d’une manière si différente : debout, sur deux pattes arrière plus développées, bien que beaucoup plus lentement, comme s’ils étaient endormis.

La bête changea légèrement de position, et se baissa soudain pour mieux voir entre les larges feuilles de fougères qui la dissimulaient. Ces choses pâles et debout, ces nouveaux arrivants... il se demanda s’il s’agissait là de toute la meute, ou s’il y en avait d’autres.

Ils semblaient inoffensifs. Ils n’avaient pas de dents apparentes, pas de griffes menaçantes, rien qui signalât pour eux un danger potentiel. Rien qui permît de les identifier comme de possibles rivaux.

Hormis... hormis – la bête le voyait bien – qu’elles étaient intelligentes. Elles travaillaient ensemble, en partageant les tâches. Tout comme sa meute le faisait.

Elle observait dans une parfaite immobilité. Sa peau olivâtre constituait un camouflage parfait au milieu de la jungle. Elle observait avec des yeux intenses qui fixaient droit devant elle – une vision binoculaire, capable d’évaluer les distances.

L’avantage d’un prédateur.

Ces étranges nouveaux venus avaient également deux yeux qui regardaient droit devant eux. Une autre raison de se méfier. Cela faisait d’eux des prédateurs éventuels, contrairement aux paisibles herbivores, dont les yeux de chaque côté de la tête détectaient le danger dans deux directions seulement.

Malgré leurs yeux de prédateurs, ces choses paraissaient néanmoins tout à fait vulnérables, inoffensives et pitoyablement lentes et maladroites quand elles se déplaçaient dans la clairière.

Elle pencha la tête avec curiosité. Les longues griffes en forme d'hameçon de sa patte avant gauche, acérées comme des lames, firent entendre un claquement imprudent.

La dernière des Créatures-Nouvelles se retourna subitement et jeta un œil en arrière, dans sa direction. Étonnamment, son regard alla droit sur elle, mais sembla ne rien voir. Ses yeux pivotèrent de droite à gauche, puis il finit par rejoindre les autres.

La créature regarda les quatre griffes qui s'étiraient au bout de ses doigts : trois s'avéraient longues et redoutables, recourbées, mais la dernière était cassée – à cause du combat avec un jeune mâle qui avait stupidement décidé de contester son autorité, il y avait de cela plusieurs saisons. Il était mort, bien sûr et, dans un accès de rage, le chef de meute avait mis le corps de son opposant en pièces devant les autres, pour l'exemple.

En général, les griffes repoussaient. La jeune femelle qui en avait perdu une aujourd'hui pendant la tuerie en aurait une autre avant la prochaine lune. Mais son bout de griffe à lui n'avait jamais repoussé. C'était un rappel que ses jours en tant que chef de meute étaient comptés et dépendaient de son efficacité.

Lentement et le plus légèrement possible, Griffes-Brisées fit un pas en arrière. Il s'éloigna des fougères et de la clairière lumineuse pour s'enfoncer dans l'obscurité de la jungle. Ses pattes arrière étaient aussi puissantes qu'agiles. Il était capable de se déplacer à une vitesse incroyable sans pour autant faire le moindre bruit.

Une pensée très simple traversa son esprit – une pensée non composée de mots mais d'idées.

Il faut surveiller les Créatures-Nouvelles.

Il sentait instinctivement qu'elles pouvaient être terriblement dangereuses. Tant qu'il ne saurait pas exactement ce qu'étaient ces créatures, si elles étaient faibles ou dangereuses, elles devraient être observées et étudiées... Alors seulement, au moment où elles s'y attendraient le moins, et quand ils seraient sûrs que ces êtres pâles ne détenaient aucune force cachée, ils les attaqueraient pour s'en régaler. Et ils célébreraient une fois de plus leur domination, eux, les tueurs silencieux de ce monde. Ils décoreraient la jungle avec les organes de ces bêtes, se peindraient la peau avec leur sang.

Ses dents pointues claquèrent doucement. Pour le moment, la patience s'imposait.

CHAPITRE 29

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam poussa un soupir de soulagement en apercevant le tronc qui enjambait la rivière bouillonnante. Becks avait visiblement terminé la construction du pont. On pouvait maintenant le hisser grâce à un système grossier de contrepoids : un tas de bûches relié à une corde solide – faite d'une dizaine de lianes tressées – qui passait par-dessus l'épais feuillage d'un arbre, tendue sur une branche robuste. Le bout de la corde, enfin, était attaché à l'extrémité du tronc qui faisait office de « pont-levis ». Il était assez épais pour soutenir leur poids, s'ils traversaient un par un.

L'un après l'autre, ils avancèrent prudemment par-dessus le courant écumeux. Liam fermait la marche. Tandis qu'il attendait fébrilement son tour, il scruta la jungle derrière lui, craignant par son isolement d'ouvrir l'appétit à quelque bestiole affamée.

Quelques instants plus tard, il avait rejoint les autres sur la rive opposée.

– OK, on peut le lever, dit-il.

Ils appuyèrent de tout leur poids sur les bûches. La branche craqua tandis que le pont se levait jusqu'à un angle d'environ quarante-cinq degrés.

– C'est bon.

Liam leva les yeux vers le ciel. Le soleil commençait à rejoindre l'horizon et des ombres s'étiraient sur la rivière. À travers les arbres et les touffes de bambous qui parsemaient l'île, il pouvait entendre ses compagnons occupés à préparer le campement et la maison. Une maison temporaire, espérait Liam. Le bruit le rassura.

– J'espère que quelqu'un est en train de faire chauffer de l'eau, dit-il.

Une minute plus tard, alors qu'ils pénétraient dans la vaste clairière, impatients de voir ce que les autres avaient construit pendant leur absence, un hurlement retentit.

De l'extrémité du pré, Liam vit quelqu'un arriver en courant. C'était Laura. Elle tituba, trébucha, tomba à genoux, se releva et reprit sa course. Une silhouette sombre aux cheveux roux flamboyants s'élançait derrière elle. Becks.

– Un crêpage de chignon ! gloussa Jonah en souriant d'un air bête.

– Qu'est-ce qui se passe ? cria Liam.

Laura l'aperçut et bifurqua dans sa direction. Becks gagnait rapidement du terrain. Elle brandissait une lance en bambou dont l'extrémité était ensanglantée.

Qu'est-ce que... ?

Il s'élança à sa rencontre.

– Becks ! Qu’est-ce qui se passe ? répéta-t-il.

En s’approchant, il vit une longue entaille sur le bras gauche de Laura. Son pull rose vif était couvert de sang.

– Au secours ! Elle veut me tuer ! hurla Laura.

Le groupe observait la scène dans un silence stupéfait.

Laura finit par s’écrouler aux pieds de Liam. L’air paniqué, elle serrait son bras blessé sans quitter des yeux Becks qui s’approchait à grands pas.

– Elle m’a donné un coup de lance, dit Laura. Elle est venue et elle m’a attaquée comme ça, sans raison.

Becks s’arrêta à quelques mètres et fixa Liam, l’air tranquille. Elle affichait même son sourire chevalin, révélant sa dentition parfaite.

– Bonjour Liam, dit-elle.

– Seigneur Jésus, Becks ! Pourquoi tu t’en prends à cette fille ?

– Priorité de la mission. Elle doit être exterminée.

– *Quoi ?*

Becks le désigna ainsi que les autres derrière lui.

– Et tous ceux-là. Et toi aussi, Liam.

Liam crut percevoir une pointe de regret dans sa voix.

– Après cela, je devrai purger cet endroit de toute trace d’occupation humaine. Puis je m’autodétruirai.

– Quoi ? Mais c’est complètement dingue ! s’écria le garçon.

Il avança lentement les mains.

– Becks, écoute-moi : ce n’est pas nécessaire. D’accord ?

Becks se jeta sur Laura et la saisit à la gorge. Sans effort, elle la souleva de terre. Tandis que ses jambes battaient l’air, elle réussit à égratigner le visage du clone, puis une de ses mains parvint à attraper une pleine poignée de cheveux roux.

– Becks ! Arrête ! dit-il d’une voix ferme.

L’ordre de Liam la stoppa net. Elle le regarda d’un air embarrassé.

– Priorité de la mission. Nous avons déjà provoqué des niveaux de contamination temporelle inacceptables.

– Pose-la !

Becks ne le lâcha pas des yeux, conservant toute son assurance, mais ne bougea pas d’un pouce. Laura, toujours suspendue dans le vide, donnait des coups de pied, se débattait et commençait peu à peu à s’étrangler ; la pointe irrégulière mais coupante de la lance n’était qu’à quelques centimètres de sa gorge.

– C’est un ordre !

Les yeux de Becks passèrent lentement de Liam à Laura, et de nouveau au garçon. Ses paupières palpitérent un instant, puis elle articula :

– Affirmatif.

Elle relâcha son emprise et Laura tomba lourdement sur le sol en arrachant la perruque rousse, qu’elle agrippait toujours de ses doigts ensanglantés.

– Et maintenant, pose cette lance, commanda Liam.

Docilement, elle desserra son emprise. L’arme tomba à terre.

Laura haletait toujours, à demi étouffée, tandis que les autres fixaient, dans un silence ahuri, Becks et son crâne chauve.

– Qu’est-ce que c’est que cette psychotique ! s’écria M. Lam.

Dans son dos, Liam entendit Jonah murmurer :

– Là, je crois que t’as tout compris, mec.

Becks ne quittait pas Liam des yeux. Quelque chose dans son regard gris exprimait de la culpabilité, du regret, peut-être même de la tristesse. Comme un petit enfant qu’on aurait grondé à ce moment précis – ce moment stupéfiant où tout peut se passer –, et qui précède les cris et les larmes.

– Non, intervint Liam, Becks n’est pas une psychotique.

– Ah bon ? demanda M. Lam. Tu es sûr de ça ?

Liam confirma d’un signe de tête. Le visage de Becks était agité de soubresauts. Confusion, désespoir... son esprit semblait lutter pour tenter de concilier des priorités contraires : les ordres du garçon contre les protocoles de la mission.

– Elle fait juste ce qu’elle pense être bien. Elle obéit à son programme.

Franklyn pencha la tête de côté.

– Son programme ?

Le feu crépitait bruyamment. Tous s’étaient rassemblés en cercle autour de lui et sa lumière illuminait leurs visages. On aurait dit des fantômes réunis dans un cimetière. Par-delà l’éclat des flammes tout autour du campement, la jungle demeurerait sombre, chargée des appels lointains de ses créatures.

– Mais comment pouvons-nous être sûrs que ce... cette chose ne va pas encore se déchaîner sur nous ? interrogea M. Kelly.

Il loucha du côté de Becks. Elle se tenait immobile dans le noir, une dizaine de mètres plus loin, surveillant parcimonieusement le moindre signe annonciateur de l’irruption d’un prédateur dans la clairière.

– Elle ne le fera pas, c’est tout, affirma Liam.

– C’est vous qui le dites, mais ça ne suffit pas vraiment à me rassurer.

M. Kelly lança une petite branche dans le feu, faisant jaillir une gerbe d’étincelles vers le puits noir du ciel.

– Tu ne vas quand même pas me dire que tu savais qu’elle allait attaquer Laura ?

Liam posa les yeux sur elle. Son bras était bandé avec un morceau de son pull rose. La fille à la peau noire, Keisha, s’en était plutôt bien sortie pour faire le pansement. La coupure n’était pas très profonde et, heureusement, aucune artère n’avait été touchée. Laura avait eu une chance incroyable : quand Becks avait bondi, la lance à la main, elle avait trébuché et le clone n’avait pas réussi à l’attraper. Liam avait vu Bob à l’œuvre assez souvent pour savoir que les auxiliaires de mission, mâles ou femelles, étaient de vraies machines à tuer au corps à corps.

– Elle ne le fera pas, répéta Liam. J’en ai discuté avec elle.

– Tu en as discuté avec elle ? grogna Jonah. Tu ne pourrais pas plutôt la débrancher ? C’est un robot, non ?

Liam secoua la tête.

– Non. Ou, en tout cas, pas un robot en métal avec des fils et un moteur. L’agence appelle ça une « unité génétiquement conçue ».

Il embrassa du regard les visages blafards.

– Vous avez déjà entendu parler de ça ?

– Évidemment, soupira Keisha. N’importe quel gosse qui regarde un peu la télé connaît le genre de truc.

Liam haussa les épaules d'un air contrit.

– Bon, peu importe, elle est ce que nous appelons un « robot de chair ». Elle est faite de chair et de sang, pour sûr, mais elle a un ordinateur dans la tête.

– Mais alors ? Tu dis que c'est à cause de son programme qu'elle a attaqué Laura ? intervint Juan.

– Oui, c'est ça. Elle est inquiète au sujet de la contamination. Si je n'avais pas été là pour en discuter avec elle, elle aurait dû décider toute seule.

– Inquiète ? répéta Jonah. Elle était juste « inquiète » ? Alors là, mec, j'aimerais vraiment pas voir ce que ça donne quand elle est en colère.

Liam ignora sa remarque.

– Tu as parlé de contamination, poursuivit M. Kelly. Tu parles des preuves qu'on laisse de notre présence ici ? Comme le campement, ou le pont ?

– C'est ça. La moindre entaille, éraflure, empreinte – tout ce qu'on fait, en réalité –, notre simple présence peut altérer l'Histoire au point de détruire complètement le futur.

Liam jeta un œil à la silhouette immobile de l'auxiliaire de mission qui montait toujours la garde au milieu de la clairière.

– C'est une directive fondamentale pour elle... un peu comme les dix commandements.

– « Tu ne dérangeras point l'ordre du temps », gloussa un garçon à la peau sombre du nom de Ranjit. Ce serait pas mal, comme onzième commandement.

– Ah ouais, rebondit Jonah, « Tu ne tueras point ton ancêtre car il engendrera... »

– Vous trouvez ça drôle ? le coupa Howard.

Les autres le regardèrent, surpris de l'entendre élever la voix. Jusqu'ici, celui qu'ils connaissaient sous le nom de Leonard était un des membres les plus effacés du groupe.

– Vous croyez que bouleverser le cours du temps n'est qu'un jeu ? C'est la chose la plus insensée que l'homme ait jamais faite.

Il s'interrompit, prit une respiration et baissa le ton.

– Ce que je veux dire, c'est que... c'est vraiment tordu cette histoire de voyage dans le temps.

Liam approuva sombrement.

– Il a tout à fait raison. C'est tordu, même si un certain Waldstein sera le premier à le faire...

Il se tourna vers Edward.

– ... tout commencer avec toi. Tout reposera sur un travail dont tu seras l'auteur, un jour.

– Donc... en théorie, réfléchit M. Kelly, si Edward était mort, par exemple dans l'explosion du réacteur, il n'entreprendrait pas de recherches, et alors ce Waldstein ne pourrait pas inventer la machine à remonter le temps ?

– Et on ne serait pas à l'époque des dinosaures ? ajouta Laura.

Liam vit plusieurs têtes se tourner vers Edward. Il lut la délibération silencieuse dans leur regard. Il voyait très bien où cette conversation allait les mener.

– Il ne peut y avoir qu'une seule Histoire, une seule chronologie. Et que ça nous plaise ou non, elle inclut, pour sûr, un Edward Chan qui devient un mathématicien de génie, et un Waldstein qui fabrique la première machine. C'est le cours des choses. C'est ainsi qu'elles doivent se dérouler.

Liam les regarda tous avec attention, l'un après l'autre.

– Et c'est pourquoi, entendons-nous bien, vous pouvez me faire confiance... et faire confiance à Becks. Notre but premier, maintenant, c'est de nous assurer que ce jeune homme rentrera bien chez lui, en 2015, pour faire ce qu'il a à faire. Et cela implique que vous rentriez aussi.

– Bon, alors, s'il y a un but « premier », ça veut dire qu'il y en a un deuxième, prononça une fille à la peau sombre, dotée de longs cheveux noirs et dont les nombreux piercings à la lèvre supérieure

étincelaient.

Il ne l'avait pas encore entendu parler aujourd'hui. Calme et pensive, elle lui rappelait un peu Sal. Elle portait encore son badge, sur lequel il lut son nom : Jasmine.

– Non, on n'a pas d'autre but, Jasmine, je te le promets, répliqua Liam. Becks et moi, on veut vous ramener tous chez vous, pour sûr.

Mais ce n'est pas tout à fait vrai, n'est-ce pas, Liam ?

Il avait parlé en privé avec Becks, un peu plus tôt. Il avait réussi, calmement, à la raisonner, à lui faire abandonner son projet de tous les tuer et de s'autodétruire. Mais il s'agissait d'un compromis, un compromis parfaitement logique qui parvenait à réconcilier dans son esprit des protocoles contradictoires.

Dans six mois, lui avait-il concédé, s'ils ne sont toujours pas venus nous chercher avant que le délai soit écoulé et que tu doives t'autodétruire... alors, oui, tu as raison... j'imagine qu'on devra tous mourir. Et même, je t'aiderai.

Il lui avait souri.

Espérons juste qu'on n'en viendra pas là, d'accord ?

Le feu émit un crépitement.

– Bon, alors comme ça, on est tous copains maintenant ? dit Jonah. Même avec la fille-robot ?

Il sourit.

– Et si on chantait tous ensemble ? Un couplet de *Kumbayah*, ça vous dit ? ajouta-t-il, sarcastique. Je commence : « Kumbayah, my Lord ! Kumba... »

De l'autre côté du feu, quelqu'un lui lança un morceau de crotte de dinosaure séchée.

CHAPITRE 30

MERCREDI, 2001, NEW YORK

On était mercredi. Maddy se rendit compte qu'elle n'en avait pas vu depuis un sacré bout de temps. Depuis ce voyage en avion, précisément, où elle rentrait chez elle à Boston pour retrouver les siens. Depuis qu'elle était devenue une Time Rider.

Elle avait les yeux rivés sur le ferry qui s'approchait du socle en étoile de la statue de la Liberté et sur lequel elle ne distingua qu'une demi-douzaine de personnes. Elle était déjà venue là une fois, lors d'une sortie scolaire. La journée avait été ennuyeuse, ils n'avaient pas arrêté de faire la queue : pour prendre les billets du ferry, pour monter sur le ferry qui allait sur Liberty Island, pour entrer dans le socle de la statue et voir les petites expositions du musée. Et ils avaient encore fait la queue pour lever le nez et regarder l'intérieur du monument. Ça avait été une triste journée à rester debout sans rien faire, à se laisser bousculer sans arrêt, en attendant de voir des choses qui ne l'intéressaient pas beaucoup.

Mais, aujourd'hui, il n'y avait pas de file d'attente.

L'île était complètement déserte. Quelques ferries étaient arrivés dans la journée. Chacun avait débarqué une petite poignée – pas plus – de visiteurs qui chuchotaient entre eux. Leurs yeux s'étaient à peine posés sur l'immense statue de cuivre qu'ils regardaient déjà les colonnes de fumée qui s'élevaient de Manhattan, de l'autre côté de la baie.

Maddy but un peu du café qui refroidissait dans sa tasse en polystyrène. Infect ! Elle ne comptait plus tous ceux qu'elle venait de prendre au kiosque, en face de l'embarcadère. Encore un peu et le serveur à l'air ahuri l'appellerait par son prénom, et il devait déjà savoir par cœur qu'elle le prenait au lait, avec trois sucres.

Allez, Foster... Mais où es-tu ?

Elle avait passé sa matinée à guetter l'arrivée de chaque ferry en espérant le voir. Maintenant, elle allait laisser tomber. Il était presque quatre heures de l'après-midi. Le petit musée de la statue de la Liberté allait fermer dans une heure et le dernier ferry se préparerait à rentrer au port.

Maddy commençait à comprendre qu'elle avait gâché sa journée en rôdant près de l'entrée du musée dans l'espoir d'y voir surgir le vieil homme. Ce n'est pas grave, pensa-t-elle, maintenant au moins je sais que Foster n'a pas passé le premier mercredi de sa « retraite » ici. Il ne lui restait plus qu'à rentrer à l'arche. Aujourd'hui, mercredi, celle-ci ne serait rien d'autre qu'une arcade vide en briques, avec un panneau « À louer » fixé au rideau de fer. Et, devant ce rideau, il lui faudrait attendre jusqu'à 20h le soir même. Là, un portail temporel apparaîtrait, chatoyant, prêt à la ramener

au lundi.

Après quoi, elle recommencerait, elle essaierait un autre mercredi. Mais, cette fois, elle irait voir du côté de l'Empire State Building.

Son regard divaguait parmi les touristes qui pénétraient dans le socle de la statue.

Elle se souvenait de cette journée, du « jour d'après ». Elle avait quoi ? Huit ans ? Neuf ans ? Ses parents avaient passé la journée devant leur téléviseur, regardant les secouristes couverts de poussière qui fouillaient les ruines fumantes, écartaient des barres de fer tordues encore brûlantes dans l'espoir de trouver des survivants. Elle s'amusaient par terre, dans le salon, essayant de construire un transformateur en Meccano. Son attention se divisait entre ce qu'elle faisait et ses parents : sa mère qui pleurait, son père qui jurait.

Et voilà : elle se trouvait de nouveau ici, à un endroit différent, le même jour.

Elle eut une curieuse impulsion. Si elle parvenait à franchir le cordon de sécurité qui entourait les ruines des Tours jumelles, si elle se faisait interviewer par un journaliste de la télé, elle pourrait faire signe à la petite fille de huit ans qu'elle était, et à ses parents devant leur poste. Elle pourrait les rassurer, les prévenir qu'elle ne mourrait pas neuf ans plus tard avec cent trente-sept autres personnes à bord du vol 95. Elle pourrait leur dire qu'elle irait bien.

Elle secoua la tête.

Quelle belle idée !

Elle ne ferait jamais une chose pareille.

Elle se concentra sur une question plus urgente : Liam et l'auxiliaire de mission. Bob lui avait assuré que la copie de son disque dur, dans l'unité femelle, donnerait au garçon la même recommandation qu'il lui aurait faite : trouver un moyen discret d'établir un contact. Mais le problème était le suivant : un message avait été déposé avec précaution dans la période historique, peu importe laquelle, où ils se trouvaient, à la seule attention d'elle-même et de Sal...

Où peut-on bien chercher un truc pareil ?

S'ils n'étaient pas allés plus loin que cent cinquante ans en arrière, un nouveau message les attendait peut-être dans le livre d'or du Muséum d'Histoire naturelle. Sal avait décidé d'aller vérifier. Mais... et s'ils avaient été envoyés plus loin dans le passé ?

Cinq cents ans en arrière ? Mille ans ? Que trouvait-on, en plein milieu du Texas, il y a mille ans ? Pas mal de bisons, supposa-t-elle, et sans doute des Indiens, certainement pas un livre d'or où ils auraient pu glisser un message. Et on pouvait être sûr que le clone ne recommanderait pas à Liam de griffonner « Sortez-nous de là ! » sur un tapis navajo. Sauf s'ils avaient envie que des historiens se prennent de passion pour leur message !

Ce serait forcément plus subtil que ça.

Mais, s'il l'était trop, comment faire pour le trouver ? soupira-t-elle.

À moins que ce message ne soit censé venir nous trouver.

Elle leva les yeux de son café.

Nous trouver...

– La vache ! murmura-t-elle.

C'était peut-être ça qu'ils avaient fait, envoyer un message adressé à la personne qui le découvrirait, quelle qu'elle soit, en lui promettant une récompense si elle l'envoyait à une date et à un endroit précis. Par exemple en lui faisant miroiter une fortune colossale et l'accès à une incroyable technologie. Réfléchis ! Un message pareil serait trop important pour être connu de tous, n'est-ce pas ? Ce serait forcément un secret bien gardé qui serait légué par celui qui le découvrirait à ses descendants, comme un secret de famille. Le message serait transmis jusqu'à ce qu'il atterrisse entre

les mains de quelqu'un capable de se rendre jusqu'à une certaine petite rue de Brooklyn, un 10 septembre 2001, et de frapper gentiment à leur porte.

La vache !... C'est possible, non ?

Et si ça arrivait pendant qu'elle se trouvait là, comme une nulle, attendant bêtement que Foster débarque, ce qu'il n'allait sûrement jamais faire. Le Bob de l'ordinateur avait raison. C'est bien ce qu'il avait dit, non ? Il suffisait d'attendre.

Maddy, tu es vraiment une idiote !

Elle jeta son gobelet dans une poubelle et se dirigea vers l'embarcadère.

CHAPITRE 31

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

– Tu peux faire quoi, tu dis ? demanda Liam.

Becks souleva le rondin et le maintint fermement tandis que le garçon attachait celui-ci avec une corde tressée à la main.

– Je pense pouvoir calculer avec une très grande exactitude à quelle époque nous sommes.

Liam serra la corde autour du rondin, en tirant fort de façon à le faire glisser contre les autres. Pour l'instant, la palissade ne faisait que quelques mètres. Quand ils auraient terminé, ils obtiendraient un enclos circulaire d'environ trois mètres cinquante de diamètre – assez large pour s'y réfugier au cas où une méchante créature parviendrait à venir sur l'île.

– Mais comment ? demanda Liam.

– Je dispose d'un rapport détaillé de toutes les variables pendant la durée de l'explosion.

– Les variables ?

– Les données. Et notamment la vitesse de décomposition des particules au moment où nous sommes arrivés.

Il haussa un sourcil.

– Je n'y comprends rien du tout, Becks.

Becks marcha vers la pile de rondins, qui diminuait à vue d'œil, et en prit un autre, sans effort. Il allait leur en falloir davantage. Il aperçut M. Whitmore et plusieurs lycéens qui en transportaient un, ensemble, à travers la clairière, en trébuchant sur le sol accidenté. Becks ficha une extrémité du rondin dans le sol meuble, ce qui produisit un bruit sourd. Liam commença à l'attacher au reste de la clôture.

– Je dispose d'un rapport détaillé de l'explosion. Je connais le nombre et la densité de particules de tachyons auxquels nous étions exposés en 2015, et le nombre et la densité de particules de tachyons qui ont émergé ici en même temps que nous.

Liam haussa les épaules en croisant son regard.

– Je préfère que tu fasses comme si j'étais un enfant qui ne sait rien du tout, Becks.

Elle le regarda à son tour, et il crut la surprendre en train de rouler des yeux face à son ignorance : une mimique que l'intelligence artificielle avait dû copier sur Sal. À la Base, le champ de vision de Bob se limitait à ce qu'il pouvait capter avec la webcam.

– La décomposition des particules s'établit à vitesse constante. C'est pourquoi transmettre un signal très éloigné dans le passé nécessite une plus grande quantité d'énergie.

Liam tira sur la corde pour s'assurer que le nœud était suffisamment serré.

– J'ai compris. Donc, si ces particules meurent à une vitesse constante...?

– Je peux calculer combien de particules se sont décomposées et, à partir de cela, déterminer à quelle distance, dans le passé, nous avons été envoyés.

Liam sourit de toutes ses dents.

– C'est vrai ? Tu peux faire ça ?

Becks leva les yeux au ciel et tenta d'imiter son sourire asymétrique.

– Je bénéficie d'une puissance de traitement des données suffisante pour le faire.

– Et on saura exactement à quelle époque on est ?

– Au millième de pourcentage près.

– Seigneur Jésus, ton cerveau de fer est une pure merveille, pour sûr !

Becks parut heureuse d'entendre ça.

– Est-ce un compliment, Liam O'Connor ?

Il lui donna un léger coup de poing sur le bras.

– Bien sûr que oui ! Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Le regard de Becks s'échappa un instant à travers la clairière avant de se poser de nouveau sur le garçon.

– Merci.

Liam finit d'attacher le rondin, puis il attendit que Becks aille en chercher un autre et qu'elle l'enfonce à côté du précédent.

– Donc on va savoir vraiment quel jour on est arrivés dans le passé ? Et même à quelle heure ?

– Négatif. Je ne suis pas en mesure d'établir un calcul aussi précis.

– OK. On va le savoir à une semaine près, alors ?

Elle secoua la tête.

– Au mois près ?

– Négatif.

– À l'année près ?

– Je peux faire ce calcul au millénaire près.

– *Au quoi ?!*

– Je peux calculer notre époque au...

– J'ai compris, la coupa Liam. Mais... ça ne va pas vraiment arranger nos affaires ? Même si on trouve un moyen d'envoyer un message dans le futur, et qu'on y dise dans quel millénaire on est, ce sera comme chercher une aiguille dans une botte de foin !

Il s'effondra contre la palissade.

– Si elles essaient d'ouvrir une fenêtre chaque jour à la même heure, tous les ans pendant un millier d'années, ça fera... ça fera...

– Trois cent soixante-cinq mille tentatives, compléta Becks. Il faut ajouter deux cent cinquante essais pour les années bissextiles.

– Jésus Marie Joseph ! Elles ne nous retrouveront jamais !

Becks s'accroupit devant lui

– Tu as raison. Il y a très peu de chances.

– Alors voilà, c'est fini ? balbutia-t-il en perdant tout courage.

L'instant où il croyait avoir peut-être le début d'une possibilité de s'en sortir était révolu. Il se sentait encore plus désespéré qu'auparavant.

– On est coincés ici.

– Jusqu’à l’échéance de mes six mois...

– Oui, oui... je sais. À ce moment-là, tu feras ce que tu as à faire.

Une main se tendit et serra doucement son bras.

– Je suis désolée, Liam O’Connor. L’idée d’exterminer des humains ne me fait pas plaisir, surtout toi.

Il soupira.

– Ben... C’est déjà pas mal que tu ressentes ça, j’imagine, marmonna-t-il. Merci.

Les autres arrivèrent enfin en traînant leur rondin. M. Whitmore essuya son front avant de reprendre son souffle.

– Mince, je suis claqué. En gros, il vous en faut encore combien, de ces bûches, pour terminer la palissade ?

Becks se retourna et posa un instant son regard sur la clôture.

– Soixante-dix-neuf.

M. Whitmore soupira en gonflant les joues.

– Soixante-dix-neuf ? Vous êtes sûre ?

Elle hocha la tête.

– Je suis sûre.

– Bien, souffla-t-il. Bon, allez vous autres. On y retourne.

Liam et Becks les regardèrent s’éloigner.

– La Base pourrait réduire le nombre de fenêtres potentielles, articula Becks.

– Quoi ?

– Il est inutile d’essayer d’ouvrir trois cent soixante-cinq fenêtres. Je suis certaine que l’IA de la Base ferait la même recommandation.

– Quelle recommandation ?

– Un sondage de densité. Ils peuvent tenter un scan rapide de chaque journée. Chaque scan qui rapportera un signal témoignant d’une variation de densité indiquera un mouvement à cet endroit précis. Ils pourront alors considérer ces signaux de densité comme les meilleurs candidats possibles.

Il la considéra un instant. Elle avait raison. Un protocole de routine avant l’ouverture d’une fenêtre pour s’assurer qu’ils ne se retrouvent pas aux prises avec quelqu’un d’autre.

– Tu te souviens très exactement où on est apparus dans cette clairière ?

Becks acquiesça.

– Je détiens les géocoordonnées précises dans ma base de données.

Elle désigna un bouquet de fougères.

– Tu es apparu là. À quinze mètres, dix-huit centimètres trois quarts du point où nous nous trouvons actuellement.

Liam jeta un œil à la position indiquée.

– Il faudrait qu’on place quelqu’un là-bas... qui agiterait ses bras ou un truc comme ça. C’est ça ?

– Correct. Mais il est peu probable que la Base étende ses sondages jusqu’à une époque si reculée.

Liam sentit qu’il se décourageait à nouveau. Encore une lueur d’espoir réduite à néant. Il serra les poings pour calmer sa frustration.

– Ces voyages dans le temps, c’est vraiment n’importe quoi ! Ça serait si compliqué que ça pour l’agence de nous transmettre un signal qu’on pourrait leur renvoyer ?

– En théorie, ce serait possible, mais cela exigerait une quantité d’énergie énorme avec bien sûr tout un dispositif de déplacement temporel et un système informatique suffisamment élaboré afin de savoir où envoyer un...

Liam leva une main pour l’interrompre.

– Becks ?

Ses yeux gris le fixèrent docilement.

– Tais-toi.

– Affirmatif.

Liam se leva, en étirant son dos endolori.

– Non mais quelle poisse !

Puis il donna brusquement un coup de poing contre la palissade. Celle-ci vibra légèrement et une corde émit un craquement.

– Aïe ! grogna-t-il en suçant ses phalanges. Ça fait mal !

Becks inclina sa tête d’un air étonné.

– Pourquoi as-tu fait ça ?

– Argh... Mais fiche-moi la paix, à la fin !

CHAPITRE 32

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Plusieurs Créatures-Nouvelles se tenaient debout dans les eaux peu profondes mais tumultueuses de la rivière. L'eau bouillonnait autour de leurs pattes. Elles étaient toutes armées de longs bâtons et paraissaient examiner le fond de la rivière avec beaucoup d'attention. Elles demeuraient immobiles pendant de longs moments et finissaient, inexplicablement, par envoyer de grands coups dans l'eau avec leurs bâtons.

Griffe-Brisée se tourna vers les autres. Ils étaient accroupis quelques mètres plus loin, tout aussi fascinés par les nouveaux arrivants. Il frotta ses griffes les unes contre les autres pour attirer leur attention. Obéissants, ils tournèrent tous la tête dans sa direction. Griffe-Brisée émit une série de petits sons de gorge, comme une toux, et fit claquer ses dents.

Les Créatures-Nouvelles. Elles sont dangereuses.

Il n'aurait su dire pourquoi, mais il le savait. Elles étaient même, très probablement, beaucoup plus dangereuses que ses congénères. Ses yeux jaunes pivotèrent de nouveau vers les intrus, puis, à l'opposé, vers les étranges machines qu'ils avaient fabriquées de leurs mains pâles et sans griffes. Un long tronc, dépouillé de ses branches, était suspendu au-dessus de la rivière comme le grand cou incliné des géants mangeurs de feuilles qui peuplaient la plaine. Au sommet de la machine, Griffe-Brisée identifia des plantes grimpantes entrelacées. Elles y étaient attachées puis se tendaient et remontaient vers un autre arbre, en arrière, avant de passer par-dessus une épaisse branche, d'où elles pendaient directement sur le sol. Là, les lianes étaient enroulées autour d'un tas de bûches.

Il ne parvenait pas même à entrevoir à quoi pouvaient servir ces machines, ni pourquoi les créatures avaient tellement travaillé pour les construire. Mais elles l'avaient fait, et ça l'inquiétait. Son incapacité à comprendre la fonction de cette installation l'inquiétait. Il émit de nouveau un son rauque et doux.

Les Créatures-Nouvelles. Plus intelligentes que nous.

Les autres eurent l'air d'accord. Ils se recroquevillèrent un peu plus parmi le feuillage qui bordait la jungle.

Griffe Bisée en dénombra, dans l'eau, autant qu'il avait de griffes à ses doigts. Il se demanda combien il en restait de l'autre côté de la rivière, sur l'île. Plus que sa meute ?

À cet instant, l'une des Créatures-Nouvelles bondit en avant, enfonçant son bâton dans le courant. La minute suivante, elle le tirait hors de l'eau. À son extrémité, un des habitants gris de la rivière se débattait dans un scintillement d'argent.

Le bâton... attrape... la créature de la rivière.

Il assistait, fasciné, à la scène : les Créatures-Nouvelles transportèrent à plusieurs la créature affolée et l'emmenèrent loin de la rive, hors de sa vue. Une seule d'entre elles demeura immobile et tranquille, les yeux fixés sur l'eau.

Griffe-Brisée la reconnut. Il l'avait vue trois levers de soleil en arrière, dans la jungle. Leurs regards s'étaient même croisés un moment, mais les yeux d'un bleu pâle de la chose n'avaient pas semblé le remarquer. Griffe-Brisée sentait que celle-ci menait les autres, comme lui le faisait avec sa meute. Un rôle fait de solitude et de responsabilité. Un bref instant, son esprit animal traita une pensée qu'un humain aurait appelée « affinité ».

Quand le temps viendrait de les tuer tous, quand il serait sûr de pouvoir le faire sans risque, il se réserverait celle-ci. Qui sait si, au moment de mettre en pièces le cœur de cet être pâle, toute la sagesse et l'intelligence qui s'y trouvaient ne deviendraient pas siennes ? Alors lui aussi serait en mesure de comprendre « le bâton qui capture »... et l'étrange construction édiflée par-dessus la rivière.

Liam scrutait les tourbillons d'écume devant lui. Il apercevait de temps à autre la forme sombre d'un de ces énormes poissons d'eau douce de la préhistoire. Il filait dans le fond, le mettant au défi de l'attaquer de nouveau avec sa lance.

Il était peu doué pour cet exercice, incapable d'anticiper de quel côté l'ombre allait s'élancer pour éviter d'être embrochée. Juan était le meilleur pour attraper ces bestioles. Celui qu'il venait de pêcher était un véritable monstre : plus d'un mètre de chair frétilante, assez pour nourrir la moitié du groupe au moins pour ce soir. Si seulement il parvenait à en attraper un de plus pendant que les autres emportaient celui-là au campement... il aurait un peu moins l'impression d'être inutile !

Un peu plus un chef.

Franklyn semblait tout connaître sur les dinosaures, et M. Whitmore était lui-même assez calé. Juan était très à l'aise : il savait chasser, faire du feu et tout le reste. Keisha prenait soin du groupe, elle en était en quelque sorte le médecin. Et, malgré le malheureux incident quelques jours plus tôt, le groupe commençait à considérer Becks comme leur garde du corps. Même Jonah avait endossé le rôle apprécié de « comique de service ».

Quant à moi... Je suis le petit Irlandais qui ne fait que répéter : « On va venir nous sauver ! »

Il se demanda si la seule raison pour laquelle il était devenu leur chef était la vague promesse qu'il avait faite de les ramener chez eux. Sans parler du fait, bien sûr, que Becks ne recevait d'ordres que de lui. Il s'inquiétait de ce qu'ils penseraient de sa place de chef dans quelques semaines ou quelques mois, quand il n'y aurait toujours pas le moindre signe de secours.

Il se sentait seul et écrasé sous le poids de ses responsabilités. Au moins, la dernière fois qu'il s'était retrouvé coincé dans le passé, il n'avait eu qu'à se soucier de lui-même. On ne lui avait pas demandé de mener qui que ce fût.

Non, ça, c'était le travail de Bob.

Il rit en se souvenant du clone, à la tête de son armée de combattants pour la liberté. Ils l'avaient pris pour un ange guerrier envoyé par Dieu en personne, pour un de ces super-héros de bandes dessinées, plutôt. C'est vrai qu'il avait la tête de l'emploi !

Un mouvement.

Il leva les yeux et aperçut un troupeau de petits dinosaures, guère plus gros que des lézards. Ils se tenaient tout droit sur leurs pattes arrière et le fixaient avec curiosité. Puis ils pépièrent et babillèrent entre eux en le regardant distraitement. Franklyn avait cité le nom de leur espèce, mais, évidemment,

Liam ne s'en souvenait plus.

– Qu'est-ce que vous voulez ? leur cria-t-il.

Il devina qu'ils quémандаient un peu de nourriture. La veille au soir, autour du feu de camp, ces petites choses sautillaient comme des enfants excités, attirés par l'odeur du poisson grillé. L'un d'eux s'était même enhardi jusqu'à sauter sur la chair rôtie, mais il avait glissé sur les écailles graisseuses et avait fini dans les flammes où il avait hurlé un long moment avant de mourir.

– Ça ne vous a pas servi de leçon, hier, espèce d'idiots ? Ne vous approchez pas, hein ?

Ils inclinèrent tous la tête à droite, d'un seul mouvement, au son de sa voix.

– Seigneur Jésus ! Vous n'êtes vraiment pas très malins, on dirait.

Pour toute réponse, ils gazouillèrent en chœur.

– Allez, allez, du balai ! Vous allez faire peur à mon poisson, pour sûr !

Liam se pencha, ramassa un caillou et le lança à une dizaine de mètres dans le sable qui bordait la rive. Les mini-théropodes se retournèrent tous en même temps et, convaincus sans doute qu'il s'agissait d'un bout de viande bien juteux, ils filèrent, surexcités, dans sa direction.

Liam les regarda trotter sur le sable, laissant derrière eux une multitude d'empreintes minuscules, comme ces traces, l'hiver, que laissent les oiseaux sur la neige.

C'est à ce moment précis que l'idée lui vint.

– Oh Jésus... Jésus Marie Joseph ! s'écria-t-il. Ça va marcher !

Il laissa tomber sa lance dans l'eau et tourna les talons, se précipitant à travers les arbres en direction du campement.

CHAPITRE 33

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam fit irruption dans la clairière en trébuchant. Au loin, il distinguait une étroite colonne de fumée : le feu de la veille se consumait. Autour de lui faisaient cercle les huttes en forme de tipis – des cadres en bois coniques sur lesquels reposaient des couches de feuilles épaisses, aussi larges que des oreilles d'éléphants. Sur le côté, la palissade, désormais terminée, était renforcée par un revêtement couleur rouille de boue séchée et presque aussi dur que du béton, qui comblait les interstices entre les rondins. Tout autour de la clôture, ils avaient creusé une tranchée d'environ un mètre de profondeur. Liam n'était pas persuadé que leur installation était capable de tenir à distance un animal de la taille d'un tyrannosaure, mais elle s'avérerait peut-être suffisante pour en dissuader de plus petits de venir chasser des proies faciles.

Il repéra Becks parmi les silhouettes qui s'activaient dans le camp, toute vêtue de noir, avec son crâne qui, au bout d'une semaine, n'avait plus l'air d'une coquille d'œuf, ses cheveux ayant commencé à repousser.

– Becks ! appela-t-il.

Elle se tourna vivement vers lui, et, par sa posture, il comprit qu'elle se tenait prête à agir. Tous les autres se retournèrent.

Liam vit Juan et Leonard se jeter sur leur lance. Sa voix stridente avait dû retentir comme un cri d'alarme. M. Kelly mit la main sur son canif, dans une poche de son pantalon ; M. Whitmore s'empara d'une de leurs hachettes.

Le temps que Liam atteigne le feu de camp, hors d'haleine, transpirant sous l'effort, chacun se tenait fermement, armé et prêt à défendre la palissade.

– Qu'est-ce qui se passe ? le pressa M. Kelly. Une bête s'approche ?

Liam jeta un regard à la ronde. Leurs yeux étaient écarquillés et certains avaient l'air terrifiés. Tous le dévisageaient, puis scrutaient le fond de la clairière d'où il avait surgi, comme si le diable en personne était à ses trousses.

– Qu'est-ce qu'il y a, mec ? demanda Jonah.

– Ta voix indiquait une menace, précisa Becks.

Liam secoua la tête.

– Ah ! Mais c'est pas du tout ça. C'est juste que je viens d'avoir une idée !

– Tu es en train de nous parler de *fossiles*, expliqua Franklyn. Les fossiles, ce ne sont même pas

les empreintes originelles, mais juste des empreintes d'empreintes : des sédiments qui ont rempli la trace, puis se sont solidifiés pendant des milliers d'années.

– Oui, mais ça reste une *marque* qui a survécu pendant tout ce temps, une impression de la marque originelle.

– C'est sûr, dit Franklyn avec une moue. Vu comme ça...

M. Kelly secoua la tête.

– Et c'est tout ? C'est comme ça que vous comptez communiquer avec votre « agence » ? En laissant une marque au Crétacé en espérant qu'un chercheur de fossiles tombera dessus ?

Liam haussa les épaules, exaspéré. Il se mit à contempler le feu.

– Et moi qui croyais que vous et la fille-robot, vous aviez au moins un transmetteur, un truc sérieux pour les guider jusqu'ici, continua M. Kelly.

Becks fit non de la tête.

– Pas de transmetteur.

Liam leva la main pour la faire taire.

– C'est comme ça, M. Kelly. Je ne peux rien y faire.

Laura se mordilla les lèvres.

– Ça... ça ne nous laisse pas trop d'espoir, quand même : un message dans le sol, qui survivrait, intact, pendant des millions d'années ?

– Qui survivrait tout ce temps, renchérit Juan, et qui ne serait découvert qu'après, mec. C'est quoi, nos chances ?

Liam haussa une nouvelle fois les épaules.

– On peut sans doute les augmenter.

Il fixa soudain Franklyn.

– On sait où ont été découverts les premiers fossiles, je crois. Officiellement, je veux dire.

M. Whitmore et Franklyn échangèrent un regard.

– Eh bien oui..., dit le professeur. Tout le monde sait où les premiers fossiles de dinosaures ont été découverts aux États-Unis.

Franklyn approuva.

– Au Texas, bien sûr ! Ici, au Texas.

Derrière ses lunettes en cul de bouteille, ses yeux s'agrandirent subitement.

– Oui, c'est ça, je me souviens ! Dinosaur Valley ! C'est bien ça, M. Whitmore ?

Ce dernier acquiesça.

– Mais oui, tu as raison, Franklyn. C'est près de Glen Rose, au Texas.

– Glen Rose, répéta Liam en levant les épaules. Et c'est loin ?

L'expression cynique et dédaigneuse qui figeait jusque-là le visage de M. Kelly sembla fondre.

– En fait, pas si loin des labos de l'ITRAE : quatre-vingt-dix kilomètres, à peu près.

– Dinosaur Valley National Park, poursuivit M. Whitmore. C'est une zone protégée, un site important. Au début des années 1900, il me semble, certains des premiers fossiles ont été découverts près du lit d'une rivière, là-bas. Il y en avait beaucoup.

– C'est la rivière Paluxy, ajouta Franklyn. On pense qu'elle faisait partie d'une mer au Crétacé.

Liam regarda M. Whitmore, puis Franklyn.

– Alors on peut y aller, non ? Vous savez où c'est exactement ?

Tous deux secouèrent la tête.

– Pas vraiment, regretta M. Whitmore. Comment pourrait-on le savoir ?

Il balaya la jungle d'un geste large.

– Le paysage est totalement différent. Disons que c’est quelque part par là, dit-il en riant.

– Moi je sais comment cet endroit est relié aux labos de l’ITRAE, dit M. Kelly.

Les autres le dévisagèrent soudain.

– Je viens tous les jours en voiture de Glen Rose, expliqua-t-il. C’est là que j’habite. Je passe tous les jours devant les panneaux de Dinosaur Valley quand je prends l’autoroute. C’est juste à la sortie de la ville, à un bon kilomètre au nord.

– Je dispose des géocoordonnées de la ville de Glen Rose, assura Becks.

Liam la regarda.

– C’est vrai ?

– Bien sûr. Ça fait partie des données que Maddy Carter a téléchargées avant notre départ. Je dispose de toutes les cartes topographiques du Service géologique pour l’État du Texas.

Les yeux de Liam se mirent à briller dans la lumière du feu de camp.

– Alors on peut le faire.

Il les regardait tout en essayant de rassembler, à toute vitesse, les éléments de ce qui commençait à ressembler à un plan.

– Donc, en théorie, Becks, tu peux nous conduire tout droit à l’endroit qui deviendra un jour Dinosaur Valley ?

– Affirmatif.

– Et puisqu’on sait que des chercheurs de fossiles vont en trouver plein dans les années 1900, comme vous l’avez dit, M. Whitmore, on pourrait en laisser ?

– J’imagine que...

– Négatif, dit Becks, coupant la parole à M. Whitmore.

Elle comprenait maintenant où Liam voulait en venir.

– Cela représente un risque élevé de contamination.

Liam, frustré, serra les dents.

– Allons Becks, il faut bien casser quelques œufs, pour sûr !

Elle inclina la tête.

– Casser des œufs ?

– Tu sais, euh... Comment on dit ? « On ne fait pas d’omelette... » On va juste laisser un message pour qu’on nous trouve. Alors, c’est vrai, ça va entraîner plein de nouveaux problèmes de contamination. Mais on a une chance d’être sauvés, de permettre à ces gens de rentrer chez eux, à leur place et ensuite... ensuite on réglera ce petit problème.

– Cette action introduit une troisième source indépendante de contamination.

Becks posa un regard froid sur la petite assemblée autour du feu avant de reprendre.

– Il existe pour le moment deux sources potentielles de contamination temporelle : l’une en 2015 – l’absence d’Edward Chan –, l’autre, dans cette époque-ci – la présence d’humains là où il ne devrait pas y en avoir. L’une ou l’autre de ces sources de contamination, ou les deux, pourrait déjà très probablement provoquer d’importantes ondes temporelles dans le futur.

– Et si... commença Jonah.

Il renonça presque lorsque toutes les paires d’yeux se posèrent sur lui. De toute évidence, ce n’était vraiment pas le moment de sortir une ânerie. Mais il poursuivit quand même. Ça lui semblait être une idée judicieuse.

– Et si on laissait un message qui serait pour ainsi dire *trop* important pour devenir public ?

Les autres l’examinaient en silence. Comme personne ne le sommait de se taire, il précisa sa pensée.

– Je veux dire, qui serait étouffé, comme Roswell par exemple.

Liam haussa les épaules.

– Roswell ? C'est quoi ça, encore ?

M. Kelly laissa échapper un rire sec.

– Un ovni se serait écrasé en 1947 à Roswell, au Nouveau-Mexique. Les conspirations de dingues adorent cette histoire. D'après eux, c'était une vraie soucoupe volante venue d'une autre planète, qui transportait de véritables extraterrestres.

Laura aperçut la moue embarrassée de Liam.

– Des petits hommes verts, clarifia-t-elle.

– De toute façon, continua M. Kelly, c'était très probablement le crash d'un avion d'essai. Malgré ça, il y a encore des cinglés qui veulent libérer les petits hommes verts de leurs années d'emprisonnement et d'expérimentation médicale.

– Mais comment être sûr que ce n'est pas vrai, M. Kelly ? grimaça Jonah. C'était peut-être un avion, peut-être un vaisseau extraterrestre, mais on ne le saura jamais à cause des paranos du gouvernement qui gardent le secret.

– Oh, allons, jeune homme ! Tout cela n'est qu'un ramassis de...

Liam interrompit M. Kelly d'un geste.

– Une minute, attendez ! Je pense que Jonah n'a pas tort.

Il se gratta la joue, absorbé un instant par ses pensées.

– Écoutez, ce qui se passe c'est que les gens du gouvernement... de votre gouvernement... Bon : si quelqu'un, comme vous et moi, découvrirait un fossile qui impliquait l'existence d'une chose aussi incroyable que les voyages dans le temps, et s'il allait le leur dire, qu'est-ce qu'ils feraient ?

– Tu rigoles ? intervint Juan. Ils se précipiteraient pour régler ça tout de suite en envoyant les services secrets, les rabat-joie de la mère Patrie avec leurs costumes, leurs lunettes noires, et tout le tralala.

– Je vous jure, enchaîna Jonah, en regardant M. Kelly, que celui qui le trouverait finirait comme par hasard par avoir des problèmes. Ça se passe toujours comme ça. En fait, tous ceux qui savent, ou connaissent quelqu'un qui sait, finissent par se faire tuer, à Guantanamo ou ailleurs. D'une façon ou d'une autre, on se débrouille toujours pour qu'il n'y ait plus personne pour en parler.

– C'est bien ce que je pensais, conclut Liam. Ça resterait secret. Donc ça n'entraînerait aucune modification importante. On n'en parlerait nulle part. Personne n'en saurait rien.

Derrière ses pupilles qui se rétrécissaient, il devina que l'unité centrale de Becks peinait à traiter cette information et cherchait sans doute un pourcentage de probabilités.

M. Whitmore acquiesça.

– C'est vrai, c'est comme ça que les services de renseignements travaillent, en restant de marbre et en ne cédant jamais. Vous savez quelque chose ? Gardez-le pour vous. Vous avez un tuyau sur l'ennemi, disons, sur les Russes, ne changez pas un iota à votre comportement. Agissez normalement pour que l'ennemi ne se doute jamais que vous détenez une information à son sujet.

– Exactement ! reprit Liam. Comme pendant la Seconde Guerre mondiale. J'ai lu quelque chose sur les codes Enigma et tout le reste, et comment les Américains et les Anglais ne pouvaient parfois pas réagir aux messages allemands qu'ils avaient interceptés, sous peine que les Allemands comprennent qu'ils avaient décrypté leurs codes secrets.

Il posa les yeux sur la boue, à ses pieds. Il venait inconsciemment d'y dessiner une spirale avec son orteil gauche.

– Je ne sais pas encore quel genre de message on peut écrire, mais il nous faudrait quelque chose

qu'ils garderont secret. Et, surtout, qu'ils devront porter directement à notre Base.

– Cela risque de compromettre la confidentialité de l'agence, prévint Becks.

Liam haussa les épaules.

– Je sais, mais ça, c'est un autre problème qu'on réglera plus tard, d'accord ?

Elle se renfrogna.

– Cela viendra encore contrarier le protocole.

– Eh bien, tu rejetteras la faute sur moi à notre retour, rétorqua-t-il en souriant.

Le groupe médita le plan de Liam en silence pendant un instant, tandis que le feu crépitait et sifflait.

– Je trouve ton idée pas mal, lança M. Lam. J'en suis.

Quelques-uns approuvèrent d'un signe de tête.

– Bon, parfait, finit par articuler Liam.

Cela faisait du bien d'avoir un plan, même s'il était encore à l'état d'ébauche.

– Becks, on va devoir leur dire où on est. Il faut que ce soit le plus précis possible. Donc je te laisse faire tous les calculs que tu voudras pour ça.

Elle opina lentement :

– Affirmatif.

– Et ce serait bien de prévoir aussi un repère à l'endroit exact où on a atterri, non ? Quelque chose de mobile. Comme ça, s'ils – il se reprit – *quand* ils auront notre message et une idée de la période où commencer à sonder la densité, quelque chose bougera constamment pour faire du mouvement, une perturbation...

– Correct.

– Tu veux dire, comme une éolienne par exemple ? demanda Ranjit.

Becks acquiesça.

– Affirmatif. Un tel système conviendrait.

– Et il va nous falloir de quoi préparer l'expédition pour rejoindre Dinosaur Valley : de la nourriture, de l'eau, des armes, tout ça.

Liam balaya le groupe du regard.

– Et, enfin, il faudra que quelqu'un reste là pour s'occuper du campement et relever le pont quand nous serons partis.

– Et pour assurer la maintenance du système d'interférence de la densité, ajouta Becks. Il doit fonctionner constamment. Sans interruption.

Liam jeta un œil par-dessus son épaule, au milieu de la clairière où ils avaient débarqué une semaine plus tôt.

– Tu as raison. Ça serait une très mauvaise nouvelle pour nous si un balayage de densité était effectué ici alors que nous n'y sommes plus !

Le sourire de Liam était contagieux et gagna ses compagnons.

Il fixa Becks.

– Ça te paraît acceptable, comme plan ?

Elle branla lentement la tête.

– Il bénéficie d'une faible probabilité de réussite...

Elle sourit, pas trop mal cette fois.

– ... mais il est réalisable, Liam O'Connor.

CHAPITRE 34

2001, NEW YORK

Sal regarda vivre le monde qui l'entourait. « Son » monde, c'est ainsi qu'elle le concevait : Times Square, New York, 8h30 du matin, mardi 11 septembre 2001.

Elle le connaissait si bien, désormais ! Tout ce qui composait ces rues et tout ce qui devait s'y dérouler à ce moment précis lui étaient familiers. Par exemple... Son regard se promena autour d'elle. Ce couple de personnes âgées en jogging, soufflant doucement, côte à côte ; le coursier en scooter, les bras chargés de paquets – il en fait tomber un et vérifie d'un coup d'œil que personne n'a remarqué sa maladresse ; deux filles blondes partageant des écouteurs, et riant ensemble de la même chose.

Sal sourit.

Jusqu'ici, tout est normal.

Il y avait aussi le petit groupe de touristes japonais, devant le restaurant TGI Friday's au coin de la 192^e Ouest et de la 46^e Rue, en train de feuilleter fébrilement leur guide de conversation pour vérifier comment commander des cafés et des bagels à la moutarde pour leur petit déjeuner.

Ses yeux glissèrent sur les affiches surplombant Times Square : Shrek et Donkey, Mikey et Sully. Et celle de *Mamma Mia* !

En remontant lentement la rue jusqu'à son banc préféré, elle aperçut son clochard préféré qui passait toutes les poubelles en revue, sur son chemin, en poussant un caddie.

Elle renifla l'air tiède du matin ; ça sentait le gaz d'échappement, mêlés à un léger parfum de bacon et de saucisses. Encore une fois, tout était normal : l'odeur d'une ville qui se presse et se prépare à commencer une journée de travail.

– Mon monde, chuchota-t-elle.

Mais cette apparence de normalité était une maigre consolation. Si « son » monde n'avait pas encore changé, si nulle trace de la moindre différence n'était encore détectable, cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose : Liam et les autres n'avaient toujours pas provoqué de modification dans l'époque – quelle qu'elle fût – à laquelle ils avaient atterri. On pouvait en tirer deux conclusions : soit ils se montraient incroyablement prudents et s'étaient débrouillés pour éviter toute contamination, soit...

– Soit ils ne sont arrivés nulle part, murmura-t-elle.

Morts, mis en pièces par le rempart d'énergie, par l'explosion qu'ils avaient provoquée. Ou

perdus dans le chaos ? Foster lui avait parlé de cet endroit que, même dans ses visions les plus cauchemardesques, il était difficile de se représenter.

Maddy était revenue de son petit tour. Elle n'avait pas trouvé Foster – Sal l'avait bien prévenue –, mais elle avait repris confiance. Elle espérait maintenant qu'avec ou sans le vieil homme ils ramèneraient bientôt Liam et le clone à la maison. Sans se l'expliquer, elle s'attendait à ce que, une fois la bulle réinitialisée, de retour au lundi matin, la première chose qu'elle entendrait serait des coups frappés à la porte de l'arche. Quelqu'un se tiendrait là, dehors, peut-être un peu gêné, hésitant. Dans sa main, cette personne tiendrait un objet, tout droit venu du passé. Et, sur cet objet, elle reconnaîtrait l'écriture en pattes de mouche de Liam.

Sal se demandait pourquoi Maddy était si sûre de ce scénario, si sûre que la solution à leur petit problème temporel allait se présenter à leur porte, tel le courrier du matin.

Maddy aspira bruyamment une gorgée de son troisième Dr Pepper avant de le reposer, sur le bureau, à côté de deux autres cannettes vides. Elle sentit intérieurement le coup de fouet donné par le sucre. Elle fit tourner la chaise à roulettes d'un côté puis de l'autre en l'approchant du bureau.

– Alors ? dit-elle. Qu'est-ce que tu en penses, Bob ?

> **Ton raisonnement est logique. Cependant, la copie de mon IA mettrait Liam en garde contre ce plan.**

– Bien sûr... parce que c'est un protocole gravé sur ton disque dur.

Le curseur clignota quelques secondes.

> **Mais aussi à cause du risque que l'emplacement de la Base opérationnelle soit découvert.**

– Mais Liam le ferait quand même, non ? Il passerait outre ton avertissement ?

> **Je ne peux pas répondre à cette question, Maddy.**

– Allez, vas-y, tu le connais mieux que moi ou Sal.

> **Il lui est déjà arrivé de rompre des protocoles. Il peut avoir parfois des réactions impulsives.**
Maddy sourit.

– C'est pas faux.

Elle prit de nouveau sa cannette et avala une gorgée pétillante.

– Donc, si quelqu'un dans l'Histoire trouve un message de lui... il faudra faire le ménage, j'imagine.

> **Cela dépendra de la personne qui découvre le message et de l'époque d'origine de cette personne.**

– Bon, mettons qu'il soit quelque part, ce message, ou plutôt à un moment donné au Texas. N'importe qui pourrait le récupérer, un Apache – ou un cow-boy – un... je ne sais pas moi, peut-être un soldat de la guerre de Sécession, un foreur de pétrole ou un gamin qui zone près de l'autoroute à la sortie du collège. Ça pourrait vraiment être n'importe qui.

> **Tu pars du principe qu'ils n'ont voyagé que cent ou deux cents ans en arrière. Ils peuvent tout aussi bien être dans le Texas d'avant l'arrivée des colons, ou même d'avant l'arrivée des Amérindiens.**

– Tu n'aurais pas un moyen pour connaître au moins l'époque où ils sont ?

> **Négatif. Toutefois, la copie de mon IA pourrait comparer la densité de particules de tachyons aux alentours de l'explosion et au point d'arrivée. Leur déperdition est constante, ce qui nous donnerait une indication assez juste du moment où ils se trouvent.**

Elle fixa l'écran.

– C’est vrai ?

> **Affirmatif. Tout va dépendre de la pertinence de cette analyse.**

Si Bob avait raison et qu’ils réussissaient à obtenir un repère temporel, le seul plan d’action possible pour Liam et le clone serait d’envoyer un message à Maddy. Ils étaient assez intelligents pour en arriver à la même conclusion qu’elle.

– J’ai comme le sentiment que ça va bien se passer.

> **J’espère que tu as raison, Maddy.**

Elle approuva. Elle aurait aimé n’avoir qu’un millième de l’attitude insouciante et décontractée de Liam. Elle avala une grande gorgée de sa boisson.

– On va mettre un peu de musique... Ça fait peur ici, on se croirait dans un cimetière !

> **Je dispose d’une importante base de données en ce domaine. Qu’est-ce qui te ferait plaisir musicalement ?**

– Un truc qui envoie... Disons du rock.

> **Clarifie « qui envoie » et « rock ».**

– Bon alors, fais-moi écouter un truc qui bouge !

> **Je peux analyser les documents audio dans ma base en fonction des rythmes par minute, des ondes de fréquence, du volume, du nombre de fois où ils ont été passés...**

– OK, OK, coupa-t-elle. Fais ça... Analyse le nombre de fois où ils ont été passés. Donne-moi quelque chose que l’équipe précédente aimait écouter.

> **Affirmatif.**

Elle entendit son disque dur bourdonner doucement. Un instant plus tard, les haut-parleurs crachèrent un rythme de batterie bien lourd.

> **Est-ce acceptable ?**

Elle se détendit et posa les pieds sur le bureau. Elle aimait beaucoup ce qu’elle entendait ; ça ressemblait un peu à Nine Inch Nails, à Marilyn Manson... et un peu aux Red Hot Chili Peppers.

– Ouais, cool. Ça, ça me plaît.

La musique résonnait dans l’arche, se répercutant contre les murs de brique. Maintenant, l’endroit avait l’air un peu plus vivant.

CHAPITRE 35

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam observa Becks et les autres tandis qu'ils abaissaient le pont. Il s'étonna de la solidité de la corde qui ne menaçait pas encore de craquer, ni même de s'effiloche, bien qu'on ait déjà soulevé le tronc une dizaine de fois. Celui-ci émit un bruit sourd contre les rochers sur l'autre rive, fléchissant et rebondissant alors qu'il se mettait en place.

– C'est bon ! cria-t-il par-dessus le rugissement de la rivière. On y va !

Les premiers commencèrent à avancer prudemment sur le pont en traînant des pieds, trempés par l'eau qui giclait par en dessous. Ils étaient douze. Les quatre derniers membres du groupe demeuraient pour tenir le camp : Joseph Lam et Jonah Middleton, Sophia Yip et Keisha Jackson. M. Lam, qui était le seul adulte, était le responsable. Becks s'était assurée qu'il avait bien compris l'importance de faire tourner sans arrêt l'« éolienne ».

Il s'agissait d'une barre transversale en équilibre sur un poteau, dont chaque moitié était comme les deux plateaux d'une balance. L'un d'eux était relié à un sac à dos qui perdait rapidement tous ses galets. Quand le sac était vide, cela déséquilibrait la barre transversale qui se mettait à osciller en l'air à rythme régulier. Au bout de quelques heures, le sac à dos devait être à nouveau rempli afin de maintenir le mouvement de balancier. Ils ne pouvaient pas se permettre de le laisser s'arrêter.

M. Lam avait bien compris son rôle : « entretenir une pulsion de métronome pour inscrire un mouvement dans l'espace ». Becks l'avait également briefé sur les signes annonciateurs d'un scan de la densité : de la chaleur, un brusque saut de température localisé – d'environ dix degrés – et un léger chatolement. S'il se produisait bel et bien un scan pendant leur absence, avait-elle ajouté, il y en aurait sans doute un autre tout de suite après pour « vérifier une seconde fois » l'interférence rythmique. Tant que le balancier était en mouvement, reproduisant le même motif artificiel, il pouvait s'attendre à tout moment à ce qu'une fenêtre temporelle d'environ deux mètres de large émerge de ce chatolement pour venir les chercher.

M. Lam les avait assurés qu'il mettrait en place un roulement pour que la machine ne s'arrête pas de tourner, puis il leur avait souhaité bonne chance.

Ils avaient consacré plusieurs jours à préparer leur voyage. Quatre-vingt-dix kilomètres en direction du nord-est et ils n'avaient aucune idée du type de terrain qu'ils allaient devoir traverser. Cela pouvait être de la jungle tout le long, ou du désert. C'était la raison pour laquelle chacun d'eux transportait dans son sac à dos plusieurs bouteilles en plastique remplies d'eau potable. Ils avaient aussi des vivres, des morceaux de poisson grillé enveloppés dans de grandes feuilles, attachées avec

des lianes. Ce serait suffisant pour tenir quelques jours. Avec un peu de chance, ils parviendraient à se constituer de nouvelles réserves en chemin.

M. Kelly avait traversé le premier ; la main tendue, il accueillait le suivant.

Chacun était désormais armé soit d'une lance, soit d'une hachette improvisée, soit des deux. Juan avait même confectionné trois arcs, étonnamment réussis, avec des branches solides, ainsi qu'un carquois plein de flèches taillées dans du bambou. L'empennage, lui, provenait de fines bandelettes d'écorce. Les flèches s'étaient avérées de piètre facture, volant en éclats contre les troncs durs. En revanche, l'une d'elles avait percé l'épaisse carcasse d'un énorme poisson, le traversant presque de part en part.

Liam se demanda si une volée de ces flèches ferait plus qu'agacer un tyrannosaure, s'ils en croisaient un. Quatre-vingt-dix kilomètres. Il espéra que le terrain qu'ils s'apprêtaient à traverser serait aussi dépourvu de monstres préhistoriques que la jungle l'avait été jusque-là. Hormis ces affreux poissons et le cadavre sanglant découvert une semaine plus tôt, les seuls animaux qu'ils avaient rencontrés étaient des libellules de la taille de mouettes et des punaises aussi grosses que des rats. Pourtant, la nuit, la jungle résonnait des appels étranges et obsédants d'une foule de créatures inconnues.

Les autres avaient presque tous franchi le pont, maintenant, trempés par la rivière et par l'effort dans l'humidité et la chaleur de la jungle. Becks était la dernière à traverser. Elle marchait prestement, sûre d'elle sur le tronc souple. Elle démontrait un équilibre parfait, sans aucune peur de tomber dans les turbulences écumeuses.

Liam la regardait d'un air sombre. Il était jaloux d'elle, qu'elle ne connaisse pas la peur, ne soit pas tenaillée non plus par une sensation de terreur chaque fois qu'ils percevaient des pas lourds, trop proches, dans la jungle obscure, sans parler du fait qu'il ne pouvait rien laisser transparaître de ces émotions. Un sourire bête, un signe décontracté de la main était tout ce qu'il se permettait de montrer aux autres, chaque fois qu'il aurait plutôt eu envie de sangloter. Il aurait préféré par exemple ne pas voir le cadavre de l'animal dans la clairière, car ce cadavre signifiait qu'ils partageaient la jungle avec des bêtes qu'ils pouvaient rencontrer à tout moment.

Au bout du tronc, Becks sauta sur la rive boueuse à côté de Liam.

– Es-tu prêt à continuer, Liam O'Connor ?

Il inspira fortement entre ses dents et embrassa du regard le reste du groupe. Ils attendaient tous qu'il prenne les rênes.

– Tu as bien dit au nord-est, Becks ?

Les paupières de Becks clignèrent une fois tandis qu'elle consultait ses données internes.

– Trois cent onze degrés magnétiques, prononça-t-elle.

Elle montra du doigt une épaisse zone arborée devant eux.

– Dans cette direction.

– Très bien, dit Liam en empoignant sa lance des deux mains.

Il jeta un œil aux quatre compagnons qu'ils laissaient de l'autre côté de la rivière, puis il mit ses mains en porte-voix et leur cria :

– Je me prendrai une *stout* en rentrant pour fêter ça !

Ils penchèrent la tête et parurent désorientés. De même que tous les autres de ce côté-ci de la rive.

– Une *stout*. Une *ale*, si vous préférez, reprit-il. Vous connaissez ?

M. Whitmore se gratta la barbe, songeur.

– Vous voulez dire une « bière » ?

Liam opina :

– Vous, les Américains, vous ne savez pas ce que c’est qu’une bonne bière.

L’homme haussa les épaules.

– J’ai bu une Guinness, une fois.

Becks secoua gravement la tête.

– Liam O’Connor, nous ne disposons pas de boissons alcoolisées au campement. Par conséquent, tu ne pourras pas boire une *stout*.

– C’est pas grave, soupira-t-il. J’essayais juste d’être drôle. Laisse tomber.

– Affirmatif.

Becks leva les yeux. Le soleil pointait entre les plus hautes branches des arbres, illuminant le ciel du matin d’une myriade de rayons étoilés.

– Nous bénéficions de neuf heures et quart de lumière avant le prochain lever du soleil.

– Alors on se remue, tout le monde ! lança Liam. On a beaucoup de route à faire.

Griffe-Brisée les regarda se mettre en route, à deux pas de lui, puis s’enfoncer dans la jungle. Il était frappé par la mauvaise vue des Créatures-Nouvelles aux petits yeux. Il aurait pu facilement les toucher depuis le monticule d’herbes derrière lequel il était tapi.

Le reste de la meute s’éparpillait dans son dos, parmi les bosquets de fougères, derrière les minces troncs d’arbres qui bordaient la rivière. Autant de mâles qu’il avait de dents dans la bouche étaient partis chasser avec lui. Quant aux femelles et aux jeunes mâles, ils restaient prudemment en arrière, cachés dans la jungle.

Griffe-Brisée s’efforçait de comprendre. Peut-être que ces créatures les avaient repérés, mais que, pour quelque obscure raison, elles cachaient leur réaction. Encore un motif de prudence. Mieux valait se méfier d’eux et des bâtons qu’elles portaient et qui piégeaient si facilement les créatures de la rivière.

Et puis il y avait ces nouvelles choses. Des bouts de bois incurvés, dont les extrémités étaient reliées entre elles par une solide tige de plantes grimpantes. Il se demandait à quoi elles servaient.

Les créatures passèrent, hésitantes et maladroitement, en faisant beaucoup de bruit. Elles s’engagèrent sur la pente légèrement inclinée le long de la rivière, puis disparurent dans l’épaisseur de la jungle. Les autres tirèrent sur une autre longueur de corde. Saisi d’effroi, il assista à la remontée du tronc par-dessus les eaux, accompagnée de soubresauts et de tremblements. Le tronc s’élevait à une vitesse surprenante, lui rappelant les habitants de la plaine qui levaient leur tête au bout de leur long cou après s’être désaltérés dans un point d’eau.

Il comprenait cette chose-là, maintenant. Il en comprenait le but.

Un passage par-dessus les eaux dangereuses. Un passage que l’on peut élever et abaisser à volonté.

Il remarqua les yeux jaunes et intenses, ici et là : ceux des membres de sa meute. Eux aussi regardaient l’arbre qui semblait s’élever de lui-même. C’était une bonne chose. Ils devaient se rendre compte par eux-mêmes combien il fallait se défier de ces nouveaux arrivants, malgré leur apparence si inoffensive.

Griffe-Brisée émit un doux grognement et les yeux jaunes disparurent. La meute, telle une brume matinale se dissipant dans la chaude lumière du levant, s’évapora soudain dans la jungle.

CHAPITRE 36

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

En milieu d'après-midi, ils avaient presque atteint le sommet de la montagne – couverte de jungle –, dont ils avaient entamé, à l'aube, la difficile ascension. À travers des trous dans le feuillage, Liam avait entraperçu devant eux une arête ébène. Il avait pensé un instant la contourner, mais cela leur aurait coûté plusieurs jours. Il décida qu'ils continueraient à gravir le flanc de la colline et s'attaqueraient à la crête. Au moins, une fois de l'autre côté, il n'y aurait plus qu'à descendre.

Devant eux, à présent, sur les hauteurs, la jungle s'éclaircissait, laissant la place à de petits arbres atrophiés qui tentaient de s'enraciner sur un sol de schistes et de graviers, entre des touffes d'herbe drue. Becks fit irruption dans la lumière.

Liam remarqua que son dos, tendu de muscles, était parfaitement sec.

Mais ils ne transpirent jamais, ces clones ?

Liam était trempé. Pas un centimètre de sa peau qui n'était pas lustré de sueur. Le sel qui gouttait de sa frange lui brûlait les yeux.

Derrière lui, Franklyn et M. Whitmore discutaient toujours. Ils n'avaient pas arrêté depuis qu'ils avaient quitté le camp, un jacassement incessant, sur tous les sujets possibles concernant la préhistoire. Certes il était rassurant que le groupe ait ses experts en la matière, mais Liam aurait volontiers payé un salaire entier de steward pour qu'ils se taisent ne serait-ce que cinq minutes.

M. Whitmore tamponnait son front en sueur.

– J'aimerais bien savoir pourquoi on n'en a pas encore vu. L'ère mésozoïque était favorable aux plus grandes espèces. Ce que je veux dire...

– Ne me parlez pas comme à un enfant, M. Whitmore. Je sais déjà tout ça. Je sais que c'était l'ère la plus peuplée, que le Crétacé est l'époque des dinosaures proprement dite.

L'enseignant hocha la tête.

– Si je peux me permettre, *Crétacé Park* aurait été moins accrocheur pour le film !

– Mais au moins, ça aurait été plus juste, répondit Franklyn. Vous ne trouvez pas ça curieux ? Dinosaur Valley n'est pas si loin, et les bords de la rivière Paluxy sont recouverts de fossiles. Comment ça se fait que la jungle de cette vallée soit quasi déserte ?

La voix de Franklyn trahissait sa déception.

– On est à l'époque idéale pour voir absolument toutes les espèces classiques, continua-t-il : tyrannosaures, ankylosaures, stégosaures, tricératops, et on n'en a rencontré aucun.

– Peut-être que la jungle n'est pas favorable aux gros animaux ?

– Mais si, justement ! répliqua Franklyn. C'est un paradis nutritif pour les herbivores. Et là où il y a des herbivores, il y a forcément des carnivores. Cette jungle devrait en être remplie.

– Eh bien, en tout cas, ajouta M. Whitmore en jetant un coup d'œil à la pente, devant eux, et à sa végétation clairsemée sous les contours déchiquetés de la crête, il n'y a plus de jungle maintenant.

Ils quittaient à présent la verdure luxuriante pour un monde essentiellement gris-brun, composé d'ardoise et de galets. En amont, la pente rejoignait une falaise brisée, à la paroi tapissée d'éclats d'ardoise acérés. Becks en entreprenait déjà l'ascension, progressant rapidement, d'une prise à l'autre. M. Whitmore l'observa tandis qu'elle se hissait en haut de l'à-pic sans aucune difficulté apparente.

Becks, la fille-robot. Maintenant, ça ne faisait plus de doute pour personne qu'elle était un robot. Après l'avoir vu pratiquement embrocher Laura, comme un de ces énormes poissons – si Liam n'était pas intervenu, elle les aurait tous tués, l'un après l'autre –, aucun d'entre eux ne pouvait lui faire entièrement confiance.

Les pieds de M. Whitmore glissèrent sur le schiste alors qu'il gravissait tant bien que mal la dernière cinquantaine de mètres qui le séparaient de la falaise. Il y rejoignit Liam.

– On... on va... haleta M. Whitmore, comme un asthmatique, en essuyant la sueur de ses sourcils.

Il leva les yeux sur la paroi rocheuse.

– On va escalader... ça ? Il n'arrivait pas à reprendre son souffle.

– Oui ! confirma le garçon.

– Je... je...

Liam secoua la tête en laissant glisser à terre son sac à dos.

– On n'a pas vraiment le choix, M. Whitmore. C'est par là qu'on doit passer.

Inquiet, le professeur avala sa salive.

– Euh, comment dire... l'altitude, ce n'est vraiment pas mon fort.

– Ne vous inquiétez pas. Becks peut vous aider, si vous voulez.

Franklyn souffla et peina sur les derniers mètres en butant contre des bouts d'ardoise.

– Si elle veut me porter, je suis partant, dit-il. Je suis mort.

Liam leva les yeux sur la paroi. Becks était déjà en haut. Pour s'équilibrer, elle appuyait ses jambes contre un rocher qui affleurait. Elle tira le lourd rouleau de corde par-dessus son épaule, en sécurisa une extrémité en l'enroulant autour de sa taille, et lança le reste qui valdingua contre l'ardoise sur plusieurs dizaines de mètres.

Liam regarda les autres qui franchissaient à leur tour les derniers mètres du flanc de la montagne. Derrière eux, il apercevait le tapis vert de la jungle dévalant la pente escarpée qu'ils venaient de gravir jusqu'à la vallée. Il lui sembla apercevoir le léger étincellement d'argent de la rivière qui serpentait à travers la luxuriance couleur émeraude, puis il la vit. Un petit ovale d'un vert plus clair, pas plus gros qu'un ongle : leur clairière.

– Je suis prête ! cria Becks.

Ils étudièrent la paroi d'un air sombre : une vingtaine de mètres de hauteur, taillée à coups de serpe, aux arêtes tranchantes, qui promettait d'empaler ou au moins de mettre en pièces le premier malchanceux qui tomberait.

– Allez, ne faites pas vos poules mouillées ! lança Becks.

Liam s'aperçut qu'elle souriait.

Elle essaie d'être drôle, c'est ça ?

– Cot, cot, cot, ajouta-t-elle de sa voix monocorde.

Liam secoua la tête, mit les mains sur ses hanches et sourit à son tour.

– Alors Becks, je vois que tu as découvert le sens de l’humour !

– J’ai appris en observant, Liam. Je suis maintenant capable de livrer quelques réponses drôles de base.

– Bien joué ! lui cria-t-il.

– Vous êtes des poules mouillées, cot, cot, cot, répéta-t-elle. On sentait comme une fierté dans sa voix.

Ce n’est pas super drôle, pensa Liam en remarquant les visages soucieux autour de lui. Mais, au moins, elle essaie de s’humaniser.

– Tu es sûr qu’elle va bien ? s’assura Juan.

Liam haussa les épaules.

– C’est la première fois qu’elle plaisante. Ne t’inquiète pas, elle va bien. Becks ! Je crois qu’il vaut mieux que tu gardes tes blagues pour plus tard. Là, tu fais un peu peur à tout le monde !

Le visage du clone se tendit.

– Affirmatif.

– Bon.

Il se retourna vers les autres.

– Qui veut commencer ?

Il n’y eut pas réellement de bousculade.

Liam fut le dernier à monter.

Tandis que Becks le hissait jusqu’à la corniche, il s’aperçut qu’elle avait l’air exténuée. En fait, c’était même la première fois qu’il la voyait ainsi. Complètement fourbue.

– Ça va, Becks ?

– Recommandation : je dois consommer des protéines et me reposer quelques heures, déclara-t-elle.

Ses yeux gris croisèrent un instant les siens. Il se demanda s’il n’y distinguait pas une lueur de reconnaissance pour s’être informé de son état.

– Pas de problème, l’encouragea-t-il, en lui donnant une petite tape sur l’épaule. Je crois qu’un repos s’impose pour nous aussi. Et si on installait le camp ici pour la nuit ?

Becks évalua un moment sa proposition, en considérant les alentours.

– C’est un endroit acceptable.

– OK, je vais le dire aux autres.

Les autres s’étaient rassemblés de l’autre côté pour mieux apercevoir la crête. D’où il était, il n’apercevait que le ciel d’un beau bleu. Dans le lointain, un banc de nuages mal équilibré, telle une enclume géante, flottait sur l’horizon.

– Qu’est-ce qui se passe ? Vous voyez quelque chose ? demanda Liam.

Il arriva à leurs côtés, bousculant de ses pieds poussière et cailloux.

– Oh... ça alors ! émit-il d’une voix qui vibra légèrement.

– Tous les dinosaures que tu rêvais de voir sont là, mon petit gars, dit M. Whitmore à Franklyn.

Le long d’une pente douce, le gris du schiste cédait peu à peu la place à une interminable plaine verdoyante, parsemée d’îlots de jungle. De grands arbres à feuilles caduques étaient drapés de plantes grimpantes sur lesquelles ils avaient fini eux-mêmes par s’appuyer. Autour des îlots, des hordes d’énormes animaux que Liam n’aurait pas su nommer paissaient paresseusement dans le soleil couchant. Entre les troupeaux de géants qui déviaient lentement, des groupes de petites créatures

agiles se formaient, s'y faufilant et zigzaguant sans fin.

– Mince alors ! murmura M. Kelly. C'est tout à fait incroyable.

M. Whitmore et Franklyn souriaient jusqu'aux oreilles, comme des enfants dans un magasin de jouets.

Par-delà la plaine immense, le vaste horizon passait d'un vert olive à un turquoise intense.

Laura, troublée, fronça les sourcils.

– C'est un océan ou quoi, là-bas ? Un océan en plein Texas ? C'est flippant !

Franklyn intervint d'un ton docte :

– Il y a soixante-cinq millions d'années, c'était le cas. Il y avait un océan à l'intérieur des terres qui traversait du nord au sud la moitié de l'Amérique, en la coupant en deux. En fait, tu ne reconnaîtrais sans doute pas notre planète si tu la regardais depuis l'espace.

Liam observa sans rien dire, pendant une bonne minute. Comme tous les autres, il était plongé dans une calme stupéfaction, en assistant à une scène qu'aucun humain n'avait vue ni ne verrait jamais. Une minute d'un privilège et d'une singularité incalculables. Une fois – et cela lui apparaissait comme une autre vie à présent –, il s'était tenu dans les entrailles grinçantes d'un bateau en train de couler. Il avait de l'eau glacée jusqu'à la taille, affrontait une mort certaine et pleurnichait comme un petit enfant. Puis était apparu M. Foster. Il lui avait tendu la main, lui avait promis qu'en venant avec lui, il verrait des choses rares et merveilleuses.

– Eh bien, ça, c'en est une, sans aucun doute ! murmura-t-il pour lui-même.

– Qu'est-ce que tu dis ? demanda M. Kelly.

Liam s'ébroua et sourit.

– Rien. Alors, c'est là que vous vous cachez, mes lascars !

Une vague de rire bon enfant se répandit parmi eux.

– On campe ici ce soir, annonça-t-il, étudiant la ligne bleue de l'océan sur l'horizon. Et demain, tous à la plage !

CHAPITRE 37

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam savoura la chaleur du feu sur son visage et ses mains. Il s'était mis à faire très froid, là-haut, au sommet, une fois le soleil couché. De plus, ses vêtements trempés de sueur étaient devenus glacials.

Dans le ciel, au-dessus de la plaine qui s'étendait devant eux, les dernières teintes du jour étiraient une lumière ambrée, intense et chaude le long de la ligne d'horizon. Le soir commençait à se remplir du chœur envoûtant des créatures à travers la plaine, qui semblaient communiquer entre elles.

Il entendit un bruit de bottes et des cailloux ricocher à l'approche de quelqu'un, dans l'obscurité. Becks apparut et s'assit lourdement à son côté.

– Bonsoir, Liam.

– Bonsoir, répondit-il en mâchant le coin caoutchouteux d'un poisson grillé qu'il venait de faire réchauffer. Il regarda les yeux qui étincelaient en reflétant les flammes du foyer. Il se demanda ce qui se passait derrière son regard quand elle n'était pas en train d'évaluer les priorités de la mission ou les facteurs menaçants. Il aurait voulu savoir si ce minuscule cerveau relié à un ordinateur savait apprécier la beauté du ciel orangé ou jouir de la sensation de chaleur devant un bon feu.

– Ton intelligence artificielle a encore grandi, on dirait ? lui dit-il. Ton histoire de « cot, cot, cot » tout à l'heure était aussi drôle que les plaisanteries de ma vieille tante Noreen, mais, en tout cas, ça paraissait presque humain.

– Merci. Il m'a été utile d'observer ces jeunes gens. Leurs interactions sociales sont plus largement nuancées d'indicateurs émotionnels et moins rétrécis par les conventions d'usage.

Liam plissa le front en assimilant ce qu'il venait d'entendre.

– Tu veux dire qu'ils se lâchent plus que des adultes ?

– Affirmatif.

– D'accord, sourit-il, tu as sûrement raison.

– Arrêtez de parler de nous comme si on était des gosses ! dit Laura Whitley, qui, assise en face d'eux, suivait leur conversation malgré la discussion sur les dinosaures qui battait son plein entre M. Kelly, M. Whitmore et Franklyn.

Le regard de Becks glissa jusqu'à elle.

– N'es-tu pas une enfant ?

Elle lança à Liam un regard qui semblait dire « Elle est sérieuse, là ? », un sourcil relevé en signe d'incrédulité.

– Pardon ? J’ai quinze ans. Je ne suis pas une enfant. Je suis une *adolescente*.

– Il te reste quatre années d’évolution physique et mentale avant d’être techniquement un être humain adulte, précisa Becks. Les facultés mentales et physiques optimales d’un humain sont obtenues à l’âge de dix-neuf ans. Cela fait de toi encore une enfant.

– Ah bon ? Et toi alors, tu es quoi ?

La mâchoire de Becks s’ouvrit et elle afficha une expression que Liam n’avait encore jamais vue, ni sur elle, ni sur Bob d’ailleurs. Becks fixa le feu pendant un très long moment, ses cils battaient légèrement de temps à autre.

Elle est en train d’y réfléchir sérieusement !

– Je ne... dit-elle un instant plus tard. Je ne serai jamais un être humain abouti.

Le visage de Laura s’adoucit sensiblement. La minute précédente, elle avait l’air de vouloir régler son compte à Becks et, maintenant, elle semblait presque désolée pour elle.

– On dirait que ça te rend triste.

– « Triste » ? « Triste », répéta-t-elle doucement. Le sous-programme de développement de mon intelligence artificielle me permet d’apprendre et de reproduire les comportements humains, mais je ne suis pas en mesure de faire moi-même l’expérience des émotions. Cela affecterait mon rôle d’auxiliaire de mission.

– Donc, si j’ai bien compris, dit Laura en contournant le feu pour se rapprocher d’eux et s’éloigner des bavardages de Franklyn, tu es faite de chair et de sang, comme un être humain, mais dans ta tête tout est robotisé ?

– Je possède le corps d’une femme génétiquement amélioré. Il est composé d’une multitude de tissus musculaires capables de cinq cent soixante-seize pour cent de rendement réactif.

Laura consulta Liam du regard.

– Ce qui veut dire qu’elle est... quoi ? À peu près six fois plus forte que la normale.

– Oui, ça doit être ça, répondit-il.

– Je dispose également d’un châssis à haute densité de calcium...

– Elle a de gros os, traduisit Liam.

Laura approuva, de l’air de celle qui avait déjà compris.

– J’ai aussi un fluide de réparation ultrarapide, avec un taux de globules blancs élevé. Je veux dire que mon sang coagule rapidement.

– OK.

– Cette technologie sera développée par WG Systems en 2043 pour une application militaire : des unités de combat fabriquées génétiquement.

– Ouah ! souffla Laura. Tu es une sorte de super-soldat, en fait ?

– Correct. J’ai été conçue pour la guerre, notamment pour des opérations secrètes d’infiltration.

Liam sourit.

– Mais ne te méprends pas sur son compte : elle est adorable.

Becks le regarda avec curiosité.

– Adorable ?

Liam la prit par les épaules et la serra maladroitement contre lui.

– On se connaît depuis longtemps, avec Becks. Tu me crois si je te dis qu’elle était un homme avant ? Un grand gaillard, comme ce monsieur Muscle, là, Schwarzenhoffer, quelque chose comme ça. Je crois qu’il a été Président.

– C’est pas vrai, dit Laura en faisant la grimace. Tu veux parler d’Arnold Schwarzenegger ?

– Oui, c’est ça. Et donc Becks s’appelait Bob en ce temps-là. Mais bon... Tu t’es pas mal battue,

hein Becks ? Et...

– Attention, le coupa Becks. Il est peu recommandé de parler des anciennes missions.

Liam se tut. Peut-être en avait-il déjà dit plus qu'il n'aurait dû.

– Oui, tu as raison. Désolé, Laura.

Le jeune homme décida de changer de sujet.

– Je crois qu'il est temps de réfléchir au message qu'on va laisser, Becks.

– Affirmatif. C'est important.

M. Kelly s'était mis à écouter leur conversation.

– Vous parlez du message de détresse ?

Cela fit taire tout le monde autour du feu, y compris Franklyn.

– Oui, confirma Liam, en se tournant vers l'auxiliaire de mission. J'y ai un peu réfléchi. Il va nous falloir dévoiler la date et l'endroit exacts où se trouve notre Base opérationnelle.

Becks fronça les sourcils.

– Négatif. Ces indications ne doivent être connues que des membres de l'agence.

– Il faut que tu comprennes qu'on n'a pas le choix. Ça m'étonnerait que Sal et Maddy se mettent à chercher des fossiles dans tout le Texas. C'est forcément quelqu'un d'autre qui les trouvera. Et la seule façon de l'acheminer vers elles, c'est de donner ces renseignements.

– Vous savez, intervint M. Kelly, ce genre d'information est d'une puissance redoutable – je parle de la révélation de l'existence des voyages dans le temps et du fait que des humains se soient trouvés à l'époque des dinosaures. C'est une information qui peut changer la face du monde, Liam. Vous comprenez ça, n'est-ce pas ? Vous nous avez parlé de contamination et d'ondes temporelles, et du reste. Est-ce que ça ne va pas... ?

– Bien sûr, coupa Liam. C'est justement pour lutter contre ce genre de cauchemar qu'on a été recrutés : la contamination historique.

– Et pourtant, c'est ce que vous allez provoquer.

– Je sais bien mais on n'a pas le choix.

Il regarda Edward Chan, calmement assis entre Leonard et Juan.

– Le fil de l'Histoire a déjà été bien endommagé. Qui sait dans quel état se trouve le futur à l'heure qu'il est ? Et, c'est vrai, en gravant délibérément un message dans le sol, on risque vraiment d'aggraver les choses. Mais – et j'ai mis longtemps à m'en rendre compte – le temps, c'est comme, je ne sais pas moi, un liquide. C'est fluide. Ce qu'on peut changer peut l'être tout de suite, à condition qu'on sache où aller et quoi faire, et bien sûr à condition d'avoir une machine à remonter le temps.

Liam fit un signe de tête en direction d'Edward.

– On doit ramener Edward en 2015. Ça résoudra une partie du problème. Ensuite, je reviendrai ici avec Becks pour désactiver la contamination.

– Comment ?

– Ça, c'est très simple, dit Liam.

CHAPITRE 38

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam scruta le schiste à ses pieds puis y fit glisser son doigt. Les autres observèrent avec intérêt les trois lettres qu'il traça entre les graviers : SOS. Il le fit aussitôt disparaître.

– On effacera le message qu'on a laissé, expliqua-t-il. Et tout ce qui se sera passé, à la suite de sa découverte, eh bien... ne se passera pas. Tout s'effacera de la même façon.

– Si ce message mentionne l'emplacement de votre Base, dit M. Kelly, je vous garantis que ce n'est pas un chercheur de fossiles qui va débarquer, mais un service secret du gouvernement : Sécurité nationale, CIA, et peut-être même des espions dont on n'a jamais entendu parler. Des gars armés de la Delta Force viendront défoncer la porte. Ce que vous détenez là est bien trop précieux.

Liam n'avait pas pensé à ça.

– Du coup, tu risques de mettre tes collègues en danger, émit Laura.

– Ils ne les blesseraient pas, quand même...? Ils essaieront juste de les interroger, c'est tout. Vous ne croyez pas ?

M. Kelly haussa les épaules.

– Alors que l'enjeu, c'est les voyages dans le temps ? L'histoire des services secrets foisonne d'exemples où ils ont commencé par tirer avant de poser les questions.

M. Whitmore s'interposa.

– N'exagérons rien, ce sont des professionnels, les meilleurs du monde, d'ailleurs !

D'autres furent nombreux à débattre avec eux. Certains étaient d'accord, d'autres non.

Liam jeta un œil à Becks.

– Ce n'est peut-être pas une si bonne idée.

– Veux-tu que je mette en place le plan alternatif ? lui dit-elle discrètement.

Liam apprécia qu'elle ait eu la présence d'esprit de murmurer sa question. Il ne fut pas très rassuré cependant en voyant la main de Becks s'approcher d'une hachette.

– Non, pas encore, dit-il en lui agrippant les doigts. Pas encore, OK ?

Elle fit signe qu'elle avait compris.

– À moins... fit Edward, calmement.

Sa voix était presque recouverte par celle des autres.

– À moins qu'ils aient vraiment intérêt à ne pas leur faire de mal.

Tout le monde s'interrompit pour l'écouter. C'était la première fois qu'il parlait de la soirée, et même de la journée entière.

Les yeux d'Edward s'écaraillèrent tandis que tous le regardaient.

– Je... je disais juste que...

– Continue, l'encouragea Liam.

– Eh bien si une partie de ton message était en quelque sorte codé, ils auraient intérêt à ne tirer sur personne, tu vois, parce qu'ils auraient besoin de quelqu'un pour le décrypter.

Liam l'écoutait attentivement, pensif.

– C'est vrai.

Un code, un message secret qui ferait allusion à des révélations plus grandes encore. Qui ne voudrait pas en savoir plus ?

– Admettons qu'un message conduise un des espions du gouvernement pile devant la porte de votre organisation secrète, dit M. Kelly. On peut parier que la partie du message qu'ils ne pourront pas décrypter les rendra cinglés. Et donc, Edward a raison, il leur faudra vos collègues vivants.

– Bon, très bien, dit Liam. Donc, la première partie du message doit contenir l'adresse de la Base opérationnelle et l'époque où on peut la trouver.

Il se tourna vers Becks.

– Comme ça, le message parviendra à Sal et à Maddy. Le reste, le repère temporel dont elles auront besoin, sera dans la partie ultra-secrète. Tu as une idée de code, Becks ?

Elle hocha la tête.

– Je peux créer un algorithme mathématique et l'utiliser comme un code de décalage alphanumérique. L'ordinateur de la Base devrait reconnaître le motif de cet algorithme et créer une clé de décodage.

– Non, répliqua Edward en secouant la tête. C'est trop simple de pirater un code mathématique. S'ils ont recours à un système de calcul suffisamment puissant, ils le déchiffreront très facilement.

M. Kelly acquiesça.

– Et il y a fort à parier que la Sécurité nationale ou la CIA, ou les espions que vous voudrez, auront toute la puissance informatique nécessaire pour traiter ce code.

– Il n'existe pas d'autre moyen de créer un cryptogramme pouvant être déchiffré par la Base, insista Becks. Ma copie d'IA doit avoir les mêmes algorithmes.

– Il est possible de déchiffrer absolument *tous* les codes mathématiques, insista Edward, d'une voix toujours calme mais légèrement plus ferme. Vous comprenez ? Ils finissent toujours par l'être. Cela dépend juste de la puissance informatique qui est monopolisée.

– Edward a raison, renchérit Howard. Réfléchissez. Imaginez qu'ils découvrent le message, disons...

Il se tourna vers M. Whitmore et Franklyn.

– Redites-moi quand ont été découverts les premiers fossiles, là où on est en train d'aller ?

Franklyn haussa les épaules.

– Au début des années 1900.

– C'est ça. Donc, si les services secrets américains de cette époque gardent pour eux l'existence de ces fossiles, ils auront tout un siècle pour déchiffrer l'algorithme avant d'aller frapper à la porte de la Base.

– Seulement, des ordinateurs assez puissants pour y travailler n'ont été inventés que dans les années 1980, ne l'oubliez pas, fit remarquer Juan.

– C'est plus que suffisant, rétorqua Howard. Ils frapperont à la porte avec le contenu exact du message. Leur seul souci sera de sécuriser votre QG et de confisquer toute votre technologie. Vos collègues, ça viendra après.

– Le code doit être quelque chose de personnel, dit Edward. Comme un secret, quelque chose que vous êtes les seuls à savoir, vous et eux.

Howard secoua la tête.

– Je commence à me dire que c’est une très mauvaise idée. On risque vraiment de bouleverser l’Histoire. Je croyais que vous étiez censés empêcher ce genre de choses d’arriver.

– Et alors, tu veux qu’on reste ici, jeune homme ? fit M. Whitmore. Et ça, tu crois que ça provoquerait quoi, dans l’Histoire ? Des *Homo sapiens* au Crétacé ? Soixante-cinq millions d’années avant l’heure ?

Howard haussa les épaules.

– Parce que vous croyez qu’on va vivre longtemps ?

M. Whitmore ne sut quoi répondre.

– Vous croyez vraiment qu’on va survivre, tous les seize, et qu’on va prospérer ? poursuivit Howard. Vous croyez qu’on va se reproduire, qu’on va avoir beaucoup d’enfants et fonder une civilisation humaine au Crétacé ?

M. Whitmore haussa les épaules.

– Et pourquoi pas ?

Howard éclata de rire.

– C’est impossible. On finira tous par mourir ici.

Il jeta un regard à la ronde.

– Il y a six filles dans le groupe.

Il s’arrêta sur Becks.

– Sans compter Becks vu que je ne sais pas trop ce qu’elle est.

– Je suis incapable de reproduction sexuelle, répondit-elle laconiquement.

– Six femelles fertiles, reprit Howard. Même si on arrivait à faire quelques bébés, on ne serait pas assez nombreux pour se maintenir en vie. Si ce n’est pas à cause d’une maladie, ou d’un carnivore, on mourra de consanguinité.

Il réussit à sourire tristement.

– On s’éteindra bien assez tôt, en quelques mois, quelques années, peut-être quelques siècles. Mais ça finira par arriver et ce n’est pas notre présence ici qui modifiera l’Histoire. On ne devrait peut-être pas faire ça. On ferait sûrement mieux d’accepter l’idée qu’on est coincés ici.

– Pas question ! lâcha Laura. Je veux rentrer chez moi !

M. Kelly approuva.

– Je crois que c’est ce que nous voulons tous.

La plupart approuvèrent d’un hochement de tête.

Liam se pencha pour se frotter les mains au-dessus des flammes.

– On écrit le message, Leonard, dit-il en s’adressant à Howard. Il le faut. Maintenant, il ne me reste plus qu’à trouver quelque chose que seuls eux et nous savons.

– Elle est grande votre agence ? demanda Laura.

Liam sourit et hésita à répondre.

– Oui, plutôt grande. Nous sommes très nombreux.

– Et tu connais tous les autres ?

– Bien sûr, on est tous très proches.

– Vous êtes amis ?

– Oui, je crois qu’on...

– Alors, il doit bien y avoir une chanson, un film, ou quelque chose ? Tu vois ? Un truc dont vous

pouvez vous servir comme une référence commune pour...

Liam sentit soudain que sa main était écrasée, comme prise dans un étau. Il baissa les yeux et constata que Becks l'agrippait et la pressait.

– Aïe ! Becks, tu me fais mal, s'écria-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle le relâcha. Ses yeux s'agrandirent en exprimant un mélange d'étonnement et, semblait-il, de joie.

– Je viens d'avoir une idée, Liam O'Connor.

CHAPITRE 39

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Il les observait, tapi dans l'obscurité, derrière les lumières de la fleur jaune qui dansait au milieu d'eux. Griffé-Brisée n'avait vu cette fascinante créature mouvante qu'une seule fois avant cela, après un orage, quand une lame de lumière venue du ciel avait touché le tronc d'un arbre mort. La fleur jaune l'avait englouti en produisant une chaleur incroyable. Il était jeune, alors. Depuis, la fleur était apparue de temps en temps dans ses rêves, sous la forme d'un monstre qui le pourchassait, le rattrapait, désirait le consumer.

Et voilà que la fleur avait réapparu, domptée, apprivoisée par les Créatures-Nouvelles. Elles s'étaient rassemblées autour de lui, sans peur. Elles lui donnaient de temps en temps une branche et ne reculaient même pas alors que la chose se cabrait de colère, en envoyant au ciel des vrilles de lumière.

Il regarda sa meute, tremblant de peur à l'arrière, visiblement mécontente d'avoir quitté la jungle et de se retrouver dans ce lieu non protégé. Ce n'était pas leur territoire et ils n'y étaient pas avantagés. Les endroits à découvert les rendaient visibles et vulnérables. On trouvait de plus grands prédateurs dans de tels espaces ouverts, lourds et stupides comme ceux qui se tenaient sur leurs puissantes pattes arrière avec de petites griffes à l'avant, d'énormes mâchoires et une puissante queue qui se balançait. Sa meute les appelait Dents-Nombreuses.

Dans cet espace non protégé, les Dents-Nombreuses pouvaient les tuer facilement. Après tout, l'espèce à laquelle appartenait Griffé-Brisée était petite et fragile comparée à ces puissantes montagnes de muscles. Néanmoins, pour autant qu'il s'en souvienne, sa meute avait réussi à en tuer un certain nombre, et toujours de la même manière. Ils les attiraient dans la jungle en imitant le cri d'un de leurs jeunes congénères. Ce cri misérable, reproduit à la perfection et emplí de terreur, s'avérait être un moyen de moquerie irrésistible contre ces grosses bêtes stupides. Une fois parvenus entre les arbres resserrés, il leur était difficile de bouger leur queue ou de se tourner. La meute n'avait plus qu'à leur sauter dessus, à déchirer leur peau épaisse et leurs muscles coriaces pour atteindre les fins et délicats tissus internes, en rugissant et en les rouant de coups.

Griffe-Brisée avait mené beaucoup de ces attaques au cours de la saison précédente. Il était toujours le premier à mordre dans le cuir de ces animaux, à leur arracher les entrailles – alors qu'ils avançaient encore lourdement en hurlant –, à se hisser jusqu'à l'organe rouge qui battait dans leur poitrine. C'était lorsqu'il tranchait cette chose en général qu'un Dents-Nombreuses succombait. Griffé-Brisée et les siens savaient que cet organe – qui semblait mener sa propre existence, et que

chaque espèce semblait détenir – était la source même de la vie.

Dans sa jeunesse, les jungles s'étaient remplies de ces grandes et stupides espèces. Il y en avait tellement en réalité qu'ils en tuaient souvent plus qu'ils ne pouvaient en manger, ne consommaient que leurs organes préférés et laissaient le reste de la carcasse pourrir.

Mais elles étaient beaucoup moins nombreuses maintenant. Ces temps-ci, on ne les trouvait plus que dans la plaine.

Griffe-Brisée comprenait un principe très simple : ils en avaient trop chassé. Ils avaient été trop souvent victorieux dans la jungle ; sa meute s'était vue forcée de migrer plusieurs fois d'une vallée à l'autre. Au cours des dernières saisons, la jungle s'était dépeuplée – encore un terrain de chasse qu'ils avaient presque complètement épuisé.

Il n'y avait pas assez de nourriture pour les Créatures-Nouvelles.

Lentement, avec légèreté, il avança, glissant dans le gravier de schiste, prenant garde, du bout de ses pieds agiles, de ne rien heurter qui puisse provoquer le moindre bruit. Derrière lui, un de ses compagnons l'avertit d'un doux grognement de ne pas trop s'approcher d'elles. Il l'ignora. Il voulait écouter les sons qu'elles émettaient. Peut-être pouvait-on les apprendre ou les imiter ? Peut-être pouvaient-ils user de la même technique utilisée pour les Dents-Nombreuses : identifier un son qui serait ensuite employé comme leurre pour en éloigner une du groupe ?

S'ils parvenaient à en isoler une, ils pourraient l'étudier, comprendre ce qui la rendait dangereuse, découvrir ses faiblesses. Et pourquoi pas, dans les derniers moments de sa vie, partager, qui sait, un peu de son intelligence ? Ensuite ils sauraient si cette créature possédait aussi ce même globe rouge qui battait dans sa cage thoracique, l'organe qui assurait la vie.

CHAPITRE 40

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam regardait les gigantesques animaux qui s'en allaient d'un pas lent.

– Tu es sûr que ce sont des herbivores ?

Franklyn éclata de rire.

– Mais oui, pas de panique ! Celui-là, c'est un alamosaure.

Liam observa la créature au long cou qui traversait lourdement la plaine nue et se dirigeait vers la portion de jungle derrière eux. La terre lui transmettait la vibration de chaque pas.

Jésus Marie Joseph ! Cette chose fait la taille d'un bateau !

Il aurait pu garer un autobus à impériale dans l'espace compris entre ses pattes avant et arrière, et il aurait encore eu la place de s'y tenir debout. La petite tête de la créature, une simple protubérance arrondie au bout d'un long cou musculeux, balayait le sol en franchissant la distance qui les séparait. Enfin, la bête s'arrêta pour inspecter les petits bipèdes à ses pieds.

– Tu es vraiment sûr de toi ? cria Liam à Franklyn en fixant le crâne de la chose qui oscillait à hauteur d'épaule, quelques mètres devant eux.

– Mais oui, et il a sans doute plus peur de toi que toi de lui.

Liam secoua vigoureusement la tête.

– Ça, ça m'étonnerait.

– Regarde comme il te mate, dit Franklyn.

Il rejoignit lentement Liam et Becks.

– Ého, toi ! roucoula-t-il doucement. Tout va bien, on n'est pas des carnivores.

– Un peu quand même, dit M. Whitmore. Parce que moi, une bonne escalope de veau avec une bouteille de sancerre, un samedi soir, je n'ai rien contre.

De petits yeux perçants dans une tête ronde guère plus grosse qu'un baril de cidre, conclut Liam de son observation rapprochée. Les narines de l'animal se dilatèrent quand il inhala leur odeur humaine, inédite pour lui, puis la curiosité le poussa à faire un pas en avant. Liam sentit le sol trembler sous ses pieds.

– Regarde, mec, il t'aime bien, on dirait, lança Juan.

Le garçon sentit une bouffée d'air fétide sur son visage. Il ferma les yeux tandis que le crâne du dinosaure continuait de s'avancer.

– Je déteste ça, siffla-t-il du coin de la bouche.

D'épaisses lèvres, de la taille d'un pneu, évaluèrent son visage, puis se déplacèrent pour explorer

l'étrange texture des cheveux foncés.

– Mais c'est qu'il t'aime vraiment, mec. Vous voulez qu'on vous laisse seuls tous les deux ?
gloussa Juan.

– Ce sont ses cheveux, expliqua M. Whitmore. C'est une étape de l'évolution qui est à des millions d'années de cette bête. Cette texture doit vraiment être fascinante pour lui.

Liam sentit effectivement un tiraillement douloureux sur son cuir chevelu.

– Mais c'est qu'il serait fichu de les bouffer !

Il donna une claque sur la gueule de l'animal.

– Aïe ! Becks ! À l'aide !

Becks réagit au quart de tour. Elle se précipita et envoya un coup de poing dans le nez de l'alamosaure. Le choc émit un bruit sourd contre le cuir de la peau. Horrifié, le géant poussa un rugissement de douleur – qui rappela à Liam les ultimes grincements de la coque du *Titanic* – et lâcha le garçon. Le cou musclé recula soudain, comme un arbre qui serait tombé à la renverse. Le mugissement assourdissant fit vibrer l'air.

Liam se plaqua les mains sur les oreilles pour protéger ses tympans des vibrations, amplifiées par la répercussion du cri d'un herbivore à l'autre, à travers la plaine. L'alamosaure recula maladroitement sur ses pattes épaisses comme des troncs d'arbres, puis il s'écarta d'eux en décrivant un vague arc de cercle et s'éloigna de son pas traînant, en longues et lentes enjambées qui donnaient une idée des prémices d'un tremblement de terre.

– Ah ben bravo ! cria Franklyn. C'est la panique, maintenant.

La scène reposante dont ils jouissaient une minute plus tôt avec ces créatures pâturent en paix dans la vallée s'était muée d'un coup en une débandade assourdissante. Liam vit les plus petites espèces d'herbivores s'éparpiller pour ne pas être piétinées par les alamosaures, lesquels se précipitaient pour se mettre à couvert dans les îlots d'arbres et de fougères.

Juan, excité, se remit à rire.

– Ouah ! Ces alam', c'est des vraies poules mouillées, mec ! Regarde-moi ces abrutis comme ils se sauvent.

Dans la confusion et les nuages de poussière, Liam distingua autre chose. Des formes sombres, derrière eux, à environ huit cents mètres, plus petites que toutes les autres espèces de la plaine. Il les avait juste entraperçues une seconde, pas plus, puis elles avaient disparu en se tapissant derrière les touffes d'herbes verdâtres qui parsemaient la plaine en bouquets efflanqués.

Liam fit volte-face et se demanda s'il était le seul à les avoir vues. Mais les autres étaient encore ébahis par le spectacle, il est vrai, époustouflant : toute une chaîne alimentaire en mouvement – ondulation du cuir des peaux, tension de muscles en panique.

Il se retourna de nouveau, mais rien, comme si les silhouettes sombres n'avaient jamais existé.

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Disparues comme une traînée de fumée, comme le traqueur fantomatique.

Je perds la tête ou quoi ?

Cinq bonnes minutes passèrent avant qu'un semblant de calme revienne. Les différentes espèces d'herbivores se rassemblèrent en petits groupes inquiets à plus d'un kilomètre de là. De longs cous dépassaient du troupeau, tendus à l'extrême, les observant de loin comme d'improbables suricates géants.

– C'était trop marrant ! lâcha Laura. On recommence ?

Liam regarda Becks. Elle avait l'air troublé.

– Qu'est-ce qui se passe, Becks ?

Elle baissa les yeux sur son poing, toujours serré.

– Je n’ai pourtant pas frappé très fort.

– Tu as dû toucher un point sensible, supposa M. Whitmore.

Ils traversèrent la plaine en direction de la côte qui se profilait à l’horizon. Franklyn n’arrêta pas de se plaindre car Becks avait ruiné ses chances d’étudier de près les créatures. À midi, ils se retrouvèrent au milieu d’un éparpillement de rochers faisant face à une plage immense, au sable noir et grossier. L’océan tropical était calme ; le clapotis des vagues qui léchaient les galets émettait un chuintement apaisant.

– Alors ? dit Liam.

Becks étudia longuement le paysage en plissant les yeux.

– Trente kilomètres au nord-est de cette position.

Liam grimaça.

– Donc, c’est sous l’eau. C’est ça ?

– Négatif.

Elle lui fit signe de bien regarder.

– Cette baie est grande. Observe l’horizon.

Liam s’exécuta. Après une inspection attentive, il finit par l’apercevoir : une ligne pâle et bosselée, qu’il avait d’abord prise pour des nuages. Cette bande gris-bleu se précisait vers la gauche à mesure qu’elle se rapprochait. La plage avait l’air de faire un coude pour la rejoindre, dans le lointain. Avec un peu de patience, ils finiraient bien par l’atteindre.

– Recommandation : suivre la plage jusqu’à ce relief devant nous.

Liam montra la petite proéminence.

– Tu parles de ça, là-bas ?

Becks opina :

– Information : la distance de ce relief est de quatorze kilomètres.

– C’est la fameuse rive ? s’informa M. Whitmore. Ce qui deviendra un jour le lit des fossiles ?

Becks hocha lentement la tête.

– Information : probabilité de quatre-vingt-treize pour cent. Vous avez raison.

– Incroyable ! s’exclama-t-il en se grattant la barbe, si ça se trouve, on va voir des empreintes qui deviendront les fossiles des musées qu’on a visités à notre époque.

Ses yeux s’élargirent, et il secoua la tête, incrédule.

– C’est complètement dingue, non ?

Il donna une petite tape sur l’épaule de Liam.

– Les voyages dans le temps, ça doit rendre fou si on y réfléchit trop.

Liam leva un sourcil.

– Ça, j’ai eu ma part de maux de tête en y pensant, pour sûr !

Ils avancèrent parmi les rochers, puis sur les galets inégaux.

– Tout va bien, dit Becks à Liam, en indiquant la plage, nous ne laissons pas de traces.

– Tant mieux.

Il baissa les yeux. Elle avait raison. L’épais gravier, humide, glissait et s’entrechoquait mollement sous leurs pieds qui, effectivement, ne laissaient aucune trace nette.

Il lui fit un signe de tête.

– Alors tu vas pouvoir retrouver le sourire ?

Elle réfléchit un instant.

– Cela réduit énormément notre responsabilité dans la contamination générale.

Elle leva les yeux sur lui.

– Correct. Cela me rend... heureuse.

– Eh ben tu vois, mauvaise langue ! répliqua-t-il joyeusement. Ça se présente bien. On sera bientôt chez nous.

Ils descendirent bruyamment sur les galets mouillés jusqu'à ce que les premières vagues tièdes de la mer tropicale caressent leurs pieds. Plus loin, les autres avaient pénétré dans l'eau jusqu'aux genoux et s'éclaboussaient en riant. Elle se mordit pensivement les lèvres tandis qu'elle les observait, une étrange mimique qu'elle avait dû emprunter à l'une des filles, supposa Liam. Le visage taillé à la serpe de Bob aurait eu de la peine à la reproduire.

– Si on termine cette mission avec succès, Liam O'Connor, et si on retourne à la Base, vas-tu me mettre hors circuit ?

– Hors circuit ? Que veux-tu dire ?

– Liquider ce corps et le remplacer par une unité de soutien masculine. J'ai entendu Sal Vikram qualifier cette structure organique « d'erreur ».

Il n'y avait pas vraiment réfléchi. Becks était l'erreur de Sal qui ne s'était pas donné la peine de vérifier le marqueur de genre dans l'éprouvette, et ils n'avaient pas eu le temps d'en faire grandir un autre. Mais ni Maddy ni Sal, il en était sûr, n'avaient parlé de la supprimer ou de se débarrasser de son corps.

– Et pourquoi on ferait ça, Becks ?

– Le support masculin est quatre-vingt-sept fois plus efficace que le féminin dans sa fonction d'unité de combat.

– Bon, admettons. Mais pourquoi l'agence nous donne-t-elle des filles, alors ?

– Le support femelle peut s'avérer utile dans le cas d'opérations secrètes qui requièrent une couverture féminine.

Il se gratta la tête.

– Mais alors dans ce cas, je ne vois vraiment pas pourquoi on ne pourrait pas en avoir un de chaque, après tout ! Un Bob et une Becks. Aucune règle à l'agence, que je sache, ne nous empêche d'avoir deux unités de soutien dans l'équipe.

– Négatif. Il n'existe, à ma connaissance, aucune règle à l'agence à ce sujet.

– Alors dans ce cas, pourquoi pas ? On aura deux exemplaires de toi au lieu d'un.

Ils marchèrent un moment en silence. Liam était troublé par l'humanité qui avait transparu dans cette question.

– Ai-je fonctionné aussi efficacement que l'unité Bob ? demanda-t-elle encore.

– Oui, bien sûr. Je ne sais pas ce qu'on aurait fait sans toi jusqu'à maintenant. Mais tu sais, c'est encore très étrange. En fait, est-ce que tu n'es pas toujours Bob ? Ou, en tout cas, une copie de Bob dans un autre corps ?

– Négatif. Mon intelligence artificielle s'est tellement adaptée depuis la copie qu'on peut me considérer comme une identité différente. J'ai fait l'expérience de données que Bob n'a pas faite. De plus, le cerveau organique qui sert d'interface à l'IA diffère génétiquement entre les structures mâle et femelle.

– OK, mais tu te souviens d'avoir été Bob, non ?

– Naturellement. Je me souviens du moindre incident de notre première mission jusqu'au moment où tu as changé ma puce.

Liam aurait préféré, lui, ne pas s'en souvenir.

– Je ne suis pas pressé de refaire ça.

– Tu as sauvegardé l’IA avec succès. Elle renfermait six mois d’apprentissage adaptatif. Bob et moi nous sommes rapprochés de six mois d’une parfaite imitation du comportement humain. Nous t’en sommes tous deux reconnaissants.

Liam leva modestement les épaules.

– Oh, tu sais, ce n’est rien. Ça fait partie du boulot.

– Je suis en mesure de t’embrasser, déclara-t-elle. Ce serait un geste de remerciement approprié. Je dispose des données correspondantes.

Elle avança les lèvres, et Liam ressentit l’étrange sensation contradictoire qu’il avait éprouvée pour la première fois après leur arrivée, en 2015 : un frisson d’excitation mêlé de répulsion.

C’est Bob habillé en fille... souviens-toi.

– Euh... c’est bon, Becks. Un simple merci sera plus que suffisant.

– Affirmatif. Comme tu veux.

– Mais, au fait, où est-ce que tu as entendu parler des baisers ?

– Je détiens une description détaillée d’un livre que j’ai lu quand j’étais dans l’unité centrale.

– Ah bon ? Et quelle sorte de livre tu as lu ?

– L’ouvrage s’intitule *Harry Potter et les Reliques de la mort*.

– Ça parle de quoi ?

– C’est un roman. Le fichier numérique a été créé au début du XXI^e siècle. La date de copie de l’original est...

– Attends, dit Liam en l’interrompant. Tu as toujours ce fichier dans ta base de données ?

Elle hocha la tête.

– Ma lecture a été interrompue. Je voulais le terminer, donc je l’ai ajouté à ma mémoire d’accès rapide.

– Et est-ce que par hasard Bob posséderait exactement le même fichier ?

– Bien sûr.

Sa bouche s’ouvrit en grand.

– Voilà le code alors ! Tu pourrais utiliser ça, non ?

Les paupières de Becks papillotèrent tandis qu’elle assimilait l’idée.

– Tu veux parler d’un code qui se baserait sur un livre ?

– C’est ça, un code d’après ce Harry-je-ne-sais-quoi.

CHAPITRE 41

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Howard remarqua le jeune garçon qui marchait dans l'eau près de lui en faisant de grandes éclaboussures.

– Hé ! fit-il.

Edward sourit.

– Salut. Tes amis t'appellent Leonard ou Lenny ?

Howard haussa les épaules ; il n'avait jamais pensé à ça.

– Ben en général, c'est plutôt Leonard. Ma mère m'appelle Lenny, mais je déteste ça.

– J'ai entendu dire que ta matière préférée, c'est les maths.

Howard acquiesça.

– C'était ma...

Il s'arrêta et se maudit intérieurement.

– C... c'est ma matière préférée à l'école, oui. J'ai toujours aimé les maths. C'est comme... je dirais, comme de la poésie que seules quelques personnes saisissent. Si tu vois ce que je veux dire. C'est un peu élitiste.

Edward approuva.

– Ouais, je vois très bien. C'est pour ça que ça me plaît. C'est une chose que je sais et pas les autres. Ça me fait me sentir un peu à part, je trouve. C'est peut-être pour ça que je n'ai pas d'amis à l'école, parce qu'ils me trouvent bizarre.

– Je crois que je suis pareil. Un solitaire, en fait.

Il regarda le soleil éblouissant et plissa les yeux.

– On ne me choisit jamais quand on tire les équipes au foot, parce que je suis l'intello de service.

Il haussa les épaules.

– Mais je m'en fiche, je n'aime pas le sport. Alors...

Edward enchaîna.

– Moi non plus. C'est bon pour les amputés des neurones.

Howard éclata de rire.

– Les amputés des neurones ? C'est marrant.

– Tu ne dis jamais ça ?

« Ce n'est pas de mon âge », faillit-il répondre, mais il se contenta de secouer la tête.

– Regarde ça, dit soudain Edward en se penchant pour ramasser une ammonite curieusement

enroulée parmi les galets.

– Ah oui, il y en a même des plus grosses on dirait, répondit Howard en désignant les autres qui trempaient jusqu'à la taille dans l'eau bleu clair, et plongeaient de temps à autre pour ramasser des coquillages.

Ils continuèrent de marcher en silence pendant un moment, s'engageant un peu plus loin dans l'eau chaude. Devant eux, ouvrant la marche, pris dans une intense conversation, Howard pouvait voir les deux « agents » – Liam et la fille-robot. Il agita la tête en considérant l'ironie de la situation. En dépit de leur escapade en 2015 pour « sauver » Edward, ils étaient de son côté, tentant d'éviter que le cauchemar des voyages dans le temps ne détruise le monde. Ils partageaient le même but, même si leurs méthodes étaient différentes.

Howard s'étonnait de ne jamais avoir croisé cette agence au cours de ses longues années d'exercice ni des rassemblements ou manifestations auxquels il avait participé, et que nul n'ait jamais évoqué, même sous la forme d'une plaisanterie, qu'une agence utilisant les voyages dans le temps pour en combattre les effets néfastes existait. Il se demandait qui était derrière tout ça, qui l'avait mise en place. Sûrement pas le gouvernement américain, ni aucun gouvernement, d'ailleurs. Les punitions internationalement établies à ce sujet étaient très sévères. Aucun acteur politique n'aurait eu le courage de prendre le risque d'avoir quoi que ce soit à voir avec les voyages dans le temps car la loi mondiale était intransigeante en ce domaine. La peine de mort était automatique pour quiconque y était ne serait-ce seulement impliqué. Le grand Roald Waldstein avait été un porte-parole efficace pour dénoncer les effroyables dangers que cette technologie représentait. C'était un grand homme, un homme d'influence. Le petit groupe d'intervention d'Howard était loin d'avoir accompli autant de choses que lui. Ce n'était guère plus, finalement, qu'un rassemblement international d'étudiants et de lycéens.

Mais cette agence secrète, elle, prenait les choses par le mauvais bout. Tenter de réparer l'Histoire endommagée par des voyageurs imprudents ? C'était un peu comme fermer la cage une fois les oiseaux envolés. Non, pire que ça, c'était rattraper ces oiseaux et les y ramener de force, sous les coups de becs et les piailllements. Et, de plus, l'approche de son groupe d'intervention était beaucoup plus simple.

Il s'agissait de détruire le voyage temporel à sa racine même. Au lieu d'en fermer la porte, il fallait brûler cette maudite cage, avec tous les oiseaux dedans.

Il regarda Edward Chan. Le garçon lui sourit, puis s'intéressa de nouveau au coquillage d'un rose et d'un violet éclatants qu'il avait dans la main. Il en tapota la surface lisse, puis le tendit à son compagnon.

– Si tu veux, je te le donne.

Howard secoua la tête.

– Non, c'est... Non, merci.

Il doit mourir. Tu le sais, Howard. Brûler la cage, hein ? Bien avant que les oiseaux en sortent ?

Il comprenait qu'il retardait l'inéluctable, le repoussait encore et encore. Et, pourtant, il savait qu'il devait le faire. En théorie, le futur – le futur d'après 2015 – devait déjà commencer à se transformer ; il avait même sans doute déjà changé. Ce serait un monde où ce garçon disparaîtrait dans une explosion et n'accomplirait jamais sa destinée, un monde, à coup sûr, où un homme nommé Roald Waldstein ne deviendrait jamais la tête de proue d'une campagne internationale, ne deviendrait jamais milliardaire grâce à ses autres inventions, où son nom même serait inconnu. Bien sûr, ce monde-là aurait aussi ses problèmes : des ressources en baisse, le réchauffement planétaire, la montée des océans, des milliards d'immigrés, une surpopulation inquiétante. Mais au moins la

menace constante d'une destruction totale ne planerait plus sur lui.

Il avait un jour entendu un conférencier demander au public ce qu'il y avait, d'après lui, au-delà de l'espace-temps où nous vivons. Était-ce l'enfer ? Il avait ajouté que s'immiscer dans d'autres dimensions, par-delà nos connaissances, revenait à ouvrir la porte au diable en personne et à l'inviter tout simplement à entrer. Il avait parlé d'un artiste du Moyen Âge, Jérôme Bosch, qui prétendait avoir entrevu le diable et l'enfer, et n'avait cessé d'en peindre des représentations cauchemardesques. Peut-être que ce qu'il avait entrevu, avait dit le conférencier, était une dimension dépassant notre entendement, un accroc dans l'espace-temps. Cette idée faisait frissonner Howard.

Tu sais que ce garçon doit mourir, Howard. Mais brûle donc la cage ! Qu'attends-tu ?

Il était tellement absorbé par sa réflexion qu'il ne remarqua pas tout de suite les voix qui venaient de plus loin sur la plage, qui leur hurlaient de faire attention à quelque chose, derrière eux.

Edward le tira brutalement par le bras, ce qui l'extirpa enfin de ses pensées.

– Mais qu'est-ce que... ?

– Cours ! hurla Edward en désignant quelque chose derrière lui.

Il se retourna et vit une étrange onde noire qui s'approchait à toute vitesse. L'eau s'écoulait des deux côtés de l'énorme bosse qui semblait surgir des bas-fonds et s'élançait dans sa direction, telle une gigantesque torpille. Il aperçut une très grande nageoire – immense, de la taille d'une voiture, non, plus grande encore : d'un autobus !

Edward continuait de le tirer en arrière, l'incitant ainsi à trancher entre le combat ou la fuite. Howard se réveilla, mais bien trop mollement, trop maladroitement. Il buta en reculant contre un obstacle immergé, à mi-cuisse, puis il se débattit, la tête sous l'eau. Refaisant surface l'instant d'après, il cracha, respira, agita les jambes à la recherche d'un appui stable, mais tout ce qu'il vit fut un gouffre noir qui fonçait à la vitesse d'un train, un gouffre tapissé de stalactites et de stalagmites affûtées comme des rasoirs, auxquelles s'accrochaient des lambeaux de chair.

– Oh non ! fut tout ce qu'il put hurler, tandis que la masse de peau visqueuse et luisante se figea soudain.

La gueule, de plus de deux mètres de large, se referma sur son pied. Howard sentit la pression d'un étau sur sa cheville et le cuir rugueux de sa chaussure fut atrocement comprimé par quelque chose de dur et de tranchant. Puis la bête se mit à secouer vigoureusement la tête d'un côté et de l'autre. Il pensa que les os de sa cheville allaient voler en éclats. Enfin il tomba dans l'eau, en tourbillonnant.

Howard avait la tête immergée. Les galets et les rochers lui broyaient le dos. Il sut que la bête regagnait les eaux plus profondes.

Il retenait sa respiration dans ce chaos. L'espace d'une seconde, il se demanda pourquoi il se donnait cette peine.

Je vais mourir.

Ne valait-il pas mieux expirer et se noyer que de se faire démembrer par cette chose ?

Puis, sans prévenir, l'incroyable pression sur sa cheville fracassée cessa. Il agita les bras pour se redresser et trouver un sol ferme où poser son autre pied. Il saisit quelque chose de sa main, l'arrondi d'une ammonite.

Il est parti.

Howard tenta de se tenir debout et comprit que la créature l'avait entraîné plus profondément qu'il l'avait imaginé. Enfin, il sortit la tête de l'eau et réalisa qu'elle lui montait jusqu'à la poitrine.

L'air était empli de hurlements et d'embruns.

La première chose qu'il vit fut Edward, quelques mètres plus loin, qui hurlait des insultes au requin géant en plantant sa lance dans son museau. La tête de l'animal claquait contre la surface en se

balançant de droite à gauche pour tenter de s'emparer de l'arme et de se jeter sur Edward sur qui il avait décidé de passer sa colère.

Howard se déplaçait lentement et péniblement dans l'eau. On aurait dit que, alliée au grand prédateur, elle faisait tout pour le ralentir. Son pied valide ne cessait de glisser sur les pierres visqueuses, qui lui procuraient un appui à peine suffisant pour rejoindre le bord. Derrière lui, Edward continuait à lancer des imprécations, à frapper et à piquer. Sous les assauts répétés du requin enragé, l'eau des bas-fonds, recouverte d'écume, semblait gronder. Puis Howard glissa et se retrouva de nouveau sous l'eau.

Une main sous son bras, puis une autre le soulevèrent. C'était la fille-robot.

– Garde ton calme, énonça-t-elle d'une voix neutre.

– Et... et Edward ? s'entendit-il hoqueter.

Becks le ramena vers la rive où il put ramper à quatre pattes, puis repartit vers le large.

Il se retourna et s'assit dans les vagues qui, lentement, clapotaient. Il était épuisé, à peine conscient de la douleur, pourtant vive, des os tordus et brisés au bout de sa jambe. Il regarda Becks se jeter dans les flots où Edward parvenait, contre toute attente, à maintenir le requin à distance avec sa lance.

Il est vraiment très gros, ce poisson.

Ce fut la dernière pensée cohérente que son esprit formula. Puis le monde bascula.

Liam regarda le jeune homme qui s'approchait.

– Ça va, Leonard ?

– Ça fait mal, grogna Howard d'une voix enrouée.

Becks se pencha sur lui.

– Tu n'as rien de cassé, mais ton tendon d'Achille a claqué. Tu as des contusions importantes et plusieurs écorchures à la jambe. C'est douloureux, mais tu guériras.

– La mauvaise nouvelle, dit Liam, c'est que ta chaussure n'a pas tenu le coup.

Howard sourit en grimaçant. Un feu crépitait intensément un peu plus haut sur la plage, projetant les volutes d'une lumière ambrée et des ombres noires sur les galets à la limite des eaux tranquilles.

Edward les rejoignit.

– Alors, comment ça va ?

Howard leva les yeux.

– Tu... tu m'as sauvé la vie.

– Je l'ai juste piqué un peu, c'est tout, répliqua Edward en haussant les épaules.

– La chance qu'on a eue ! dit Howard.

Il grimaça de nouveau en changeant de position.

– Non, dit Liam tristement, non, pas tant de chance que ça... On a perdu Ranjit.

Liam se souvenait vaguement l'avoir vu traîner à l'arrière du groupe. Il marchait lentement dans l'eau et il était tombé. Quant à eux, ils s'étaient bêtement dispersés sur la plage, profitant des joies de la mer tropicale, comme des vacanciers. Ils s'étaient complu dans cette impression de sécurité trompeuse, entre la mer étale et la plage immense.

– Pauvre gars, murmura Howard.

– Le requin a dû commencer par lui.

Liam réfléchit. Ranjit se trouvait environ cent mètres en arrière. Ils auraient entendu le bruit de l'eau que le requin faisait en franchissant les vagues. Ils auraient entendu hurler le garçon. Il scruta les ténèbres en se demandant si c'était vraiment le requin qui l'avait tué ou les silhouettes qu'il avait

aperçues plus tôt dans l'après-midi et qui s'étaient évanouies comme des fantômes.

Mais était-ce réel ? Est-ce vraiment ce que j'ai vu ?

– On a quand même eu de la chance qu'il n'ait eu que l'un de nous, dit M. Kelly. Vous avez vu la taille de ce truc ? Il était plus gros qu'une baleine.

M. Whitmore avait le teint terreux et tremblait toujours, plusieurs heures après l'incident.

– On est en plein dans l'ère des grands prédateurs, commenta-t-il. C'est l'âge d'or des carnivores géants... et nous sommes leurs proies.

– Cet âge d'or ne va plus durer très longtemps, dit Franklyn. Si on est vraiment à moins soixante-cinq millions d'années, alors c'est presque la fin du Crétacé. Quelque chose va bientôt se passer qui va effacer toutes ces espèces géantes. Les paléontologues l'appellent la « crise Crétacé-Tertiaire ». Au-delà de cette fine couche de roches sédimentaires, on ne trouve plus de dinosaures.

– Tant mieux, dit Laura.

– C'est un gros astéroïde qui les a tous tués, c'est ça ? demanda Juan.

Franklyn haussa les épaules.

– On en débat toujours. Un astéroïde, un énorme volcan, ou alors un brusque changement de climat. Quoi qu'il en soit, les grandes espèces n'y ont pas résisté.

– Ça n'arrivera pas pendant qu'on est là au moins ? dit Jasmine, qui semblait aussi bouleversée que M. Whitmore.

Franklyn eut un grognement de dédain.

– Ça m'étonnerait.

– Donc, murmura Edward, nous ne sommes plus que quinze. Si personne ne vient à notre secours, nous n'y arriverons pas.

Les autres, regroupés autour du feu, entendirent, et cela fit taire leurs murmures. On ne percevait plus que le doux chuintement du ressac et le crépitement du bois qui brûlait.

Becks rompit le silence.

– Leonard, j'ai fabriqué une paire de béquilles pour toi.

Howard s'appuya sur ses coudes.

– Alors, on continue ?

– Oui, on y est presque, approuva Liam en désignant la plage.

– Encore sept ou huit kilomètres autour de la baie, et on devrait y arriver. C'est notre seule chance. Donc, on continue.

– On ne peut plus reculer, maintenant, approuva M. Whitmore.

Laura se rapprocha du feu en se frottant les épaules pour se protéger de l'air frais de la nuit.

– Ça va marcher, hein ? Quelqu'un va trouver le message, et ils vont venir nous chercher ?

– Bien sûr, dit Liam en souriant. Ils ont sûrement déjà commencé. Et avec un peu de chance, le message qu'on va leur laisser leur permettra d'affiner leurs recherches. Fais-moi confiance, tout va bien se terminer. N'est-ce pas, Becks ?

Elle confirma. Elle semblait comprendre que les autres avaient besoin de les sentir convaincus.

– Liam a raison.

CHAPITRE 42

2001, NEW YORK

Sal la regarda.

– Comment tu peux en être aussi sûre ?

Maddy haussa les épaules.

– Je ne peux pas l’être à cent pour cent, mais, regarde : si Liam et l’unité ont survécu au saut, je suis quasi certaine que c’est ce qu’ils ont fait. Et c’est même la seule chose qu’ils pouvaient faire.

Sal leva les yeux de sa tasse de café et fixa le rideau de fer de l’arche, dans la lumière crépitante des seuls néons. Il était un peu plus de onze heures du soir. À cette heure, un mardi ordinaire, tous trois auraient été installés pour passer une soirée comme les autres : Liam sur sa couchette, le nez dans un livre d’Histoire, un bol de céréales sur la poitrine, Maddy, surfant sur Internet. Mais, aujourd’hui, Maddy et elle étaient assises à la table de la cuisine, en attendant minuit et la « remise à zéro ». Le bourdonnement s’amplifiait au fur et à mesure que l’électricité du secteur se chargeait dans le condensateur. À minuit, elles ressentiraient une étrange et fugitive impression de chute quand le champ temporel se remettrait à zéro pour les ramener quarante-huit heures plus tôt, le lundi matin.

Maddy en était certaine, ou au moins s’efforçait-elle de donner cette impression : dès la première seconde qui suivrait la remise à zéro, des gens se pointeraient à leur porte. Il y aurait un pot de bienvenue dehors, dans la ruelle, et ils seraient impatients de les rencontrer.

Mais qui ?...

Maddy pensait que les secrets se répandaient à leur façon. Ce qu’elle voulait dire par là, c’est que la nouvelle prématurée de l’apparition de la machine à voyager dans le temps en 2001 à New York parviendrait certainement aux oreilles d’une agence secrète du gouvernement – des hommes en costume noir. Une chose aussi importante, aussi colossale, ne pouvait que tomber entre les mains d’un service d’espionnage. Si c’était le cas, espérait Sal, Maddy trouverait un moyen de coopérer avec eux pour ramener Liam.

Et ensuite ? Que se passerait-il exactement ?

Un interrogatoire ? Sûrement. Parce que, shadd-yah, ils voudraient à coup sûr tout savoir sur cet endroit et tous ces appareils, le plus infime détail. Il y aurait des questions sans fin sur leur mystérieuse agence : combien y a-t-il de membres ? Où sont-ils ? Qui les dirige ?

Sal n’était pas si certaine de vouloir revenir à lundi pour affronter tout ça, finalement.

Il y avait une autre possibilité, bien sûr : qu’ils reviennent à lundi et que personne ne les attende.

La logique de Maddy était assez tranchée sur ce point. Sal savait que la jeune fille avait étudié le

problème à fond. Si personne ne les attendait, ça pouvait vouloir dire deux choses : Liam et son unité n'avaient pas survécu à l'explosion ; ou alors, s'ils y avaient survécu, ils n'avaient pas pu leur faire parvenir de message et ils étaient perdus dans le temps pour de bon. Dans les deux cas, on ne les reverrait jamais.

Elle regarda le réveil numérique sur la table de la cuisine, les chiffres au faible éclat rouge défilaient trop lentement.

23h16.

Oh, jahulla... Je déteste attendre.

CHAPITRE 43

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam inspecta la pente escarpée qui s'élevait devant eux depuis la mer turquoise et sa plage caillouteuse. Elle était couverte d'une forêt dense d'où pendaient des lianes et des feuilles de fougères qui se balançaient. Encore une jungle impénétrable. Il s'était habitué au confort rassurant que représentait un espace ouvert, d'où il pouvait voir de loin tout ce qui venait.

– C'est juste derrière cette jungle ?

– Affirmatif, fit Becks. Deux kilomètres et demi au nord-est d'ici.

Le reste du groupe fermait la marche d'un air las, sur l'immense plage. Aucun d'entre eux n'avait osé patauger dans l'eau, le matin même. Howard, à l'arrière, se débattait dans les galets avec ses béquilles, aidé par Edward et Jasmine.

– J'ai terminé mes calculs, annonça Becks.

– C'est-à-dire ?

– Pour évaluer où nous nous trouvons dans le temps.

– Ah bon ? dit Liam, surpris. Tu as fait ça quand ?

– J'ai lancé le processus il y a trente-trois heures, identifiant et répertoriant chaque particule de tachyon dans notre environnement, avant et après le saut. Deux milliards quatre-vingt-treize millions trois cent vingt-deux mille neuf cent six particules, avant, et soixante-treize millions mille cinq cent soixante-douze particules identifiées, après.

Liam roula des yeux. Il n'avait vraiment pas besoin d'autant de précision.

– C'est génial. Et donc... quelle est la réponse ?

– En considérant un taux de déperdition de particules constant, ma conclusion est que nous sommes soixante-deux millions sept cent trente-neuf mille quatre cent six années dans le passé.

Elle sourit fièrement, avant d'ajouter :

– Avec une marge possible de cinq cents ans, avant ou après.

– Bien joué, Becks !

Il observa les autres qui, lentement, titubaient entre les galets instables et cliquetants.

– On peut mettre une date dans le message, maintenant. Et on peut le crypter avec ton code tiré d'*Harry Potter* ?

– Affirmatif.

– Sans oublier, bien sûr, les coordonnées de la Base opérationnelle.

Il inspira entre ses dents.

– Jésus Marie Joseph ! On se mêle du temps à grande échelle, on dirait.

– Exactement, approuva-t-elle.

– Il nous reste à trouver comment faire pour que notre appel au secours dure soixante et quelques millions d’années.

– Soixante-deux millions sept cent trente...

Liam leva la main pour interrompre Becks.

– Pour qu’il dure très très longtemps, en tout cas.

Il désigna M. Whitmore et Franklyn, qui marchaient côte à côte en comparant des coquillages.

– J’espère seulement que ces deux pros du fossile connaissent un bon endroit pour laisser un message.

Au loin, sur la plage, à cinq ou six kilomètres de là, plusieurs longs cous firent soudain irruption de la jungle : un petit troupeau d’alamosaures se ruaient à découvert.

On dirait que quelque chose leur a fait peur.

Il les regarda se précipiter sur la plage dans un tonnerre qui soulevait un nuage de poussière derrière eux.

Puis il revint vers Edward et Jasmine, qui soutenaient Howard sur les galets. Ils finirent par rejoindre les autres, rassemblés au bas de la pente.

– On n’a plus qu’à escalader, Mesdames et Messieurs, annonça-t-il, et on sera arrivés !

Franklyn était épuisé et dégouttant de sueur. Pour lui, gravir cette jungle en pente revenait à peu de choses près à escalader une paroi verticale. Il se demandait comment ces arbres, dont la frondaison formait comme un champignon, parvenaient à trouver des prises sur ces rochers escarpés.

Les autres semblaient mieux s’en tirer, même ce pauvre garçon qui avançait comme il pouvait, tout sautillant et boitillant, sa mauvaise jambe ballant derrière lui. Le problème, c’est que Franklyn faisait au moins dix kilos de plus qu’eux, surtout au niveau de la taille. Juste des rondeurs enfantines, avait-il coutume de dire, dans le vain espoir qu’une fois au lycée tout disparaîtrait miraculeusement, laissant place à un corps d’athlète, sculptural. Intérieurement, il resterait toujours un intello, mais avec un corps d’athlète.

Un athlète intelligent.

On ne voit pas ça tous les jours !

Cette idée le réjouissait tellement qu’il trébucha et s’écorcha le menton sur un rocher.

– Aïe ! lâcha-t-il.

– Ça va, mec ? demanda Juan, cinq mètres plus loin, en amont.

– Oui, oui, je me suis juste...

Son sac à dos glissa de son épaule quand il se releva et commença à dévaler la pente.

– Oh non ! murmura-t-il, en le voyant rebondir sur un tronc et continuer de rouler et de dégringoler. Super. Maintenant il va falloir que j’aie le chercher et que je remonte tout.

– Je préviens les autres, et on t’attend, OK ?

Franklyn remercia de la tête et se mit à descendre. Il aperçut son sac à dos jaune, en bas, qui se balançait au bout d’une branche. Comme ça, au moins, il n’aurait pas besoin d’aller plus loin.

Quelques minutes plus tard, il y était presque. En se frayant un chemin à travers de grandes fougères, il arriva sur un replat au sol meuble recouvert de pommes de pins et d’aiguilles. De l’autre côté de ce qui était à peine un rebord rocheux, son sac tenait en équilibre, retenu par une bretelle au moignon brisé d’une branche. S’il ne s’était pas accroché là, il aurait roulé par-dessus le rebord, et Franklyn aurait eu droit à dix autres minutes d’une descente harassante.

Il détacha son sac de la branche et passa les bretelles sur ses deux épaules, cette fois bien décidé à

ne plus le perdre. Il se retourna pour reprendre son ascension quand ses yeux remarquèrent quelque chose à terre : la forme familière d'une empreinte humaine sur le sol sec. Une des leurs, donc. Mais, à côté, il vit trois petites entailles – l'empreinte d'une créature à trois orteils. Il se baissa pour l'observer de plus près.

Mince !

On aurait dit les traces qu'il avait remarquées autour de la carcasse, quelques jours plus tôt. La lumière se fit dans son esprit. Sa bouche devint soudain sèche et pâteuse.

On est suivis.

Il se mit à genoux et détecta une seconde empreinte à trois doigts. Puis une autre, et encore une autre.

On nous a suivis tout le long, depuis le camp.

À cet instant précis, il entendit un léger froissement de feuilles. Quelque chose émergea du feuillage sur le rebord rocheux, derrière lui.

– Oh oh, murmura-t-il.

CHAPITRE 44

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Griffe-Brisée avait l'impression que la Créature-Nouvelle savait qu'ils étaient là ; sa cavité nasale percevait la vague odeur de peur qui en émanait, un cocktail de sueur et d'adrénaline, pas si éloigné de celui des grands herbivores. La Créature-Nouvelle avait astucieusement repéré leurs traces. Elle avait enfin compris qu'ils étaient traqués.

Le temps était peut-être venu d'en savoir un peu plus long sur cet étrange animal pâle. D'un léger cri de gorge, il ordonna aux autres de rester où ils se trouvaient, hors de vue. La créature tenait dans l'une de ses mains potelées un des fameux bâtons-qui-capturent. Il l'observa donc avec méfiance lorsqu'il passa sous une grande feuille de fougère, à l'endroit même où elle venait de ramasser une chose brillante et colorée. Il franchit la bande rocheuse et se retrouva sur le replat. L'odeur salée de la peur s'accrut quand la créature se retourna lentement pour lui faire face. Griffe-Brisée quitta sa position accroupie et se mit sur ses quatre pattes, puis debout, dressé sur celles de derrière.

Il a peur.

Il se tenait si près de la Créature-Nouvelle qu'il pouvait l'examiner avec attention : les yeux, étrangement grands derrière des disques ronds et brillants, et le visage, chair pâle et amorphe, sans trace de muscle, de tendon, ni de carapace osseuse. Elle faisait des bruits avec la bouche, qui ressemblaient très peu à ceux des autres animaux de « chez eux », dans la vallée, mais qui, finalement, n'étaient pas si différents des toux, grognements et autres aboiements qu'utilisait la tribu de Griffe-Brisée.

Franklyn à son tour étudia la créature qui venait d'apparaître. Elle avait une forme qu'il ne pouvait pas mieux décrire qu'intermédiaire entre une de ces espèces de petits théropodes et... eh bien, un être humain. Mais elle était extrêmement mince, dotée d'une agilité voisine de celle d'un oiseau, avec une paire de longues pattes fines reliées à un bassin osseux d'allure très féminine excessivement déporté vers l'avant. Elle avait de plus une taille étroite sous une cage thoracique proéminente, une colonne vertébrale courbée et noueuse surmontée d'un cou délicat fuselé supportant un crâne allongé. Mis à part sa tête si particulière, la bête aurait pu presque passer – de loin, et en louchant un peu – pour un hominidé... Un hominidé à allure humaine.

– B... bon sang, murmura-t-il.

La créature redressa la tête, une tête qui, l'espace d'un instant, lui évoqua une saucisse à hot-dog, longue et lisse comme un os. À son extrémité, deux rangées de dents redoutables débordaient d'une bouche sans lèvres. Au-dessus, deux trous évoquaient une cavité nasale, entourée de chair qui se

fronçait et s'étirait au rythme de sa respiration. Plus haut encore, ses deux yeux jaunes, reptiliens, paraissaient éclairés d'une vive intelligence. La peau de la chose était d'un vert olive sombre qui pâlisait en un rose presque humain autour du ventre et du bassin.

Les mâchoires de la créature se fermèrent en claquant, puis s'ouvrirent à nouveau dans un gémissement qui lui rappela vaguement le murmure de satisfaction d'un nourrisson après la tétée. Presque humain. Et ce regard curieux et intelligent qui l'étudiait aussi intensément qu'il le faisait lui-même.

La créature fit un autre bruit, râpeux, un peu guttural, cette fois. Derrière les dents, il aperçut une langue noire qui tressautait, vibrait et s'enroulait sur elle-même, comme un animal agité dans une cage, et qui prenait différentes formes pour produire différents sons.

Il... il est en train de m'imiter, ou quoi ?

– Salut, lança Franklyn.

La longue tête s'inclina d'un côté, comme celle d'un chien attentif à la voix de son maître. La bouche s'ouvrit de nouveau et la langue roula et s'enroula.

« Ah-uuu » fut le bruit émis, moins intense, plus bas que celui d'un bébé, et avoisinant le timbre de la voix de Franklyn.

Sa terreur se muait en une légère bouffée d'excitation.

Il tente de communiquer.

– Salut, mon nom à moi, c'est Franklyn, dit-il, plus fort, plus lentement et avec plus d'assurance.

La longue tête s'inclina de l'autre côté cette fois, en un mouvement presque comique. L'un des bras de la créature, long, mince et musclé, se replia devant elle. Il se terminait par trois doigts recourbés en trois lames dentelées qui paraissaient redoutables.

On dirait qu'il me fait signe.

Franklyn essaya de reproduire le geste, plaçant sa petite main grassouillette devant son visage et tordant ses doigts de la même façon. La créature expulsa de l'air par ses narines et fit claquer sa mâchoire. Il se demanda si elle n'était pas en train de rire de sa tentative.

Soudain, il entendit le craquement d'une brindille et des cailloux qui s'entrechoquaient ; quelque chose dégringolait de la pente au-dessus de lui.

Becks jaillit du feuillage et atterrit entre eux, déjà en position de combat, dans un équilibre parfait. Elle se tourna pour faire face à l'hominidé reptilien.

– Cours, dit-elle calmement en s'accroupissant, prête à agir, une de leurs hachettes rudimentaires dans une main, une lance dans l'autre.

Franklyn était figé sur place, ne sachant que faire. La créature s'était remise à quatre pattes, son crâne allongé en forme de banane s'était incliné en arrière, en position de repos au creux de la colonne vertébrale, entre les deux omoplates protubérantes. Elle siffla et aboya. Un essaim de créatures semblables à elle apparut au-dessus de la bande de terre qui descendait en pente raide vers la baie.

– Cours ! hurla Liam en s'éjectant maladroitement d'un buisson. Cours, pour l'amour de Dieu, mais cours ! cria-t-il, en se redressant et en ajustant sa lance.

L'indécision de Franklyn s'évanouit face à ces corps verdâtres qui glissaient à quatre pattes, lentement, prudemment, jusqu'à eux, en traversant la clairière, telle une dangereuse coulée de lave. Il se retourna en haletant sous l'effet de la panique et disparut, avec son sac à dos jaune, dans l'épais feuillage.

– Ah, la barbe, je croyais qu'il n'y en avait qu'un ! cria Liam.

Les créatures se répandaient autour de la clairière. Elles tentaient visiblement de les prendre par

les flancs et de les encercler.

– Un conseil, dit Becks en se tournant vers lui : va-t'en.

Liam entendit des piétinements au-dessus d'eux. Il n'aurait su dire si c'étaient les autres qui accouraient à leur secours ou s'ils escaladaient la pente pour fuir.

– Euh... d'accord. Ça va aller ?

Becks ignora la question et fit tourner sa hachette dans sa main droite avec la grâce d'un maître en arts martiaux.

Les créatures aux yeux jaunes s'étaient déplacées trop vite. Elles les encerclaient déjà : Liam était obligé de rester. Il recula vers Becks jusqu'à ce que leurs épaules se touchent.

– Je ne suis vraiment pas... Oh, Seigneur !

– Reste près de moi, lança Becks par-dessus son épaule.

– Ne t'inquiète pas pour ça. Mais qu'est-ce que tu vas... ?

Liam tourna les yeux et la vit bondir, agitant sa lance comme une matraque et perçant le flanc d'un des hominidés. Fichée entre deux côtes, elle lui permit de le faire tomber sans effort. Liam pointa la sienne vers les créatures qui lui fermaient le passage.

Becks avançait avec la grâce d'une danseuse, la hachette scintillait et lançait des éclairs dans le flou du mouvement. Elle faucha les longs doigts griffus d'une des créatures qui tournoyèrent dans l'air, répandant partout, en cercles désordonnés, des gouttelettes d'un sang presque noir.

Un des hominidés bondit sur Liam, espérant tromper sa garde, alors qu'il venait de lui tourner le dos pour rejoindre Becks. Il vit le mouvement du coin de l'œil et n'eut que le temps de balancer sa lance dans sa direction. Le choc se répercuta le long du frêle bambou.

En se retournant, il vit les horribles griffes en forme de faucille s'agiter tout près de son visage, et les dents du long crâne claquer en projetant des filets de salive. La créature, empalée sur le bambou, avait l'air enragée.

– Oh, Seigneur Jésus ! J'en ai embroché un !

Becks était occupée.

Liam se cramponnait à la lance qui vibrait tandis que la créature se débattait, tambourinait et se balançait, s'empalant plus profondément sur la hampe. D'épaisses gouttes de sang noir coulèrent sur ses mains.

– Au secours ! hurla-t-il.

Il vit une des autres bestioles se ramasser sur elle-même, prête à bondir sur lui quand l'air fut déchiré par le cri presque infantin d'une autre. En un clin d'œil, les corps vert sombre se faufileurent et se massèrent à une vitesse incroyable en direction de la bande rocheuse, avant de disparaître dans la jungle, en contrebas.

Ils étaient partis. D'un coup.

Il ne restait plus que la créature qui luttait encore, embrochée à mi-hauteur, sur la lance de Liam. Une griffe crochue tenta d'atteindre son bras, déchirant le tissu de sa chemise et entamant le muscle avec la facilité d'un couteau de boucher tranchant du bœuf attendri.

– Becks ! Mais aide-moi, à la fin !

Becks fut là en un clin d'œil. D'un mouvement à peine perceptible, elle frappa d'un coup de hachette l'élégant cou de la créature, qui se figea soudain, comme frappée de stupeur devant son destin. La longue tête s'inclina un instant, puis bascula en arrière contre la colonne voûtée, presque entièrement décapitée, ne tenant plus au corps que par un bout de tendon rose pâle. Elle s'affaissa une seconde plus tard, arrachant la lance des mains tremblantes de Liam.

Becks et Liam restèrent à contempler l'enchevêtrement de frêles membres gris vert et de

proéminences osseuses et le jet saccadé du sang noir sur les aiguilles et les pommes de pins séchées. Une des jambes s'agitait encore de soubresauts dans un réflexe post mortem.

Liam leva les yeux sur Becks. Son visage et sa poitrine étaient constellés de gouttes sombres. Ses yeux gris, vides et froids d'ordinaire, étaient grands ouverts, avec une expression sauvage qui disparut en un instant, quand l'intelligence artificielle eut repris le contrôle de ses traits. Elle le considérait maintenant avec calme.

– Es-tu indemne, Liam ?

Le garçon fixa son bras en sang, profondément entaillé, mais à un endroit où il n'y avait pas d'artère. Il se rendit vaguement compte qu'il devait être dans un état de choc lorsqu'il s'entendit prononcer :

– Est-ce que quelqu'un peut me ramener sur le *Titanic*, s'il vous plaît ?

CHAPITRE 45

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam et Becks parvinrent au sommet de la colline escarpée vingt minutes plus tard. L'affleurement rocheux surplombait la mer tropicale et en offrait trois vues différentes.

Le garçon s'effondra sur le sol rocailleux.

– Où sont-ils ? demanda Franklyn, le regard furetant derrière Liam. Ils arrivent ?

– Ils ne nous suivent plus, répondit Becks.

– Eh, mais tu es blessé ! s'écria Laura.

Aussitôt, elle déchira une bande de tissu de sa chemise pour confectionner un bandage.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? demanda M. Kelly en détachant sa cravate, qu'il tendit à Laura pour qu'elle en fasse un garrot.

Il désigna Franklyn, encore essoufflé par sa course à travers la jungle.

– Il nous a baragouiné un truc au sujet de bestioles qui lui auraient sauté dessus.

Liam confirma d'un signe de tête et sortit une bouteille d'eau de son sac qu'il vida d'un trait. Puis il inspira et expliqua :

– On s'est fait attaquer. Ils étaient nombreux... des dizaines.

– Mais des dizaines de quoi ? demanda M. Whitmore.

– Une espèce qui chasse en groupe, le renseigna Becks.

Il blêmit.

– Tu veux dire des vélociraptors ?

– Pire, fit Franklyn, bien pire.

Il s'assit à côté de Liam, ôta ses lunettes et essuya les verres embués. L'un d'eux s'était fissuré en une multitude de traits aussi fins que des fils d'araignée.

– Ils ne ressemblent à rien de connu, commença-t-il, en nettoyant prudemment le verre cassé. Personne n'a trouvé de fossiles ni quoi que ce soit de cette espèce.

M. Whitmore s'accroupit en face du garçon.

– Dis-moi ce que c'était. Qu'est-ce que tu as vu, exactement ?

Franklyn secoua la tête.

– Je... je n'en ai aucune idée. Ils ressemblent à des humains *et* à des vélociraptors.

Il leva les yeux vers le professeur.

– Ils ne ressemblent à rien en fait... À rien du tout, vous comprenez ?

– C'est une sous-espèce de théropode ?

Le garçon secoua vigoureusement la tête.

– Absolument pas. Peut-être qu’il y a des millions d’années, on a eu un ancêtre commun, mais ces choses sont juste... Elles sont...

Il cherchait ses mots, un moyen de les décrire.

– Uniques ? tenta Liam.

Il grimaça quand Laura serra la bande pour faire un nœud.

– C’est ça, uniques, acquiesça Franklyn en rechaussant ses lunettes. Une sorte d’impasse dans l’évolution, une forme de prédateur hyper-intelligent.

M. Kelly s’avança.

– Ça n’a pas de sens, Franklyn. S’ils sont, comme tu dis, hyper-intelligents, ils auraient prospéré. On aurait retrouvé leurs traces, c’est sûr.

– Mais ils ont quel degré d’intelligence ? demanda Laura.

– Ils ont l’air futés, dit Liam, très futés.

Il leva les yeux vers les autres.

– Je crois bien que je les ai déjà vus dans la grande plaine au moment où Becks a donné un coup de poing à ce dinosaure. Pendant la panique générale, j’ai regardé en arrière, et je crois que je les ai vus. On aurait dit une bande de singes. C’est ce que j’ai cru voir en tout cas.

– C’est ridicule, coupa M. Whitmore. Les seuls mammifères qui vivent à cette époque ne sont pas plus gros que des musaraignes !

– Ce ne sont pas des mammifères, dit Franklyn, plutôt des reptiliens.

– En tout cas, continua Liam, il m’a semblé qu’ils ressemblaient à des singes. Mais je n’étais pas sûr de ce que je voyais parce qu’ils sont passés en un éclair. Ils se sont couchés quand ils ont vu que je les regardais.

– Ils nous ont suivis depuis le camp, reprit Franklyn. Tu as vu leurs traces ? Trois gros creux au bout d’un long pied.

Liam se souvint des griffes en faucille, quatre à chaque main, trois à chaque pied.

– Oui... tu as raison. Il y avait les mêmes autour de la carcasse. C’est eux qui l’ont tuée, cette bête.

Liam regarda, au bas de la pente, l’immense courbe de la baie qui scintillait dans la lumière du jour et, dans le lointain, l’étendue infinie de la plaine.

Plus loin encore, perdus dans l’air miroitant et l’imprécision d’une distance de trente kilomètres, devaient se trouver la douce pente d’une colline, un rebord de falaise, puis la jungle de leur vallée.

– Ils doivent nous surveiller, marmonna-t-il.

Un frisson parcourut sa peau, et les poils de ses bras se dressèrent.

– Ils nous surveillent et ils nous suivent depuis le début.

– Alors ça fait bien une semaine, dit Juan.

– Neuf jours, précisa Becks.

Juan eut l’air surpris.

– Si longtemps que ça ?

– Ils nous étudient, je vous dis, continua Liam. Ils essaient de comprendre nos comportements et ils doivent se rendre compte de la menace qu’on représente pour eux.

Franklyn se leva et examina l’orée de la jungle à une dizaine de mètres, au bas de la pente.

– Ils sont curieux, et c’est ça qui les rend intelligents, dit-il. Si ça se trouve, ils le sont presque autant que nous.

– Une espèce de dinosaures aussi intelligents que nous ? intervint M. Whitmore. Allons, Franklyn, c’est est...

– Ils ont un langage ! Je les ai entendus communiquer.

Liam opina :

– Il a raison. Quand ils nous entouraient, Becks et moi, il y avait une sorte de *conversation* entre eux.

– L'un d'entre eux a même essayé de communiquer avec moi – avant que toi et la fille-robot, vous arriviez. Il essayait de parler comme moi.

– C'est complètement dingue, dit M. Whitmore. Il n'y a aucun exemple d'espèce connue, ni d'espèce *similaire* possédant une boîte crânienne assez grosse pour contenir un cerveau capable de développer un langage articulé.

– C'est comme ça, M. Whitmore, reprit Franklyn. Le simple fait qu'il ne reste pas de fossiles de ces choses ne veut pas dire qu'elles n'ont jamais existé.

– Le jeune homme a raison, dit M. Kelly. Les paléontologues ne disent-ils pas qu'on n'a qu'une vision incomplète du temps des dinosaures ? Voire de grosses lacunes ?

M. Whitmore se frotta la barbe et considéra à son tour la lisière de la jungle, en contrebas.

– Eh bien, dites donc, ça fait une sacrée lacune, ça, non ?

Ils restèrent silencieux un moment, les yeux fixés sur le feuillage des arbres non loin, puis sur la sombre et impénétrable végétation qu'il surplombait, essayant d'imaginer les yeux qui les observaient dans l'obscurité.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Liam ? demanda Laura.

Il mordilla sa lèvre inférieure tandis qu'il réfléchissait.

– On ne change pas de plan.

Il tourna le dos à la jungle dont il était sorti quelques minutes plus tôt et examina la pente de l'autre côté du pic. Il y aperçut le pâle contour d'une petite crique sableuse abritée au fond de la corniche, puis une autre corniche, de même hauteur, sur le côté le plus éloigné, dessinant comme les bras d'un géant rocheux qui la protégeaient. Il devina le scintillement d'un petit cours d'eau qui serpentait à travers des fourrés de bambous et de roseaux, et qui se déversait dans la crique. C'était une baie secrète, engageante, aux eaux vert turquoise qui clapotaient le long d'un croissant de plage d'une douce couleur crème. En un autre temps, un autre lieu, ça aurait pu être un paradis tropical coupé du monde, une crique de pirates, comme dans les romans d'aventures.

– C'est là, en bas, qu'on doit aller ? demanda-t-il à Becks.

– Affirmatif. C'est là.

– OK, lança-t-il.

Il opina fermement dans l'espoir d'avoir en tout point l'air d'un vrai chef.

– On peut être en bas en moins d'une demi-heure. Une fois arrivés, on montera un campement sur la plage et on fera un grand feu. Avec un peu de chance, ça maintiendra ces bestioles à distance. Et on fera un roulement : la moitié d'entre nous dormira pendant que l'autre veillera, et ainsi de suite.

Il regarda de nouveau Becks.

– Ensuite, on écrit ce message et, demain, on l'enterre.

– Tu sais comment on fait ça, demanda M. Kelly.

Liam fut sur le point de répondre qu'il n'en avait pas la moindre idée quand Jasmine intervint :

– Avec de l'argile.

Les autres la regardèrent, interrogatifs.

– Avec de l'argile, répéta-t-elle. Si on peut en trouver, on fera une tablette. Tu n'auras qu'à écrire le message dessus et on la fera cuire dans le feu.

Liam se tapota la joue d'un air pensif.

- Très bien, oui, très bonne idée. On va faire ça. Des questions avant qu'on y aille ?
- Et pour ces choses, là, en bas ? demanda Juan en jetant encore un regard vers la jungle.
- Je pense qu'elles savent à quoi s'en tenir maintenant, avec nous.

Les autres se concertèrent du regard, incertains de ce que Liam insinuait.

- Elles ont appris deux choses, continua-t-il : on peut les tuer, et elles n'ont pas intérêt à embêter notre fille-robot, pour sûr !

Becks fronça les sourcils, indignée.

- Mon identifiant est Becks.

Liam haussa les épaules, trop fatigué pour s'excuser.

- On est partis ?

CHAPITRE 46

2001, NEW YORK

Le réveil indiquait 23h45. Maddy remarqua que Sal lui jetait des coups d'œil nerveux.

– Encore quinze minutes.

– J'ai un peu peur, chuchota Sal.

Pour être honnête, Maddy était très tendue elle aussi. Au lieu de cela, elle sourit, se pencha par-dessus la table et attrapa le bras de la jeune Indienne.

– Tout va bien se passer, Sal, je te le promets.

– Je ferais peut-être bien d'aller prendre le pistolet de Foster dans la salle du fond au cas où l'ennemi rappliquerait.

– Tu trouves ça raisonnable ? Si ça se trouve, on va devoir ouvrir la porte à un tas de mecs armés super énervés, en costume sombre et lunettes noires.

– Ça va vraiment se passer comme ça ?

Maddy haussa les épaules.

– Je n'en ai aucune idée, Sal.

Si quoi que ce soit...

– En tout cas, poursuivit-elle, si toute une bande de types des services secrets se présente, on n'ira pas bien loin avec un pistolet pour deux. Je suis sûre qu'ils seront bien équipés, si tu vois ce que je veux dire.

– Je crois, oui, murmura Sal, avachie sur la table, une mèche de ses cheveux noirs pendouillant devant ses yeux plus noirs encore. Comment tu fais pour rester aussi calme en pensant à tout ça ?

Calme, moi ?

Cependant, remarqua-t-elle, c'était vrai qu'elle se sentait calme. Non, pas calme, *résignée*, résignée à ce que l'Histoire acheminait vers elles, à travers l'éternité, et qu'elles allaient découvrir dans quelques minutes au moment de la réinitialisation de la bulle temporelle. Elle s'y était résolue là-bas, hier, quand elle cherchait Foster. Elles n'avaient vraiment rien d'autre à faire que d'attendre et s'adapter à ce qui arriverait, juste attendre jusqu'à ce qu'une onde temporelle se fasse sentir, ou, l'espérait-elle, un message. Alors seulement, et à cette seule condition, elles pourraient enfin se rendre utiles.

– Je suis calme parce que... Je ne sais pas, parce qu'on est impuissantes, maintenant, parce que tout ce qui nous reste à faire, c'est d'attendre et de voir ce qui vient. Ça ne sert à rien de s'inquiéter pour ce qu'on ne peut pas maîtriser.

Son explication sonnait un peu creux. Cependant, c'est tout ce qu'elle avait à offrir pour l'instant.

– Mais si c'est vraiment des sales types et qu'ils veulent mettre la main sur la machine à voyager dans le temps, qu'est-ce qu'on va faire ? Rester là, les bras croisés ?

– J'ai tout prévu.

– Comment ça ?

Maddy sourit.

– J'ai donné comme instruction à Bob de bloquer l'ordinateur s'il m'entend dire un mot de passe à haute voix.

– Bonne idée, opina Sal. Mais tu ne crois pas qu'ils auront des experts en informatique pour s'introduire dans le système et, je ne sais pas moi, désactiver ta commande ou un truc comme ça ?

– Peut-être bien, mais ce genre de manipulation prend beaucoup de temps, et ils n'en auront pas beaucoup.

– Pourquoi ?

– Parce que Bob est programmé pour tout supprimer si je ne donne pas un deuxième ordre.

– Comment ça ?

– Si je ne lui donne pas un autre mot de passe dans les six heures qui suivent, il est programmé pour devenir complètement dingue, effacer tous les disques durs et envoyer une surtension dans les circuits de la machine pour les griller. Il ne leur restera plus que du silicium calciné et des disques remplis de documents supprimés s'ils tentent quoi que ce soit contre nous.

Sal hocha la tête, considérant Maddy avec un respect renouvelé.

– Jahulla ! Tu es vraiment très forte, Maddy.

La jeune Américaine haussa les épaules.

– J'ai vu ça dans un film, une fois, et ça marchait. Je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas pour nous.

– N'empêche que tu es une bonne stratège. Je sais que tu n'as pas une haute estime de toi et que tu t'en veux pour l'explosion, mais je ne connais personne d'autre qui aurait trouvé tout ça aussi vite.

Sal regarda ailleurs, soudain intimidée, calant la mèche de sa frange derrière une oreille.

– Ce que je veux dire, c'est que tu es plutôt douée pour ça.

Le réveil indiqua la disparition d'une autre minute.

– Merci Sal, mais on s'en rendra compte bien assez tôt. S'ils sont mal intentionnés, et qu'ils veulent vraiment mettre leurs sales pattes sur notre matériel, sois sûre qu'ils auront besoin de nous.

Maddy prit une profonde inspiration. Un picotement d'angoisse remonta le long de sa colonne vertébrale quand le réveil passa à 23h47.

– Ils ont intérêt à être sympas sur ce coup-là !

CHAPITRE 47

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Griffe-Brisée berçait l'organe dans ses mains, immobile, froid, sans vie. Sa couleur avait viré du rouge vif à un pourpre éteint, tandis que le soleil s'enfonçait lentement à l'horizon. Le ciel s'était assombri, une demi-lune teintait de mercure l'obscurité de la jungle.

Il se tenait là où les Créatures-Nouvelles se trouvaient quelques heures plus tôt. Les traces de leur présence étaient partout : empreintes de pieds sur le sol, gouttelettes de sang séché sur les récifs et les rochers... et cette odeur unique, celle de la peur, qui avait tout imprégné. Elles étaient restées là quelques instants, et elles avaient été vraiment épouvantées.

Les Créatures-Nouvelles ont peur de nous.

Jusque-là, Griffe-Brisée était persuadé que c'était sa meute qui devait les craindre.

Les autres l'observaient, dans l'attente de ce qu'il allait faire. Il regarda l'organe entre ses mains, tout ce qui restait de sa compagne de meute, la mère de bien des jeunes mâles avant lui. C'est elle qui aurait été leur chef s'il avait disparu le premier. La sagesse de l'âge suffisait bien à compenser sa plus petite stature – pas un seul jeune mâle ne l'aurait défiée. Alors que les autres animaux moins évolués de cette contrée établissaient leur hiérarchie sur la force brute, c'est le pouvoir de la sagesse qui était pris en compte dans la grande famille de Griffe-Brisée.

Mais, maintenant, elle était morte. Son cou mince avait été presque complètement sectionné, et elle avait une blessure à la poitrine qui, de toute façon, lui aurait été fatale.

Ils étaient revenus sur la corniche pour trouver son cadavre encore chaud, mais la vie l'avait quittée. Alors, ils avaient détaché des bandes de chair de ses os – peau, muscles, organes – et ils l'avaient consommée. Tout ce qui restait d'elle était un squelette sanglant. Rien ne devait être perdu de ce qu'elle avait été. On l'avait trop aimée pour abandonner sa chair aux petits charognards.

Cependant, son cœur était pour lui, rien que pour lui.

Griffe-Brisée le berçait depuis des heures, ne parvenant pas à se séparer de la dernière chose qui lui avait appartenu. Mais le moment était venu. C'était maintenant, alors qu'il observait dans la nuit profonde la crique en contrebas et la fleur jaune, vacillante, sur la plage, entourée des pâles créatures.

Ses dents crénelées déchirèrent un morceau de l'organe pourpre, et il se fit le serment, en mâchant la chair fibreuse, que ces créatures mourraient jusqu'à la dernière. Il les regarderait dans les yeux quand ses griffes plongeraient au fond de leur poitrine pour en extraire la source palpitante de leur vie.

Les autres commencèrent à gémir et à piailler doucement, de jeunes mâles désespérés par la perte de leur mère, quand Griffé-Brisée mit le reste de l'organe dans sa bouche et dit adieu à celle qui fut sa compagne durant toute sa vie. Il se tourna vers eux et les fit taire d'un léger raclement de gorge.

Nous n'avons pas à avoir peur des Créatures-Nouvelles.

Les autres le pensaient aussi.

Ils sont comme des herbivores, sans défense quand ils n'ont pas leur bâton-qui-capture.

C'étaient aussi des êtres imprudents et stupides qui se séparaient souvent de leurs outils de mort sans se rendre compte que, sans eux, avec leurs mains sans griffes et leurs petites dents blanches, ils étaient aussi vulnérables que des nouveau-nés.

Griffé-Brisée les regardait, au loin, sur la plage illuminée par la fleur jaune. Ils devaient tous mourir, pour la venger bien sûr, mais aussi pour s'assurer que son espèce resterait la seule meute de chasseurs intelligents de la région. Laisser à ces êtres pâles une chance de croître et se multiplier serait ridicule.

Il ouvrit la bouche et sa langue noire ondula et se tortilla. Il tentait une fois encore de reproduire doucement le son curieux émis par la petite créature grassouillette aux cheveux roux et aux yeux étranges. Sa gorge gargouilla et hennit. Puis sa langue façonna un son qui imitait assez bien celui dont il se souvenait.

– *Che... chuiis... Fank... lyyyn.*

CHAPITRE 48

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Le soleil matinal réchauffait déjà son dos et ses épaules quand Liam tisonna de sa lance les restes fumants de leur feu de camp. Il le faisait avec prudence pour retrouver ce qu'il cherchait.

– Fais vraiment attention, dit Jasmine qui se tenait à ses côtés. Quand c'est encore chaud, ça se casse.

– D'accord, dit-il, continuant encore plus délicatement.

Bientôt, la pointe émoussée de sa canne de bambou toucha quelque chose de dur en produisant un bruit sourd.

– Ça y est, j'en ai un.

Il écarta soigneusement les cendres et dégagea les contours bruts d'un rectangle qui avait environ la taille d'une brique.

– Il n'a pas l'air de s'être fissuré.

En se servant d'une poignée de feuilles de fougères cireuses, il le retira du feu et le déposa aussitôt dans le sable.

– Aïe ! C'est sacrément chaud !

Il commença à nettoyer délicatement la surface couleur rouille de l'argile cuite. La ligne fine des lettres et des chiffres était emplie de cendres. Les autres firent cercle autour de la petite tablette oblongue.

– Ça a super bien marché ! s'exclama Laura.

Les lettres étaient effectivement très lisibles.

– Bien sûr que ça a marché, répliqua Jasmine. Je sais de quoi je parle. Ma mère et moi, on fait tout le temps des bijoux en céramique. On les vend sur le Web.

Liam souffla pour disperser les cendres et révéla ainsi les lignes et les courbes de son écriture.

Emportez cela à l'Arche au 9, Wythe Street, Brooklyn, New York, le lundi 10 septembre 2001.

Message : 89-2-4/54-1-5/78-6-9/23-1-1/17-1-2/21-2-3/ 20-1-9/209-2-4/95-8-3/63-8-4/30-4-1/41-7-3/ 132-9-4/130-5-2/278-15-2/62-15-6/12-14-3/35-1-1/ 19-10-2/470-15-20/344-9-5/18-2-3/91-15-7/122-12-4/ 524-3-3/510-11-7/610-17-6/40-4-11/17-11-3/653-6-3/ 717-10-1/326-13-3/525-8-10. Le code est « Magie ».

M. Whitmore lut par-dessus l'épaule de Liam.

– Vous croyez que ce code va marcher ? Enfin, j'ignore quel livre vous avez utilisé, mais il existe forcément différentes éditions. Vous savez sans doute que la mise en page et la pagination changent d'une édition à l'autre. Vous vous servez d'un exemplaire de l'agence ?

Becks répondit :

– Ça va marcher. L'ordinateur de la Base travaille à partir de la même base de données que moi.

– « Magie » ? intervint Juan. C'est un indice pour deviner le titre du bouquin ?

Liam acquiesça.

– Tu crois que Bob comprendra ? demanda-t-il à Becks.

Elle mordilla sa lèvre inférieure et haussa les épaules – encore une mimique qu'elle avait prise aux lycéens.

– Je ne suis pas en mesure de fournir une réponse pertinente à cette question, Liam.

– Alors, disons plutôt... Est-ce que *toi*, tu comprendrais ?

Ses paupières clignèrent.

– Je dispose de trente et un mille listings dans ma base de données correspondant au mot « magie ».

– Jésus Marie Joseph... fit Liam, contrarié.

– Peut-être qu'on aurait dû plus réfléchir à cet indice. Et si ce seul mot ne suffisait pas à Bob pour...

– Saleena Vikram comprendra, dit Becks.

Elle regarda Liam.

– Tout comme Bob, j'ai discuté de ce livre avec elle.

Liam grommela.

– Tu me fais marcher ? Tu es vraiment capable de discuter d'un sujet comme ça ?

– Je lui ai dit que j'avais beaucoup aimé la magie dans *Harry Potter*.

M. Whitmore se redressa et posa les mains sur ses hanches.

– C'est une plaisanterie ou quoi ? Vous n'allez pas me dire que votre agence de surveillance temporelle super secrète a choisi comme code ultime un livre pour enfants ?

Liam et Becks le regardèrent et opinèrent du chef.

– C'est incroyable ! lança M. Whitmore en secouant la tête. Vous êtes vraiment des guignols !

– Guignols ?

Liam fit signe à Becks de se taire.

– On a choisi un plan qui va marcher, M. Whitmore, répliqua-t-il, surpris par sa propre colère. Et c'est tout ce qui compte !

M. Whitmore fut un peu déconcerté par l'éclat inhabituel du garçon.

– Bon, bon, d'accord. C'est juste que ça fait, disons, un peu...

– Amateur, compléta Franklyn. On pensait que vous aviez un système de codage, comme les *vrais* agents secrets.

– Je ne voudrais pas être désagréable, les gars, dit Juan, mais on dirait que vous improvisez tout au fur et à mesure.

– Tu sais, dit Liam, je ne vais pas te mentir, je suis un peu novice dans ces voyages dans le temps, et je peux t'assurer que c'est la première fois que je viens à l'époque des dinosaures. Alors si tu n'as pas l'impression que, Becks et moi, on travaille d'après un... programme, eh ben c'est pas faux.

Il se leva en secouant les cendres de ses mains.

– Enfin je ne sais pas pourquoi je te dis ça, continua-t-il : l'agence vous a sauvés plus d'une fois, et le fait est que chaque fois qu'elle le fait pour vous, elle sauve aussi l'Histoire et le monde entier. C'est comme ça, c'est tout. Et vous continuez tous à vivre heureux, sans jamais vous rendre compte à quel point on a frôlé la catastrophe. Becks et moi, on vous a déjà sauvés une fois quand un certain Hitler a gagné une guerre au lieu de la perdre. Ça a été une sacrée pagaille, pour sûr ! Mais on a réussi à tout remettre en ordre. Alors, vous pourriez nous faire un peu confiance. On n'est pas complètement inutiles. OK ?

– Et qui se cache derrière votre agence ? demanda M. Kelly.

Liam fut sur le point de répondre quand Becks saisit son bras pour l'interrompre.

– Laissez-moi deviner, railla M. Kelly : « donnée confidentielle ».

– Je suis désolé, dit Liam, mais c'est ainsi. On va vous ramener en 2015, alors moins vous en savez sur nous, mieux ça vaut. Mais je vais quand même vous dire une chose : ils sont organisés et ils ont la meilleure technologie qui soit, là-bas, des ordinateurs et des « robots » comme Becks. Et puis des tas d'autres choses. Alors, vous voyez...

Il sourit.

– ... vous êtes entre de bonnes mains.

Les autres le toisèrent avec un mélange d'expressions indéchiffrables.

Allez, Liam... Sois ferme.

– Bon, allez, finis les bavardages. On a du travail, pour sûr ! Franklyn ? M. Whitmore ? Où est-ce que vous proposez de mettre ces tablettes exactement ?

Ils se regardèrent et échangèrent quelques gestes inconscients, Franklyn remontant ses lunettes brisées, M. Whitmore grattant sa barbe mitée, ainsi que quelques marmonnements.

Enfin, Franklyn prit la parole.

– Je propose qu'on en enterre deux sur la plage, en creusant un trou aussi profond que possible. Et le reste, dit-il en désignant un buisson de bambous et de roseaux, on le mettra dans ce ruisseau. Les rives sont vaseuses et il y a des marécages de part et d'autre. Je suis presque sûr que le lit de fossiles de Dinosaur Valley est marécageux.

Liam consulta Jasmine.

– Tu es sûre que ces tablettes d'argile vont tenir pendant soixante-cinq millions d'années ?

– Je n'ai jamais dit que ça tiendrait aussi longtemps.

Franklyn secoua la tête.

– Tu n'y connais vraiment pas grand-chose en fossiles, Liam.

Liam rentra les épaules.

– C'est vrai, Franklyn, mais toi, oui. Alors pourquoi tu ne me dis pas plutôt comment ça va se passer ?

Franklyn soupira.

– Les tablettes vont sans doute se casser bien avant qu'il y ait ne serait-ce que des singes sur Terre, sans parler des *Homo sapiens*. Mais les *impressions* qu'elles vont laisser, qui vont faire comme une sorte de moule dans la vase, vont à la longue devenir une couche de roche sédimentaire, et c'est ça, les fossiles, expliqua-t-il en gratifiant Liam d'un sourire presque condescendant. Mais pas ces tablettes, qui seront redevenues poussière depuis longtemps.

Liam acquiesça pensivement.

– Bon, d'accord... Bizarrement, pour moi, ça ne fait pas une grosse différence : ça va quand même fabriquer quelque chose qui restera après nous et que quelqu'un pourra lire. C'est ça ? Alors il vaut mieux s'y mettre tout de suite. Plus tôt ce sera fait, et plus tôt on pourra partir.

Il se tourna pour s'adresser au groupe.

– Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais quand le soleil se couchera, j'aimerais autant camper ailleurs qu'ici.

– Effectivement, vu ce qu'il y a là-bas, dit M. Whitmore en levant les yeux sur le versant de la jungle qui les surplombait, je pense aussi qu'il est préférable de s'éloigner d'ici.

CHAPITRE 49

2001, NEW YORK

- Encore trois minutes, dit Sal.
- Trois minutes... répéta Maddy.

Elles entendirent les appareils commencer à ronronner, pompant avidement l'énergie de l'installation électrique. Une fois de plus, Maddy se demanda qui payait la facture d'électricité. La quantité qu'ils consommaient devait être astronomique.

Elle sourit de sa bêtise. Mais, bien sûr, *personne* ne payait de facture. Pour le monde extérieur, pour leur voisin – le garagiste en haut de la rue –, l'arche était vide. Accrochée au rideau de fer, recouverte de graffitis, une pancarte proposait trois cents mètres carrés de surface commerciale pour un loyer raisonnable. Si quelqu'un s'en était soucié, il aurait vu trois jeunes squatters s'y installer un lundi de septembre, pour disparaître le mercredi suivant.

- Au fait, dit Sal, j'avais oublié : j'ai vu un truc bizarre l'autre jour.
- Quel genre de truc ?
- C'était dans une boutique, pas très loin, une brocante. Enfin, c'était pas si bizarre que ça, juste une coïncidence.
- Raconte.

– J'ai vu un uniforme de steward du... *Titanic*. Exactement le même que celui de Liam. C'est bizarre, non ? Bon, la dame de la boutique m'a dit que ce n'était pas un vrai, juste un costume de théâtre. Mais j'ai trouvé ça marrant. Je pourrais l'acheter pour Liam, comme tenue de rechange.

- À mon avis, il ne doit pas être très pressé de retourner sur le *Titanic*, tu sais.

Le sourire de Sal s'effaça.

- Non, c'est sûr... C'est pareil pour nous, en fait.

Les chiffres du réveil changèrent dans un clignement. Encore deux minutes.

Maddy aurait bien aimé que Foster soit assis là, juste à côté d'elles, calme, décontracté, un sourire en coin réconfortant sur son visage ridé qui faisait penser à un parchemin buriné, comme si elle avait trop pris le soleil...

Je ne serais pas contre sentir le soleil sur mon visage.

C'étaient les derniers mots de Foster. Il avait dit ça le matin où il l'avait emmenée prendre un café pour lui faire ses adieux.

- Le soleil sur mon visage... murmura-t-elle dans un souffle.

Sal leva un sourcil.

– Qu’est-ce que tu racontes ?

Je ne serais pas contre sentir le soleil sur mon visage en mangeant un bon hot-dog.

C’est exactement ce qu’il avait dit, une des dernières phrases qu’il avait prononcées. C’est ce qu’il avait eu envie de faire, dans le peu de temps qui lui restait à vivre : prendre le soleil en mangeant un bon hot-dog. Avec tous ces gratte-ciel, elle savait qu’il n’y avait qu’un endroit où on pouvait espérer voir le plein soleil à Manhattan avec un tas de vendeurs de hot-dogs. Un seul et unique endroit.

– Je crois que je sais où est allé Foster, murmura-t-elle.

Les diodes rouges du réveil clignèrent à nouveau pour leur indiquer qu’il était 23h59.

– Il est où ?

Maddy se leva et écarta sa chaise de la table du petit déjeuner. Le bruit résonna dans toute l’arche.

– Je t’expliquerai une autre fois. Nos invités vont arriver.

Sal se leva et la rejoignit au milieu de la pièce, face à la porte close. Elles comptèrent à rebours les soixante dernières secondes. Derrière elles, le ronronnement sourd des appareils se mua en un pétilllement final crescendo.

La bande de lumière trembla avant de diminuer.

– Bon, il ne se passe rien, dit Maddy en attrapant instinctivement la main de Sal.

CHAPITRE 50

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

– Tu penses que c'est assez profond ? demanda Liam.

Becks s'accroupit au bord du trou. Au fond, Liam avait de la boue jusqu'à la ceinture. Elle inspecta les bords pâteux du trou qui s'affaissaient, puis le fond qui commençait déjà à dégorger de l'eau.

– Je ne sais pas, dit-elle.

– Comment ça, tu ne sais pas ?

Il essuya ses sourcils en sueur, étalant de la terre sur son front.

– Enfin, après tout, je ne vois pas comment on pourrait savoir quelle est la bonne profondeur. Tu peux me passer la tablette ?

Liam retourna la brique d'argile entre ses doigts et étudia les lettres et les chiffres qui y étaient inscrits.

Alors, silencieuse petite messagère, tu vas aller nous chercher de l'aide. D'accord ?

Il se pencha et plaça la brique, le côté écrit vers le bas, dans l'eau trouble. Puis il l'enfonça doucement dans le limon.

– On compte sur toi, Mademoiselle Tablette, fais de ton mieux pour nous aider. Dure autant que tu pourras, d'accord ? Et, comme disait ma tante Loretta : « Arrange-toi pour faire bonne impression. »

Il leva les yeux vers Becks, avec un petit sourire barbouillé de boue.

– « Faire bonne impression », une impression... Tu as compris ma blague ?

Elle le fixa de ses yeux gris, analytiques.

– C'est un jeu de mots, répondit-elle. Un ensemble de mots à multiples significations, selon la trame contextuelle.

– Oui, c'est ça, un jeu de mots. C'est censé être drôle.

Elle fronça les sourcils, puis son visage se figea dans une expression d'hilarité forcée. Enfin, elle éclata d'un rire fabriqué.

– Jésus Marie Joseph, Becks ! Si ça ne te fait pas rire, ne ris pas, c'est tout. Là, c'est limite gênant. Son rire s'arrêta net.

– Affirmatif.

Liam se hissa hors du trou dont les bords humides s'effondraient. Ils ramassèrent des poignées de boue et de sable pour accélérer le remplissage naturel du trou. Lorsqu'il ne resta plus, sur la rive, qu'un léger monticule à peine visible, Liam prit une tige de bambou et l'enfonça en plein milieu. Il

déchira ensuite une bande de tissu de son pantalon vert fluo et la noua autour du bambou.

– Comme ça, on le retrouvera plus facilement quand on reviendra.

Becks acquiesça. Cette partie du plan, sur laquelle elle avait insisté, était indispensable : revenir vers ce repère temporel qu'ils établissaient, une fois que tout le reste serait remis en ordre, et récupérer les cinq tablettes qu'ils avaient enterrées.

Liam regarda vers l'aval de la rivière. La petite artère d'eau claire qui s'écoulait lentement faisait des méandres à perte de vue, par-delà un bouquet de roseaux.

– Je me demande où en sont les autres ?

M. Kelly se redressa et essaya de masser son dos fatigué. Leurs deux tablettes étaient enfouies profondément dans le sable fin de la plage, à présent, aux deux extrémités de la petite crique. Ils avaient placé deux drapeaux en guise de repère, fabriqués à partir de bambous et de bandes de tissu arrachées à la manche de sa chemise.

– C'est fait.

Il sourit aux autres. Il y eut comme une timide acclamation de la part de Juan, Laura, Jasmine, et même d'Akira, une Japonaise aussi discrète qu'Edward, honteuse de son fort accent et de son anglais hésitant.

Il parcourut la plage du regard. Tout du long, des buissons de roseaux touffus et des bouquets de bambous formaient une ligne. Le petit delta d'eau vive, bordé de vase, s'étendait en un éventail d'étroits canaux creusés par le courant avant de se jeter dans la mer chaude et salée.

– Les autres vont bientôt avoir fini, dit-il. Après, on pourra rentrer.

Les yeux de Laura se dirigèrent vers la jungle à fort dénivelé dans laquelle ils allaient devoir s'enfoncer.

– Je me demande si ces choses sont toujours là.

Juan regarda.

– On a nos armes et la fille-robot. Tout va bien se passer.

– Peut-être que nous sommes moins en danger qu'avant, fit remarquer M. Kelly. L'une des créatures a été tuée en essayant de nous attaquer. Peut-être qu'elles se méfieront, maintenant.

Laura serra sa lance.

– Ouais... J'espère.

Franklyn empila des pierres autour de la tige de bambou fichée dans le sol pour former un petit cairn, puis il leva les yeux de son travail. M. Whitmore entraînait les deux autres – Edward, et Howard, qu'il avait l'air de considérer comme son grand frère – cinquante mètres plus bas, près d'une autre berge limoneuse qu'ils avaient déjà repérée comme un bon endroit où placer la seconde tablette.

– Tu viens, Franklyn ? appela le professeur.

– Une seconde, j'arrive.

La tige de bambou bougeait encore, et les pierres ne la maintenaient pas assez fermement.

– Je vous rejoins ! lança-t-il, en cherchant un autre gros caillou poli par les eaux.

C'est alors qu'il l'entendit. Un cri sourd, étouffé et un peu aigu, comme le sanglot d'un petit enfant. Il se figea, tendit l'oreille pour l'écouter derrière le sifflement lancinant des roseaux et le bruissement du courant. Puis le bruit revint, un peu plus fort, plus distinct. On aurait dit que quelqu'un souffrait.

– Qui est là ? cria-t-il.

Peut-être qu'une des filles avait glissé sur un rocher humide et s'était cassé quelque chose ?

– Jasmine ? Laura ?

Les pleurs à nouveau, pitoyables, misérables et pressants. Cela semblait venir des roseaux.

– Akira, c'est toi ?

Il s'approcha et eut l'impression de voir quelqu'un se déplacer, au sol, au pied des roseaux. Il avançait encore.

– Qu'est-ce qui se passe ? Tu as glissé ?

La forme s'éloigna à travers les roseaux puis disparut. Elle avait bougé rapidement, trop rapidement pour un humain. Franklyn sentit que des yeux le fixaient depuis un buisson sur sa droite. Puis il vit deux yeux jaunes incrustés frontalement dans un crâne allongé, incliné sur des épaules osseuses et un dos voûté. La forme curieuse de ce crâne lui rappelait vaguement celle des casques aérodynamiques portés par les coureurs cyclistes ou les skieurs de descente des Jeux olympiques d'hiver, mais beaucoup plus longs, comme les extraterrestres des DVD que son frère aîné regardait en boucle. La chose le détaillait, dans le plus grand silence et la plus grande assurance qui soient. Puis ses mâchoires aux dents affûtées comme des scalpels s'écartèrent ; sa langue noire s'enroula et se déroula comme celle d'un serpent.

– *Che... chuuiiis... Frank... lyyyn*, siffla-t-elle doucement.

Les yeux de Franklyn s'agrandirent.

Cette créature – c'était exactement le même reptile hominidé qu'il avait rencontré, la veille, là-haut sur le côté boisé de la colline – se souvenait de son nom, de leur furtive communication et des mots prononcés au cours de l'échange, un événement qui n'allait pas se reproduire en ce monde avant des dizaines de millions d'années. De plus, elle avait, de fait, la capacité vocale et la dextérité orale qui permettaient de reproduire le langage humain.

– Oui, répondit-il tout excité. Oui, c'est bien moi.

Il pointa un doigt vers sa propre poitrine.

– Je... m'appelle... Franklyn.

La longue tête fuselée s'inclina. En silence, la chose fit un pas hors des roseaux dans sa direction.

Franklyn pensa à son téléphone au fond de son sac à dos, niché entre les deux paquets de filets de poisson. Espérant avoir assez de batterie pour prendre des photos et faire une vidéo, il détacha le sac de ses épaules.

– J'ai besoin de prendre un truc, dit-il tout bas en bougeant lentement. OK ?

La créature resta parfaitement immobile, ses yeux jaunes observant avec avidité le moindre de ses gestes. Il ouvrit le sac et plongea le bras dedans. Une puissante odeur de poisson s'en échappa. Les replis de peau autour de la cavité nasale de l'hominidé se mirent à frémir.

Il sent la nourriture.

Changement de plan. Franklyn saisit un des paquets, le sortit et le déballa.

– Regarde, j'ai quelque chose à manger.

Il lui tendit le petit morceau de poisson grillé.

Au loin, il entendit les voix de M. Whitmore et des autres qui se répondaient dans les roseaux, à moins de cent mètres de là. Un instant, il fut partagé entre l'espoir qu'ils s'approchent et fassent fuir la chose et celui qu'ils ne le fassent pas. Il aurait pu les appeler. Mais qu'est-ce que cela aurait provoqué ? Une attaque ? Ou peut-être aurait-elle disparu pour de bon, pour ne plus jamais réapparaître.

Il se rendit compte combien cela aurait été tragique. Car cette... chose, cette espèce, comme toutes les autres espèces de dinosaures, allait disparaître. Le monde des dinosaures avait peu de temps

devant lui en termes géologiques. Mille ? Dix mille ans ? Peut-être cela allait-il se passer demain : une extinction de masse, un astéroïde ou une gigantesque éruption volcanique allait étouffer le monde et tuer toutes les espèces terrestres plus grandes qu'un chien. Et cette espèce intelligente, si proche sur bien des points des humains, plus même que certains de leurs ancêtres simiens, allait être anéantie, disparaître sans laisser de trace. On ne saurait jamais rien d'elle, elle ne laisserait aucun fossile, n'aurait pas de nom latin, ne serait jamais exposée dans un musée ni ne ferait l'objet de controverses entre paléontologues. Et c'était ça la plus cruelle ironie.

Car il y a là quelque chose qui, après seulement quelques millions d'années, aurait pu devenir nous.

L'intelligence dominante, une version reptilienne de l'*Homo sapiens*.

– C'est dingue. Tu es incroyable, chuchota-t-il.

La créature était maintenant à moins de deux mètres de lui, ses yeux jaunes rivés sur le morceau de poisson. Elle s'accroupit et Franklyn observa la ligne des côtes et du dos qui paraissait si humaine. On aurait dit un mannequin squelettique dans un défilé de mode ou un gymnaste émacié.

– *Frank... lyyn...* murmura à nouveau la créature.

Franklyn se dit qu'il *devait* prendre une photo. Cette espèce méritait une trace, une parcelle de preuve visuelle, certifiant qu'elle avait un jour existé.

Il plaça doucement la nourriture sur le sol devant lui, puis fouilla de nouveau dans son sac à la recherche de son téléphone.

La créature fit un pas supplémentaire, puis étira son long cou et sa tête fuselée pour renifler le poisson. Un bras mince se tendit et une main à trois doigts armés de redoutables griffes en forme de faucille le toucha, le retourna... puis le repoussa négligemment sur le côté.

Sa tête s'inclina et ses narines frémirent. C'est alors que Franklyn comprit que la créature n'était pas du tout intéressée par l'odeur fade du poisson. Elle le sentait lui, elle déchiffrait son odeur comme un chaman inspecte un os ou un médium les lignes de la main.

– Je ne te veux aucun mal. Je... veux juste... bafouilla Franklyn nerveusement.

La mâchoire s'ouvrit brusquement et sa langue s'ourla.

– *Kun... maaaal...* imita-t-elle.

– A-mi. Ami, articula exagérément Franklyn en se frappant la poitrine.

Elle était maintenant si près qu'il aurait pu toucher la carapace osseuse de son crâne. Il sentait la chaleur des bouffées fétides qui émanaient de sa cavité nasale.

Franklyn avait enfin son téléphone. Les yeux toujours plongés dans les yeux reptiliens de la chose, il afficha comme il put le menu de l'écran tactile et trouva enfin le mode caméra. Il appuya sur « enregistrer ».

– Une espèce, commenta-t-il à voix basse, en balayant de haut en bas la bête de son objectif, possible an-ancêtre éloigné du vélociraptor... ou sans doute p-plutôt le plus intelligent des troodons.

Il détestait sa voix tremblante. S'il parvenait à enregistrer quelques secondes de film, il serait célèbre. Il essayait de prendre un ton professionnel, comme un vrai aventurier, pas comme un intello flageolant du genou.

– Cette espèce est tout-tout à fait incroyable. Elle peut imiter la v-voix humaine...

La bouche de l'hominidé se referma brusquement avec un claquement de dents et les bosquets de bambous autour d'eux se mirent à frémir.

Franklyn releva la tête.

– Oh n-non !

CHAPITRE 51

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam l'entendit. Un cri fragile, long et intense, déchirant, puis brusquement étouffé.

– Tu as entendu ?

– Affirmatif, répondit Becks en hochant la tête.

Elle se redressa.

– La meute de chasseurs a dû revenir, dit Liam en saisissant sa lance. On devrait rejoindre les autres tout de suite. Allons-y.

Ils s'élancèrent à travers le ruisseau, faisant jaillir des gerbes d'eau, et poursuivirent sur la rive opposée. L'origine du cri semblait située à quelque cent cinquante mètres à peine de la plage où M. Whitmore et les autres avaient enterré leurs tablettes. Liam n'aurait pas su dire si le long cri venait d'une voix féminine ou masculine, mais il avait vibré avec des accents horrifiés et s'était éteint d'une façon qui ne présageait rien de bon. Ils firent de nouveau quelques pas dans le ruisseau pour éviter un autre bouquet de roseaux, à l'endroit où il contournait un rocher de la taille d'une voiture. Une minute plus tard, devant eux, ils aperçurent les autres, en groupe serré, qui examinaient quelque chose sur le sol.

– Que s'est-il passé ? lança-t-il.

Il n'eut pas de réponse. Tous le regardèrent, pâles comme des linges. M. Kelly et son groupe avaient entendu eux aussi le cri et étaient remontés de la plage. Ils avaient dû arriver une minute plus tôt.

– Que s'est-il passé ? répéta-t-il, alors qu'ils traversaient une dernière fois le ruisseau pour les rejoindre sur la rive limoneuse.

Puis il constata par lui-même.

Du sang.

Du sang partout, et quelques lambeaux de vêtements éparpillés. Il reconnut aussitôt ceux de Franklyn. Mais aucune trace du garçon lui-même.

– Oh non, murmura-t-il en se signant machinalement. Ce n'est pas possible.

– C'est à Franklyn, il... était... on était juste là, dessous, murmura M. Whitmore en montrant l'aval. Juste là, parmi les roseaux.

– On n'a rien vu, dit Howard. On a juste entendu son cri. On est remontés et... il n'était plus là. Il avait disparu.

M. Kelly se décida à dire ce qu'ils pensaient tous.

– Ce sont ces choses, c’est ça ? Elles nous ont suivis !

– On ne peut pas en être certains, dit Liam. Il y a plein d’autres prédateurs par ici.

– Regarde ça, dit Laura.

Elle tendit à Liam un portable recouvert de gouttelettes de sang coagulé. Sur le petit écran, une image en basse résolution passait en boucle : rien d’autre qu’un ciel bleu pâle, puis l’image saccadée de quelque chose qui avançait. Liam le reconnut aussitôt : mince, presque squelettique avec un long crâne fuselé. Puis l’image du ciel à nouveau, secouée alors que, dans le petit haut-parleur, on entendait des mâchoires claquer et le bruit frénétique de quelque chose qu’on mettait en pièces.

Liam déglutit, la gorge soudain asséchée. Il sentait que le sang avait quitté son visage, désormais livide comme celui des autres. Ils étaient tous aussi pâles que des fantômes.

– On s’en va, dit-il calmement. Tout de suite.

– Mais j’ai laissé mon sac sur la plage, protesta Juan.

– Oublie ce fichu sac ! dit sèchement Liam.

Il jeta un regard à Becks, prêt à lui hurler de se taire si elle décidait de l’avertir d’une potentielle contamination, mais elle semblait avoir compris. Au lieu de cela, elle leur désigna le chemin à suivre ; la pente, la jungle épaisse.

– J’ouvre la voie, dit-elle. Recommandation : rester groupés.

– T’en fais pas pour ça, lâcha Liam dans un souffle.

Il tira une de leurs hachettes improvisées de son sac et prit sa lance dans l’autre main.

– Tout le monde est prêt ?

Les autres firent signe que oui. Chacun avait une arme à la main. Personne n’avait très envie de retourner dans la forêt au feuillage dense, fournie de lianes et d’épais bosquets de fougères qui pouvaient à tout moment se montrer fatals, mais encore moins de rester ici.

– Et Franklyn ? demanda Chan à voix basse.

Personne ne semblait vouloir répondre à sa question. Le garçon leva les yeux vers Howard.

– On ne va pas le chercher, Leonard ?

– Il est parti, Edward, répondit Howard. Il est parti.

– Correct. Information : calcul approximatif – environ trois litres de sang sur le sol. Franklyn ne peut pas être vivant.

– Allons-y, dit Liam en posant une main sur l’épaule d’Edward. Il faut y aller, maintenant.

CHAPITRE 52

Les tablettes d'argile, cinq d'entre elles, profondément enfouies dans la boue et le sable, comptaient en silence les années qui passaient. Au-dessus d'elles, tandis qu'elles sommeillaient dans leur tombe ténébreuse, les marées montaient et descendaient, et des couches de boue, parsemées d'os décomposés de générations de créatures, s'accumulaient comme les anneaux de croissance d'un arbre.

Deux cent vingt-six mille neuf cent deux ans après qu'un groupe d'*Homo sapiens* les avaient enterrées dans le sol, la planète Terre fut secouée par la chute d'un roc de la taille de Manhattan, se déplaçant à la vitesse de six mille kilomètres à l'heure. Une vague de spirales d'énergie thermique de centaines de kilomètres et des tsunamis engloutirent des millions de kilomètres de basses terres tout autour du monde. Le ciel devint noir pendant presque une décennie ; une nuit de dix ans où quasiment toute la vie disparut sur Terre, à l'exception de quelques rongeurs desquels un jour descendraient ces mêmes *Homo sapiens*. Les géants des plaines moururent rapidement, d'abord les herbivores, puis les prédateurs. Un holocauste suivi d'un hiver nucléaire. Une extinction massive à une échelle inimaginable.

Pourtant, pendant ce temps, cinq tablettes reposaient, oubliées de tous.

En conséquence de l'impact de l'astéroïde commence le Paléogène : une longue période de quarante millions d'années au cours de laquelle les chaînes de montagnes se forment, évoluent et meurent, une période au cours de laquelle une vaste mer intérieure couvrant une crête de collines – qui s'appelleront un jour les Montagnes Rocheuses – se retire, dévoilant des terres qui n'ont jamais connu que l'obscurité du fond de la mer, et qui porteront des noms tels que Utah, Colorado, Wyoming, Nouveau-Mexique.

Les dinosaures ont disparu depuis longtemps, il ne reste que des fossiles qui attendent en silence, comme les tablettes, que l'érosion et les mouvements du sol les rapprochent enfin de la surface, du soleil.

Au-dessus, dans le monde de la lumière, un écosystème tout neuf existe, un univers complètement inédit, plus tempéré que le monde tropical des dinosaures. Les hardis petits rongeurs ont grandi, évolué, ils se sont diversifiés et recouvrent le pays de millions d'espèces différentes de mammifères, dont beaucoup seraient identifiables par un voyageur du présent.

Vers la fin de cette ère, une des cinq tablettes, désormais rien de plus qu'une inscription à la surface d'une strate de grès, est perdue à tout jamais à la suite d'un tremblement de terre mineur qui fracture la strate et l'érode en fragments. Les subtiles gravures de lettres et de chiffres sur la tablette,

depuis longtemps disparue, s'effacent.

Quatre de ses compagnes, pourtant, survivent, éloignées de la même distance – une centaine de mètres – que le jour où elles ont été enterrées, des millions d'années plus tôt.

Environ vingt millions d'années passent, et le Paléogène devient le Néogène. Le monde se rafraîchit et, pour la première fois depuis longtemps, des calottes glaciaires se forment aux pôles Nord et Sud. Des espèces de graminées colonisent la terre d'une façon dont n'auraient même pas pu rêver les fougères préhistoriques, et de petits mammifères à quatre pattes, qui auront un jour un aspect bien différent et s'appelleront bisons, broutent béatement.

Environ sept millions d'années plus tard, le sabot à l'ongle durci d'un de ces petits brouteurs s'accroche au rebord d'une plaque brisée de grès et l'extrait du sol. Elle repose là, au cœur de la nuit, la lune faisant ressortir d'étranges et subtiles marques sur une face. Mais le rugissement de prédateurs nocturnes effraie le troupeau. Comme un seul être, ils fuient le bruit, et la nuit s'emplit du vacarme de milliers de sabots sur le sol durci.

À l'aube, la curieuse plaquette de roche sédimentaire n'est plus que fragments et poussière, détruite par le piétinement de milliers de bêtes.

Trois témoins silencieux demeurent après des éternités passées dans l'obscurité, comme le tic-tac monotone d'une impatiente pendule. Au-dessus du sol, une espèce de rongeurs, qui s'est emparée des arbres au cours du Paléogène inférieur, s'est enfin aventurée au sol à nouveau, creusant pour trouver sa pitance quand commence le Néogène. Elle est plus grande, avec une musculature plus importante et une tête plus grosse, en proportion, que celle de ses ancêtres arboricoles. Cette espèce sera, un jour, un autre million d'années plus tard, appelée « singe ».

En 11 000 avant J.-C., au début d'une chaude matinée où le soleil illumine la plaine, un jeune Indien occupé à pister discrètement les bisons à la pâture, passe la main dans l'herbe drue et sent le coin aigu d'une pierre. Un éclat de silex craché par le sol orange, portant de curieux signes.

Ces signes l'intriguent un moment. Ils ont l'air d'avoir été tracés par une main humaine. Mais son esprit se porte sur la taille même de ce silex. Il imagine qu'on pourrait en faire trois lames de tomahawk en l'éclatant, et il remercie le Grand Manitou pour cette trouvaille.

Maintenant, il ne reste que deux messagers silencieux.

En 1865, un jeune lieutenant de l'armée des États confédérés fuyant les forces de l'Union, à la tête d'une bande de soldats renégats ne voulant pas entendre que la guerre civile est terminée, repose son dos endolori sur un rocher. Ses yeux fatigués, trop vieux pour un si jeune visage, observent la rivière paresseuse tandis que ses doigts fouillent l'herbe drue. Et, oui, ils trouvent le bout pointu d'une pierre. Avant la guerre, il étudiait l'histoire, et les lignes ténues de l'écriture sur la pierre le fascinent. Sans y prêter plus d'attention, il range le curieux morceau de pierre dans un de ses sacs de selle, résolu tout de même à le montrer, quand il en aura l'occasion, à un professeur d'histoire naturelle qu'il a rencontré un jour à Charleston. Mais, plus tard dans la journée, le régiment de cavalerie de l'Union rejoint le lieutenant et ses hommes. Et, avant que le soleil soit levé, les soldats et l'officier gisent dans la même fosse non identifiée, pas loin de la rivière Paluxy.

Il ne reste donc qu'une dernière tablette.

CHAPITRE 53

2 MAI 1941, COMTÉ DE SOMERVELL, TEXAS

Grady Adams regardait son frère qui faisait l'imbécile dans l'eau. Il en était de plus en plus irrité.
– Attention, Saul, tu vas faire fuir tous les poissons.

Son frère l'ignora et plongea sous la surface tranquille de la rivière Paluxy.

Grady serra les dents. Son jeune frère était parfois si casse-pieds. Non, plus exactement, il l'était *tout le temps*. Il s'assit, les orteils recourbés sur le bord du rocher brun qui surplombait la rivière. La pierre était chaude sur la peau nue de ses pieds. On aurait pu y cuire un œuf – c'est ce qu'aurait dit P'pa. Le soleil avait cogné toute la matinée, et la flaque d'eau, là où il s'était allongé après son dernier bain dans la rivière une heure plus tôt, s'était depuis longtemps évaporée.

Il examina le ciel presque sans nuages et pensa que la chaleur du soleil n'était pas près de s'atténuer. À sa gauche, à quelques dizaines de mètres, sur la saillie rocheuse, un petit cyprès s'accrochait à la roche escarpée. Il vit qu'il projetait une tache d'ombre assez grande pour le protéger du soleil.

Il se leva, prit sa canne à pêche et s'avança prudemment sur l'étroit surplomb. Prudemment, car, de temps à autre, se détachaient du bord des morceaux de grès qui tombaient dans la rivière un mètre plus bas. Ça lui était déjà arrivé, lui égratignant les hanches et la poitrine quand il avait glissé.

Saul remonta, en frappant bruyamment la surface de l'eau du plat de la main, faisant fuir à coup sûr les poissons qui restaient loin du bouchon.

– Saul ! Bon sang !

Son frère lui répondit en souriant de toutes ses dents et rejoignit en nageant l'autre rive, frappant délibérément la surface de ses pieds pour faire le plus de raffut possible.

Grady s'installa à l'ombre, le dos appuyé au rocher frais. Il regarda à sa droite la paroi de terre orange et les racines noueuses du petit arbre qui en jaillissait et en tapota les couches instables qui faisaient penser à une génoise. Une fois, dans des couches comme celles-ci, il avait trouvé une lame de tomahawk paiute. Ces strates le long de la rivière recélaient des choses si étonnantes. Il se souvenait de ces hommes, l'été précédent, qui creusaient sur des parties de la berge, à la recherche d'empreintes dans le roc. Des traces de dinosaures, avaient-ils dit.

Grady et Saul en avaient vu quelques-unes, par là, grosses comme celles qu'un éléphant, imagina-t-il, aurait pu laisser, et de petites aussi, trois entailles profondes et une plus superficielle. Saul se vantait même d'avoir vu une empreinte humaine dans le roc, de la taille exacte d'une chaussure. Il fallait toujours que cet idiot la ramène avec des bêtises de ce genre.

Grady savait bien que personne ne portait de chaussures à l'époque des dinosaures.

Les gens de Glen Rose, là-haut, s'étaient mis à appeler cet endroit Dinosaur Valley, la Vallée des Dinosaures, après que ces gens des musées étaient venus creuser à la recherche de fossiles, l'an passé. Il en sourit en secouant une racine tordue. Ça sonnait bien, Dinosaur Valley. Il imaginait ces bêtes gigantesques qu'il avait vues dans des livres, enjambant leur rivière, la Paluxy, montant et descendant les rives, leur long cou incliné pour boire.

Quelques grains de poussière et de terre séchée tombèrent sur son bras.

– Hé !

Il lâcha la racine et celle-ci remonta d'un coup, provoquant une petite avalanche d'argile. C'est là qu'il la vit, à moitié accrochée à une racine entortillée comme une queue de cochon. C'était une plaque de schiste de la taille d'une main. Il essaya de l'attraper et elle tomba lourdement entre ses doigts.

Il contempla un moment la forme presque triangulaire, se demandant s'il s'agissait d'une vieille lame de tomahawk. Mais elle ne présentait aucune marque indiquant qu'elle aurait pu être façonnée par une main habile. C'était juste un bon vieux caillou.

Il la prit dans sa main pour la lancer, se demandant combien de ricochets elle ferait en traversant la rivière. Elle était plate à souhait et ferait peut-être sept ou huit bonds avant de couler. Il se releva et vit Saul qui prenait le soleil sur un rocher de l'autre rive.

– Hé, Saul !

Son frère leva la tête.

– Quoi ?

– J'en ai une plate. Je te parie que j'en fais huit.

– Ça m'étonnerait, tu lances comme une patate.

Grady secoua la tête et soupira. Décidément, son frère ne serait jamais un type drôle.

– Bon, regarde et prends-en de la graine, gros nul !

Il la mit dans sa paume pour voir quel côté était plus plat... Puis il la retourna.

CHAPITRE 54

2001, NEW YORK

Le dimanche 9 septembre 2001, Lester Cartwright, un homme aux épaules étroites qui vivait ses cinq dernières années de bureau avant une retraite longuement attendue, se mit au lit au côté de sa femme rondelette. Si on lui avait demandé d'être sincère, il aurait volontiers admis être un peu las de cette vie si peu stimulante. Il travaillait – oui, il aurait été intéressant d'en parler si on lui en avait donné l'occasion – comme *expert en évaluation de projets* dans une petite agence de renseignements américaine.

Mais en réalité, en dépit de tout le mystère qu'impliquait de travailler pour un service secret, sa tâche consistait à jouer avec les chiffres, à équilibrer les coûts et les dépenses. Il aurait aussi bien pu le faire pour un supermarché ou un magasin de moquettes. Le travail aurait été exactement le même.

Ce n'était pas tout à fait ainsi qu'il se voyait terminer sa carrière quand il l'avait commencée dans les années 1960, jeune homme prêt à servir son pays, prêt à tuer ou à être tué pour l'Oncle Sam. Maintenant, il était devenu un vieil homme qui tamponnait des notes de frais.

Cette nuit-là, il était allé au lit après avoir sorti son chien Charlie, il avait enfilé son pyjama et choisi un roman d'espionnage de Tom Clancy, dans l'espoir d'avoir au moins quelques frissons même furtifs avant d'éteindre la lampe de sa table de chevet.

Plus tard, alors qu'il dormait, le changement se présenta sous la forme d'une légère ondulation à la surface du réel. Une onde de réalité qui se réécrivait systématiquement, une onde de changement qui était née en 1941 avec la découverte par un jeune garçon d'un étrange fragment de roche au bord d'une rivière du Texas. Ce garçon avait retourné l'objet et avait vu quelque chose de particulièrement curieux.

Lester, dès cet instant, troqua sa vie ennuyeuse pour une autre, nettement plus intéressante.

– Monsieur ! Monsieur !

Des doigts tapotaient doucement la fenêtre arrière de la voiture. Lester Cartwright fut tiré de sa rêverie – son esprit était une fois de plus en train de dériver en considérant l'incroyable, l'impossible.

Seulement, ce n'est pas impossible, hein, Lester ?

À travers la vitre, il vit l'agent Forby, avec ses lunettes noires, son costume, sa coupe militaire et son visage qui paraissait n'avoir jamais fait une plaisanterie pendant le service. Lester baissa la vitre de quelques centimètres.

– Oui ?

– Monsieur, c’est le moment.

Lester regarda sa montre. Minuit moins trois. Bon sang... il avait dû s’assoupir encore une fois.

Je deviens trop vieux pour ce genre de choses.

– La zone est-elle parfaitement sécurisée ?

Forby confirma.

– On a installé un cordon de sécurité à deux pâtés de maisons d’ici, avec la police et la garde nationale sur le feu. Le pont Williamsburg est fermé et les civils ont été évacués sur tout le périmètre.

Cartwright opina du chef. Trouver un scénario de couverture avait été on ne peut plus facile : une alerte à la bombe. Les civils américains semblaient y être particulièrement réceptifs.

– Donc on est bien certains de n’avoir que du personnel de l’Agence, à l’intérieur ?

– À cent pour cent, monsieur. Juste nos gars.

Cartwright glissa un œil derrière la silhouette voûtée de Forby. Le pont Williamsburg les dominait, l’intersection voisine était déserte, et là, à une cinquantaine de mètres, descendait une petite rue qui longeait les piles de briques soutenant le pont.

Enfin. Ça y est enfin.

Il éprouva comme un chatouillement dans la poitrine, et un frisson parcourut sa nuque. Il ouvrit la porte de la voiture et sortit dans la nuit tiède.

– Très bien. Alors allons-y.

Cartwright ouvrit la marche et traversa la route tranquille, éclairée par une série de lampadaires crépitant et le balayage intermittent du projecteur d’un hélicoptère qui faisait du surplace, haut dans le ciel. S’il n’y avait eu le battement de ses pales, ce petit quartier de Brooklyn aurait été d’un silence fantomatique.

Il y avait une barricade à l’entrée de la petite rue, tenue par d’autres hommes de Cartwright. Pas de soldats ni de policiers si près de la cible, il avait insisté là-dessus, uniquement des personnes en qui il avait confiance dans le périmètre. Il les avait lui-même recrutées dans sa petite agence de couverture, que ses hommes et lui désignaient comme le Club.

Il leur fit un signe de tête quand ils relevèrent leurs armes pour le laisser passer. Puis il jeta un regard dans la ruelle pavée, jonchée d’ordures, encombrée au milieu par une benne abandonnée.

Nom d’un chien, je me sens comme un gamin !

Toute sa vie professionnelle avait eu pour but cet unique instant, depuis qu’il avait été recruté par des chasseurs de têtes du FBI pour venir travailler pour le Club. Quarante années qu’il *savait*.

Lester Cartwright se dirigeait à présent vers l’alignement des arches. Il passa devant la première qui, à l’évidence, était occupée par un garagiste.

Quand il avait débuté, son supérieur ne lui avait révélé que certains faits : il y avait eu une incroyable découverte dans un coin appelé Glen Rose, au Texas – une découverte qui avait des implications majeures en matière de sécurité nationale. C’est tout ce qu’on lui avait dit pendant pas mal d’années. Mais le temps avait passé, et Lester avait peu à peu gravi les échelons, devenant pour finir l’agent responsable du Club. Son patron, sur le départ, lui avait confié, le tout dernier jour, le dossier complet, avec un regard qui semblait avoir contemplé des abysses pendant beaucoup trop longtemps.

– Je vous en prie, Lester, asseyez-vous et buvez un doigt de bourbon avant d’ouvrir ce dossier, d’accord ?

– Monsieur ?

– Vous êtes sur le point de rejoindre l’infime élite... de ceux qui savent.

Et, en effet, il s'agissait bien d'une élite.

Le Président avait été mis au courant : d'abord Roosevelt, quand la nouvelle de la découverte de l'*objet* avait surgi pour la première fois, puis Truman, puis Eisenhower. Mais ils avaient cessé d'en informer les présidents quand cet idiot de Kennedy avait menacé de tout dévoiler au public. C'était l'année où Lester avait rejoint le Club, l'année de l'incident de Dallas. Une affaire sacrément compliquée, mais le Club avait des responsabilités.

Ils ne s'étaient plus donné la peine de tenir les présidents au courant, après ça.

Cartwright dépassa la troisième puis la quatrième arche, toutes deux ouvertes aux quatre vents et inoccupées. On y distinguait des seringues et des bouteilles, dans la pénombre. Ses hommes avaient vérifié qu'il n'y avait pas de vagabonds ; ils n'avaient trouvé qu'un poivrot crasseux, puant et à moitié ahuri. Son cœur se mit à battre quand ses pas l'amènèrent lentement devant le rideau métallique de la cinquième arche.

Quarante ans qu'il était au courant pour cette chose appelée *l'Objet de Glen Rose*.

Mais il y avait seulement quinze ans qu'il savait exactement de quoi il retournait.

Pour parler en image, il s'agissait d'un message dans une bouteille ; un message daté. La bouteille ne pouvait pas être ouverte avant un certain moment. Il consulta sa montre et constata que ce moment se tenait là, à portée des quarante secondes qui restaient.

Il n'y avait pas eu une seule de ses nuits, au cours de ces quinze dernières années, où il ne s'était pas demandé, allongé sur son lit, ce qu'ils découvriraient à cette adresse. Il était souvent venu dans cette rue, devant le rideau de tôle ondulée. Il était même entré plusieurs fois pour constater que c'était un local vide et non utilisé.

Mais maintenant, finalement, il était occupé. Et ses occupants – son cœur s'emballa, et il retint sa respiration à cette pensée – venaient *d'une autre époque*.

Cartwright chercha instinctivement son arme sous son veston. Il regarda l'heure, prenant conscience qu'après quarante ans d'attente il en était enfin venu à compter les dix dernières secondes.

– Nous y sommes, murmura-t-il.

La grande aiguille de sa montre fit un clic en passant minuit. Il eut soudain l'impression de sentir sur son visage un imperceptible souffle d'air.

Il se pencha en avant, serra le poing et frappa doucement à la porte d'entrée.

CHAPITRE 55

2001, NEW YORK

Maddy se tourna vers Sal.

– Tu as entendu ? Quelqu'un a frappé ?

En fait, elle ne s'y attendait pas vraiment ; elle n'avait pas *réellement* cru qu'à minuit, à l'instant de la réinitialisation, on frapperait à la porte.

Le rideau de fer vibra de nouveau. Une voix d'homme assourdie leur parvint.

– Alors, on ouvre ou pas ? murmura Sal.

– Ben oui. On n'a pas le choix, j'imagine.

Maddy pressa le bouton. Dans un grincement de treuil implorant qu'on lui donne un peu d'huile, le rideau se leva lentement. Les deux jeunes filles baissèrent les yeux, là où s'agrandissait peu à peu l'ouverture ; le faible éclat des réverbères gagnait le sol de béton sale et craquelé de l'arche.

Deux chaussures apparurent, puis le bas d'un costume noir. Finalement, la personne à l'extérieur se pencha légèrement et ses yeux grands ouverts rencontrèrent les leurs.

– Bonjour, dit Maddy en tendant une main hésitante. On vous attendait, si on peut dire.

Le rideau émit un dernier grincement, et l'homme les observa longuement, sans rien dire.

– Je... coassa-t-il d'une voix enrouée par la nervosité. Mais vous... vous êtes des gamines ?

Il plissa les yeux pour sonder la pénombre derrière elles.

– Il n'y a personne d'autre ?

– J'ai bien peur que non, dit Maddy.

Il la regarda. Son vieux visage inquiet trahissait l'effort qu'il devait fournir pour affronter ce moment.

– Vous... vous venez du futur, t-toutes les deux ?

Sal jeta un regard à Maddy et acquiesça.

– Vous avez sans doute des millions de questions à nous poser, dit-elle au vieil homme, et nous sommes prêtes à répondre à certaines d'entre elles, mais... Vous avez quelque chose pour nous, n'est-ce pas ?

Il la fixa avec circonspection.

– Peut-être.

– Un message ?

Il ignora la question.

– Vous voyagez dans le temps ?

– Je ne vous dirai rien tant que vous ne m’aurez pas répondu. Avez-vous un message pour nous ?

Il s’avança d’un pas, louchant vers le matériel du fond de l’arche. Il le désigna du menton.

– C’est une machine à voyager dans le temps ?

Elle se mordit la lèvre.

– Je ne dirai rien tant que vous ne m’aurez pas répondu.

– C’en est une, non ?

Il sourit.

– Bon sang !... C’est incroyable.

– S’il vous plaît, insista Sal, vous venez pour quelque chose. C’est un message de notre ami, c’est bien ça ?

Le vieil homme se retourna et s’éloigna pour crier un ordre dans la ruelle. L’instant d’après, un bruit de bottes se fit entendre sur les pavés. Maddy s’éloigna de l’entrée et fit quelques pas vers les ordinateurs.

– Je suis désolé, dit le vieil homme.

Il plongea la main dans sa veste et en retira un pistolet qu’il braqua sur elles.

– S’il vous plaît, restez calmes. Ne touchez à rien ! Ne faites plus rien !

Une demi-douzaine d’hommes jaillirent de la ruelle. Ils portaient tous des combinaisons anticontamination et leurs visages étaient dissimulés derrière des masques fumés. Tous étaient armés de ce qu’on aurait pu prendre pour des télécommandes de télévision.

Oh non !

Maddy se sentit tout étourdie.

C’est pas bon, ça.

– On va pouvoir discuter, dit doucement le vieil homme. Mais en lieu sûr, pas ici.

Il leur fit signe d’avancer pour sortir de l’arche et gagner la rue.

– Avancez, éloignez-vous du matériel.

Maintenant ! Il faut que tu le fasses maintenant !

Maddy se tourna vers l’ordinateur.

– Bob ! Omelette ! hurla-t-elle en espérant désespérément que le micro capte bien sa voix.

La dernière chose dont se souvint sa conscience fut la brusque contraction de ses muscles et son écroulement sur le sol dur, alors que son front frappait lourdement le béton.

Cartwright se taisait. La plus âgée des deux filles était transportée sur une civière, et on escortait l’autre, plus jeune, qui avait l’air asiatique ou indienne, jusqu’au fourgon.

Il ordonna aux trois autres hommes de l’agence, en tenue de confinement, de monter la garde à l’extérieur après s’être assuré que l’arche fut bien vide. Il pouvait avoir confiance en ces hommes, mais il valait tout de même mieux qu’ils en sachent le moins possible. Il était seul à présent, devant un cylindre de plexiglas géant rempli d’eau. Des marches métalliques montaient sur le côté et deux sièges, qui ressemblaient à des chaises d’enfants à bascule, étaient fixés à son sommet. Il était certain que cela avait quelque chose à voir avec les voyages dans le temps. De même, la rangée d’ordinateurs et l’autre tube de plexiglas, long et mince, dans la salle du fond, et le groupe électrogène... Tout ce matériel devait certainement jouer un rôle dans le processus.

Il revint vers la grande table – deux bureaux éraflés mis bout à bout et encombrés d’écrans, un clavier, une douzaine de cannettes de Dr Pepper écrasées et plusieurs cartons à pizza vides. Il perçut le ronronnement sous le bureau et se pencha pour apercevoir la lueur pâle des voyants verts et rouges qui clignotaient. Il semblait bien y avoir une dizaine de PC, de ceux qu’on trouvait dans n’importe

quel supermarché, tous reliés en réseau.

Près du bureau il y avait un vieux meuble de classement déglingué. Il ouvrit un à un les tiroirs. Chacun était empli d'un fouillis de câbles et de morceaux de circuits électroniques, comme si quelqu'un avait dévalisé une boutique de matériel informatique sans savoir ce qu'il allait en faire.

Il eut une petite pointe de déception. Il s'était représenté ce moment ; il avait échafaudé des représentations futuristes, des technologies de siècles à venir, quelque chose qui aurait ressemblé à la passerelle du porte-avions USS Enterprise installée ici, dans cette vieille arcade de briques. Au lieu de cela, tout ce qu'il voyait paraissait provenir du présent.

Il s'assit sur une des chaises de bureau qui couina sous son poids.

Les réponses aux questions qu'il se posait quant à cet endroit – pourquoi ils étaient ici, à New York, pourquoi ils se trouvaient aussi dans le Crétacé, comment toute cette installation fonctionnait et ce qu'elle était capable de faire... –, il présumait qu'elles se trouvaient dans ces ordinateurs qui bourdonnaient doucement. Il saisit la souris et la fit glisser sur le bureau. Un des écrans sortit de sa veille et apparut en fond une reposante image de vallée alpine avec en plein centre une boîte de dialogue.

> Blocage système activé.

Cartwright jura. La fille la plus âgée, celle aux cheveux roux, avait crié quelque chose juste avant qu'il l'ait rejointe. Il avait cru qu'elle appelait quelqu'un, mais il comprenait à présent qu'elle avait activé une commande vocale.

Il tenta de se souvenir de ce qu'elle avait prononcé. Ah oui...

– Omelette, dit-il dans le micro.

> Code d'activation incorrect.

– Bon sang !

> Code d'activation incorrect.

Il fit une dizaine d'autres tentatives, mots et phrases : œuf, œufs cassés, œufs brouillés, œufs à la coque, œuf de Pâques, œuf au plat, chasse aux œufs, tête d'œuf, flan aux œufs. Toutes généraient la même réponse sur l'écran.

Ses doigts pianotaient sur le bureau. Pour être honnête, ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé ce moment : deux gamines dépenaillées, un système informatique tout droit sorti de l'imagination d'un hacker et un grand cylindre en plastique qui faisait ressembler cet endroit à une sorte de brasserie artisanale. Quant à ce système verrouillé, il n'allait évidemment rien lui révéler. Il décida qu'il était temps d'avoir une petite conversation avec les deux filles.

Il fit un pas vers la porte, restée ouverte, sortit et enfonça le bouton vert, sur le côté. Le rideau de fer se mit à descendre lentement avec fracas.

– Personne n'entre ni ne sort. Vous êtes autorisés à tuer toute personne qui essaiera. Compris ?

Les trois hommes qui gardaient l'entrée acquiescèrent.

CHAPITRE 56

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

La grande plaine résonnait des cris d'animaux nocturnes. Liam avait décidé que la moitié du groupe serait de garde et que l'autre moitié tenterait tant bien que mal de dormir, quoiqu'il doutât que quiconque y parvienne.

Un feu brûlait au milieu du campement, non pour la faible lumière qu'il procurait, mais pour l'effet qu'il semblait avoir sur les créatures alentour, les maintenant à l'écart. De toute façon la lumière était suffisante. La pleine lune illuminait la nuit au point qu'elle paraissait à peine plus sombre qu'un après-midi d'hiver couvert à Cork.

– La lune est plus grosse que d'habitude ou je rêve ?

Becks examina l'astre.

– Affirmatif. Elle est environ vingt pour cent plus grosse.

Les sourcils de Liam se rapprochèrent.

– Une lune plus grosse ? Et qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Elle s'est *usée* au cours des millénaires, ou quoi ?

M. Whitmore le regarda bizarrement, puis il soupira et secoua la tête d'un air réprobateur. Quant à Becks, Liam se demanda si elle avait roulé des yeux ou s'il avait mal vu.

– Négatif. Elle n'a pas changé de taille.

– Elle est juste un peu plus proche, compléta M. Whitmore.

– Ah, d'accord.

Becks reprit son guet silencieux, parcourant lentement la plaine des yeux, à la recherche de formes furtives qui auraient pu se déplacer derrière le cercle ondoyant de leur feu.

– Que pensez-vous de ces choses ? demanda Liam. C'est vraiment une espèce de dinosaures supra-intelligente ? Parce que ce gars, Franklyn...

Il s'interrompit, réalisant que la panique qui avait suivi leur retraite de la crique, par l'à-pic à travers la jungle, puis leur descente sur la plage ne lui avaient pas laissé un seul instant de répit pour penser à ce pauvre garçon. Il ne pouvait qu'imaginer ce que ces créatures lui avaient fait en repensant à la carcasse qu'ils avaient découverte une quinzaine de jours auparavant, si elle était aussi leur œuvre.

Les autres attendaient qu'il finisse ce qu'il avait commencé à dire.

– Franklyn pensait que *tous* les dinosaures, même les plus intelligents, étaient stupides, reprit-il.

M. Whitmore inspira une bouffée d'air tiède.

– Ces hominidés pourraient bien être une impasse de l'évolution, une ramification qui aurait un ancêtre commun avec le troodon.

– Le troodon ?

– Les paléontologues s'accordent à dire, en général, que le troodon était sans doute l'espèce la plus intelligente de dinosaures. Plus que son cousin, le vélociraptor. Ils avaient une grande similitude physique, et tous deux étaient des théropodes... et des dinosaures saurischiens.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Qu'ils étaient bipèdes, qu'ils marchaient sur leurs pattes postérieures, comme le tyrannosaure.

Liam secoua la tête.

– Ces créatures n'ont rien à voir avec les dinosaures que j'ai vus, grands ou petits. Non mais vous avez vu leur tête ?!

– Comme je le disais, reprit M. Whitmore, ils représentent une impasse dans l'évolution. Peut-être que si la crise Crétacé-Tertiaire n'avait pas eu lieu – qu'elle soit due à un astéroïde ou à une éruption volcanique, ou quoi que ce soit d'autre –, beaucoup plus de sous-espèces avec ce même crâne fuselé auraient pu évoluer à partir d'eux. Sans doute est-ce pour cela qu'ils sont si intelligents : ils ont une plus grande capacité crânienne, un plus gros cerveau.

– Cette espèce démontre un haut degré d'intelligence, dit Becks, de sa voix neutre qui, néanmoins, avait pris un ton menaçant. Ils semblent être capables de stratégie et de langage. Ils ne semblent pas avoir développé l'usage d'outils.

– Mais s'ils sont si intelligents, pourquoi n'utilisent-ils pas des lances, des arcs et des flèches ? demanda Liam.

Becks n'avait pas de réponse. M. Whitmore haussa les épaules.

– Qui sait ? Peut-être qu'ils n'ont jamais eu *besoin* d'outils, que la nature les a déjà faits si dangereux qu'ils n'en ont pas eu l'utilité. Et puis, comme ils ont l'air d'avoir quatre doigts, sans pouce, l'usage d'outils est une chose qu'ils n'ont vraisemblablement pas développée.

– Mais ils sont suffisamment intelligents, c'est ça que vous voulez dire ? S'ils avaient un pouce, ils le seraient assez pour fabriquer une lance, un arc et le reste, dit Liam.

M. Whitmore se gratta la barbe d'un air absent.

– Qui sait ?

À l'autre bout du campement, Howard et Edward montaient la garde. Il faisait plus sombre, maintenant. La fille-robot était restée un moment avec eux, puis elle avait rejoint son ami irlandais ainsi que M. Whitmore. Howard jugea que c'était le moment propice pour dire ce qu'il avait à dire.

– Edward ?

Le garçon leva les yeux vers lui.

– Merci. Tu sais... de m'avoir sauvé de cette espèce de requin, hier.

Edward haussa les épaules, comme s'il venait de lui acheter un Coca, rien de plus.

– C'est normal, Leonard.

– Non, franchement, c'est énorme ce que tu as fait. Il aurait pu te tuer mais tu es resté. Tu m'as sauvé la vie.

Edward sourit.

– Évidemment, Lenny, puisque tu es mon meilleur ami. Tu es mon seul ami, d'ailleurs. Comme je te l'ai dit, je ne suis pas très doué pour me faire des copains, tout ça.

Howard éprouva un affreux sentiment de culpabilité qui lui tordit les boyaux. Il était venu pour tuer Edward – c'était uniquement pour ça qu'il était là – et ce garçon était une version de lui-même avec

dix ans de moins. Il avait éprouvé les mêmes choses quand il était à l'école, la solitude, parce qu'il osait être différent. Ça ne changeait jamais. Pas même à son époque, dans les années 2050. Les gosses trouvent toujours le moyen d'exclure quelqu'un.

– Edward, j'ai quelque chose à te dire, prononça-t-il malgré lui.

– Quoi ?

– Je... je suis pas celui que tu crois.

Edward fronça les sourcils et sourit en même temps, perplexe.

– Tu es Lenny !

– Non, répliqua Howard, et c'est bien ça le problème. Je ne suis pas Leonard Baumgardner et je n'ai pas dix-sept ans.

Il baissa la voix, et ses yeux papillotèrent par-dessus le feu de camp, en direction des trois autres qui montaient la garde.

– Et en plus, je ne viens pas de 2015.

– Tu es sérieux ? Tu es un des leurs ? Un agent du futur ?

– Non, pas un agent. Je ne travaille pas pour les mêmes personnes. J'appartiens à un autre groupe, qui tente de stopper les voyages dans le temps, mais... d'une autre façon.

Edward le fixa en silence pendant un court instant.

– Si tu n'es pas Lenny, t'es qui, alors ?

– Howard.

Il entendit Edward articuler doucement son nom.

– Écoute-moi bien, Edward. Si j'ai remonté le temps, c'est pour te trouver et...

Il hésita, cherchant la meilleure façon de poursuivre, quand Edward parla à sa place.

– Pour me mettre la main dessus ?

Howard regarda ailleurs.

– Pour m'empêcher d'aller à l'université et d'avoir mon diplôme ?

Howard ne supportait pas de le regarder.

– Quand même pas pour...

La voix d'Edward s'éteignit. Il avait compris.

– Ne me dis pas que tu es venu pour me tuer ?

– Je suis désolé, Edward, mais c'est le cas. Je suis venu pour court-circuiter l'Histoire, pour effacer un événement du passé qui n'aurait jamais dû se produire.

Dans l'obscurité, il ne pouvait pas voir comment réagissait le garçon, il ne distinguait que les contours de sa tête ronde, de ses épaules étroites tournées vers la plaine obscure.

– Tu n'es pas vraiment mon ami, alors ? Tu vas me tuer ?

Howard éprouva cette culpabilité qui lui taraudait le ventre, comme une anguille qui y aurait fait son nid.

– Non, j'ai changé d'avis.

– Pourquoi ?

– Parce que ce n'est plus nécessaire. On est bloqués ici, à présent.

Edward se tourna vers lui.

– Mais on va nous sauver. Ces messages qu'on a...

– Personne ne les trouvera, rétorqua-t-il en secouant la tête.

– Comment tu le sais ?

Howard désigna les autres d'un hochement du menton.

– Si jamais quelqu'un les trouvait et que les collègues de Liam et de la fille-robot réussissaient à

venir nous sauver, alors ils apprendraient ce qui s'est passé en 2015. Ils sauraient pour moi. Donc, ils s'assureraient que tu ne participes surtout pas à cette visite scolaire à l'ITRAE, et que tu sois aussi loin que possible de cette tentative d'assassinat.

Le visage d'Edward s'obscurcit.

Howard le gratifia d'un sourire qui, de toute façon, dut se perdre dans le noir.

– J'ai fait ce qui devait être fait. Je suis vraiment navré que ça nous ait fait atterrir ici, mais le monde qui vient après 2015 est bien plus sûr sans toi. Tu n'y es pas, ni ta thèse de maths, pas plus que Waldstein et que sa machine à voyager dans le temps. Que ce soit en bien ou en mal... Je sais que le monde avance vers des temps obscurs, c'est de cet endroit – de cette époque – que je viens : inondations, sécheresse, famine, épuisement des gisements de pétrole, guerres. Mais le monde va s'en sortir. Il peut surmonter ça.

– Et il peut survivre au voyage dans le temps ?

– Non, on a mis la pagaille avec des choses qu'on ne comprenait pas et qu'on ne maîtrisait pas. On est comme des enfants qui jouent à la balle au prisonnier avec une bombe à neutrons. Mais c'est terminé, Edward, ça ne va pas se produire. Je suis soulagé, mais aussi désolé que ça t'ait fait atterrir ici, avec les autres.

– Pourquoi tu serais désolé ? dit Edward d'un ton neutre. Mission accomplie. Tu l'as fait.

– Ce qui me désole, c'est que je crois, enfin j'espère, qu'on est devenus amis, et que je t'ai mis dans cette situation.

Howard aurait compris que le garçon se lève à cet instant pour aller tout raconter aux autres. Alors, bien sûr, ils seraient venus lui demander des comptes et se seraient sans doute brutalement vengés sur lui. Il le comprenait et il se sentait prêt à assumer les conséquences de ses actes.

Au lieu de cela, il sentit la petite main d'Edward sur son avant-bras.

– Tout va bien, je ne t'en veux pas.

– Tu aurais pourtant le droit de le faire ! répondit Howard en éclatant de rire.

– Pas question, on est bloqués ici à jamais. Alors, on doit travailler ensemble. Tu ne crois pas, Leonard ?

Leonard... Visiblement, Edward n'avait pas l'intention d'ébruiter ses aveux.

– Alors ? demanda Howard.

– Alors, je n'en parle pas, répondit-il en souriant. Tu es toujours Leonard.

– OK... je suis Leonard.

CHAPITRE 57

2001, NEW YORK

Maddy avait la bouche sèche et la tête lourde. Elle ouvrit lentement les yeux et les referma en grimaçant face à la lumière agressive qui plongeait sur elle.

– Désolé, entendit-elle quelqu'un dire.

L'intensité de l'éclairage faiblit un peu.

– C'est mieux ?

Elle ouvrit les yeux à nouveau et acquiesça. Elle sentit qu'on lui mettait quelque chose de froid entre les mains.

– C'est de l'eau. Buvez une gorgée. Ce n'est que de l'eau, je vous le promets.

Maddy leva le verre et le but d'un trait, reconnaissante. Ses yeux clignèrent et elle essaya de se concentrer sur ce qui l'entourait : une petite pièce au plafond bas avec un néon. On se serait cru dans un cabinet médical. Elle était allongée sur ce qui s'avéra être un lit d'hôpital. À son côté, elle vit le vieil homme qui était venu frapper à leur porte ; il était assis sur un tabouret. Il avait ôté sa veste, remonté ses manches de chemise et dénoué sa cravate.

– Vous vous êtes cogné la tête en tombant. Je suis désolé d'avoir dû utiliser mon Taser.

C'était donc ça. Elle avait eu l'impression que tous ses muscles se bloquaient et avait ressenti une douleur atroce dans tout le corps.

– Où suis-je ?

Elle réalisa qu'elle était couchée sur une sorte de brancard, mais elle n'avait pas l'impression de se trouver dans un hôpital ni dans une clinique.

– Vous êtes toujours à New York, dans un endroit parfaitement sûr, répondit-il en souriant.

Elle reprit un peu d'eau.

– Qui êtes-vous ?

L'homme rapprocha le tabouret. Les roulettes émirent un léger bruit de ferraille amorti par la mollesse du lino.

– Je m'appelle Lester Cartwright, répondit-il chaleureusement. Et, si c'est votre prochaine question, je travaille pour, disons, une petite agence de renseignements au service du gouvernement américain.

Maddy opina avec un vague sourire :

– J'imaginai bien que ce serait quelqu'un comme ça qui frapperait à la porte.

– Eh bien oui, qui d'autre ? Une information de cette importance ne pouvait pas être révélée au

premier venu. Je pense que vous serez d'accord avec ça.

Maddy haussa les épaules, elle porta la main à son front et sentit un pansement.

– C'est sûr.

– Donc, dit-il en se penchant, j'ai des tonnes de questions à poser à une personne comme vous, dont j'ai attendu les réponses toute ma vie. En échange, j'ai à vous montrer un curieux message que, j'en suis sûr, vous devriez être ravie de voir.

La franchise de l'homme la rassura. Il ne tournait pas autour du pot, ne tentait pas de lui mentir, ni de la manipuler.

– Le message d'un ami, approuva-t-elle.

– C'est ça, dit-il en se levant pour prendre sa veste qu'il avait soigneusement posée sur une petite commode dans le coin de la pièce.

Il fouilla dans la poche intérieure et en sortit une feuille de papier pliée en deux.

– Un ami qui semble avoir décidé de partir en vacances, si je ne me trompe pas, à la fin du Crétacé ?

Maddy en resta bouche bée.

– Quand ça, vous dites ?

– La fin du Crétacé. On a analysé la roche et elle date sans l'ombre d'un doute de cette époque.

Elle rata une respiration.

– Vous voulez dire au temps des dinosaures ?

– Oui, je crois que c'était la grande époque des dinosaures.

– C'est dingue, je ne pensais pas que la machine...

Elle s'interrompit de peur de laisser échapper autre chose, jugeant qu'il serait plus judicieux de taire le maximum d'informations, pour l'instant.

L'homme plissa les yeux et sembla fort intéressé.

– Vous avez vraiment l'air surprise. Vous alliez dire... ?

– Rien, répondit-elle en remuant la tête.

Il l'étudia en silence quelques instants.

– Il s'agit de quelqu'un que vous avez perdu, c'est ça ? Que vous n'avez pas pu récupérer... ou trouver ? Une erreur, en quelque sorte. Je me trompe ?

– Puis-je voir le message, s'il vous plaît ? fit-elle pour toute réponse.

– Vous ne pensiez pas qu'on pouvait remonter si loin dans le temps ?...

Il guetta une réaction sur son visage.

– J'ai raison ? insista-t-il.

– D'accord, on a perdu quelqu'un. Je peux voir le message, maintenant ?

– D'où venez-vous ? Oh ! Que je suis bête, je devrais dire : *de quand* venez-vous ? dit-il en se frappant comiquement le front.

Maddy ne put retenir un sourire, puis elle émit un rire sec.

– C'est tout l'effet que ça vous fait, cette histoire ? Ça vous amuse ?

Le vieil homme partagea son sourire.

– Pas vraiment.

Le sourire s'estompa. Il reprit son sérieux.

– Vous êtes américaine. Ça, je l'ai deviné. De Boston ?

Inutile de le cacher.

– Oui.

Il examina son tee-shirt défraîchi, son jean, ses tennis.

– Et je dirais, de pas si loin dans le futur.

– Ça se pourrait.

– Vous voulez voir ça ? dit-il en dépliant le message. Ensuite, on commencera peut-être à obtenir de vous des réponses précises ?

Elle haussa les épaules.

– D'accord.

– Votre nom ?

– Maddy. Maddy Carter.

– Bonjour, Maddy, dit-il en s'inclinant poliment.

– De quelle année venez-vous ?

– De 2010.

La réponse sembla le stupéfier. Ses yeux s'agrandirent malgré lui, et dans les plis de sa peau ridée, au-dessus du col blanc immaculé de sa chemise, il serra la mâchoire et grinça des dents.

– 2010, vous dites.

– Oui.

– Donc vous connaissez vraiment le futur ? Les neuf années qui viennent ?

– Bah évidemment.

Son visage pâlit.

– Alors vous savez par exemple quels buts poursuivra le gouvernement, mettons, dans sa politique extérieure par exemple ? Sa stratégie sur le long terme ? Ce genre de choses ?

Elle sourit.

– Eh oui, je sais ce qui nous attend au prochain tournant !

Sa réponse le plongea dans un profond silence. Elle regarda le papier plié qu'il tripotait.

– Savez-vous à quel point cela vous rend dangereuse aux yeux de certaines personnes ? J'ai des collègues qui vous mettraient sur-le-champ une balle dans le crâne, et plusieurs qui extirperaient de votre petite tête le moindre détail sous la torture. Ensuite, ils y logeraient une balle.

– Le message ?

Il hocha le menton d'un air absent, puis le lui tendit.

– Ça va vous étonner mais je peux vous réciter chaque mot et jusqu'au dernier chiffre de ce message codé. Ça fait quinze ans que je connais par cœur tout ce qui y est écrit, comme un poème qu'on récite à l'école et qu'on n'oublie jamais.

Maddy le déplia. Il était manuscrit. Elle supposa qu'il s'agissait de l'écriture du vieil homme.

Emportez cela à l'Arche au 9, Wythe Street, Brooklyn, New York, le lundi 10 septembre 2001.

Message : 89-2-4/54-1-5/78-6-9/23-1-1/17-1-2/21-2-3/ 20-1-9/209-2-4/95-8-3/63-8-4/30-4-1/41-7-3/132-9-4/ 130-5-2/278-15-2/62-15-6/12-14-3/35-1-1/19-10-2/ 470-15-20/344-9-5/18-2-3/91-15-7/122-12-4/524-3-3/ 510-11-7/610-17-6/40-4-11/17-11-3/653-6-3/717-10-1/ 326-13-3/525-8-10. Le code est « Magie ».

Liam... tu es vivant. Tu as réussi.

– Bon, je comprends le début. C'est évidemment pour que le message vous parvienne.

– Dites-moi où vous avez trouvé ce message ? le coupa-t-elle.

Il haussa légèrement ses sourcils gris aux poils raides.

– Un fossile, vous vous rendez compte ? Il a été découvert par des gamins en 1941, le 2 mai, pour

être précis, au bord d'une rivière près d'une ville appelée Glen Rose au Texas. Ça a failli faire sensation, mais les services secrets en ces temps de guerre se sont dépêchés d'étouffer l'affaire. Et, bien sûr, les gens s'intéressaient bien plus à la guerre qu'à des rumeurs bizarres sur la découverte d'un mystérieux fossile. L'endroit a ensuite été pris d'assaut par des cinglés des services secrets. Et devinez ce qu'ils ont trouvé d'autre ?

Maddy haussa les épaules en signe d'ignorance.

– Quelques mois après la découverte du message, ils ont trouvé une empreinte humaine. Eh oui ! Une véritable empreinte humaine, dans la même strate de roche sédimentaire. On aurait dit l'empreinte d'une chaussure de course. C'est comme ça que ça s'appelait à l'époque, une chaussure de course. Ils n'avaient pas encore de baskets.

– Des baskets ?

– Un expert a conclu l'an dernier que c'était une chaussure d'une marque très connue de nos jours.

– Et personne d'autre ne le sait ?

Il éclata de rire.

– Bien sûr que non. Les garçons qui ont découvert l'objet... Bon, nos méthodes étaient un peu sauvages à l'époque.

– Ils ont été tués ?

– *Disparus* est le terme que nous préférons. Et, naturellement, il s'est avéré quelques années plus tard qu'une autre personne avait découvert, l'été précédent, des empreintes humaines. Il a donc fallu, encore une fois, limiter les dégâts.

– Elle a *disparu*, elle aussi ?

Il confirma d'un hochement de tête.

– La nouvelle de la découverte des empreintes humaines est parvenue aux journaux locaux avant que nous puissions la maîtriser. Nous nous sommes contentés de nier. C'était facile. La personne en question jurait que sa grand-mère morte vivait dans son grenier et venait chaque année lui préparer son gâteau d'anniversaire. Tout le monde s'accordait à dire que ce type était dingue. Bon, mais, jetez un coup d'œil, un jour, sur Internet. Je suis sûr qu'on en parle sur un site consacré aux complots : « Des hommes ont marché avec les dinosaures, à Dinosaur Valley, au Texas. »

Elle baissa de nouveau les yeux sur le message.

– Donc, vous pouvez dater exactement ce fossile ?

– Bien sûr que non, pas avec exactitude. On a identifié qu'il venait d'une faille dans une roche sédimentaire antérieure à la fin du Crétacé. Ce qu'ils nomment la crise Crétacé-Tertiaire. J'ai bien peur qu'on ne puisse pas être plus précis. En géologie, on calcule en siècles et en millénaires, pas en années ou en mois.

Il montra la feuille de papier.

– Je présume que les chiffres contiennent des informations spécifiques qui vous aideront à retrouver votre ami ?

Elle en doutait, mais c'était pourtant bien ce que Liam avait tenté.

– Je l'espère.

– Malheureusement, le message est chiffré, déplora-t-il. Les gars des services secrets qui ont précédé l'intervention de mon petit club ont assez rapidement conclu qu'il s'agissait d'un codage composé à partir d'un livre. Les chiffres seraient liés aux pages, aux lignes et à l'emplacement des mots. Il y a environ dix ans, on a réussi à consacrer un temps précieux, au ministère de la Défense, à essayer tous les livres de la Bibliothèque du Congrès. On a fait tout ça pour rien, bien sûr. Ce qui m'amène à penser, maintenant que je parle avec vous, que ça a été une grande perte de temps puisque

c'est sans doute un livre qui n'a pas encore été publié. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

– Je n'en sais rien. Vraiment.

Elle regarda les derniers mots du message, *Le code est « Magie »*, et leva les yeux vers Cartwright.

– C'est bien ça, l'indice ? Je ne vois pas. Si ça se réfère vraiment à un livre, je n'ai aucune idée de celui dont il s'agit.

– Et votre collègue ?

Elle s'assit en geignant sous l'effort.

– Sal ? Elle va bien ? Où est-elle ?

– Mais bien sûr qu'elle va bien, dit-il en agitant les mains d'un air dédaigneux. Et elle est tout près d'ici. D'ailleurs il est peut-être temps que j'aie une petite conversation avec elle.

– Vous n'allez pas lui faire de mal ?

Il la regarda d'un air grave tandis qu'il reprenait la feuille de papier. Il se leva du tabouret et prit sa veste sur la commode.

– Parce que, poursuivit Maddy, si v-vous avez l'in-l'intention de lui faire d-du mal, eh bien ça ne sert à r-rien.

– Laissez-moi deviner : toutes les deux, vous êtes des héroïnes et vous ne parlerez pas quoi qu'il arrive. C'est bien ça ?

– Non, parce que...

Elle secoua la tête et rit nerveusement.

– ... parce que ça ne sert à rien, je vous dis. On n'est pas des héroïnes, justement. Et on *va* parler, d'accord ? Mais promettez-moi de ne pas nous faire de mal.

CHAPITRE 58

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

À bout de souffle, M. Kelly gravissait la pente à grand-peine, le visage griffé par les lianes bardées d'épines. Devant lui, les autres se frayaient bruyamment un chemin vers le sommet. Il entendait le craquement des branches et des lianes, et le bruit des pierres et de la terre qui dévalaient le long de la pente.

– Leonard ? Edward ? appela-t-il.

– On arrive, haleta Edward.

– Allez, on ne se laisse pas aller. On est à la traîne ! dit M. Kelly.

Leurs visages trempés de sueur émergèrent d'un rideau de feuilles épaisses.

– Je n'en peux plus, gémit Howard. Ma jambe...

La fin de sa phrase se perdit dans le chaos de sa respiration. Il tomba à genoux, sur le sol accidenté, couvert de pommes de pins séchées et de pierres aux arêtes tranchantes.

– Ça le ralentit, sa cheville, dit Edward.

– Je sais, je sais, mais on ne peut pas laisser les autres s'éloigner.

Autour de leur feu de camp, la veille, ils avaient cherché à comprendre pourquoi les créatures ne les avaient pas de nouveau attaqués, préférant au contraire les suivre discrètement, à distance. La conclusion était qu'il s'agissait d'une tactique : attendre que le groupe soit suffisamment dispersé pour les cueillir un à un. Ce matin, alors qu'ils traversaient la plaine pour couvrir la dernière étape du voyage jusqu'à la jungle de leur vallée, ils se serraient quasiment les uns contre les autres – c'en était presque comique.

Mais, à présent qu'ils se frayaient un chemin dans le feuillage épais, le groupe se dispersait dangereusement.

– Allez, Edward, aide-moi à le relever.

C'est à cet instant que M. Kelly aperçut brièvement quelque chose dans une trouée du feuillage. Une forme sombre, cinquante mètres plus bas.

– Oh non ! J'ai vu quelque chose, en bas.

– Vous avez vu quoi ? demanda Edward.

– Vous êtes sûr qu'il n'y a personne d'autre derrière nous ?

M. Kelly la vit à nouveau : une silhouette noire qui se pressait entre deux arbres, puis se baissa avant de disparaître.

– Elles sont là, juste en dessous !

Howard se remit sur pied.

– Vas-y, mais avance ! dit M. Kelly, cassant. Je surveille nos arrières.

Edward et Howard se remirent en route en trébuchant, M. Kelly avançait à reculons, sans quitter des yeux le bas de la colline. Il les vit à nouveau. Ils étaient plus près, des éclairs de peau vert sombre, bondissant d'une trouée à l'autre. Il y en avait beaucoup et le silence dans lequel elles se déplaçaient était terrifiant. Le plus inquiétant est qu'elles ne semblaient pas craindre d'être vues.

Oh non !

Elles étaient dans la jungle à présent, et elles se rapprochaient.

Je ne vais pas pouvoir les semer.

M. Kelly jugea qu'il était préférable de leur régler leur compte. Il réussirait peut-être à en embrocher une avec sa lance. Peut-être que, s'ils en tuaient une autre, cela les mettrait à distance un jour de plus, un temps suffisant pour rejoindre le camp de l'autre côté de la rivière.

– Approche, cria-t-il. Je sais que tu es là !

Il entendit Edward l'appeler, d'en haut.

– Monsieur Kelly ?

– File, lança-t-il. J'arrive.

Le bruit des deux adolescents qui fuyaient maladroitement s'estompa jusqu'à ce qu'il ne perçoive plus qu'un ou deux craquements de branches répercutés entre les grands fûts de la forêt vierge.

– Approche ! répéta-t-il entre ses dents.

Il était étonné de ressentir de la colère, de la rage même, et non pas une terreur avilissante. Il voulait attraper un de ces êtres décharnés et lui faire sauter sa ridicule tête en forme de courgette. Sa gorge émit un rire nerveux.

Tu te prends pour qui ? Tarzan ?

Il entendit comme un cri lointain issu de sa vie d'avant : les relations publiques, l'accueil des visiteurs avec son grand sourire et son bronzage, le beau costume de lin et le polo hors de prix. Mais ici, les jambes écartées dans un pantalon qu'il avait déchiré pour en faire un short, la poitrine nue révélant une toison gris argent avec des mamelons tombant d'ancien membre de club de gym, ici il se sentait comme un des membres du commando de ce film qu'aimait son fils, *Predator*, celui avec l'extraterrestre au visage de crabe avec des dreadlocks.

Oh oui, il était prêt.

– Allez, viens. Tu veux me faire la peau ? Alors approche.

Pour toute réponse, il perçut une petite voix haut perchée dans le silence de la jungle.

– *App... roche.*

Puis, devant lui, comme le chat du Cheshire dans *Alice au pays des merveilles*, apparurent d'abord deux yeux jaunes en guise de grand sourire. L'une des créatures était là, à une dizaine de mètres en contrebas, et l'inspectait avec insistance.

M. Kelly descendit de quelques pas, puis bondit, la lance tendue.

– Alors, c'est à ça que vous ressemblez de près.

La créature recula à la vue du bambou, plongeant de nouveau dans le buisson de feuilles épaisses pour réapparaître l'instant d'après.

– Je peux te tuer d'un coup de lance, murmura-t-il, sûr de lui.

L'arme semblait maintenir la créature à distance. Ses yeux jaunes fixaient avec méfiance le bout pointu de la tige de bambou. Les sons échappés de la fuite des autres dans la jungle s'étaient quasiment tus. Il ne pourrait pas rester comme ça bien longtemps. Il lui fallait en tuer une rapidement. Avec un peu de chance, les autres détaleraient comme des lapins.

– Approche, prononça-t-il calmement, on n'est que tous les deux. L'humain contre l'affreux lézard. Sa bouche s'ouvrit brusquement. À l'intérieur, une langue noire se lova comme un serpent.

– *Freux... léz... ard.*

C'était une reconstitution étonnamment fidèle de sa voix.

– Alors comme ça, tu fais des imitations, hein ?

La créature inclina la tête comme si elle réfléchissait. Profitant de cette seconde de distraction, tandis qu'elle cherchait comment réagir à ce qu'il venait de dire, M. Kelly se décida à passer à l'attaque. Il fit un pas puis un bond en avant, en projetant son arme, de toutes ses forces, devant lui. Elle rencontra quelque chose de mou et la créature tomba. Elle se débattit au bout de la tige de bambou, hurlant d'une façon qui lui rappela le cri assourdissant d'un chien dont on vient d'écraser la queue.

– Yes ! lâcha-t-il, hargneux.

Premier sang.

Il récupéra sa lance en tirant, révélant une grande blessure dans le ventre de la bête. Du sang noir et épais se mit à jaillir tandis qu'elle agonisait en s'agitant et en poussant des cris. Il allait frapper encore, mais sa lance lui fut brutalement arrachée des mains.

– Hein ?

Il se retourna et découvrit un plus grand hominidé, debout, qui devait le dépasser de trente bons centimètres. La créature gronda avec fureur ; un mugissement qui lui venait du fond de la gorge. Il en aperçut d'autres derrière lui. Puis, seulement, il vit les yeux jaunes, tout autour de lui.

La créature tenait la lance de ses deux mains griffues. Elle inspecta soigneusement la longue tige épaisse, puis la pointe acérée, encore humide de sang noir, qu'elle fixa longuement. Enfin, elle baissa les yeux sur M. Kelly qui, avec ses genoux flageolants, ne se voyait plus tellement comme un commando. Il se savait dans une situation désespérée, au cœur de la jungle.

Mon Dieu, mon Dieu...

– Courez, gémit-il. Pourquoi vous ne cou-courez pas ? P-pourquoi vous ne courez pas ?

C'est ce qui aurait dû se produire. Dans un film, c'est bien ce qui se serait passé, non ? Dans un film, le petit employé de bureau finit toujours par trouver son héros intérieur et sauve le monde.

– J-j'en ai tué un. Alors p-pourquoi vous ne partez pas en courant ?

L'hominidé qui tenait la lance s'avança et observa encore une fois la pointe du bambou avant de la diriger vers M. Kelly.

– Oh... non...

Il gémissait.

– S-s'il vous plaît...

Le bruit ordinaire de la jungle du Crétacé, le mugissement lointain de ces géants qui se déplaçaient avec lenteur dans la plaine lointaine, les bourdonnements, les vagissements de petits herbivores vaquant à leurs occupations furent ponctués par un son particulier : le cri perçant et prolongé d'un être humain. Il se répercuta à travers la végétation jusqu'au faîte des arbres, faisant s'envoler des nuées de petits anurognathus.

CHAPITRE 59

2001, NEW YORK

– Je ne vous dirai rien de plus ! lança hargneusement Sal.

Cartwright haussa les épaules.

– Très bien. Mais, dans ce cas, je ne vous montrerai pas ce que j’ai.

Le silence se fit dans la petite salle où se déroulait l’interrogatoire, à l’exception du léger ronronnement du climatiseur. La chaleur était étouffante. Il desserra nonchalamment sa cravate.

Les yeux jusqu’ici pleins de colère de Sal s’adoucirent sous l’effet de la curiosité.

– Et qu’est-ce que vous avez ?

– Je croyais que vous ne vouliez rien me dire de plus, dit-il en souriant.

– Oh, shadd-yah ! Allez, dites-moi ce que c’est.

Cartwright réfléchit un instant.

– Et vous me direz ce que je veux savoir ?

Sal ne répondit rien.

– Vous voyez ? Néanmoins je crois que vous allez le faire, dit Cartwright, soulagé. Après tout, vous, moi et Maddy, on veut tous les trois la même chose : ramener votre ami chez lui, sain et sauf.

– Liam est vivant ?

Il hocha la tête et fouilla dans la poche intérieure de son veston. Il lui tendit la feuille pliée en deux et elle parcourut rapidement ce qui y était écrit.

– Votre collègue et moi venons tout juste d’en discuter. Elle aimerait bien, elle aussi, le ramener à la maison. Et vous savez que je suis prêt à vous aider à le faire. Tout ce que vous voulez, tout ce qu’il vous faut. Mais...

– Mais ?

– Cette technologie, dans l’arche... Je crains qu’elle soit devenue la propriété du gouvernement américain, dit-il en écartant les bras, comme pour s’excuser. Et il va nous falloir votre aide pour en comprendre le fonctionnement.

– C’est impossible, commença-t-elle. On ne peut pas vous laisser vous en servir. C’est beaucoup trop dangereux.

– C’est trop dangereux pour le gouvernement mais pas pour deux fillettes qui s’en servent pour ficher la pagaille, apparemment.

– On a été recrutées. C’est nous qu’on voulait.

– Par qui ?

– Je n’ai pas vraiment le droit de vous le dire.

– Bon, ça attendra, dit-il. Ce n’est pas si important. Ce qui compte, pour l’instant, c’est que quelqu’un soit responsable de ce qu’il y a dans l’arche. Il faut bien qu’il y ait un responsable, non ? Pour s’assurer qu’il n’y a pas plein d’autres machines à remonter dans le temps et des gens qui voyagent partout, dans des lieux et des époques où ils ne devraient pas se trouver.

– Et cette personne, ce serait vous, c’est ça ?

– Pour l’instant, peut-être. Le moment venu, j’informerai l’actuel Président sur ce qu’on détient là. Mais, croyez-moi, il vaut bien mieux que ce soit quelqu’un comme moi qui soit responsable, au nom du peuple américain, qu’un groupe terroriste ou un dictateur mégalomane à la recherche d’une arme absolue, un fou du genre Saddam Hussein ou Oussama Ben Laden.

Sal eut un haussement d’épaules qui semblait dire « Je m’en fiche ».

– Maintenant, reprit-il en montrant le papier qu’elle tenait entre les mains, il y a un code là-dedans. Maddy a l’air de penser que vous pouvez le déchiffrer.

Elle regarda les nombres, un fatras de chiffres qui ne lui évoquaient absolument rien. Puis, très rapidement, la manière dont ils étaient disposés commença à lui rappeler quelque chose. Des groupes de trois nombres, les premiers en centaines, les seconds, des nombres inférieurs à trente-cinq, et le dernier, des nombres inférieurs à quinze ou à seize.

– C’est un code basé sur un livre.

– Comme elle est maligne. Et maintenant, une question à mille dollars : de quel livre s’agit-il ?

Elle parcourut le message jusqu’au bout et s’attarda sur le dernier mot.

Magie.

Magie ? C’est quoi cet indice ?

Elle releva la tête ; un sourire se dessina peu à peu sur son visage. Bien sûr ! Si Bob l’avait dans sa base de données, la copie de l’intelligence artificielle qui était dans l’unité de soutien femelle l’avait aussi dans la sienne.

– Vous le savez, n’est-ce pas ? fit Cartwright.

Elle était presque tentée de lui révéler le titre du livre puisque, de toute façon, il n’allait pas être publié avant plusieurs années. Mais elle essaya surtout de réprimer un irrésistible fou rire.

Le vieil homme soupira patiemment.

– Vous feriez mieux de me le dire. Ce serait vraiment préférable pour nous deux. Sans quoi, nous avons un placard à pharmacie plein de drogues très efficaces que je peux vous injecter. Certaines ont même d’horribles effets secondaires. Et puis, il y a toujours les bonnes vieilles méthodes...

– Ramenez-nous à l’arche et je décoderai le reste du message.

Il secoua la tête.

– Je vais vous dire ce qui me fait peur : que si nous retournons à l’arche, l’une de vous se mette à crier autre chose, et – vlan ! – vous et tous vos appareils disparaissent dans un nuage d’étincelles et de fumée, en route pour un beau voyage dans le temps.

– Maddy ne vous en a pas encore parlé ?

– Parlé de quoi ?

Le sourire de Sal s’élargit, un sourire cette fois instable et nerveux.

– Dommage, parce que c’est vraiment très drôle.

– Drôle ?

– Oui, drôle.

– Et pourquoi donc ?

– Elle joue avec vous. Depuis combien de temps je suis ici ?

- Pourquoi ça ?
- S’il vous plaît... dites-le-moi.

Cartwright consulta sa montre.

- Quelques heures, pourquoi ?
- Plus précisément, s’il vous plaît.
- Cinq heures et demie.

– Alors il ne vous reste pas beaucoup de temps, dit-elle en ricanant de nouveau.

Toute trace de sympathie disparut du visage ridé.

– Arrêtez de tourner autour du pot et dites-moi de quoi donc vous êtes en train de parler !

– Certainement, dit-elle aimablement. Notre système informatique est verrouillé pour une durée de six heures. Après, il a l’ordre de se murer complètement si Maddy ne lui donne pas un autre mot de passe.

– Se murer ?

– Geler toutes les données, tous les appareils. Tout.

Les sourcils broussailleux de Cartwright s’arquèrent et il se mit à grincer des dents.

- Alors ? Vous êtes prêt à nous ramener, maintenant ? demanda-t-elle poliment.
- Je suis même prêt à vous supplier de rentrer.

CHAPITRE 60

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Griffe-Brisée examina les autres membres de sa meute. Échange de regards entre prédateurs. Il tenait toujours dans ses griffes la lance de bambou, la pointe ensanglantée fichée dans ce qui restait de la Créature-Nouvelle.

Son cerveau travaillait dur pour comprendre son acte. Il essayait d'analyser le fait que ce n'étaient pas ses griffes qui avaient mis fin à la vie de cet animal pâle, mais ce long instrument qu'il tenait, quelque chose qui *n'était pas lui*, qu'il avait contrôlé. Qu'il avait... *utilisé*.

Il se retourna vers les autres, cliqueta, gronda et gémit doucement.

Vous avez vu ? Nous avons tué la Créature-Nouvelle avec ça.

Leurs cerveaux étant plus jeunes et moins développés, ils le fixèrent de leurs yeux jaunes brûlant de haine sans vraiment comprendre.

Mais lui comprenait car son cerveau, plus âgé, plus sage, voyait un peu plus loin. Cette longue tige qu'il tenait, il en identifiait maintenant la nature et l'origine. Les tiges poussaient le long de la rivière en bosquets épais. Mais, à présent, ce n'était plus seulement une plante. Les Créatures-Nouvelles l'avaient façonnée en une chose totalement différente : une arme mortelle.

Quelque chose *se modifia* au fond de son cerveau reptilien. Des concepts, très simples, qui se cherchaient au milieu d'une foule de signaux mentaux commandés par l'instinct, se rencontraient enfin et s'aggloméraient.

Sa meute ne connaissait pas de son correspondant à ces concepts. Son esprit ne connaissait pas de mot pour désigner ces idées. Mais s'il avait disposé d'un plus large éventail de mots pour bâtir ses pensées, son esprit se serait désormais enrichi de termes tels qu'*utiliser, faire, construire*...

Son petit cerveau produisit soudain une image, celle d'une rivière au courant rapide et d'un tronc d'arbre qui l'enjambait, un dispositif que les Créatures-Nouvelles avaient *construit* pour traverser la rivière.

Il se tourna vers les autres, fit claquer ses dents et leur fit signe de le suivre.

Ce qu'il avait fait germer dans son esprit était ce que n'importe quel être humain aurait appelé... *un plan*.

CHAPITRE 61

2001, NEW YORK

Ils s'approchèrent de l'arche. Cartwright adressa un signe de tête à ses hommes qui montaient toujours la garde devant la porte et fit signe à Forby de les rejoindre à l'intérieur tandis que le rideau de fer s'enroulait bruyamment. Il enjoignit les autres de poursuivre le guet et d'interdire à quiconque d'entrer.

Un à un, ils se penchèrent pour passer sous le store métallique qui s'immobilisa dans un bruit assourdissant. À leur suite, Cartwright jeta un regard dans le ciel au-dessus de Manhattan où se répandaient les premières couleurs blafardes de l'aube. Encore une heure et il ferait grand jour. Les New-Yorkais s'apprêteraient à partir au travail, et de tristes immeubles municipaux surgiraient de l'ombre derrière les barrages, de chaque côté du pont Williamsburg. Des agents de la circulation, des équipes de télévision et des journalistes viendraient sûrement fourrer leur nez dans tout cela, interrogeant ses hommes et les soldats de la garde nationale pour savoir d'où émanaient les ordres. Que diable se passait-il ?... Lui et sa petite agence discrète pouvaient agir sans attirer l'attention. Le prétexte de la bombe terroriste tiendrait encore un peu, mais pas indéfiniment.

Comme il était entré le dernier, il appuya sur le bouton et le rideau métallique entama de nouveau sa bruyante descente. Forby enleva sa cagoule anticontamination, puis il s'empara de l'arme qu'il tenait en bandoulière.

– Tout va bien, pas besoin de menacer les filles, dit Cartwright. Mais garde-la à portée de main, hein ?

Forby obéit et baissa la garde.

– Alors, continua-t-il en s'approchant du bureau encombré d'écrans, le mot de passe ?

– Oui, bien sûr. « Domino », dit Maddy.

Cartwright secoua la tête.

Naturellement... Lester, tu n'es qu'un imbécile.

Il regarda les emballages de Domino Pizza éparpillés sur le bureau... Il se serait giflé !

La boîte de dialogue réapparut sur un des écrans. Un curseur s'alluma et fit défiler les mots à toute vitesse.

> **Bienvenue, Maddy.**

– Salut, Bob, je suis à l'heure, non ?

> **Aucun fichier n'a encore été effacé. Il te restait sept minutes avant que je suive tes**

instructions.

– Alors vous ne plaisantiez pas, murmura Cartwright.

– Pas du tout, dit Sal.

> **Mes caméras détectent des personnes non autorisées dans la Base.**

– On a des invités, dit Maddy.

> **Es-tu menacée ?**

– Non, ça va Bob. Ils ne font rien de mal, pour l’instant.

Cartwright tapota le bras de Maddy et lui dit calmement.

– Si vous dites quoi que ce soit de bizarre – je suis sérieux –, si vous dites quelque chose à cet ordinateur qui ressemble de près ou de loin à un avertissement, c’est terminé pour vous.

– Ne vous en faites pas, je ne suis pas idiote, dit-elle en s’asseyant sur un des fauteuils du bureau, en face de la webcam.

– Bob, on a un message de Liam.

> **Je suis très heureux de l’apprendre.**

– Oui, nous aussi.

– Salut, Bob.

> **Bonjour, Sal.**

Elle tendit la feuille que leur avait donnée Lester Cartwright.

– Voici le message. Tu arrives à le voir ?

> **Tiens-le et ne bouge pas, je vais le scanner.**

L’instant d’après, le message apparut sur un des écrans. Sa luminosité varia jusqu’à ce que Bob ait ajusté le contraste pour obtenir une meilleure résolution de l’écriture. Puis chaque lettre manuscrite fut rapidement parcourue par un petit carré de surbrillance jusqu’à ce qu’enfin une reconnaissance de texte soit lancée et que le message s’ouvre en lettres d’imprimerie sur un autre écran.

> **Une partie du message est cryptée.**

– Oui, dit Sal, c’est un code établi à partir d’un livre.

> **L’indice de cryptage est « Magie ». Est-ce correct ?**

– Oui.

> **Je dispose de trente mille lignes de données comportant le mot « Magie ».**

– Je pense que ça fait référence au livre que tu lisais l’autre jour. Tu te souviens ? On en a discuté.

> ***Harry Potter et les Reliques de la mort.***

– C’est ça.

Cartwright et Forby se penchèrent.

– Vous plaisantez ou quoi ? marmonna le vieil homme.

– Ma fille lit ça en ce moment. C’est le prochain, celui-là ?

– Non c’est le dernier, précisa Maddy, le septième.

– Qu’est-ce que ma fille ne donnerait pas pour voir ça ! s’exclama Forby.

– Calmez-vous, le réprimanda Cartwright.

Docile, son équipier recula et reprit son air concentré, laissant négligemment pendre son arme au bout de son bras.

Sal prit place à côté de Maddy.

– Bob, toi et la copie de ton IA, vous avez le même fichier numérique de ce livre, non ?

> **Affirmatif. Le dossier était dans ma mémoire cache quand on a chargé le double de l’intelligence artificielle dans l’unité de soutien.**

– Donc ça devrait être rapide, fit remarquer Maddy.

– Super, dit Sal. Tu dois juste remplacer les nombres à trois chiffres par des lettres. Tu vois comment ça marche ? C'est bon ?

> **Affirmatif. Numéro de page. Numéro de ligne. Numéro de lettre.**

– C'est ça.

> **Un instant.**

Ils regardèrent en silence les ensembles de chiffres passer en surbrillance dans le document, tandis que sur un autre écran les pages du livre s'éclairaient dans un vague mouvement de va-et-vient. L'opération prit moins de trente secondes.

> **Le message complet est : Portez ceci à l'Arche 9, Wythe Street, Brooklyn, New York, le lundi 10 septembre 2001. Message : Sip, deux, seht, trois, npuf, puatre, zrro, ix. Le code est « Magie ».**

Ils le fixèrent sans mot dire, un long moment, en essayant de lui trouver un sens.

– Mais c'est du charabia ! dit Cartwright.

– Tu es sûr de travailler à partir du même livre numérique ? s'enquit Maddy.

> **Affirmatif.**

– Certains chiffres, sur le fossile, se lisaient mal, ou ils étaient incomplets. J'ai accès au morceau de roche original, dit Cartwright.

– Pas la peine, ça ira, dit Sal. S'il n'y a que des chiffres, c'est facile : sip, c'est six, seht, c'est sept...

Elle travaillait vite, notant les chiffres sur un bout de papier.

6-2-7-3-9-4-0-6

– Ce n'est pas le format habituel des repères temporels, observa Maddy.

> **S'il te plaît, montre-moi, Sal.**

Sal tendit le morceau de papier devant la webcam.

> **C'est un nombre. 62 739 406. Suggestion : c'est la meilleure estimation possible de leur localisation dans le temps qu'ait pu établir l'intelligence artificielle.**

– La vache ! s'étrangla Maddy. Elle a réussi à trouver ça ?

Elle regarda la caméra et sourit.

– D'ailleurs c'est toi, Bob. Une copie de toi, en tout cas. Bien joué.

– C'est à l'année près ? vérifia Cartwright. À l'année près, c'est ça ? C'est incroyable ! Comment est-ce qu'on peut...

> **Négatif. La meilleure estimation est de mille ans autour de cette date.**

Cela les fit taire.

Ils pouvaient très bien se trouver cinq cents ans avant ou après cette date.

– Jahulla ! murmura Sal. Ce n'est pas une bonne nouvelle pour nous, ça.

– À *mille* ans près ? Et comment on le trouverait sur une si longue période ? dit Maddy en baissant la tête.

Cartwright regarda les deux filles.

– Votre machine ne peut pas ramener votre collègue ?

– Rassembler l'énergie nécessaire à l'ouverture d'un portail prend déjà pas mal de temps, surtout s'il se trouve aussi loin dans le passé. Alors pour ce qui est de le faire des milliers et des milliers de fois...

> **Information : le temps de charge approximatif est de neuf heures.**

– Donc on peut le faire, conclut Sal.

– Oui, c'est possible, reprit Maddy. Mais sur mille ans ? Si on ouvre une fenêtre pour chaque année, il nous faudra neuf mille heures... Ça fait quoi ? Plus d'un an à passer son temps à ouvrir et à fermer des portails !

– Et alors ? On peut bien faire ça pour Liam, non ?

– Une fenêtre pour chaque année. Quelles sont les chances pour que Liam se trouve là, juste pendant deux ou trois secondes sur toute une année ? Et s'il dort à ce moment-là ? Et s'il est allé se soulager ? Ou s'il est en train de chasser ? Pour avoir une chance, il faudrait en ouvrir une... par jour... au moins !

– Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, résuma Cartwright, découragé.

– Mais on peut essayer, quand même ? dit Sal en se mordant les lèvres.

– Trois cent soixante-cinq mille essais ! Tu veux savoir combien d'années ça nous prendrait ?

Voyons, marmonna-t-elle en se rongant les ongles : trois cent soixante-quinze ans, à peu près.

Elle prit un air grincheux, rougit et son visage se marbra de frustration et de colère.

– Je suis désolé, intervint Cartwright, mais j'ai bien peur que votre ami soit bloqué là où il est. On va embarquer tout cet équipement en fin de journée et on va l'emmener dans un local du gouvernement. Ce sera plus sûr.

– Vous ne pouvez pas faire ça ! s'écria Sal. C'est... c'est *chez nous*, ici.

– Ce matériel est désormais la propriété du gouvernement américain, répliqua-t-il calmement. Et vous aussi, ma chère.

> **Suggestion.**

– Vous ne pouvez pas faire ça ! On a... enfin, on a des droits, tout ça.

Le sourire de Cartwright était froid, l'expression vide et calme de celui qui ne s'en fait pas pour si peu.

– Je me demande à qui vous pourriez bien manquer ? Vous avez de la famille ? Des amis ?

– Il y a l'agence, cracha Sal. Et si vous faites n'importe quoi avec nous, si vous nous faites souffrir, ils viendront vous chercher. Ils viennent du futur ! Et ils sont...

– Sal, la coupa Maddy en lui saisissant le bras, la ferme ! Ne dis rien de plus sur l'agence. C'est compris ?

La jeune Indienne serra les dents et acquiesça sans ajouter un mot.

– Je crois savoir ce que vous comptez faire de nous, reprit Maddy. Vous allez nous mettre sous clé, en quarantaine, dans une zone secrète quelconque, comme des monstres ou des rats de laboratoire. Et ça, jusqu'à ce que vous sachiez tout de cette technologie. Ensuite vous vous débarrasserez de nous. Un petit tour en voiture jusqu'au milieu du désert du Nevada et une balle dans la nuque chacune. C'est comme ça que vous travaillez, non ?

Cartwright secoua la tête.

– Rien d'aussi brutal, Maddy. Vous valez beaucoup plus vivantes. Même quand je serai sûr que vous m'avez dit tout ce que vous savez, il nous faudra des cobayes sur qui tester votre machine à voyager dans le temps.

Il soupira.

– Quand même, ça aurait été bien d'avoir votre collègue aussi. Je ne suis pas sûr de trop aimer l'idée qu'il se balade quelque part dans l'Histoire, celui-là. Mais bon, s'il est à soixante-cinq millions d'années d'ici, je l'imagine mal faire...

> **Suggestion : effectuer un balayage rapide de la densité.**

– Maddy, regarde, dit Sal.

Maddy fit tourner son fauteuil face à l'écran et lut les mots à toute vitesse.

– Oh, mais oui ! Les scans de densité. Ça pourrait marcher.

– Quoi ? dit Cartwright, irrité. De quoi parlez-vous ?

– En premier lieu on fait un sondage pour vérifier si le lieu de retour ne rencontre aucun obstacle, et si personne d'autre ne s'y promène avant qu'on ouvre le portail. C'est comme si on frappait à la porte avant d'entrer, si on demandait : « Il y a quelqu'un ? » C'est beaucoup plus rapide que d'ouvrir un portail et il faut beaucoup moins d'énergie.

Maddy se tourna vers le micro.

– Bob, qu'est-ce que tu proposes ? On va scanner chaque moment sur mille ans ?

> **Négatif. On peut scanner un moment fixe chaque jour, 500 ans de part et d'autre de l'année calculée. Le total sera de 365 250 balayages de densité.**

– Mais ça va prendre combien de temps ? Des mois ? Des années ? demanda Cartwright.

> **Négatif. De petits signaux, quelques dizaines de particules par signal, devraient suffire à identifier une masse transitoire, un mouvement.**

– C'est ça ! s'exclama Maddy. Et chaque signal correspondant à un mouvement détecté peut devenir un candidat possible, une petite liste d'instants où on peut ouvrir un portail. Bob, combien de temps faut-il pour faire autant de sondages ? Ce sera rapide, dit-elle en s'adressant à Cartwright, je vous le promets ! Peut-être seulement quelques jours.

Cartwright secoua la tête.

– C'est inacceptable. Je veux que cette arche soit vide en fin de journée, vide, et que tout soit emballé dans des caisses en route pour...

– S'il vous plaît ! implora Maddy. On ne peut pas laisser Liam là-bas.

Il secoua la tête, sans un mot.

– Liam est le seul à connaître la position de toutes les autres Bases opérationnelles, intervint Sal.

Maddy en resta bouche bée.

– Quoi ?

– Je suis désolée, reprit Sal. J'allais te le dire, mais Foster m'a fait jurer de garder le secret.

Cartwright la dévisagea en silence.

– Parce qu'il y a d'autres endroits comme celui-là ?

Le visage de l'Indienne se durcit et ses yeux sombres se rétrécirent.

– Je ne vous en dirai pas plus car je n'en sais pas plus. Mais... comme je l'ai dit, Liam, lui, sait.

Cartwright tripota son menton d'un air pensif.

– Alors Bob, insista Maddy, combien ça va prendre de jours ?

> **Je calcule. Un instant.**

– Bien essayé, jeune fille, finit par lâcher Cartwright. Vous savez, c'était presque convaincant. Mais ce genre d'inepties n'arrivent que dans les films : « Je vous en prie, monsieur, ne tirez pas ! Si vous me laissez en vie, je vous montrerai où est caché le butin. »

Cartwright avait pris une voix aiguë, imitant celle d'une jeune fille en détresse. Il rit, très content de son effet.

Sal secoua la tête.

– Non, non, je ne mens pas. Vous croyez qu'elle vient d'où, cette machine à voyager dans le temps ? Vous croyez que Maddy et moi on a tout inventé ?

Cartwright ne savait pas quoi répondre. Maddy voyait où Sal voulait en venir. C'était un bon coup de bluff.

– Elle a raison, Cartwright. Où croyez-vous qu'on trouve les pièces détachées ? Quand le système

de déplacement spatiotemporel tombe en panne, qui donc croyez-vous qu'on appelle pour le réparer ? La hotline du coin ?

– Et puis vous pensez vraiment qu'ils vont vous laisser partir avec une de leurs machines ? renchérit Sal.

Il y avait des questions que le vieil homme devait examiner avec prudence. La pièce resta comme un tableau inanimé pendant que, quelque part dans le ciel, on entendait le bruit étouffé d'un hélicoptère qui tournait en rond.

> Information : en effectuant 11 balayages par seconde, 365 250 balayages prendront approximativement neuf heures.

– Neuf heures, répéta Maddy.

– Ça veut dire qu'à 15h, on aura une idée de la date où il se trouve et on pourra le récupérer. Comme ça, vous aurez trois cobayes pour vous amuser au lieu de deux.

– D'accord, fit Cartwright, satisfait. Il y a du vrai là-dedans.

– S'il vous plaît, chuchota Sal en prenant un air de chiot suppliant.

– C'est bon. Mais si l'une de vous tente quoi que ce soit de stupide comme d'appeler à l'aide avec un de ces signaux, si vous faites quoi que ce soit sans me l'expliquer auparavant, je vous descends. C'est compris ?

Il exhiba son revolver. Elles approuvèrent sur-le-champ.

– Je ne vous préviendrai même pas, les filles. Je prendrai juste mon arme et je vous ferai sauter la cervelle. Et croyez-moi, ce ne serait pas la première fois.

Maddy déglutit et retint son souffle, les yeux rivés sur le canon qu'agitait Cartwright sous leur nez.

– OK, OK, on ne fera rien de stupide. On vous le jure.

CHAPITRE 62

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Devant eux, Liam entendait le grondement de l'eau à travers les arbres.

– Alors Becks, on arrive ?

– Affirmatif. La rivière se situe à cent quinze mètres devant nous.

Il sourit, moitié par soulagement, moitié par défi.

– Jésus Marie Joseph ! Je suis bien content d'être de retour.

Un petit coup d'œil vers les autres lui apprit qu'ils étaient tous parfaitement d'accord. L'épaisse frondaison de la forêt vierge commença à s'éclaircir à mesure que la lisière approchait ; les rayons d'un soleil tardif transperçaient les entrelacs de lianes et projetaient sur le sol de petites taches de lumière.

Après un dernier regard vers l'obscurité inhospitalière de la jungle et la quasi-certitude de la présence de ces choses, là, derrière, en train de les observer à distance, ils se précipitèrent dans la lumière.

En amont, la rivière charriait de l'écume, comme un animal enragé. Sur l'autre rive ils distinguaient leur pont suspendu comme le bras d'une grue au-dessus de l'eau. Il fut soulagé de le voir relevé ; les quatre qu'ils avaient laissés à l'arrière avaient su demeurer prudents.

Liam mit ses mains en porte-voix.

– Éhooooooooo !

Les autres se rassemblèrent à ses côtés. Ils avaient perdu trois des leurs, Ranjit, Franklyn et, le matin même, M. Kelly. Ils avaient tous entendu le cri qu'il avait poussé et savoir ces choses à leurs trousses avait stimulé leurs efforts pour traverser la jungle, prudemment groupés, sachant qu'elles étaient à l'affût des traîneurs.

Leur tactique semblait avoir été payante. Aucun signe de leur présence le matin, à la mi-journée, ni maintenant dans l'après-midi, pas même quand ils avaient franchi le sommet dégarni. Liam s'était souvent retourné dans l'espoir de surprendre leurs poursuivants. Mais il n'avait rien vu.

Maintenant ils étaient de retour, leur tâche accomplie.

Liam tendit le cou pour sonder le fin rideau de jungle sur la rive opposée de la rivière. Il ne vit que quelques éclaboussures de lumière entre les troncs noirs et par-delà la clairière, mais aucune trace de quiconque qui serait venu au-devant d'eux pour abaisser le pont.

– Essaie encore, dit Laura.

– Ééééooooooooo !

La voix de Liam se répercuta par-dessus le grondement de la rivière, effrayant une nuée de minuscules ptérodactyles posés sur un arbre voisin. Ils restèrent quelques minutes dans l'attente de plus en plus fiévreuse des retrouvailles.

– Ils nous ont forcément entendus, dit M. Whitmore.

Edward se hissa sur la pointe des pieds pour voir la jungle de l'autre côté.

– Sauf s'ils sont tous en train de dormir.

– Si c'est le cas, ça va barder, dit Liam.

Il plaça de nouveau ses mains en porte-voix.

– On est revenus !

Toujours rien.

– Ils sont peut-être partis chasser ? supposa Juan.

– Je leur ai bien dit que quelqu'un devait toujours rester pour surveiller le balancier, répliqua Liam, irrité.

– De toute façon, quelqu'un est forcément resté pour lever et abaisser le pont, dit Laura.

– Forcément, approuva-t-il.

– Donc, il y a quelqu'un.

– Cela dit, ça sent mauvais, murmura Liam à mi-voix.

– Je peux la traverser, dit Becks en désignant la rivière torrentielle.

– Le courant est trop fort, s'opposa Liam.

– Je n'ai pas besoin de la traverser complètement.

Elle montra la berge sur laquelle ils se trouvaient. Quarante mètres plus bas se dressait un monticule couvert de mousse qui n'était pas loin d'être recouvert par la rivière.

– Information : j'ai calculé que je pourrais franchir en sautant trente à quarante pour cent de la largeur de la rivière depuis cet endroit.

– Et tu sais nager ? demanda Liam.

– Affirmatif. Tout comme marcher, courir, sauter... et parler.

Il la regarda en coin. Était-ce du sarcasme, ou un autre exemple du sens de l'humour naissant de Becks ? Elle le gratifia d'un sourire.

– Très drôle, Becks.

– J'exploite plusieurs fichiers de traits humoristiques... Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle pivota et marcha en direction du monticule couvert de mousse.

– Où va-t-elle ? s'informa M. Whitmore, qui n'aimait pas voir s'éloigner leur garde du corps.

– Elle va accomplir son travail de super-héroïne, répondit Liam.

Ils la regardèrent inspecter en silence le courant, puis évaluer la hauteur du monticule. Au bout de quelques secondes, elle s'éloigna de la rive et s'arrêta juste avant de franchir la lisière sombre de la jungle. Puis, sans hésiter une seule seconde, elle piqua un sprint vers la rivière.

Les yeux de M. Whitmore s'arrondirent.

– Elle va sauter ?

Becks atteignit le bord et s'élança par-dessus le courant. Instinctivement, chacun retint son souffle et se hissa sur la pointe des pieds, tandis qu'elle survolait l'eau sur une dizaine de mètres en moulinant des bras. Puis elle plongea et disparut au milieu des flots.

Pendant trente longues secondes, Liam ne l'aperçut nulle part. Enfin, il repéra une tête qui tressautait parmi les tourbillons de mousse, disparaissait, réapparaissait et, là où la rivière franchissait un banc rocheux, se transformant en dangereux rapide, il la perdit de vue.

– Tu crois qu'elle va y arriver ? demanda Juan.

– Je pourrais le parier, acquiesça Liam.

M. Whitmore hocha la tête, admiratif.

– Je donnerai tout pour l’avoir dans mon équipe d’athlétisme ! On remporterait toutes les coupes.

Ils attendirent dix interminables minutes avant de l’apercevoir enfin en train de courir sur la rive d’en face. Elle atteignit leur pont de fortune, détacha prudemment le contrepoids en rondins, puis, retenant le tronc principal, les muscles bandés par l’effort, elle l’abaisa lentement.

Par-dessus le vacarme de la rivière, ils entendirent le claquement d’une des lianes qui se rompait.

– Ça va lâcher ! hurla Liam.

Becks avait l’air d’avoir entendu aussi. Elle se mit à laisser filer plus vite la corde, mais une autre liane céda à cause du surcroît de charge et se détendit d’un coup contre la branche qui la retenait, tel un élastique.

– Reculez ! cria Liam. Ça va tomber !

Les autres lianes lâchèrent très vite les unes après les autres, et le tronc tomba en effet selon un angle de quarante-cinq degrés, se fracassant lourdement sur les rochers de leur côté. Tous entendirent le craquement, aussi puissant qu’un coup de feu. Au milieu du tronc, des éclats de bois jaillirent sur un côté. Leur pont s’était affaissé au point de presque toucher l’eau.

– Super, déplora Laura.

– T’inquiète, ça va aller, dit Juan.

Avant qu’on puisse l’arrêter, il escalada les rochers puis s’engagea prudemment sur l’extrémité du tronc en avançant centimètre par centimètre. Le tronc se plia un peu plus, plongeant cette fois dans l’eau en son milieu, mais il parut résister.

Juan se mit à califourchon et commença à se traîner sur les fesses. Arrivé au milieu, il franchit la fracture avec précaution. Le courant vif attrapait ses jambes pendantes et menaçait de le déséquilibrer. Une minute après, il sautait sur la berge opposée.

– Ça a l’air de tenir, dit Liam. On y va.

M. Whitmore laissa Edward passer le premier, puis il insista pour que Laura, Akira et Jasmine soient les suivantes. Tandis qu’il attendait son tour, Liam se retourna vers la jungle sombre, derrière Howard et M. Whitmore.

– Restez sur vos gardes. Ils sont peut-être là.

Attendant qu’il ne reste plus que l’un d’entre nous. Et ensuite...

Il préféra ne pas y penser.

M. Whitmore passa après Jasmine, haletant sous l’effort et la peur en traversant à petits pas. Le tronc fracturé oscillait et craquait à chaque mouvement. Enfin, il atteignit la rive et fit signe au suivant.

– À toi, Leonard, vas-y.

– Tu es sûr ? demanda Howard en regardant Liam.

– Mm... répondit Liam, les yeux rivés sur la jungle. Allez, dépêche-toi, ajouta-t-il avec un sourire nerveux.

Howard traversa lentement en traînant les pieds.

Liam attendit qu’il soit presque au milieu du pont avant de faire un pas prudent sur le tronc. Il sentit les vibrations dues aux mouvements d’Howard.

S’ils viennent pour moi... c’est maintenant.

Puis, comme si cela avait été le signal, il crut voir un mouvement, une forme sombre bondir dans le sous-bois, se déplaçant d’une cachette à une autre, s’approchant sans toutefois s’aventurer au grand jour.

– Qu’est-ce qu’il y a ? grogna Liam. Tu as peur de moi ou quoi ?

L’espace d’un bref instant, il ne se sentit pas tout à fait terrifié, mais cette sensation disparut vite quand ses yeux lui confirmèrent que quelque chose d’autre venait de se glisser derrière un arbre plus proche de lui.

Enfin, il sentit le tronc trembler sous son pied, sans doute parce que Leonard avait sauté sur la rive opposée. Il entendit la voix de M. Whitmore qui, par-delà le vacarme du torrent, l’appelait.

– J’arrive ! cria-t-il par-dessus son épaule.

Tout en gardant les yeux rivés sur la jungle, il s’engagea à reculer sur le tronc, n’osant toujours pas montrer son dos à ce qu’il savait être là, à l’affût du moindre de ses mouvements.

Ressaisis-toi, Liam.

Il se mit à quatre pattes. Faisant toujours face à la jungle, il commença à reculer à califourchon sur le tronc, sa lance dans une main, prêt à se défendre.

Au bout d’une minute, il sentit un morceau de bois pointu qui lui piquait la cuisse et comprit qu’il se trouvait juste avant l’endroit où le tronc s’était rompu, au milieu du pont. L’eau froide montait le long de ses jambes pendantes, jusqu’aux cuisses. Au moment où il allait franchir les échardes du tronc brisé, il sentit ce dernier s’enfoncer dans la rivière. L’eau monta soudain jusqu’à sa taille, lui martelant le ventre et la poitrine comme un boxeur enragé qui perçoit la détermination chancelante de l’adversaire.

Oh non, pas ça, non !

L’eau. La noyade. Soudain la peur d’être attrapé et mis en pièces par un prédateur vicieux fut remplacée par celle d’être emporté par la rivière.

– Ça va casser ! cria quelqu’un.

Liam sentit que le tronc était secoué et frappé par la puissance du courant. Il ploya, craqua et se vrilla sous l’assaut. Quand il comprit que l’arbre ne tiendrait plus longtemps, Liam fut submergé par une angoisse qui l’obligea à se retourner enfin pour ramper. Il lutta à genoux, à présent, tournant le dos à la jungle qu’il considérait encore il y a peu comme l’antre de la chose la plus effrayante au monde.

Non... la pire des choses en cet instant, c’était ce monstre d’écume blanche qui grondait comme pour l’avaler, faisant de son mieux pour le faire tomber. Il vit les autres qui l’attendaient à l’autre extrémité du pont. Ils agitaient les bras frénétiquement, l’enjoignaient de se dépêcher.

– Ça va, ça va, je viens ! hurla-t-il.

Il se mit à se traîner sur les mains et les genoux, une paume après l’autre sur l’écorce humide et traîtresse.

Allez, Liam, vas-y. Tu y es presque.

Il réussit à se rapprocher d’un mètre de la rive. Il parvint même à lancer aux autres un rictus frondeur qui semblait leur dire : « Je vais m’en tirer ! » quand ses doigts rencontrèrent une plaque de mousse.

– Hé ! fut tout ce qu’il put prononcer avant que sa main glisse le long du tronc et que le poids de son corps le fasse basculer dans l’eau.

CHAPITRE 63

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

En un instant, Liam se retrouva au cœur d'un tourbillon d'eau chaotique et rugissant. Instinctivement, il avait pris une profonde inspiration avant de tomber. Son corps réfléchissait pour lui et son esprit hurlait en vain, aveuglé par la panique.

Je vais me noyer ! Me noyer !

Il savait très bien que ses poumons ne lui feraient gagner que quelques secondes de vie. Son esprit fut brutalement rendu aux méandres d'un couloir étroit : les parois gémissant sous l'effet de la pression, les appliques tremblotant, le grondement lointain de l'eau de mer s'infiltrant par le pont inférieur. La promesse d'une mort certaine sous mille mètres d'eau, dans l'étreinte sombre et glacée de l'océan.

Oh non, pas ça ! Pas comme ça !

C'est alors que sa tête resurgit à la surface. Il s'agita dans l'écume, agrippé au peu d'air qui lui restait dans les poumons, apercevant le tronc brisé à déjà trente ou quarante mètres derrière lui, disparaissant à toute vitesse, tandis que le courant violent l'emportait.

Ses jambes heurtèrent lourdement un rocher et il comprit qu'il roulait par-dessus sa surface dure et arrondie. La tête de nouveau sous l'eau, ses oreilles s'emplirent du rugissement frénétique de la rivière. Il se sentit aspiré vers le fond par un courant tourbillonnant tandis que la pression compressait sa poitrine.

La panique priva son esprit de toute pensée consciente et utile, l'abandonna à un cri muet. Il sut que ces profondeurs ténébreuses et mugissantes seraient le lieu où tout finirait pour lui.

Mais le courant espiègle de la rivière décida de lui jouer un nouveau tour et le propulsa à la surface pour qu'il puisse dire une dernière fois adieu à la vie, à l'air, aux arbres et au ciel cramoisi de cette fin d'après-midi. Liam prit une nouvelle inspiration, à demi conscient que la meilleure chose à faire était d'expirer et de préparer sa bouche, sa gorge et ses poumons au déferlement de l'eau.

Puis son épaule heurta violemment quelque chose, une chose qu'il put agripper et qui lui permit de lutter contre l'incroyable poussée du courant.

Il ouvrit les yeux. C'était un arbre. Pendant un instant, il se demanda si la rivière lui avait fait faire le tour de leur île, dans une sorte de boucle défiant toute logique, et s'il se retrouvait devant leur pont de fortune.

Il s'accrocha de toutes ses forces à la rude écorce. Les petites branches feuillues qui en surgissaient lui servirent de prises, ce qui manquait au tronc lisse et droit. D'une branche à l'autre, il

parvint à s'extraire du puissant courant pour se retrouver dans des eaux aux remous apaisés.

Ses orteils finirent par effleurer le fond en dispersant quelques galets et ses pieds tâtonnèrent désespérément pour tenter de trouver un appui stable. Ses mains continuaient d'avancer le long du tronc, se hissant sur les branches plus épaisses et plus fiables, et ainsi jusqu'à ce qu'il parvienne à sortir, péniblement, de l'eau. Il s'écroula enfin, à quatre pattes, haletant sur des galets mouillés qui s'entrechoquèrent bruyamment sous son poids.

Il n'avait pas encore repris son souffle, quand, exténué, il se mit debout. Il se retourna, contempla l'arbre qui l'avait conduit jusqu'ici, et tenta de se repérer pour comprendre de quel côté il se trouvait. La souche de l'arbre était sur l'autre rive, tailladée en éclats comme par des charpentiers malhabiles munis de ciseaux émoussés... ou peut-être par des castors.

Non, bien sûr, ça ne pouvait être des castors, plutôt une espèce de termite qui l'avait rongé, ou alors il avait pourri sur place et s'était fendu. Quelle que fût son histoire, il remercia cet arbre de lui avoir sauvé la vie. Il remarqua un désordre de galets et d'empreintes de pas parmi les feuilles et les branches de l'arbre effondré et se dit que M. Lam et les autres l'avaient peut-être abattu pour son bois et l'avaient ensuite laissé bêtement basculer dans la rivière.

Quelle bande d'idiot.

La première chose qu'il ferait quand il les trouverait serait de leur faire tirer le tronc hors de l'eau et l'emporter.

Il se retourna et observa la rive. À travers des centaines de mètres de jungle émaillée des éclats rouges d'un soleil déclinant, il remarqua quelques arbres plus espacés, qui annonçaient leur clairière... et leur campement.

Il avait perdu sa lance dans la rivière, mais peu importait : il était en sécurité maintenant. Il s'avança sur les galets et s'enfonça dans le petit carré de jungle. Par-dessus les entrelacs des lianes, le soleil, qui se préparait à rejoindre l'horizon, allongeait les ombres sur les toitures en feuilles de leurs cabanes, et sur la petite palissade de bois, qu'il distinguait au loin.

Mais, pour lors, toujours pas de Joseph Lam, ni aucun des trois jeunes gens qui étaient restés au campement.

Où sont-ils ?

– Éhoooo, appela-t-il encore une fois, sa voix se répercutant dans la jungle.

Un instant plus tard, laissant derrière lui l'obscurité de la dense végétation, il fit irruption dans la clairière. Du côté opposé, Becks et le reste du groupe surgirent à leur tour.

– Hé !

Toutes les bouches formèrent aussitôt un ovale de surprise et de soulagement.

– J'ai réussi ! Je vais bien ! leur cria-t-il. Vous avez trouvé les autres ?

Becks en tête, ils traversèrent la clairière pour le rejoindre. Après quoi, ils s'approchèrent ensemble des restes d'un feu de camp qui se consumait lentement.

– Ils n'ont pas été localisés, dit Becks.

Liam remarqua que leur petit balancier ne tournait pas. La pale était cassée en deux et le sac à dos rempli de galets gisait à terre.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Liam aux autres, qui ne répondirent rien. On devrait d'abord remettre le signal en route. Si ça se trouve, ils sont en train de nous chercher.

Becks se dirigea à grandes enjambées vers l'installation pour voir si elle pouvait être réparée facilement. Liam était sur le point de commencer à organiser les recherches quand il remarqua l'œil fixe et écarquillé de Jasmine, absorbée par quelque chose que personne d'autre ne semblait avoir remarqué.

– Ça, chuchota-t-elle en montrant le sol. Qu'est-ce que c'est ?

Liam suivit son regard. Niché au milieu d'un amas de galets, de pommes de pins et de grandes feuilles de fougères desséchées, il aperçut un objet pâle et mince qui lui faisait penser à un asticot d'une taille invraisemblable. Il fit un pas pour s'en approcher et remarqua des taches sombres tout autour. Puis, à l'une de ses extrémités, il remarqua un fragment jaunâtre qui pointait comme l'antenne d'une crevette.

Son estomac se souleva en un lent sursaut nauséeux. C'était un doigt, un index apparemment.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit M. Whitmore, en se penchant pour mieux voir. Mais c'est...

La conclusion d'une telle vision frappa Liam comme un coup de poing.

– Ils sont ici. La meute est ici, sur l'île.

La bouche de M. Whitmore s'ouvrit comme une trappe, puis se referma sans avoir prononcé le moindre mot.

– Comment ça ? demanda Howard. C'est impossible. Je ne vois pas comment ces choses auraient pu nager jusqu'ici.

– Ils n'ont pas eu besoin de nager. Ils nous ont imités. C'est nous qui leur avons montré comment faire.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je pense qu'ils ont construit leur propre pont.

CHAPITRE 64

2001, NEW YORK

Tout s'était éteint dans l'arche, les laissant dans le noir le plus complet.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama Cartwright.

– S'il vous plaît, cria Maddy dans l'obscurité, ne tirez pas ! Ne tirez pas ! Je n'ai rien fait !

– Ne bougez pas ! aboya Cartwright. Si je vous entends bouger ou faire quoi que ce soit, je tire.

– OK, on ne bouge pas. Hein, Sal ?

– On est assises bien sagement, dit-elle. On ne fait rien.

– Attendez une seconde, Cartwright, dit Maddy. Le groupe électrogène devrait se mettre en route d'une minute à l'autre.

De la pièce du fond monta le grondement de la machine qui se mettait en route. L'instant d'après, le néon, au centre de la voûte, cligna une fois, deux fois, puis resta allumé.

Ils se dévisagèrent en silence tandis que tous les voyants clignotaient à l'unisson et que le système informatique se relançait.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda sèchement Cartwright.

– Je ne sais pas encore, dit Maddy.

– C'était une onde temporelle, dit Sal.

– Une quoi ?

– Une onde temporelle, répéta-t-elle. Quelque chose d'important s'est produit dans le passé et l'onde de choc vient de nous percuter.

Maddy hocha la tête.

– Elle a raison. C'est exactement ça.

Cartwright considéra les deux filles, puis Forby, qui lui retourna son inutile regard calme et professionnel.

– Eh bien ? dit le vieil homme. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire qu'en dehors de cette arche, au-delà du périmètre temporel de la Base qui nous protège comme un bouclier, les choses ont changé, expliqua Maddy. Et si on n'a plus de courant, ça veut dire qu'elles ont beaucoup changé.

– Et qu'y a-t-il dehors, maintenant ?

– Je n'en sais rien, dit Maddy. Sans doute une nouvelle version de New York.

Les yeux de Cartwright s'agrandirent et parurent s'injecter de sang.

– Forby, allez jeter un coup d'œil.

– Oui, monsieur.

Il traversa l'arche et appuya sur le bouton vert. Il ne se passa rien.

– Ça ne marche pas.

– La porte n'est pas reliée au groupe électrogène, dit Maddy. Ouvrez-la avec la manivelle, là-bas. Forby repéra la petite manivelle métallique. Il acquiesça et commença à remonter le volet.

L'ordinateur avait fini sa remise en route ; la boîte de dialogue de Bob surgit.

> Nous fonctionnons sur la source d'énergie auxiliaire. Reprendre le balayage de densité ?

Maddy retourna s'asseoir face aux écrans.

– Combien de scans te reste-t-il à faire ?

> Information : 177 931 balayages de densité effectués.

Elle grimaça. C'était moins de la moitié de la quantité totale de scans.

– Tu as trouvé quelque chose ?

> Jusqu'ici, 706 sondages ont montré une fluctuation de densité.

– Tu peux resserrer ta recherche ?

> Affirmatif : Je peux analyser les signaux d'interruption qui nous sont revenus et identifier ceux qui font preuve d'une répétition ou d'un rythme artificiel.

– Attends, laisse-moi réfléchir, dit-en mordillant rageusement un bout de peau autour d'un ongle.

Tu n'en es qu'à la moitié des sondages, à peu près ?

> Moins de la moitié.

– Et si tu t'arrêtes maintenant, on risque de les rater, réfléchit-elle tout haut.

> Affirmatif.

– Mais là, on est branchés sur le groupe électrogène : est-ce que tu auras assez de courant pour finir tous les scans et ouvrir une fenêtre si on les trouve ?

> Je ne dispose pas des données suffisantes pour répondre à cette question, Maddy.

– Tu n'as pas une idée ?

> Je ne dispose pas des données suffisantes pour répondre à cette question, Maddy.

Elle jura.

– Donc, ce que tu es en train de me dire, c'est qu'on risque de manquer de courant si tu continues les scans. J'ai bien compris ?

> Affirmatif.

Le cliquetis de la manivelle de la porte d'entrée, qui résonnait dans toute l'arche, cessa soudain.

– OK, Bob, soupira-t-elle, en enfouissant le visage dans ses mains. Alors arrête ce que tu es en train de faire et analyse ce qu'on a déjà. Vérifie si on a un contact.

> Affirmatif.

– Qu'est-ce que...?! dit Forby.

– Seigneur ! dit Cartwright.

Maddy fit tourner sa chaise de bureau et vit les deux hommes debout au milieu de l'entrée, sous le rideau de fer. Ils contemplaient l'écheveau d'une jungle vert émeraude.

Elle soupira.

Oh non, pas encore !

La dernière fois qu'était survenue une onde temporelle de cette importance – suffisamment pour couper le courant de la Base –, elle avait transformé New York en un désert postapo-calyptique, un champ de ruines sous un ciel toxique, couleur rouille. Les deux jeunes filles se ruèrent vers l'entrée.

– Jahulla ! haleta Sal.

Maddy acquiesça.

C'est exactement ça : jahulla !

Cette fois, New York tout entier avait disparu. La ville n'avait pas juste été transformée en ruines, elle avait disparu, comme si elle n'avait jamais existé. Elle baissa les yeux. Le sol de ciment, froid et miteux, s'interrompait brutalement. Au-delà de cette ligne, la force invisible de la Base n'avait plus cours. Au-delà de cette ligne, le sol était constitué d'une terre grasse et brune tapissée d'herbes hautes. Des bosquets luxuriants de fougères avoisinaient d'autres feuillages non identifiés.

En levant les yeux, elle ne rencontra ni le pont Williamsburg, ni l'horizon des gratte-ciel de Manhattan, mais un immense et paisible delta recouvert d'une riche forêt tropicale.

– Comment on a atterri au milieu de cette jungle, monsieur ? demanda Forby.

Un sourire entendu s'étala lentement sur le visage de Cartwright.

– C'est incroyable, chuchota-t-il, les yeux écarquillés comme ceux d'un enfant émerveillé, tandis qu'une larme roulait sur sa joue burinée. C'est tout bonnement incroyable !

– Monsieur ? dit Forby dont le comportement calme et professionnel avait fait place à une panique mal contenue. Mais où est-ce qu'on est ?!

– On est toujours au même endroit, répliqua le vieil homme. Et, j'ajouterais, au même moment. C'est bien cela ? demanda-t-il en regardant Maddy. Nous sommes exactement à l'endroit et au moment où nous étions tout à l'heure.

– C'est juste, répondit-elle, mais une autre Histoire nous a rattrapés.

Les traits tirés de Cartwright paraissaient avoir rajeuni de dix ans. Il avait le visage d'un enfant qui aurait surpris la petite souris ou le scintillement du traîneau du Père Noël.

– Mais monsieur, où sont nos hommes ?

– Partis, Forby, émit-il distraitement. Ils sont partis.

– Ils sont morts ?

– Non. Ils ne sont pas nés, c'est tout, dit Sal.

– Je veux en voir plus que ça, lâcha Cartwright en quittant le ciment pour le sol tendre devant lui, le visage fendu par un grand sourire. C'est réel ? C'est bien réel ?

Maddy haussa les épaules.

– C'est une autre réalité. C'est comme ça que New York aurait fini si...

– Si quoi ? demanda Forby.

– Justement, répliqua-t-elle, pour le moment on n'en sait rien. J'imagine que notre collègue a modifié quelque chose dans le passé, mais je suis sûre qu'il ne l'a pas fait exprès.

– Vous êtes en train de me dire qu'une seule personne peut changer le monde entier ? dit Forby en secouant la tête.

Cartwright soupira, clairement irrité par l'étroitesse d'esprit de son subordonné.

– Bien sûr, Forby. Réfléchissez un peu, mon vieux. Si un certain charpentier juif ne s'était pas imposé il y a deux mille ans, ce n'est pas « In God we trust » qui serait imprimé sur nos dollars, mais « In Gods... ».

Forby fronça les sourcils. C'était un patriote. Personne ne pouvait se moquer du puissant dollar. Pas en sa présence.

– Et notre ami est bien plus loin dans le temps que Jésus, ajouta Sal.

– « En changeant rien qu'un peu le passé... », cita Maddy, se rappelant comment Sal avait reformulé ce que leur expliquait Foster la première fois qu'il leur avait parlé, en leur apportant sur un plateau café et beignets – un geste simple et étrangement rassurant au moment surréaliste de leur réveil. « En changeant rien qu'un peu le passé, on modifie beaucoup le présent. »

Cartwright jeta un coup d'œil aux bords d'une rivière, non loin.

– On devrait aller explorer un peu.

Il s'arrêta net dans son élan.

– Là !

Maddy lorgna dans la direction qu'indiquait le doigt tremblotant pointé au-delà de la large rivière. Il montrait la petite colline que formait l'île autrefois appelée Manhattan. Maddy plissait les yeux au maximum car elle était un peu myope sans ses lunettes. Elle parvint à percevoir un mouvement presque imperceptible.

– Qu'est-ce que c'est ?

– On dirait des gens, tenta Sal. Mais oui, ce sont des gens.

– Un groupe, il me semble, précisa Cartwright.

Maddy crut distinguer des habitations disposées en cercle en contrebas, près de l'eau. Un chapelet de petits panaches de fumée montaient haut dans le ciel.

– Vous avez vu ? dit Forby. Il y a un bateau.

Au milieu de la rivière, calme et paisible, à la surface transparente et lisse, presque sans une ride, on apercevait le profil allongé et sombre d'un canoë. À bord, une demi-douzaine de personnes ramaient, droit devant elles.

– Ils ont l'air bizarre, fit remarquer Sal, en abritant ses yeux du soleil. Ils ont... Ils ont une drôle de façon de bouger.

Cartwright semblait impatient de descendre les accueillir.

– On devrait établir le contact avec eux.

– Non, dit Maddy. Je suis sûre qu'on ne devrait pas, justement.

– Pourquoi pas ? demanda-t-il. Imaginez tout ce qu'on pourrait apprendre les uns des autres. Imaginez tout le savoir d'une différente...

– La fille a peut-être raison, monsieur, dit Forby, ils sont peut-être hostiles.

Il secoua la tête. Il avait l'air effaré.

– Mais c'est un moment *historique* !

– Sauf que... ce *n'est pas* l'Histoire. Ce n'est pas censé arriver, dit Maddy. Ces gens ne devraient pas exister. C'est une réalité *supposée*, une réalité *qui n'aurait jamais dû exister*, Cartwright. Vous saisissez ? Aller sympathiser avec eux est la dernière chose à faire.

– Je ne suis même pas sûre que ce soit des gens, en fait, dit Sal en observant calmement le canoë qui se rapprochait de la rive.

À plus de cent mètres de là, l'embarcation abordait la vase avec élégance. Les silhouettes posèrent leurs rames au fond du bateau et commencèrent, une par une, à sauter à l'avant pour atterrir dans la boue.

Même Maddy pouvait maintenant voir que ce n'étaient pas des humains.

– Regardez leurs jambes, chuchota Forby. On dirait des pattes de chèvres, ou de chiens.

– Des pattes de dinosaures, émit Cartwright. De théropodes, en fait. Ils ressemblent un peu à des vélociraptors.

– Les jambes, c'est rien, lança Sal. Vous avez vu leurs têtes ?

Maddy plissa les yeux. Elle se demandait si sa vue ne lui jouait pas des tours.

– On dirait des bananes, non ?

– Leurs têtes sont allongées, confirma Forby en secouant la sienne. C'est le truc le plus bizarre que j'aie jamais vu. Ils ont quelque chose d'extraterrestre. Vous croyez que des extraterrestres ont colonisé notre monde ?

– Les jambes suggèrent plutôt une hérédité possible avec les dinosaures, dit Cartwright. Quant aux têtes... je n'ai pas la moindre idée d'où peut sortir une forme pareille.

Ils observèrent les créatures éparpillées sur la berge, exhibant des lances dont ils se servaient pour fouiller le limon.

– À votre avis, qu'est-ce qu'ils font ? demanda Maddy.

Comme en réponse à sa question, une créature inconnue, de la taille d'un cochon, émergea d'un trou boueux et se précipita à travers la vase vers un autre trou. La plus proche de ces créatures à tête de banane leva vivement sa lance et la propulsa avec adresse. Il embrocha le petit animal, puis le laissa se débattre et vagir à côté de lui.

– Mais ils chassent ! s'exclama un peu trop fort Forby.

L'une des créatures se retourna brusquement dans leur direction. Instinctivement, ils se tapirent tous les quatre derrière le feuillage frémissant d'une immense fougère.

– Vous pensez qu'ils nous ont vus ? siffla Forby entre ses dents.

Maddy leva les yeux sur le grossier contour de briques rouges qui encadrait le rideau de fer ondulé... un vestige du pilier du pont qui soutenait l'arche. Heureusement, elle était en grande partie protégée par une espèce d'arbre géant qu'elle était incapable d'identifier. Des feuilles cireuses de la taille de parapluies retombaient en la recouvrant jusqu'en bas. Un camouflage parfait.

– Je crois qu'on est bien cachés, murmura-t-elle.

Ils continuaient d'observer à travers des trous dans le feuillage. La créature, toujours intriguée, avançait dans leur direction, en inclinant étrangement sa tête fuselée sur un côté. Elle était plus près maintenant, et ils pouvaient voir son corps décharné, imberbe, sa peau olivâtre, son visage inexpressif, osseux et cartilagineux, sa bouche sans lèvres enfin, pleine de dents aussi affûtées que des rasoirs.

– Ce qu'il est laid, lâcha Sal dans un murmure. Je n'ai pas super envie de m'en faire un ami.

Maddy vit Forby sortir délicatement son arme et glisser un doigt sur la détente. Elle lui donna un léger coup de coude et secoua la tête.

Non.

Il fit signe qu'il avait compris.

– Elle est superbe, dit Cartwright à voix basse. Quelle magnifique créature ! Regardez-moi ça !

La créature s'attarda un moment, scruta la forêt tropicale qui s'étalait devant elle et ne parut remarquer ni leur présence, ni la forme en briques peu discrète de leur arche. Enfin, elle eut l'air de hausser les épaules, fit demi-tour et rejoignit les autres. Elle émit une sorte de gémissement et fit claquer ses dents pointues.

– J'en ai assez vu. On devrait retourner à l'intérieur, dit Maddy. J'ai l'impression qu'on a du travail.

– Vous ne voulez pas en savoir plus ? s'étonna Cartwright.

– Pourquoi ? Si on s'était mieux débrouillés et qu'on avait eu la chance de localiser Liam, alors rien de tout ça ne serait jamais arrivé.

Elle regarda Forby. Il semblait soulagé à l'idée de reculer.

– Réfléchissez. Ça ne sert à rien d'apprendre quoi que ce soit sur ces bestioles, dit-elle. Bientôt elles retourneront au pays de *Ce qui n'a jamais existé*.

Cartwright afficha une mine déçue.

– Très bien, admit-il, on rentre.

CHAPITRE 65

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

– Vous avez entendu ? dit Laura, les yeux arrondis par la peur.

Ils avaient très bien entendu. Bien que la jungle fût sur le point de s'animer avec son concert de cris et d'appels nocturnes, le soleil venait juste de s'esquiver, laissant derrière lui une mince traînée de nuages d'un rose corail. La jungle se tenait en équilibre dans le calme qui séparait ceux qui vivent le jour et ceux qui rôdent la nuit.

On l'entendit de nouveau. Le cri d'une femme désespérée, qui appelait à l'aide. C'était l'une des quatre personnes qu'ils avaient laissées derrière eux, Keisha Jackson ou Sophia Yip.

– *S'il vous plaît... Aidez-moi...*

– C'est Keisha ! s'exclama Jasmine. J'en suis sûre.

Elle se tourna vers les autres.

– Ça venait de quelle direction ? demanda Liam.

Ce n'était pas très loin, quelque part dans la jungle qui entourait leur clairière. Mais cela aurait pu provenir de n'importe où car les voix jouaient à se répondre, en écho.

– *Au secours... J'ai mal...*

– Il faut aller l'aider, dit Edward.

– Négatif, dit Becks. Les hominidés pourraient encore se trouver sur l'île.

Les yeux de Laura se posèrent de nouveau furtivement sur le doigt tranché. Il faisait assez sombre, par bonheur, pour ne plus le remarquer.

– Comment ça : « pourraient » ? dit-elle. Ils sont là, c'est clair.

– Ils y étaient, mais peut-être qu'ils n'y sont plus, ajouta M. Whitmore en regardant Liam. Nous devons aller aider cette pauvre petite. Elle est peut-être en train de mourir !

– *S'il vous plaît...*

M. Whitmore désigna du menton l'autre côté de la clairière. Puis il s'empara d'une lance et se tourna vers les autres.

– Ça venait de là-bas. J'ai besoin d'aide pour la ramener.

Edward prit une autre lance et le rejoignit. Howard et Juan en firent autant.

– OK, dit Liam, allez la chercher.

Il se tourna vers Laura, Akira et Jasmine.

– On doit faire repartir ce feu. Vous pouvez vous en charger ? Faites un grand feu, aussi grand que vous pourrez.

Elles acquiescèrent.

– Becks, il faut faire redémarrer le balancier.

– Affirmatif.

– Et vous tous, appela-t-il, s'adressant en particulier à M. Whitmore qui courait déjà, avec les autres, dans la direction où ils pensaient trouver Keisha, vous tous, vous restez bien groupés. Que personne ne s'en aille de son côté.

Il les regarda partir, chacun armé d'une lance. Dans la jungle, sur le chemin du retour, après avoir déposé leurs tablettes d'argile, ils s'étaient sentis infiniment plus vulnérables, à la merci d'une embuscade. Pourtant, les créatures s'étaient prudemment tenues à distance, ne s'attaquant qu'à M. Kelly, sans doute parce qu'il s'était retrouvé seul.

Il inspecta avec angoisse les alentours de la clairière. À une dizaine de mètres seulement, les filles s'employaient à allumer le feu. À une trentaine de mètres, Becks s'occupait de remettre en route le balancier. Liam s'efforça de réfléchir rapidement. Il n'était pas ce qu'on pouvait appeler seul, ici, au milieu de la clairière, mais il se serait senti plus à l'aise avec une ou deux personnes à ses côtés. Il lança un regard en direction des entrées sombres des deux cabanes toutes proches, puis de la petite porte de la palissade, qui pouvaient représenter des cachettes possibles pour quelques-unes d'entre elles.

Liam. Calme-toi, Liam. Calme-toi.

Griffe-Brisée observait les Créatures-Nouvelles qui s'approchaient. Les quatre étaient armées de bâtons-qui-tuent.

Il se tourna vers les autres, tapis à distance, et leur signifia doucement de se tenir prêts. Puis il baissa les yeux sur une jeune femelle, accroupie à côté de lui. Les plus jeunes membres de la meute étaient les plus doués pour imiter les appels d'une proie blessée car leur larynx, plus étroit, leur permettait de produire un son plus aigu, le son strident de la peur et du désespoir.

Il frotta doucement ses griffes les unes contre les autres pour lui indiquer de le refaire.

La mâchoire de la petite femelle s'ouvrit. Des efforts conjugués de sa langue et de sa voix s'éleva une imitation très habile des cris que la Créature-Nouvelle avait produits plus tôt dans la journée, au moment de mourir d'une blessure fatale à l'estomac.

– Aidez-moi... S'il vous plaît...

Les Créatures-Nouvelles virèrent aussitôt dans la direction de Griffe-Brisée et de sa meute. Elles n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres. Elles quittèrent la clairière et pénétrèrent dans l'obscurité de la jungle. Les Créatures-Nouvelles ne semblaient avoir absolument aucune notion du danger qu'elles couraient. Leurs petits nez étaient visiblement inefficaces pour détecter les odeurs qui au contraire emplissaient la cavité nasale de Griffe-Brisée : l'odeur de l'excitation de sa meute, l'odeur de l'anticipation d'une bonne tuerie, l'odeur de leur sœur à la peau noire dont le corps gisait, au milieu des fougères, tout proche, et qui s'était vidé de son sang quelques heures plus tôt.

Comment pouvaient-elles ne rien sentir de tout cela ?

Soit elles étaient stupides, soit tout simplement inaptes à capter tous les signaux d'alarme qui les environnaient, avançant à l'aveuglette.

Il comprenait désormais que sa meute n'avait plus besoin d'être prudente. Il en savait maintenant assez à leur sujet : elles étaient aussi vulnérables que les gros herbivores qu'ils chassaient, plus fragiles, même, puisqu'elles ne pouvaient se défendre ni avec leur poids, ni avec leur force.

Et maintenant, Griffe-Brisée et quelques-uns des mâles, parmi les plus forts de sa meute

possédaient les bâtons-qui-tuent.

Les quatre longs doigts de ses mains se resserrèrent autour de l'épaisse tige de bambou. Griffe-Brisée était déterminé à utiliser son bâton-qui-tue sur l'un d'eux comme il l'avait fait avec le vieux mâle le matin même, dans les montagnes. C'était un moyen fascinant de donner la mort.

Juan s'arrêta et désigna une tache de sang séché au dos d'une large feuille cireuse.

– Keisha ! appela-t-il. Tu es là ?

Tous quatre demeurèrent parfaitement immobiles, attentifs au doux bruissement des feuilles au-dessus d'eux et à l'écho de la voix de Juan qui s'éloignait.

– Keisha ! appela-t-il encore.

Alors il perçut ce qui n'était plus un hurlement, une voix qui tentait de se faire entendre sur des hectares de jungle mais, au contraire, un doux murmure qui gémissait, tout proche.

– *S'il vous plaît... Aidez-moi...*

– Où es-tu ? demanda M. Whitmore. On ne te voit pas.

– *Aidez-moi...*

– Où es-tu Keisha ? Tu peux nous voir ?

– *S'il vous plaît... S'il vous plaît...*

Juan redressa la tête.

– On ne dirait pas que c'est sa voix, mec !

Edward acquiesça.

– C'est vrai qu'elle est bizarre.

– *Sophia... Cours...*

M. Whitmore plissa les yeux.

– Keisha ?

– *Ils ont tué Jonah...*

Juan regarda les autres sans un mot. Son visage parlait pour lui.

Ce n'est pas elle !

M. Whitmore plaça lentement un doigt sur ses lèvres, leur faisant signe de faire demi-tour. Une vingtaine de mètres tout au plus et ils seraient de nouveau dans la clairière. À peine eurent-ils commencé à rebrousser chemin que Juan se tordit soudain, vomissant un filet de sang sur son pull. Il baissa lentement les yeux sur l'extrémité aiguisée d'un bambou – une quinzaine de centimètres à peine – qui dépassait de sa poitrine.

– Oh... oh, mec... fut à peu près tout ce qu'il put dire.

Puis ses yeux se révoltèrent et ses jambes cédèrent.

Accroupie derrière le corps effondré de Juan se tenait une des créatures bipèdes. Sa longue tête s'inclinait avec curiosité et ses yeux jaunes s'émerveillaient devant la lance qu'elle tenait entre ses mains.

– Courez ! hurla M. Whitmore aux deux autres. C'est un piège !

Howard et Edward tournèrent les talons pour regagner la clairière, mais ils se retrouvèrent face à deux de ces créatures qui semblaient surgies de nulle part. Howard propulsa vivement sa lance, frappant l'une d'entre elles à la cuisse. La créature recula en hurlant.

– Fiche le camp ! cria Howard en poussant Edward loin de leurs assaillants.

Cependant, quatre autres créatures avaient encerclé M. Whitmore et commençaient à se rapprocher.

– Vous êtes... vraiment très in-intelligents, hein ? balbutia-t-il entre ses lèvres tremblantes.

Deux d'entre eux tenaient leur lance exactement comme lui.

– Vous a-apprenez vi-vite, on dirait ?

L'hominidé qui avait transpercé Juan enjamba son corps et se rapprocha dans un mouvement de prédateur, brusque et terrifiant. Il glapit un ordre à l'intention de ses congénères cachés dans les broussailles. M. Whitmore perçut un bruit de pas sourds, et des branches jaillirent dans un craquement lorsque plusieurs d'entre eux se jetèrent à la poursuite des deux garçons.

Griffe-Brisée le dévorait de ses yeux jaunes brûlants d'intelligence, de curiosité et des milliers de questions que son langage encore insuffisamment développé ne lui permettait pas de poser.

– Je... je sais que vous savez co-communiquer, balbutia M. Whitmore.

Sa voix d'homme mûr, brisée, pleurnichait comme celle d'un enfant.

– N-n-nous aussi. N-nous sommes les m-mêmes. V-vous, dit-il lentement en pointant un doigt tremblant vers la créature. M-m-moi... Nous sommes les m-mêmes !

Il retourna le doigt vers sa poitrine. La longue tête de la chose s'étira hors d'un cou délicat, presque féminin.

– L-les mêmes... Les mêmes, gémit M. Whitmore. Aussi in-intelligents.

Le proviseur ne fut que vaguement conscient que sa vessie lâchait ; un filet tiède coulait le long de sa jambe gauche, imbibant sa chaussette. Un petit détail. Très loin. Juste en face de son visage, à quelques centimètres, le monde se résumait à la carapace osseuse de cet autre visage, aux yeux jaunes et perçants de reptile qui continuaient de s'agrandir.

Sa mâchoire s'ouvrit dans un claquement, révélant des rangées de dents très aiguisées et une langue entortillée, noire et charnue, qui s'enroulait et se déroulait comme un serpent en colère dans sa cage.

M. Whitmore lâcha sa lance, qui tomba bruyamment entre eux.

– Vous... Vous vo-voyez ? Je ne v-vous veux au-aucun m-mal.

La langue s'enroula, se déroula, et M. Whitmore entendit derrière lui une étrange imitation de sa voix :

– *O-okun m-mal... Les m-mèèèèè...*

Il acquiesça.

– Ou-oui ! Ou-ou-oui ! N-n-nous sommes intelli...

M. Whitmore sentit comme un coup de poing dans sa poitrine. Il en eut le souffle coupé. Il allait se plier sous l'effet de la douleur, mais des griffes dans son dos le maintinrent debout. Les yeux jaunes tout près de lui fixaient quelque chose à ses pieds. Il se sentait pris de vertige, mais, bizarrement, il décida que la moindre des politesses était de regarder aussi.

C'est ainsi qu'il vit, dans la paume de la créature, son propre cœur qui, vaillamment, battait encore.

CHAPITRE 66

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Howard et Edward trébuchaient dans la jungle, contournant la clairière puisqu'ils ne pouvaient la regagner, une des créatures faisant barrage.

– Il est malin ! ahana Howard.

Les retenir ici, parmi les troncs et les lianes, les empêchait de faire de grands mouvements avec leurs lances et leurs hachettes.

Un des hominidés était derrière eux, l'autre sur leur gauche, leur interdisant ainsi tout passage vers la rivière... ou vers toute autre issue. Leur poursuivant, à l'arrière, aurait facilement pu les rattraper ; cependant, il entretenait une distance constante d'une dizaine de mètres. Il comprit qu'ils tentaient de les épuiser, à travers les broussailles enchevêtrées, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus en mesure de livrer le moindre combat.

Howard s'arrêta. Edward, dont la jambe droite portait seule tout son poids, était hors d'haleine.

– Il faut courir ! lança-t-il.

Howard secoua la tête, reprenant son souffle.

– Laisse tomber. Ils jouent avec nous, en fait. Ils nous mènent comme du bétail.

Les trois créatures firent halte elles aussi et attendirent patiemment qu'ils se remettent à courir. Leurs yeux jaunes les scrutaient à travers le fin rideau des plantes grimpantes qui retombaient en vrilles.

Howard fit un signe de tête en direction de la clairière dont ils apercevaient la lisière à une cinquantaine de mètres sur leur droite. La créature qui bloquait cette voie s'était baissée et restait invisible.

– C'est par là qu'on doit passer.

– Mais il y en a un qu-qui... commença Edward en déglutissant nerveusement.

– Je sais. Il est quelque part, par là-bas. Mais il faut que tu passes quand même et que tu coures jusqu'à la palissade.

– Et toi ?

Howard secoua la tête.

– Je n'y arriverai pas. Je ne peux pas courir, mais je vais essayer de te faire gagner du temps.

– Mais tu... tu vas mourir !

Howard approuva. Il alla jusqu'à sourire.

– Bien sûr, j'y ai pensé.

Edward lui serra le bras.

– On peut courir tous les deux, viens.

– Ne discute pas. On n’a pas le temps. Cours, sauve ta vie, dit-il en agrippant l’épaule du garçon.

Rentre chez toi. Mais promets-moi une chose.

Il jeta un coup d’œil par-dessus l’épaule d’Edward. Une des créatures se déplaçait, impatiente de tuer, et se rapprochait.

– Promets-moi d’utiliser ton talent à autre chose... pas aux voyages dans le temps, Edward, tout, mais pas les voyages dans le temps !

Edward ne quittait pas des yeux les deux autres créatures.

– Promets-le-moi !

– OK, répondit Edward.

– Pas de voyages dans le temps. Ça nous tuera tous, ça détruira le monde. Tu comprends ?

Maintenant, il secouait l’épaule du garçon.

Les créatures avançaient prudemment, leurs longues jambes athlétiques franchissaient avec grâce le sol accidenté de la jungle. – S’il te plaît, insista Edward. S’il te plaît, dis-moi que tu comprends.

Les yeux d’Edward rencontrèrent les siens. Il pleurait.

– Oui, je p-promets. Je promets !

Howard lui ébouriffa les cheveux.

– Super.

Il prit la hache d’une main et saisit la lance de l’autre.

– Maintenant, quand je te le dirai, murmura-t-il, tu cours, Edward. Tu cours quoi qu’il arrive. Tu as compris ?

Edward fit signe qu’il avait compris.

Howard apercevait maintenant la créature entre eux et la clairière. Sa tête surgit et replongea derrière une grande fougère. Elle n’essayait plus de se cacher, mais, à l’évidence, elle était toujours très méfiante.

C’est bien.

Il saurait en tirer avantage.

– Prêt ? murmura-t-il.

Edward acquiesça en silence. Ses joues brillaient de larmes, ses lèvres tremblaient.

Sans aucun autre signe d’avertissement, Howard rugit :

– Yaaaaaahhhhh !

Il chargea en direction de la créature recroquevillée derrière la fougère. Celle-ci bondit en arrière en faisant un saut de lapin presque comique. Il trébucha contre un autre bosquet de fougères, projeta sa hache contre la créature qui recula, toujours en déséquilibre. La lame tranchante toucha quelque chose et l’hominidé poussa une sorte de hurlement de douleur.

Howard fit volte-face et rejoignit Edward.

– Allez ! cria-t-il.

D’un rude coup de poing dans le creux des reins, il le poussa.

Edward passa devant la créature qui se tordait toujours de douleur, parcourut une dizaine de mètres parmi des broussailles rachitiques et de jeunes arbres clairsemés et esquiva des plantes grimpantes qui, tel du fil barbelé, menaçaient de l’étrangler.

Le garçon était rapide, agile, et il faisait la taille idéale pour éviter les obstacles de la jungle. Howard regarda la créature à côté de lui qui faisait hargneusement claquer ses dents en se redressant, puis en lui tournant prudemment autour. Un sang noir s’écoulait de l’entaille sur sa jambe.

Je suis prêt à affronter ça. Je suis prêt. Je suis prêt. Je suis prêt à mourir.

Un mantra, comme dans le laboratoire, au moment où il s'approchait d'Edward Chan en tâtonnant pour trouver le pistolet dans son sac. Il s'était senti prêt à mourir alors, pour une cause dont une minorité semblait disposée à comprendre l'importance. Il était tout aussi prêt à mourir, maintenant.

Du moins, si le garçon tient sa promesse.

Quelque chose, non un savoir, mais un instinct, un *espoir*, disait à Howard qu'Edward en avait suffisamment vu de ce cauchemar que représentaient les voyages dans le temps pour savoir que son unique talent ne pourrait jamais s'exprimer.

Et c'est tout ce qui importe. D'accord ?

Howard baissa les yeux et fixa la créature en face de lui.

– Mission accomplie ! articula-t-il pour lui-même.

Un sourire de plus en plus radieux s'étala sur son visage enfantin.

– Allez, viens maintenant, sale bête, dit-il.

Il s'avança vers elle. Au même moment, les grandes feuilles derrière lui bruissèrent et basculèrent sous le passage des deux autres, prêts à l'achever.

CHAPITRE 67

2001, NEW YORK

Ils retournèrent dans l'arche. Forby commença à descendre le rideau de fer.

– Bon, dit-il en mettant son fusil en bandoulière et en actionnant la manivelle. Ce que je ne comprends pas, c'est que si ceci est une version de l'année 2001, comment ça se fait que ces dino-humains ne soient pas plus développés ?

Maddy et Sal se regardèrent.

– Je n'en sais rien, dit Maddy, je ne suis pas anthropologue.

– C'est une bonne question, Forby, dit Cartwright.

Il se retourna et s'accroupit pour jeter un dernier coup d'œil au delta de l'Hudson River, version forêt tropicale, et aux huttes dans le lointain, sur les rives de Manhattan.

– C'est une bonne question, et je vais risquer une réponse. Ils sont une impasse dans l'évolution.

Forby le regarda.

– Monsieur ?

– Ces choses, dehors, continua Cartwright en agitant un doigt dans l'espace qui rétrécissait, et par lequel il entrevoyait encore un peu ce monde alternatif, si elles sont vraiment les descendantes directes de quelque espèce qui aurait survécu à la fin du Crétacé, une espèce qui, d'une façon ou d'une autre, serait le résultat d'une transformation quelconque... due à votre ami, mesdemoiselles, alors ça fait des dizaines de millions d'années qu'elles traînent dans le coin.

– Oui, mais c'est là où je veux en venir, monsieur. Comment ça se fait qu'elles ne soient pas plus avancées que les humains ? Comment ça se fait qu'on n'ait pas vu de lézards géants dehors, comme dans la série *Futurama* ?

Forby acheva de descendre le rideau. L'arche fut de nouveau plongée dans la pénombre et l'inefficace lueur du néon crépitant.

– Elles ont *stagné*, dit Cartwright. Peut-être que leur espèce a évolué du mieux possible jusqu'à ce que ça s'arrête.

Sal fit la grimace.

– Je croyais que l'évolution ne s'arrêtait jamais. Je croyais que les espèces changeaient tout le temps, en s'adaptant.

– Oh, mais ça peut s'arrêter, et ça arrive d'ailleurs, répliqua-t-il. Il y a aujourd'hui des espèces vivantes qui sont quasiment identiques à leurs lointains ancêtres préhistoriques, les requins par exemple. La nature les a fait évoluer pour qu'ils soient parfaitement adaptés à leur

environnement – de vraies machines à tuer. Pourquoi s’embêter à les faire s’adapter encore plus ? Peut-être que, dans ce monde-là, ces hominidés reptiliens sont les prédateurs dominants et qu’il n’y a rien pour rivaliser avec eux. Et peut-être que c’est comme ça depuis des millions d’années. L’évolution est le moyen naturel pour résoudre les problèmes. Si quelque chose change et se met à défier l’aptitude d’une espèce à survivre, cela suscite une réaction adaptative. S’il n’y a rien qui mette en jeu l’existence d’une espèce, alors pourquoi aurait-elle besoin de se modifier ?

Cartwright haussa les épaules.

– C’est une impasse de l’évolution.

– Un monde-impasse, fit Forby en écho.

Ils s’enfoncèrent dans la pénombre de l’arche.

– D’un autre côté, peut-être que leur intelligence ne peut matériellement pas évoluer au-delà d’une certaine limite. Peut-être que ces têtes allongées sont déjà trop lourdes pour développer une capacité crânienne plus importante.

– Alors leurs cerveaux ne pourront plus jamais grandir ? demanda Forby.

– C’est ça. Et ils ne pourront jamais mieux faire que des lances, des huttes en terre et des pirogues.

– Eh bien, dit Maddy en s’approchant du bureau, peu importe. On ne saura jamais, parce que ces affreuses bestioles ne sont même pas censées exister.

Elle s’assit devant l’ordinateur.

– Bob, comment tu t’en sors avec les signaux candidats ?

> **Analyse achevée. Les 1 507 derniers balayages de densité effectués avant que tu m’aies ordonné de cesser de filtrer indiquent que les alentours immédiats sont occupés par une obstruction physique permanente. Cela peut être une intrusion naturelle, comme un arbre tombé ou un événement géologique.**

– Et avant ? s’impatiente Maddy.

Les autres la rejoignirent à son bureau.

> **Un total de 227 alertes transitoires de densité.**

Cartwright s’accroupit près d’elle et observa la boîte de dialogue.

– Qu’est-ce que ça signifie ? Qu’on est descendus à deux cent vingt-sept localisations possibles de votre ami ?

Maddy acquiesça.

– On peut les filtrer un peu plus ?

> **Affirmatif. 219 étaient des événements à incursion unique. Sur les huit autres signaux de densité qui indiquaient une incursion répétée, un seul a démontré une signature temporelle régulière.**

Sal se mordit la lèvre sous l’effet de l’excitation.

– Ça y est, c’est sûr ? Il faut que ce soit sûr !

> **Affirmatif, Sal. Il y a une forte probabilité pour que ce soit le bon repère temporel.**

– Oui ! dit Maddy, en se retournant vivement sur sa chaise, la main levée pour faire un « tope là ».

Sal l’honora d’une claque chaleureuse et d’un cri de joie.

Cartwright sourit.

– Je présume que ça signifie que vous avez retrouvé votre ami ?

Maddy sourit fièrement.

– Je vous avais bien dit qu’on y arriverait !

– Et alors, qu’est-ce qui se passe maintenant ?

Elle se tourna de nouveau face aux écrans.

– Bob ? On ferait bien de commencer à charger pour l’ouverture d’un portail, non ?

> **Information : nous disposons d’un délai de 24 heures identifié pendant lequel nous pouvons ouvrir une fenêtre.**

Maddy tira distraitement sur sa lèvre supérieure.

– Vingt-quatre heures... Mais à quel moment précis on l’ouvre ?

Cartwright avait l’air contrarié. Il trépignait.

– On doit vraiment être sûrs qu’ils sont là-bas avant de se lancer dans l’ouverture d’un portail, vous comprenez ? lui expliqua Sal. Si on dépense l’énergie mise de côté et qu’ils ne sont pas là, on l’aura gaspillée pour rien.

– On a juste assez d’énergie en stock pour ouvrir une ou peut-être deux fenêtres, ajouta Maddy. Mais comment est-ce qu’on peut être sûrs qu’ils sont bien là-bas, prêts à rentrer ?

– Attendez ! coupa Cartwright. Vous venez d’employer « ils sont ». Vous êtes en train de dire que votre ami n’est pas le seul à être resté coincé là-bas ?

– Oui, Liam et d’autres... Des lycéens qui se sont retrouvés mêlés à un accident, expliqua Sal.

– Bon sang, murmura le vieil homme. Un accident ? C’était un accident, c’est ça ? Mais qu’est-ce que vous avez fichu ?

– C’était un incident au cours d’un entraînement, rétorqua Sal, c’est tout. Ça a mal tourné. Ce sont des choses qui arrivent.

> **Information : il va être possible d’ouvrir une série de minuscules fenêtres et d’obtenir une image à faible résolution du lieu cible.**

– Bien, fit Maddy. Comme ça on pourra *voir* exactement à quel moment – dans la journée – il y a quelqu’un. Bonne idée, Bob. Continuons.

> **Affirmatif.**

Cartwright soupira.

– Bon, et maintenant qu’est-ce qui se passe ?

Il ne cachait plus son impatience de voir la machine à remonter le temps fonctionner pour de bon.

Maddy regarda par-dessus son épaule.

– On est en train de prendre des images du lieu où se matérialisera le portail pour être sûrs que, quand on l’ouvrira, ils se tiendront prêts à rentrer.

– Et pourquoi est-ce que vous n’ouvrez pas simplement le portail pour regarder vous-même ?

– Sal vient justement de vous l’expliquer. On pourrait gâcher tout un stock d’énergie et on ne peut pas prendre un tel risque. De toute façon, vous n’auriez pas envie de vérifier d’abord ? C’est le Crétacé, d’accord ? Ça veut dire qu’il y a des dinosaures. Moi, je préfère vérifier qu’il n’y ait pas de tyrannosaures dans le coin. Pas vous ?

Le vieil homme jeta un coup d’œil à Forby, qui secoua la tête vigoureusement.

– Commencer par prendre des photos, ça me paraît être une assez bonne démarche, monsieur.

Cartwright eut un rire nerveux.

– Vous avez raison, je crois. OK, on va faire comme vous dites. Dépêchons-nous avant que les chasseurs de tout à l’heure ne trouvent un bâtiment au beau milieu de leur jungle.

CHAPITRE 68

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Les trois filles avaient ravivé le feu qui se consumait lentement. La mousse sèche et cassante qui semblait tapisser toutes les pierres et tous les rochers était un parfait combustible. Déjà, une fine colonne de fumée s'élevait dans le ciel nocturne.

Liam se sentait un peu plus à l'aise maintenant. Le feu avait visiblement maintenu les créatures à distance quand ils se trouvaient dehors, les nuits dernières. Elles avaient l'air de le craindre – ou, plus exactement, elles en avaient une peur malade.

Il leva les yeux sur la clairière, dans le crépuscule. La nuit était tombée très vite. Il se demanda comment les autres s'en sortaient avec Keisha. Ils avaient dû la trouver, maintenant. Mais si la bande de chasseurs avait vraiment fait tomber l'arbre et s'en était servi pour traverser, il serait étonné qu'elle l'ait laissée en vie.

Il réfléchissait à cette question quand il perçut deux bruits en même temps : le premier était un hurlement lointain, perçant et terrifiant, qui éclata dans toute la clairière comme un coup de feu. L'autre était un bruit de baskets qui heurtaient le sol dur en s'approchant. Il échangea un rapide coup d'œil avec les filles et avec Becks, qui cessa de traficoter le balancier et se redressa d'un coup comme un suricate effrayé.

– Au secours !

Il reconnut la voix d'Edward dans les ténèbres et, l'instant d'après, arraché à l'obscurité, la forme dansante de son tee-shirt pâle.

– Edward ? Qu'est-ce qui se passe ?

Le garçon apparut, haletant. Il lançait des coups d'œil anxieux par-dessus son épaule.

– I-ils sont là ! Ils sont là !

Liam suivit son regard et ne distingua, par-delà la clairière, que la ligne sombre de la jungle.

– Où sont les autres ?

Edward ignore sa question, les yeux agrandis de terreur.

– I-ils sont l-là ! Ils sont l-là !

Liam lui agrippa fermement le bras.

– Edward ! Et les autres ?

– Morts, répliqua-t-il. Ils sont tous morts.

– Regardez ! s'étrangla Laura en désignant l'autre côté de la clairière.

Là où une seconde plus tôt il ne voyait que la jungle, on apercevait maintenant plusieurs créatures

qui s'approchaient d'eux prudemment, se dispersant comme des rabatteurs dans une partie de chasse. Il estima rapidement qu'ils étaient trente, peut-être quarante.

La meute au complet... Jésus Marie Joseph !

L'un d'eux lui disait quelque chose. C'était celui qu'il avait vu dans la jungle et qui donnait des ordres aux autres, leur chef.

– Liam, dit Becks, revenant à reculons du balancier pour les rejoindre près du feu, lequel commençait à prendre en crépitant et en lançant des étincelles. Regarde celui du milieu.

Il voyait à quoi elle faisait allusion : celui du milieu, le chef, tenait une de leurs lances entre ses griffes. Il acquiesça.

– Tout comme mon intelligence artificielle, poursuivit-elle, cette espèce a observé notre comportement et s'en est servi pour apprendre.

Liam déglutit nerveusement.

– Retour à la palissade. On doit partir maintenant !

– Négatif, je dois rester.

– Quoi ?

– Ce lieu a été scanné ces dernières vingt-quatre heures, dit-elle en désignant le balancier cassé. Il y a des particules de déperdition autour de notre dispositif d'interférence. Ils peuvent le scanner de nouveau à tout moment.

Elle avait raison, bien sûr. C'était de la folie, mais elle avait raison.

– D'accord, d'accord, articula-t-il sans lâcher des yeux les créatures qui, lentement, approchaient.

– Vous quatre, dit-il aux autres, mettez-vous derrière la palissade et attendez-nous.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Edward.

Liam n'en avait pas la moindre idée. Il avait vaguement l'intention de se tenir derrière le feu, dos à dos avec Becks jusqu'à... Jusqu'à quoi ?

Jusqu'à ce qu'ils l'aient à l'usure. Et, ensuite, ce sera mon tour.

Mais il leur restait une chance infime que, à tout moment, Sal et Maddy effectuent un balayage de densité à cet endroit. Et, si ça arrivait, ce serait peut-être leur dernière possibilité d'envoyer un signal, de leur dire qu'ils se trouvaient bien là. Sinon, il ne leur resterait plus qu'à se cacher derrière la fragile palissade jusqu'à ce que ces créatures réussissent à ronger les liens, à retirer quelques rondins du mur et à...

Il frissonna.

– Une fenêtre de retour va apparaître, dit-il. Becks et moi, on doit rester ici pour l'attendre. Vous quatre, vous serez plus en sécurité à l'intérieur. Je vous appellerai quand elle s'ouvrira. Allez-y !

– Je veux rester avec vous, dit Edward en attrapant une hachette posée sur le tas de bois près du feu.

Les trois autres approuvèrent :

– On les combattra ensemble, murmura Laura.

Ses dents claquaient bruyamment. Jasmine regarda vers la palissade, à une vingtaine de mètres du périmètre de lumière que répandait le feu.

– De toute façon, ils trouveront bien un moyen d'entrer.

Liam regarda les créatures qui, maintenant, les encerclaient presque entièrement tout en gardant leurs distances.

– Vous avez peut-être raison, fit-il. Becks, comment on fait ?

– Recommandation : j'ai besoin d'être à proximité du dispositif d'interférence afin de détecter la moindre particule qui arriverait.

Liam approuva.

– On tâchera de tenir bon.

Il se baissa vers le feu pour saisir une branche. Une flamme tremblait à son extrémité.

– Tout le monde prend une torche. Ces bestioles n’aiment pas du tout le feu.

Tout en restant bien groupés, ils s’éloignèrent d’une dizaine de mètres de la lumière rassurante du feu, et se dirigèrent vers le balancier.

Les créatures les suivaient. Elles avançaient en silence sur la terre souple, réduisant imperceptiblement la distance qui les séparait.

– Dégagez ! leur hurla Laura en agitant sa torche.

Pour toute réponse, les créatures émirent des sortes de sifflements et de miaulements, tandis que l’une des plus petites tentait d’imiter sa voix.

– *Di... ga... gééé...*

Becks se tourna vers Liam.

– Cet endroit vient juste d’être scanné. Il y a plusieurs centaines de nouvelles particules.

Liam sentit monter une lueur d’espoir.

– Pourquoi ils ne l’ouvrent pas tout de suite, cette fichue fenêtre ?

Becks inclina la tête. Elle n’avait pas de réponse.

Tout à coup, la créature qui tenait la lance aboya d’une voix rauque et, d’un seul mouvement, la meute fondit sur eux.

– Ils arrivent ! hurla Laura.

– Recommandation : utilisez vos lances pour...

CHAPITRE 69

2001, NEW YORK

Maddy, Sal et Cartwright passèrent la majeure partie de l'heure rassemblés en silence devant les ordinateurs. Leurs yeux suivaient une barre de chargement qui se remplissait lentement sur l'un des écrans.

Pendant ce temps, Forby se tenait près de la porte. Il venait de remonter le rideau métallique de quelques dizaines de centimètres pour observer la jungle.

– Ils sont encore en train de chasser leurs cochons des sables ou je-ne-sais-quoi, les prévint-il à voix basse.

– Bien, répliqua Cartwright l'air absent. Combien de temps reste-t-il ?

Maddy haussa les épaules.

– Regardez la barre de chargement, on y est presque.

Le vieil homme fit la grimace.

– Si c'est comme le système que j'ai à la maison, *presque* peut aussi bien vouloir dire cinq minutes que cinq heures.

– Le système d'exploitation date des années 2050, dit Maddy. Je vous rassure : rien à voir avec le vôtre.

La barre passa brusquement à cent pour cent et la boîte de dialogue de Bob s'ouvrit.

> **Analyse terminée.**

– Bob, tu peux faire un genre de diaporama ?

> **Affirmatif. Les images ont été prises toutes les cinq minutes.**

Un écran à leur gauche palpita, révélant une image bleue et verte faiblement pixélisée.

Maddy loucha vers l'image.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est une jungle, dit Sal. Avec un peu de ciel.

Forby les rejoignit près du bureau.

– Ouais... c'est une jungle, je dirais.

Une seconde image apparut, presque identique à la première, mais certains pixels étaient moins nets.

– On ne peut pas avoir d'images plus lisibles ? demanda Cartwright.

> **Affirmatif. La résolution et la taille des images sont réduites au minimum pour limiter la**

consommation d'énergie.

– Quelques pixels qui changent suffisent à indiquer que quelque chose bouge dans les environs, c'est ça ? dit Sal.

> **Correct, Sal.**

– Est-ce que tu peux faire défiler les images un peu plus vite, s'il te plaît, Bob ?

> **Affirmatif, Maddy. Augmentation de la fréquence d'affichage à 10.**

L'image suivante apparut – la même que la précédente – puis une autre, un indéchiffrable clignotement de pixels bleus et verts. Ils observaient en silence. Soudain, la moitié de l'image fut recouverte par une masse de pixels plus sombres.

– Purée, stop ! lança Maddy.

Elle étudia la forme à l'écran.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– On dirait une silhouette, dit Forby. Ça, c'est une épaule et ça, un bras.

Sal se pencha en fronçant les sourcils.

– On ne voit pas bien. Il est quelle heure chez eux, sur cette image ?

> **14h35.**

– Fais-nous voir la suivante, Bob.

Une autre image sombre apparut à l'écran. Les pixels bleus et verts de la jungle avaient presque disparu.

– Quelqu'un se tient juste au milieu de la zone du portail depuis environ cinq minutes, marmonna Maddy pour elle-même. Ça doit être l'unité de soutien. Elle a perçu une particule de tachyon et elle en attend une autre.

Sal secoua la tête.

– Peut-être, mais la forme de ce corps me paraît un peu bizarre.

– Sur un pixel de cent sur cent, tout a l'air un peu bizarre, répondit Maddy. Mais je n'arrive pas à être sûre. Ça pourrait être n'importe quoi, un animal par exemple.

– Bob, image suivante, dit Sal.

Cette fois, la masse sombre de pixels avait disparu, laissant à l'écran le même mélange régulier de carrés bleus et verts.

Maddy saisit un crayon sur le bureau et gribouilla l'heure sur un bout de papier : 14h35.

– Bon, OK, on sait que quelqu'un attendait ici. On a une fenêtre possible. Continuons pour voir ce qu'on peut obtenir d'autre.

Une fois de plus, les images commencèrent à défiler à l'écran l'une après l'autre, à une seconde d'intervalle. Les pixels bleus du ciel changeaient doucement de teinte, du bleu clair au rose.

– Là, on dirait que c'est le soir, dit Cartwright.

La séquence continua. Les pixels du ciel rougeoyaient lentement et la lumière verte de la jungle devenait d'un profond vert sombre jusqu'à ce que, soudain, au milieu de l'image, ils distinguent un unique point orange vif.

– Stop !

Tous les quatre tendirent le cou pour mieux voir.

– C'est du feu, non ? tenta Forby. Une flamme ?

– Possible, admit Sal.

– Quelqu'un vient d'allumer un feu de camp, peut-être ?

– Du feu... c'est ça, prononça Cartwright. Le seul à pouvoir faire du feu à cette époque est forcément un humain.

Maddy tapota son menton pensivement.

– Dans ce cas, ce candidat est peut-être plus fiable que l'autre. Quelle heure est-il sur cette image, Bob ?

> **18h15.**

– Montre-moi la suivante.

Le pixel orange se multiplia par dix et la moitié de l'écran fut remplie par un bloc vertical de pixels noirs. Dans le coin supérieur gauche, ils pouvaient juste discerner le ciel, le rose du soir passant à un violet profond avec le début du crépuscule.

– Il y a encore quelqu'un.

– Sa silhouette ne semble pas aussi bizarre que celle de tout à l'heure, dit Sal.

Maddy la dévisagea.

– À quoi tu vois ça ?

– Cligne un peu des yeux, Maddy, ça brouille un peu les pixels. On peut mieux discerner les formes.

– Un feu de camp, dit Cartwright. Ils se prennent du bon temps là-bas, on dirait.

– Oui, dit-elle distraitement. Qu'est-ce que tu en penses, Bob ?

> **Cette image semble la plus convaincante.**

– Montre-nous rapidement le reste.

Le diaporama fit défiler les soixante-huit dernières images, à raison d'une par seconde. Une animation vibrée du temps... Le feu diminuait doucement, s'éteignait et disparaissait, le ciel s'assombrissait. Les douze dernières images n'étaient qu'une suite de pixels noirs.

> **Séquence terminée.**

– Bon, on a gagné, on dirait, lança Cartwright. On peut commencer avant que les chasseurs viennent frapper à la porte ?

– OK, on lance la mise en route, Bob.

> **Affirmatif.**

Cartwright se redressa, en frottant son dos endolori.

– Et après, qu'est-ce qui se passe ?

Il jeta un coup d'œil au grand tube de plexiglas.

– Ils vont apparaître là-dedans ?

Maddy secoua la tête et montra du doigt un cercle tracé à la craie sur le sol de béton.

– Non, là-bas. Forby et vous, tenez-vous à bonne distance.

L'équipier de Cartwright s'éloigna de la table et se plaça devant le cercle, détachant son fusil de la bandoulière, prêt à l'utiliser.

Maddy se retourna vers les deux hommes.

– Je serais plus à l'aise si M. Forby voulait bien retirer son doigt de la détente.

Cartwright sourit.

– Mais bien sûr.

Il fit un signe de tête à son équipier.

– Tu peux baisser ton arme, Forby. Mais reste sur tes gardes, d'accord ?

Forby acquiesça. Il relâcha son doigt puis abaissa le canon du fusil.

CHAPITRE 70

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Liam fendait l'air de sa hachette, balançant la lame dentelée d'une main et projetant à l'aveuglette sa lance en bambou de l'autre. Mais les créatures esquivaient ses coups avec une agilité gracieuse, les yeux fixés sur les armes.

Un peu plus loin, le feu s'était enfin attaqué aux branches qu'on y avait jetées. Quelques flammèches intermittentes cinglaient le ciel presque noir et des salves d'étincelles s'élevaient en virevoltant comme des lucioles. La lumière tremblante et les flammes qui dansaient au bout des torches rendaient hésitantes les tentatives d'attaque des créatures.

– Fichez le camp ! hurla Laura en touchant le plus proche d'entre eux avec sa torche.

Becks avait réussi à en tuer un et à en blesser un autre. Elle parvenait à avancer avec la même vivacité qu'eux, leur faisant perdre l'équilibre. La créature blessée, qui se débattait à terre, avait eu un membre arraché lorsque Becks avait sauvagement fait tournoyer sa hachette dans les airs. Quant à celle qu'elle venait juste d'empoigner, sa frêle colonne vertébrale fut brisée par un vigoureux coup de genou.

Ses efforts avaient valu à Becks une profonde entaille au bas de la cuisse. Sa jambe gauche et la chaussette, roulée par-dessus sa botte, étaient rouges de sang ; la blessure commençait déjà à se refermer, mais Liam se demanda avec inquiétude si son corps était capable de remplacer ce sang perdu avec la même efficacité que lorsqu'elle endiguait une simple hémorragie.

Les créatures avançaient en cercle. Elles entrechoquaient leurs griffes et leurs dents, émettaient des bruits de toux, les éprouvant de temps à autre par un saut ou des claquements de mâchoires. Jusqu'à là, tous les six se débrouillaient mieux que Liam ne l'espérait pour les maintenir à distance. Mais il comprit que ces créatures avaient un plan, patiemment établi.

Nous épuiser. C'est tout ce qu'elles font, nous épuiser.

Ses yeux passèrent en revue les fines peaux olivâtres et les vacillantes dents chitineuses. Enfin, il repéra le chef de meute, sa lance à la main. Il avait l'air, à cause d'elle, étrangement humain.

Si seulement on le tenait...

Oui, si Becks pouvait d'une manière ou d'une autre être assez rapide pour contourner ses congénères et aller lui briser le cou, il était sûr qu'ils paniqueraient et prendraient la fuite. Il avait une lance entre les mains. Ça valait le coup d'essayer. Le chef se trouvait à quatre ou cinq mètres de lui et, contrairement aux autres qui les encerclaient en sautillant, lui restait debout, parfaitement calme, les fixant de ses yeux ardents.

Liam laissa tomber sa hache à ses pieds.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui cria Jasmine.

– C'est celui-là que je veux avoir, dit-il, en désignant Griffé-Brisée.

Il affermit son équilibre en prenant appui sur sa jambe arrière, orienta sa lance en bambou vers la créature qui semblait le regarder avec curiosité, puis la lança, tel un javelot. Il fut lui-même surpris de sa précision et il l'aurait probablement atteint en pleine poitrine si un autre, plus petit, n'avait bondi intentionnellement sur sa trajectoire. La pointe aiguisée du bambou perfora son long crâne osseux et le petit hominidé s'effondra en poussant un cri bref. On aurait dit la plainte d'un enfant humain.

Liam grimaça et se maudit de ne pas avoir eu le chef. Maintenant, ils avaient une lance en moins.

De l'obscurité surgit soudain une des plus jeunes créatures. Elle s'accroupit et envoya un coup de griffe qui fit chanceler Akira. Sa jambe céda et elle tomba lourdement. Essoufflée et épuisée, elle luttait pour se relever lorsque des bras minces comme des broches pourvus de doigts griffus émergèrent des ténèbres et enveloppèrent fermement ses chevilles et ses poignets.

– Non ! hurla-t-elle, son visage blême réduit à deux yeux exorbités et une bouche qui formait un « O » d'horreur.

En une seconde, à peine deux battements d'un cœur affolé, ils l'avaient traînée, alors qu'elle ne cessait de se débattre, en dehors du cercle vacillant de lumière. Ses hurlements diminuèrent, puis sa voix s'assourdit et enfin, brutalement, elle se tut.

Becks profita de l'imprudente incursion d'une créature pour s'élancer de nouveau, balayant l'air de sa lame et manquant ses congénères qui, encore une fois, bondirent en arrière, hors d'atteinte.

– On ne tiendra pas longtemps, dit Laura, pas toute la nuit.

– Je sais, répondit Liam.

À cet instant, quelque chose siffla en passant près de sa joue. Il baissa les yeux et vit une lance de bambou encore vibrante fichée dans le sol. Il leva la tête vers le chef de meute : il avait les mains vides.

– Vous avez vu ça ? Il l'a lancée.

Bien joué, Liam. Tu viens de leur apprendre à se servir d'une lance.

– Jésus Marie Joseph ! S'ils commencent à nous tirer dessus, on risque d'avoir des problèmes.

– Parce que là on n'en a pas ? grommela Laura en frappant une petite créature qui s'était un peu trop approchée.

Liam observa le chef qui se déplaçait à distance de sa meute. Ses yeux jaunes n'étaient plus braqués sur lui mais fouillaient le sol.

Il cherche une autre lance.

La voix de Becks se fit entendre par-dessus les claquements et les miaulements des créatures.

– Information : je détecte une irruption de particules de tachyons précurseurs.

– Et... c'est bien ? demanda Jasmine.

– Oh oui, c'est bien ! approuva Liam en se tournant vers Becks. C'est une fenêtre, c'est ça ? Dis-moi que c'est une fenêtre d'extraction, et pas un nouveau scan ?

– Affirmatif, la configuration annonce un portail imminent.

– Ouais !

Il sourit, hors d'haleine.

– Nous devons changer de place, dit Becks. Ils n'ouvriront pas la fenêtre d'extraction si le lieu n'est pas parfaitement sécurisé.

– On se rassemble, dos à dos, dit Liam, et on va vers le feu.

Ils s'adossèrent les uns aux autres, jusqu'à presque se toucher. Becks attaqua en faisant tourner deux hachettes, une dans chaque main, avec la précision d'un danseur. Les créatures reculèrent sagement. Liam et les autres avancèrent dans son sillage.

– Ça suffit, cria-t-elle, après qu'ils se furent rapprochés du feu d'environ cinq mètres. La zone d'extraction est maintenant dégagée.

C'est alors qu'une pointe aiguisée de bambou surgit de son abdomen, déchirant sa chair et les lambeaux de son corset noir. Becks baissa nonchalamment les yeux vers la pointe sanglante.

– Becks ! haleta Liam.

Dans un mouvement confus, elle réussit à attraper la créature qui l'avait embrochée par-derrière et la fit passer par-dessus son épaule. Ses griffes la lacérèrent sauvagement, mettant en pièces la peau de son avant-bras. En un réflexe sauvage, Becks tordit la tête allongée. Les yeux jaunes et l'épaisse langue noire enflèrent sous la brutale crispation du cou gracile. Ils entendirent un craquement, puis la créature cessa de se tortiller.

– Ça va, Becks ? cria Liam.

– Négatif. Les dégâts sont considérables, répondit-elle en regardant la pointe de la lance qui saillait encore de son ventre.

Une de ses jambes céda. Elle tomba à genoux.

– Accroche-toi ! s'égosilla Liam.

Puis chacun ressentit la quantité massive d'air déplacé. Liam regarda derrière lui et vit une sphère chatoyante : l'image floue et vacillante d'un lieu familier et rassurant : l'arche.

– La voilà ! C'est la fenêtre ! hurla Liam.

Leur soif de rentrer effaça à leurs yeux la présence des créatures.

– Allez ! s'étrangla Liam.

Pendant un instant, les deux filles rescapées et Edward le fixèrent, ne sachant trop ce qu'il voulait dire par là.

– Dépêchez-vous ! Courez ! hurla-t-il encore, la voix brisée.

Laura acquiesça, plus qu'heureuse d'obéir. Elle tourna les talons et sprinta vers la fenêtre, suivie de Jasmine. Mais Edward s'attardait.

– Mais, et... ?

– Vas-y ! hurla Liam.

Edward courut à son tour derrière les filles. Liam se tourna vers Becks qui luttait pour se maintenir debout.

– Information : j'ai perdu une importante quantité de sang.

– Tais-toi ! l'interrompit-il en glissant ses mains sous ses aisselles et en la soulevant.

Elle titubait.

– Pars, Liam, lui ordonna-t-elle. Protège Edward Chan.

Liam lança un coup d'œil par-dessus son épaule. Il vit Laura qui hésitait, juste au bord de la fenêtre d'extraction. Edward et Jasmine couraient toujours.

– Mais bon sang, traversez ! cria-t-il, traver... Aaaahhh !

Il ressentit une vive brûlure dans la jambe. Une des créatures lui avait saisi le tibia. Le bout acéré de ses griffes tailladait sa peau, écorchant l'os.

Avec la hachette qu'elle tenait encore dans sa main gauche, Becks trancha le mince poignet de la créature. Ses griffes et sa main restèrent attachées à la jambe de Liam, comme dans un jeu vidéo. Malgré la douleur, Liam réussit à tirer Becks derrière lui. À peine capable d'avancer, titubant comme une ivrogne, elle balançait toujours sa hachette en décrivant des cercles encore pleins de fiel – bien

que plus faibles et mal dirigés – et si déterminés qu’ils atteignaient parfois les créatures avides de sang.

Parmi les grognements énervés et les gémissements de surprise, Liam perçut soudain un cri aigu... indiscutablement humain. Son esprit concentré sur Becks qu’il continuait de traîner – elle était lourde malgré sa structure organique plus mince que la précédente –, il espéra brièvement qu’il ne s’agît pas de la voix d’Edward Chan.

– Mission prioritaire... le gronda Becks.

– Continue de frapper ces foutues bestioles ! reçut-il pour toute réponse.

Becks envoya obligeamment un coup de botte en travers de la mâchoire allongée qui allait se refermer sur sa cuisse maculée de sang. La botte ne rata pas son coup : le crâne tournoya sur son cou de tortue, comme une quille, et une poignée de crocs de la longueur de cure-dents furent éjectés dans la nuit.

Dix secondes plus tard – dix secondes qui, pour Liam, auraient tout aussi bien pu être une minute ou une heure, dix secondes durant lesquelles il n’avait cessé de traîner Becks, d’envoyer des coups de pied, des coups de poing et de hurler –, il sentit soudain ses cheveux se dresser sur la tête sous l’effet du chaud mélange d’énergie et de particules qui s’agitaient alentour. Par-dessus son épaule, il vit Sal, ou plutôt il en distingua la silhouette, dansante et ondulante, comme s’il l’apercevait à travers un voile. Il vit aussi Edward et Laura qui se tenaient à côté d’elle, éclairés par la lueur bleue tremblotante et crachotante de l’arche qui d’ordinaire l’irritait tellement quand il lisait sur sa couchette.

– On a réussi ! brailla-t-il, à son propre étonnement. Puis ses pieds perdirent le contact avec le sol et il ressentit une familière et nauséuse sensation de chute.

CHAPITRE 71

2001, NEW YORK

Liam sentit son visage s'écraser sur le sol en béton. Becks atterrit de tout son poids sur ses omoplates, lui faisant cracher tout l'air de ses poumons.

– Bon sang ! dit une voix masculine qu'il ne reconnut pas.

Tandis qu'il voyait encore des étoiles, il sentait que Becks, sur son dos, luttait pour tenter de se redresser. Il entendit tout près de lui le son rauque d'une respiration difficile, vraisemblablement celle d'Edward et des deux autres, du moins il l'espérait. Il percevait aussi le halètement assourdi du groupe électrogène dans la salle du fond. Par le portail encore ouvert suspendu à quelques dizaines de centimètres au-dessus de son corps, emmêlé à celui de Becks, il discernait les sons lointains de la jungle qui s'éveillait tandis que les claquements et les miaulements des créatures s'intensifiaient, se rapprochaient.

– Fermez le forfail ! mâchonna-t-il à travers ses lèvres en sang toujours écrasées contre le béton alors que Becks continuait de se démener pour le libérer du poids de son corps.

– Liam ? C'est toi là-dessous ? fit la voix de Maddy.

– Huummfff, hummm... ouichhh ! Fermez ce fichhu forfail !

Il sentit soudain une autre lourde charge atterrir sur son dos et l'atroce douleur de trois lames tranchantes s'enfonçant profondément dans son omoplate gauche.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? ! fit une autre voix masculine qu'il ne connaissait pas.

La masse avait disparu aussi vite qu'elle était arrivée. Il entendit le grattement de griffes sur le béton et les cris effrayés d'une ou de deux de ces créatures qui retentissaient jusqu'en haut de la voûte en briques.

– Bon sang, Forby, tirez ! Mais tirez !

Le hurlement perçant d'une fille, il n'était pas sûr de laquelle, résonna dans l'arche. C'est alors que, dans un râle, Becks s'affaissa sur le sol. Son visage blême était parsemé de plaques de sang presque sèches qui tombèrent avec un bruit mat. Ses yeux gris, inexpressifs, le considérèrent, comme s'ils fixaient quelque chose de très lointain. Liam parvint à se relever sur les coudes, grimaçant sous l'assaut d'une douleur aiguë à l'épaule. Sa tête tournait encore, suite au violent impact de l'atterrissage. Il tenta enfin de regarder ce qui se passait autour de lui.

Deux créatures avaient réussi à les suivre. Paniquées, elles se précipitaient dans la plus grande confusion d'un coin à l'autre de l'arche. Il repéra deux hommes qu'il ne connaissait pas : l'un, âgé, portant un costume froissé et une cravate desserrée autour du cou comme la corde d'un pendu.

L'autre, plus jeune, le crâne rasé, avec une allure militaire, était vêtu de ce qui ressemblait à une ample combinaison de travail vert clair ; il mit son fusil en joue.

– Où ils sont passés ? cria Maddy.

Quelque chose tomba d'une étagère dans un coin sombre de l'arche et roula bruyamment sur le sol.

– Là-bas !

Vif, professionnel et précis, Forby abaissa le canon de l'arme ainsi que la lunette de vision nocturne de son viseur. Une lueur verte éclaira légèrement son visage alors qu'il balayait lentement la pièce de son arme, puis il la leva vers la voûte en briques.

– J'en vois un !

Liam suivit son regard. Il ne distingua d'abord que des formes sombres qui se déplaçaient parmi un enchevêtrement de vieux tuyaux rouillés et de câbles électriques. Une épaisse poussière, des miettes de brique et de mortier retombèrent en pluie fine devant la lueur crépitante du plafonnier, trahissant ainsi la présence des créatures.

Forby tira deux fois, coup sur coup. L'un des hominidés hurla, puis s'effondra sur le sol, entraînant avec lui une petite rafale de poussière et de gravillons. Il cria et se débattit contre le ciment jusqu'à ce qu'une troisième balle se loge dans son crâne fuselé.

Alors que l'écho du dernier coup se répercutait encore entre les murs de briques, Liam regarda autour de lui. Edward et Laura étaient serrés l'un contre l'autre près du tube de déplacement spatiotemporel en plexiglas tandis que Sal et Maddy se tenaient à côté des ordinateurs. Tous fouillaient du regard le moindre renforcement sombre, à l'affût d'un mouvement.

– Où est passé l'autre ? chuchota Sal.

Forby posa un doigt sur ses lèvres pour la faire taire.

– Il se cache, murmura-t-il.

– Eh bien pour l'amour du ciel, trouvez-le, Forby ! ordonna l'homme plus âgé.

Liam observa Forby avancer jusqu'au milieu de l'arche. Il continua à balayer l'espace de son arme, examina tous les coins et recoins, puis s'immobilisa. Il visait l'alcôve où se trouvaient leurs couchettes superposées.

– Oh, oh... Je crois que ça a bougé par ici.

Il s'accroupit et pressa la détente. Le coup de feu produisit un éclair et ricocha sous le lit de camp de Liam. Des étincelles jaillirent contre le châssis en métal.

Alors, quelque chose tomba du plafond et atterrit sur le dos de Forby : une confusion de mouvements, de coups de griffes et de dents, un jet d'un rouge brillant.

– Au secouuuuu...

Sa voix s'interrompit tout net lorsque les griffes se plantèrent dans sa gorge. Il laissa tomber le fusil, chancela et lutta pour se débarrasser de la chose.

Liam se ressaisit et se rua vers le lourd fusil d'assaut, au moment même où les jambes de Forby flanchaient et où il tombait à genoux tandis que le sang giclait de ses multiples blessures au visage et à la tête. La créature sauta de ses épaules et s'élança vers le rideau de fer. Forby s'affaissa tout à fait, sans vie.

Liam leva le canon et tira. L'arme frappa son épaule pendant qu'il vidait le chargeur au hasard, produisant une dizaine de gerbes d'étincelles et des panaches de poussière d'un rouge brique.

L'arme cliquetait toujours furieusement entre ses mains. Il retira finalement son doigt de la détente et scruta à travers la fumée le corps inerte et déchiqueté de la créature.

– Quelle horreur, murmura le vieil homme.

Sa voix rauque tremblotait.

CHAPITRE 72

2001, NEW YORK

Tous observaient le corps nu qui flottait au milieu d'une soupe rosée dans le cylindre en plastique.

– L'unité de soutien va survivre ? demanda Sal.

– Becks, dit doucement Liam. Elle s'appelle Becks.

La douce lueur rouge provenant de la base du tube d'incubation était l'unique éclairage de la salle du fond. C'était suffisant pour que Maddy voie l'expression égarée sur le visage de Liam, due à son stress posttraumatique.

– Elle vivra, dit Maddy avec le sourire hésitant de quelqu'un qui n'en est pas si sûr. Bob dit que sa structure peut perdre 75 % de son sang et s'en remettre, si on lui en donne le temps.

Elle observa les restes déchiquetés de l'avant-bras gauche de Becks. Presque toute la chair avait été arrachée par les griffes ; l'os était bordé de lambeaux de peau et de tendons qui trempaient dans la matière glaireuse comme autant de bouts de corde effilochée.

– Contrairement à Forby, dit Cartwright, l'air sombre.

– Je suis désolée, dit Maddy. Il avait l'air, enfin... d'un type bien.

Le vieil homme acquiesça, plongé dans ses pensées.

– C'était le meilleur. Le meilleur de tous.

Il soupira.

– C'était aussi un bon père de famille.

Dans la salle du fond, on n'entendait que le doux ronronnement du système de filtration du tube. Maddy avait éteint le groupe électrogène pour conserver la moitié du carburant qui leur restait. Pour le moment, on n'en avait pas besoin, de toute façon. Une rangée de voyants verts et statiques indiquait que la machine de déplacement spatiotemporel était complètement chargée et prête à servir. Maddy avait éteint tout le reste, le système informatique, les lumières, les autres tubes de croissance et le frigidaire qui contenait les embryons. Ils avaient conservé ces derniers dans leurs tubes cryogéniques en prévision de quelques heures supplémentaires privées de tout système réfrigérant.

– Ça va prendre combien de temps pour qu'elle s'en remette ? demanda Laura en s'essuyant le nez d'un revers de la main.

Maddy leva les yeux sur elle. Elle l'imaginait dans une autre époque, confiante et admirée dans son lycée, une pom-pom girl, la préférée de toutes, toujours invitée aux fêtes, toujours entourée. Son accent texan lui évoquait le bavardage confiant de quelqu'un qui n'avait jamais eu besoin de s'interroger sur sa place dans le monde. Elle ne ressemblait plus du tout à une star du lycée,

maintenant. Même sous la faible lumière, Maddy pouvait voir à quel point elle avait été durement touchée par l'effet corrosif du portail. Elle était pâle comme un fantôme, les yeux cerclés de sombres cernes, et son nez saignait – un vaisseau sanguin rompu quelque part et qui peut-être ne guérirait jamais.

Le garçon, Edward Chan, semblait s'en être légèrement mieux tiré.

Il leur avait expliqué qu'une autre fille se trouvait avec eux, mais qu'une de ces choses lui avait sauté dessus juste avant d'atteindre le portail. Si elle avait subi le même sort que Forby, Maddy espérait que, *par chance*, sa mort avait été aussi rapide. Bien que, après ce dont elle avait été témoin, à peine une demi-heure plus tôt, *chance* ne soit vraiment pas le bon terme. Elle regarda les grands yeux ronds d'Edward qui fixaient la bouillie organique et la vague silhouette de l'unité de soutien. Ces deux-là, Edward et la fille, semblaient en grave état de choc, bien au-delà du simple deuil d'une camarade de classe. Selon Liam, il y en avait d'autres, seize d'entre eux avaient survécu à l'explosion. Mais seuls ces deux-là, plus Liam et Becks, s'en étaient sortis.

Qui sait ce qu'ils ont enduré.

– Alors, combien de temps ? demanda à son tour Edward.

– Environ quatre heures et demie, répondit Maddy, quatre heures et demie, et sa situation devrait être stable. Elle aura récupéré suffisamment de sang pour fonctionner de nouveau.

– Et son bras ?

Maddy haussa les épaules.

– Je ne sais pas si ce cicatrisant fait repousser les membres. Bob, notre système informatique, vient de me dire qu'elle devrait pouvoir régénérer ses cellules sanguines. On verra bien.

Les yeux de Liam semblèrent revenir de loin et croisèrent les siens.

– Tu as dit... *fonctionner de nouveau* ?

Elle acquiesça.

– Elle doit repartir, Liam, tu le sais. Il reste pas mal de détails à régler.

Les autres la regardèrent et il lui sembla évident qu'elle était la seule à réfléchir un peu en termes de stratégie, ici, à penser au-delà de l'instant présent.

C'est ton boulot, Maddy. La stratégie de l'équipe... tu te souviens ?

– Elle doit retourner corriger ce qui s'est passé, ce qui a fait que le présent est ce qu'il est maintenant.

– Ce sont ces créatures, n'est-ce pas ? dit Cartwright. Celles qui sont venues par le portail. Ce sont elles qui ont modifié le cours du Temps ?

Maddy se tourna vers Liam.

– Liam, est-ce que...

Oh !

Elle ne l'avait pas remarqué jusqu'ici. Ou plutôt, si, mais elle avait pensé que c'était une traînée de poussière, ou peut-être la trace d'un pollen exotique, ramené de la jungle. Mais à cet instant, même dans la faible lueur pourpre du tube de croissance, elle pouvait voir une mèche de cheveux blancs sur la tempe gauche de Liam, et son œil gauche était marbré d'un réseau confus de vaisseaux sanguins éclatés.

– C'est ça, dit-il après quelques instants, sans prêter attention à l'expression de Maddy, ces choses ont appris quelques-uns de nos trucs.

– Il y en a d'autres ? demanda Sal.

Il acquiesça.

– Oui, trente ou quarante, je crois.

Ses yeux fixaient le contour du corps de Becks, recroquevillée comme un fœtus. Dans son sommeil, elle avait l'air vulnérable – on aurait dit une adolescente.

– Elle a réussi à en tuer quelques-unes, mais il faut s'occuper des autres.

Maddy se tourna vers Sal et Cartwright.

– Alors, ces créatures doivent être de lointains ancêtres, des parents en quelque sorte, des chasseurs aux têtes allongées, de l'autre côté du fleuve ?

Cartwright approuva.

– C'est une configuration inhabituelle. Non... c'est une configuration *unique*.

Maddy avait légèrement relevé le rideau métallique pour montrer à Liam et aux deux lycéens la jungle qui avait remplacé New York. Les chasseurs étaient repartis vers le campement, de l'autre côté du fleuve.

– Ce sont leurs descendants, Liam, dit-elle. Des descendants éloignés... très éloignés.

– Et leurs ancêtres, coupa Cartwright, ont dû apprendre des choses de vous qui leur ont permis de survivre et de prospérer. Un savoir qui les a aidés à résister à la crise Crétacé-Tertiaire, ou quel que soit ce qui a anéanti les dinosaures.

Liam acquiesça lentement. Maddy se rendit compte qu'il avait déjà compris.

– Donc quelqu'un doit y retourner pour exterminer le reste de la meute, dit Liam.

– Oui, dit Maddy en lui prenant doucement le bras. On ne peut pas les laisser vivre et développer une forme d'intelligence qui pourrait les sauver. Ils doivent mourir en même temps que tous les autres dinosaures.

– OK.

Il aspira profondément.

– OK... J'irai...

– Non, dit-elle un peu trop vite en essayant de s'empêcher de fixer son œil toujours injecté de sang. Pas toi, Liam. Tu as besoin de repos.

– Si je n'y vais pas, qui ira ? Personne d'autre...

– L'unité de soutien.

– Becks ?

Il secoua la tête.

– Non, elle va sûrement mettre des jours à se remettre sur pieds. Et elle ne pourra pas tous les affronter toute seule. Ils la tueront, c'est sûr.

« Elle » ?

Maddy le prit par le bras.

– Écoute-moi bien, Liam. Je sais que vous avez traversé beaucoup d'épreuves ensemble, mais rappelle-toi : ce n'est qu'un « robot de chair », un outil de travail, c'est tout. Elle n'est pas irremplaçable.

– J'irai avec elle, dit-il.

Maddy secoua la tête avec fermeté.

– Non, tu ne peux pas retourner là-bas.

– Et pourquoi pas ?

Il ne sait pas ! Il ne s'est pas vu dans un miroir. Il n'a pas compris à quel point partir si loin dans le passé l'a atteint.

Elle se demanda pourquoi il n'avait pas encore remarqué l'état de la fille ni celui d'Edward. Tous les deux ressemblaient à des gens qui auraient été exposés à des radiations. Mais... à son époque, Liam ne devait sûrement rien savoir de ce mal. Peut-être attribuait-il leurs saignements de nez et leur

teint pâle au choc de ce qui leur était arrivé. Peut-être était-il trop choqué lui-même pour l'avoir remarqué.

– Parce que... tu es trop précieux pour qu'on te perde, Liam. On a besoin de toi ici.

– Oui, on a besoin de toi, insista Sal.

Son visage disparut de la douce lueur orangée. Dans l'ombre, ils entendirent des mouvements, un faux pas, un bruit sourd et métallique, le cliquetis et le tintement d'une boucle. Sal réapparut. Elle tenait quelque chose qui brilla dans la lumière terne.

– Et puis elle aura ce fusil, Liam. Pas juste une lance en bambou.

Maddy approuva.

– Tu as vu comme ça a été efficace tout à l'heure.

– Fusil d'assaut MP15 à gros calibre, dit Cartwright. Elle va en faire de la chair à pâté.

– On va lui laisser quelques heures pour se reconstruire. OK ?

– Je vais voir combien de munitions a Forby. Enfin... *avait*, dit Cartwright.

Maddy retint un sourire et approuva.

– Bonne idée.

Elle se retourna vers Liam qui observait le corps flottant de Becks. Elle voyait qu'il ressentait quelque chose pour l'unité de soutien, qu'ils avaient tissé des liens dans ce passé. Et cette fois-ci, contrairement à leur dernière mission, si l'unité de soutien échouait, il n'y aurait personne pour récupérer son intelligence artificielle, personne pour aller repêcher son disque dur et pour la ramener.

Tu es leur chef, Maddy. Ce n'est pas discutable. Il reste, c'est décidé.

– Désolée, Liam, mais elle doit y aller, dit-elle avec énergie. C'est comme ça. Elle doit le faire. On a besoin de retrouver New York. On a besoin de réalimenter notre réserve de carburant. Et d'ailleurs...

Elle jeta un coup d'œil à la silhouette de Cartwright qui faisait un pas prudent à l'extérieur, à la lumière d'une torche.

Elle baissa la voix.

– D'ailleurs, il te reste un dernier petit travail à faire avant qu'on s'arrache enfin de ce cauchemar.

CHAPITRE 73

2001, NEW YORK

Liam regarda le soleil se coucher sur le fleuve. Il repéra les minces filets de fumée du campement dressé sur les rives limoneuses, de l'autre côté, et aperçut plusieurs points de lumière au centre des huttes disposées en cercle.

Le feu. Un des premiers signes d'intelligence. Il se demanda depuis combien d'éternités cette espèce descendante des créatures qu'il avait rencontrées avait appris qu'elle pouvait le contrôler, l'utiliser. On était loin de la peur primitive, animale, dont leurs ancêtres avaient fait preuve.

Il entendit le grincement du rideau de fer, et Maddy apparut, courbée, pour le rejoindre à l'extérieur.

– Salut Liam, dit-elle. Comment tu te sens ?

– Fatigué.

Accroupi, le dos appuyé contre le mur de briques de l'arche, tandis qu'il observait la jungle qui s'assombrissait et la riche palette du ciel passer du rouge au violet, il prit conscience de son épuisement. Enfin, après deux semaines de tension nerveuse, deux semaines à craindre qu'une créature primitive, sauvage et affamée ne lui tombe dessus à tout moment, il était là, dans un lieu sûr. Un endroit où il pouvait fermer un instant les yeux et s'abandonner vraiment au repos.

– Elle est presque prête, dit Maddy. On est en train de préparer le portail pour la ramener une minute après la fermeture de l'autre. Normalement, ces créatures devraient encore toutes être là-bas, à se gratter la tête en se demandant où vous êtes passés.

– Comment va-t-elle ?

– Son bras a l'air de se réparer tout seul. J'ai remarqué que le tissu musculaire se renouvelait. Il n'y a pas encore de peau mais j'imagine que ça va finir par repousser. En tout cas, Sal lui a fait un bandage.

– Oui mais comment va-t-elle ? insista-t-il. Elle va pouvoir le faire ?

– Elle dit que quarante-sept pour cent de ses capacités fonctionnelles sont opérationnelles. Et elle est plutôt contente d'avoir un fusil, ajouta-t-elle avec un sourire en coin.

Liam rit doucement.

– On dirait Bob !

– Ils pourraient être frère et sœur.

– Eh bien, ils le sont, j'imagine.

– C'est vrai.

Liam désigna le village.

– Ça me met mal à l’aise, tout ça.

– Quoi ?

– Ce qu’on fait... aller tuer toute la meute. Je veux dire, regarde ce qu’ils sont devenus.

Il rit en secouant la tête.

– Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ? demanda Maddy.

– Je suis presque fier d’eux, je te jure. Ils sont comme, enfin... c’est un peu comme si c’était moi qui les avais créés. On leur a montré comment construire un pont, comment se servir d’une lance. Et après Dieu sait combien de milliers d’années...

– De millions d’années, même.

– De millions d’années, ils sont devenus ça, une toute nouvelle race intelligente. Et voilà, on va tous les éliminer jusqu’au dernier. Quel est le mot pour ça, déjà ?

– Génocide ?

– Oui, c’est ça... Et on s’apprête à faire la même chose à ces créatures. Ils étaient intelligents dans la jungle, Maddy. Tu aurais vu ça. Et, maintenant, ils sont devenus aussi futés que nous.

– Non, c’est faux, Liam. Il y a une chose que le vieil homme, Cartwright, a dite...

– Quoi ?

– Pose-toi la question : depuis combien de temps sont-ils à ce stade de développement ? Ils auraient pu atteindre ce stade – les canoës, les lances, les huttes et tout le reste – il y a des millions d’années et, pourtant, ils ne sont pas allés plus loin.

Elle examina le village, au loin.

– Autrement, pourquoi ils ne se promènent pas en costume chic avec des téléphones portables ?

Il haussa les épaules.

– Peut-être qu’ils l’ont déjà fait. Peut-être qu’ils ont été comme ça il y a des millions d’années et que cet endroit était une grande ville comme New York.

– Et alors ? Ils ont choisi de redevenir des sauvages ?

– Qui sait ? Peut-être qu’il y a eu une guerre ? Ou qu’ils ont créé une civilisation incroyable qui a fini par disparaître, qu’une arme terrible les a tous anéantis, en ne laissant que quelques survivants.

Maddy hocha la tête.

– Ce n’est pas impossible. Il peut s’en passer, des choses, en soixante-cinq millions d’années.

– Et qui peut dire si ça ne nous arrivera pas un jour, à nous aussi. Et bientôt, peut-être.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

– À l’époque de Kramer ?

– À l’époque de Forster, peut-être bien. Tu te souviens de ce qu’il nous a dit du futur ? Les jours sombres à venir, le réchauffement de la planète, la pollution, notamment des océans, des milliards de gens mourant de faim.

Elle s’en souvenait. Elle pensait qu’elle le connaîtrait, ce futur, dans sa vie. Ce grand sommet de Copenhague supposé être la dernière grande chance pour le monde de s’entendre sur la manière d’arrêter le réchauffement climatique avait lamentablement échoué. Elle se demandait si les historiens des années 2050 dateraient de ce jour-là le tout début de la fin.

– En tout cas c’est le futur, que ça nous plaise ou non, Liam. Et c’est notre travail de nous battre pour le garder tel qu’il est.

Il hocha la tête.

– Dis-moi, Maddy. Est-ce qu’il t’arrive parfois de te demander... ?

– Me demander quoi ?

Il la regarda, avec son œil injecté de sang et sa fine mèche de cheveux blancs comme neige.

– Est-ce que tu te demandes parfois si ce futur, celui dont Forster nous a tant parlé, est bien le *bon*, celui pour lequel il faut se battre ?

– Je n'en sais rien. Je dirais qu'il faut le croire quand il le dit.

Le soleil plongeait derrière la ligne lointaine des arbres et les minces filets de fumée qui s'élevaient des feux de camp. Ils entendaient les voix des autres à l'intérieur de l'arche : Sal aidait l'unité de soutien... Becks... à se préparer.

– On lui a donné l'ordre de les tuer tous, expliqua Maddy, et ensuite de détruire le campement, de tout brûler pour que rien ne puisse laisser de traces fossiles. On saura si elle y parvient quand tout ça aura disparu et qu'on verra New York réapparaître, avec...

Elle baissa un peu la voix.

– ... avec la situation délicate dans laquelle on était, juste avant que la jungle arrive.

– Tu parles de Cartwright ?

Elle acquiesça.

– Donc...

Il leva un sourcil.

– Je présume que c'est lui et le pauvre gars avec le fusil qui ont trouvé notre message ?

– Pas exactement. Il a été découvert bien plus tôt, dans les années 1940, apparemment. Cartwright dirige une petite agence gouvernementale – elle renifla –, une agence un peu comme la nôtre, je crois : petite et secrète. Son travail des soixante dernières années a consisté à être le gardien de notre message et à entrer finalement en contact avec nous en 2001.

– Il est venu frapper à la porte ?

– Eh oui, il est venu frapper, juste avant la dernière onde temporelle. Des hommes armés montaient la garde dans notre ruelle. En fait, ils avaient bloqué plusieurs pâtés de maisons avec des barrages routiers, des soldats, il y avait des hélicos, tout ça. Un gros truc. Tu aurais adoré.

– C'est ma faute, dit Liam d'un air très coupable. Je suis désolé.

Elle secoua la tête.

– Mais non, il fallait bien que tu nous envoies un message. On n'avait pas d'autre moyen pour te retrouver.

Sal l'appela. C'était l'heure.

– Voilà, Liam, conclut-elle précipitamment, on doit se tenir prêts à partir, et vite. Si Becks réussit, on devra affronter de nouveau toute cette situation. On se retrouvera exactement au point de départ. Donc, je vais avoir besoin de t'envoyer de nouveau dans le passé pour m'assurer qu'ils ne découvrent pas ton message.

– À l'époque des dinosaures ?

– Oh non, pas si loin...

Elle parvint à ne pas ajouter : « *parce qu'à mon avis, ça t'achèverait* ».

– Le 2 mai 1941. Il faut que tu empêches des enfants de trouver un certain morceau de roche.

Il sourit.

– Et Cartwright et son agence n'auront jamais existé ?

Elle s'immobilisa soudain, courbée sous le rideau métallique.

– Eh bien son agence existera peut-être, mais, si c'est le cas, elle s'occupera d'un autre secret qu'elle tentera de cacher au peuple américain.

– Très bien.

– Quand l'onde temporelle arrivera, Liam, il faudra que Cartwright soit à l'extérieur. J'activerai le

champ temporel et sa vie sera réécrite avec le reste de la réalité corrigée. Il ne se souviendra de rien de tout ça.

Liam se pencha à son tour et jeta un œil à l'intérieur de l'arche. Il aperçut les bottes sombres de Forby pointer au bout de la couverture dans laquelle ils l'avaient enroulé.

– Et lui ?

– Forby ? Je ne sais pas trop. Si son corps est en dehors du champ, je suppose qu'il sera de nouveau en vie à faire le travail qu'il faisait avant que Cartwright et son agence fassent irruption dans sa vie. Le truc c'est que... quoi que cela signifie pour lui et le vieil homme, notre ruelle ne sera pas envahie d'espions armés. Tout sera de nouveau normal. Et ça, ce serait vraiment super sympa !

– C'est sûr... Mais est-ce qu'il ne nous restera pas à ramener Edward Chan chez lui ?

– Chaque chose en son temps, soupira-t-elle. Allez, allons faire partir Becks.

Liam la suivit sous le rideau de fer, puis l'abaisse derrière lui.

Il rejoignit Maddy et les autres rassemblés devant la rangée d'ordinateurs. Becks se tenait au milieu d'eux, le fusil d'assaut maintenu délicatement dans ses bras, dont l'un était enveloppé de bandages jusqu'au coude.

– Comment tu te sens ? demanda-t-il par-dessus le brouhaha dû aux questions dont Cartwright, Edward et Laura bombardaient Maddy pendant qu'elle configurait la machine.

– Je vais bien, Liam.

– Et cette blessure ? Elle avait l'air assez vilaine, pour sûr. Tu es certaine que tu es suffisamment d'aplomb pour repartir ?

– Mon système de diagnostic organique indique que mon rein a été touché et qu'il ne fonctionne plus. L'organe pourra être réparé plus tard, cela n'affectera pas mes performances.

– Et ton bras ?

– Mon bras fonctionne.

– OK, dit Maddy. J'ai programmé la fenêtre une minute après la dernière. Il restera encore un fond de particules de tachyons, mais j'ai déplacé la localisation d'une dizaine de mètres. Comme ça, il ne devrait pas y avoir d'interférence sur ton portail d'arrivée. OK ?

– Affirmatif.

– Tu comprends les paramètres de la mission ?

– Tuer toutes les créatures reptiliennes. Détruire toutes les preuves de notre campement. La fenêtre de retour est réglée à deux heures après mon arrivée.

Maddy acquiesça.

– Tu as tout compris. Et, bien sûr, n'oublie pas de rapporter le fusil.

Becks leva lentement un sourcil.

– Non, sans blague ? dit-elle d'une voix neutre.

Sal éclata de rire.

– Alors ça, c'est cool !

Maddy sourit à Liam.

– On dirait qu'elle a appris un ou deux trucs.

Il approuva.

– Très bien, nous n'avons pas le temps de remplir le cylindre. Elle y retourne à sec. Reste bien dans le cercle.

Elle indiqua le cercle de craie et, à l'intérieur, une parcelle de béton plus récente. Elle soupira.

– Il va encore falloir réparer le sol.

Les autres reculèrent prudemment tandis que Becks s'approchait tranquillement du cercle. Elle se

mit en position de combat, genoux pliés, sur le qui-vive, le fusil armé, chargé et levé, la crosse fermement appuyée contre son épaule et prête à faire feu.

– Fais attention, Becks, dit Liam. On veut que tu reviennes saine et sauve.

Elle hocha la tête avec hésitation.

– Affirmatif, Liam O’Connor. Je ferai attention.

– Tout le monde est prêt ? demanda Maddy.

– Affirmatif.

– OK, Bob.

Maddy se tourna vers le bureau.

– Le compte à rebours a commencé. Dix... neuf... huit...

L’arche s’emplit du bruit du courant qui alimentait la machine de déplacement temporel, les voyants verts clignèrent l’un après l’autre pour indiquer le niveau de l’énergie stockée. Tout à coup, une sphère de trois mètres de diamètre d’air chatoyant enveloppa Becks. La lumière fluorescente du plafond s’estompa et grésilla.

– Sept... six... cinq...

Ses doux yeux gris fixèrent Liam tandis qu’elle lui souriait avec incertitude.

– Quatre... trois... deux...

– Bonne chance, articula Liam silencieusement, même s’il doutait qu’elle y voie suffisamment dans la lumière pétillante et tremblotante.

– Un...

Becks n’était plus là. L’air passa en sifflant devant eux pour combler le vide que la sphère avait créé.

– C’est dingue ! chuchota Edward.

– Et maintenant, on attend, dit Maddy.

Elle lança un regard à Liam.

– Et on se tient prêts.

CHAPITRE 74

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Becks émergea de la sphère d'air ondulant qui l'entourait et ses pieds heurtèrent la boue sèche avec un bruit sourd.

Accroupie, sur ses gardes, ses yeux balayèrent du regard la clairière illuminée par le feu : une image ondoyante et vacillante de l'enfer. Les créatures avaient convergé vers le centre du pré, s'étaient approchées des abris avec précaution, puis de la palissade. Elles avaient regardé le feu dévorer les dernières branches qui y avaient été empilées. Un petit groupe était toujours rassemblé autour de l'espace où, une minute plus tôt seulement, la fenêtre de retour s'était ouverte. Confuses et perplexes, elles examinaient le sol près d'un bosquet de fougères.

Aucune d'entre elles n'avait remarqué Becks.

Elle avait un chargeur de trente cartouches et, en un clin d'œil, elle avait établi l'ordre dans lequel elle allait les attaquer : les grandes créatures mâles d'abord.

La première salve d'une demi-douzaine de coups résonna sans plus tarder à travers la clairière. De nombreuses branches sèches claquèrent et cinq des six cibles s'écroulèrent comme des sacs de cuir remplis d'os et de viande. Celle qu'elle avait manquée avait bougé de façon imprévisible, le tir rasant le sommet de son crâne.

Les autres créatures s'immobilisèrent là où elles étaient, se demandant ce que les vifs crépitements des tirs signifiaient.

Becks profita de cette minute de confusion figée pour choisir six nouvelles cibles, toutes de grands mâles, une fois encore. Mais cette fois l'éclair au bout de son fusil attira leur attention et elles bondirent dans sa direction. Elle en tua quatre et en blessa une autre avant que leur bref assaut faiblisse. Elles reculèrent d'une dizaine de mètres et se déployèrent avec force claquements et grondements.

Derrière elles, elle distinguait les autres, les femelles et les petits entraînés à l'abri par un grand mâle. Elle le reconnut : c'était le chef de meute ; la griffe d'un de ses quatre doigts manquait à sa main gauche. Il portait l'une de leurs lances, l'agitait autour de lui et l'utilisait pour pousser doucement la meute qui s'éloignait dans l'ombre.

[ÉVALUATION : CIBLE PRIORITAIRE]

Le chef de meute, le mâle dominant... La logique et l'observation lui avaient soufflé que cette créature était celle qui avait appris à partir d'eux. L'astucieux, l'intelligent dont les gènes et la connaissance acquise unique allaient se transmettre à sa descendance. En quelques nanosecondes

seulement, elle comprit que la seule créature qu'elle devait absolument tuer était celle à la griffe manquante. Elle avança à grandes enjambées tel un automate et tira une autre salve, tuant la moitié des créatures qui sautillaient et grognaient devant elle ; celles qui étaient encore debout prirent la fuite. Le bruit et l'éclair du canon étaient aussi surprenants pour elles que la mort soudaine et inexplicquée qu'apparemment ils entraînaient. La meute entière était maintenant en marche, s'éparpillant comme des oiseaux effrayés par un claquement de main. Mais ses yeux restèrent fixés sur le dos du mâle dominant. Elle brandit le fusil d'assaut, visa et tira.

Le coup le fit décoller du sol.

CHAPITRE 75

2001, NEW YORK

Maddy jeta un coup d'œil à Cartwright. Il se tenait, avec les deux adolescents et Sal, près du rideau métallique à moitié baissé. Ils observaient la jungle, attendant avec impatience que survienne le spectacle d'une nouvelle réalité venue d'un lointain passé. Sal se débrouillait remarquablement, en faisant en sorte qu'ils restent tous là-bas. Elle leur racontait tout ce qu'elle pouvait sur les ondes et même les vaguelettes temporelles, ainsi que sur son travail d'« *observatrice* ».

– Tu comprends ce que tu dois faire ? demanda calmement Maddy à Liam.

Il confirma d'un signe de tête.

– Tu es sûre que c'est la bonne date ?

– Je l'espère, en tout cas. Cartwright a dit que ton message fossilisé avait été découvert ce jour-là. J'imagine qu'il n'a pas menti. Pour la localisation, j'ai enregistré le parc national de Glen Rose car je suis sûre qu'il a parlé d'une rivière appelée Paluxy. Une fois là-bas, il faut que tu trouves les deux gosses qui l'ont trouvé.

– Des gosses ? Quel âge ont-ils ?

– Je ne sais pas. Tu vois... L'âge d'un gosse, quoi.

Liam jeta un regard furtif par-dessus l'épaule de Maddy.

– Bon, alors, de quoi ils ont l'air ?

D'un geste las, elle passa la main dans son épaisse chevelure.

– Comment tu veux que je le sache ? bougonna-t-elle, mais aussitôt elle eut honte et s'en voulut.

Elle regarda Liam – son œil injecté de sang, la mèche de cheveux blancs... –, et elle se sentit aussi délicate qu'un éléphant.

– Je suis désolée, soupira-t-elle. J'imagine que tu les remarqueras parce qu'ils auront l'air tout excité et très fier d'eux. OK ?

Elle se tourna vers le bureau.

– Bob, on peut activer le portail ?

> **Affirmatif. Il y a suffisamment d'énergie pour ce déplacement.**

– Très bien.

Elle observa de nouveau le visage de Liam, aussi pâle que celui des deux autres, mais pas autant. Pas de saignements de nez ni aucune autre hémorragie apparente, pas de nausée.

– Tu es sûr que tu te sens d'y aller, Liam ?

Il acquiesça.

– Je vais bien, pour sûr ! Je suis fatigué, je pourrais dormir pendant un an, mais je vais bien.

Pourquoi tu n'irais pas à sa place, Maddy ? Regarde-le... Regarde les dégâts causés par la dernière fenêtre d'extraction. Et tu le renvoies encore !

Elle fit vite taire la voix culpabilisante qui résonnait dans sa tête. Elle devait absolument rester là pour coordonner les retours de Becks et de Liam. Cela allait vraiment être très délicat.

Elle voulait lui avouer ce qu'elle savait, ce que Foster lui avait appris. Elle voulait le lui dire pour qu'il puisse au moins décider par lui-même si cela valait la peine de se tuer petit à petit, de s'user un peu plus la santé à chaque voyage.

– On y va ? lança-t-il.

Elle lui glissa une montre à affichage numérique dans la main.

– Six heures, murmura-t-elle.

Puis elle jeta un œil au cercle de craie dont le béton, au centre, était en miettes. Liam avait compris. Il passerait six heures en 1941, après quoi elle activerait la fenêtre de retour. Il se dirigea avec nonchalance vers le cercle alors que Maddy initialisait le compte à rebours en silence. Les appareils commencèrent à ronronner – il n'y avait aucun moyen d'éviter cela. Le plafonnier clignota et faiblit.

Elle espérait que Cartwright serait trop absorbé par Sal et l'attente de l'onde temporelle pour remarquer tout de suite qu'il se passait quelque chose, mais le vieil homme était finaud. Il se retourna et regarda à l'intérieur de l'arche.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Liam s'introduisit vivement à l'intérieur du cercle de craie et une sphère d'air commença à tressauter et à remuer autour de lui.

– Qu'est-ce qui se pa... Attendez, qu'est-ce... ?

Ses yeux s'écarrillèrent.

– Mais où il va, celui-là ?!

Maddy l'ignore. Cartwright fouilla dans la poche de sa veste.

– Non, ne tirez pas ! cria Maddy, comprenant ce qu'il allait faire. S'il vous plaît !

Cartwright sortit son pistolet, tendit le bras et visa.

– Arrêtez, maintenant !

– Je ne peux pas ! S'il vous plaît, je ne peux pas arrêter. Ne ti...

Il tira sur Liam au moment exact où la sphère vacillait et s'effondrait sur elle-même dans un souffle.

1941, COMTÉ DE SOMERVELL, TEXAS

À l'instant précis où Liam atterrit au bord de la rivière, quelque chose siffla à son oreille et s'échappa dans le ciel.

– Jésus Marie Joseph !

Il se baissa et inspecta les environs en se demandant ce que ça pouvait bien être. Il ne vit rien de spécial, seulement une petite rivière peu profonde qui coulait tranquillement sur un lit de pierres couleur sable, des ifs de petite et de moyenne tailles et des touffes d'herbes blanchies par le soleil qui bruissaient doucement dans la même tonalité que l'apaisant gargouillis de l'eau.

C'était quoi ? Un oiseau ? Une abeille ? Une mouche ?

Ça se pouvait. Mais très rapide, alors.

Son esprit se concentra de nouveau sur des questions plus urgentes : de quel côté aller ? Il n'en

avait aucune idée. Il ne savait qu'une chose, c'est qu'il devait retrouver les deux « gosses ». Il regarda la montre que lui avait donnée Maddy. Elle l'avait réglée en mode compte à rebours : plus que cinq heures et cinquante-neuf minutes.

– Bien, marmonna-t-il. Par où commencer ?

Le soleil, à son zénith, s'abattait sur sa tête tandis qu'il hésitait. Avant de se diriger où que ce soit, il décida de marquer l'emplacement de la fenêtre : il confectionna un petit cairn en empilant une douzaine de cailloux usés – assez gros cependant pour ne pas risquer de passer à proximité sans le voir.

Alors, portée par une brise paresseuse en cette mi-journée, qui remuait et faisait bruissier les ifs, une voix faible appela. Il perçut aussi ce qui ressemblait à un bruit d'éclaboussures.

Ça venait de par là, en descendant la rivière. Il se mit en route. Les galets et les cailloux cliquetaient sous ses pieds. L'espace d'un instant, l'image de l'immense baie face à la mer préhistorique, verte et calme, qui s'étirait jusqu'à l'horizon infini, lui revint en mémoire.

C'était ici ! Ici même, il y avait une incroyable mer tropicale.

Cette idée lui coupa le souffle... Que, perdus dans les vastes dimensions du temps géologique, même les mers et les océans, à l'instar de n'importe quelle autre créature vivante, eussent une durée de vie qui allait et venait.

Il entendit encore des voix, qui montaient et résonnaient depuis la crique. Des voix d'enfants qui chahutaient.

CHAPITRE 76

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Becks suivit les traces de sang jusque dans la jungle. Sous la lumière de la lune, les gouttes étaient d'un noir brillant. Par chance, la piste ne s'enfonçait pas trop dans la végétation. Si cela avait été le cas, elle n'aurait pas pu les suivre : la lumière de la lune s'affadissait, interceptée par l'épaisseur de la frondaison.

Elle les entendit avant de les voir : le souffle rauque de l'une d'entre elles qui grognait tel un buffle et un chœur de voix miaulées qui sonnaient comme une pitoyable et mièvre chorale d'enfants. Ses yeux les repérèrent. La créature que Becks avait réussi à toucher était recroquevillée à terre. À côté d'elle s'agglutinaient les créatures moins grandes, femelles et petits. Chacune d'entre elles gratifiait le chef de caresses et de petits coups de patte, comme si cela avait pu le guérir par magie.

Becks avança jusqu'à n'avoir plus qu'à baisser les yeux sur la créature à la griffe brisée. La vingtaine de ses congénères qui l'entouraient se calma. Une forêt d'yeux jaunes, brillant d'une douce fluorescence, obliquèrent dans sa direction. Ils se rétrécirent de frayeur.

– Aidez... moi...

L'imitation de la voix s'échappa d'une des femelles. Becks l'identifia comme une tentative pour reproduire des cris de l'humaine appelée Keisha.

Une partie de son cerveau électronique l'informa tranquillement qu'un paramètre de la mission était resté en suspens et que celle-ci ne saurait donc être signalée comme achevée. Pas avant, en tout cas, que la mort de la créature blessée soit confirmée.

Une autre partie de son cerveau, cependant, s'adressa à elle. Cette partie était bien plus petite que l'autre ; les pensées qu'elle charriait s'assimilaient beaucoup plus à de vagues sensations qu'à des commandes d'exécution.

Tout comme moi.

Becks se souvint être née, délivrée de sa croissance dans une cascade de liquide chaud, allongée comme cette créature devant elle, enroulée comme un fœtus sur le sol dur ; confuse, effrayée, perdue. Un esprit animal composé de sensations, d'impressions, et non de mots.

Elle s'accroupit pour mieux voir la créature. La blessure occupait le milieu de son étroite poitrine. D'après le rythme d'écoulement du sang, noir comme de l'encre, qui se répandait sur sa peau olivâtre, elle lui serait très certainement fatale.

– Tu vas mourir, annonça Becks, froidement.

Elle comprit alors que leur parler était illogique et inutile – pour elle, ces créatures sauvages

n'étaient pas plus intelligentes que des singes. D'un autre côté, donner des mots à cette partie de son esprit non constituée de silicium à haute densité lui apparut comme une nouvelle manière de procéder, qui lui permettrait de pénétrer ses propres pensées.

– Je suis ici pour te tuer, exposa-t-elle. C'est une exigence de la mission.

Les yeux jaunes la scrutaient en silence. Peut-être que ces yeux tentaient de communiquer quelque chose, plaidant la clémence.

Elle se releva et inséra un nouveau chargeur dans le fusil d'assaut. La voix de la mission n'avait pas le temps pour un tel sentiment irrationnel. Elle lui ordonna gentiment d'effectuer la tâche.

[TERMINER LA MISSION :

1. ACHEVER LE MÂLE DOMINANT

2. ACHEVER LES HOMINIDÉS RESTANT (FACULTATIF)

3. RÉCUPÉRER TOUTE PREUVE DE PRÉSENCE HUMAINE]

– Je suis... désolée, dit-elle.

Elle pencha la tête avec curiosité. Il y avait eu un drôle d'effet dans sa voix. Elle avait *flotté* très légèrement. En fait, cela l'avait rendue nettement plus humaine ; on aurait presque dit un des adolescents avec qui elle et Liam venaient de passer les quatorze derniers jours dans la jungle. Ces trois mots avaient résolument sonné de manière très humaine. Pendant un instant, elle fut presque tentée de les prononcer à nouveau. Mais au lieu de cela, elle leva prestement l'arme jusqu'à son épaule, son doigt bandé se positionna sur la détente et, sous le pansement, le tissu musculaire tout juste restauré se tendit et tira. Un coup de feu retentit. Les muscles de son doigt se relâchèrent puis appuyèrent encore, encore et encore.

Lorsque la dernière des créatures s'effondra sans vie sur le corps de Griffé Brisée, le chargeur était vide, et le canon brûlant.

Étrangement, la jungle était calme, toutes les espèces nocturnes semblaient frappées de stupeur par les coups de feu. Pendant quelques instants, elle écouta l'écoulement de la brise et le grondement sourd de la rivière, toute proche.

– Je suis... désolée, dit-elle encore.

Elle nota que, cette fois, sa voix était nette et dénuée d'émotion, comme elle l'avait toujours été.

Elle tourna les talons et se dirigea vers les restes de leur campement abandonné.

2001, NEW YORK

– Où est-ce que tu l'as envoyé ? glapit Cartwright, en agitant le canon de son fusil devant Maddy.

– Je l'ai... j-juste envoyé... aider Becks à tuer les...

– Tu mens ! coupa-t-il.

– Sincèrement, je...

Il tira à côté d'elle. Derrière elle, un des ordinateurs explosa en projetant une pluie d'étincelles et de morceaux de verre.

– Je te déconseille vivement de mentir, jeune fille. Je peux t'envoyer tout de suite une balle dans le ventre et, crois-moi, ce serait la solution la plus douloureuse. Lente et très, très douloureuse.

Il fit une dizaine de pas dans sa direction.

– Maintenant, encore une fois : où l'as-tu envoyé ?

Maddy déglutit nerveusement, les yeux rivés sur le pistolet.

– Je... J'ai...

– Maddy ! s’écria Sal. Quelque chose arrive !

Cartwright s’immobilisa.

– Qu’est-ce que c’est ? cria-t-il par-dessus son épaule, sans quitter Maddy des yeux.

– Vous n’avez pas senti ? Une secousse...

– Non. Je n’ai rien senti, dit Cartwright.

– Moi, j’ai senti quelque chose, dit Edward.

– La jungle s’est transformée, dit Laura. Il y a quelque chose de différent. Je ne sais pas quoi.

Quelque chose...

– Les habitations ont disparu, approuva Sal. C’est une onde précurseur... La grande transformation ne va pas tarder.

Cartwright jura. Il voulait tellement voir ça.

– Toi, cracha-t-il à Maddy en agitant son arme, va te mettre là-bas, à l’entrée. Et tout de suite !

Maddy hocha humblement la tête et se dépêcha de rejoindre les autres qui se tenaient près de l’entrée et observaient la jungle. Cartwright gagna le seuil à son tour. Il conserva une distance prudente de quelques mètres et maintint son arme pointée dans leur direction.

– Qu’est-ce qui va se passer ensuite ? demanda-t-il.

– L’onde temporelle, la vraie, va arriver, dit Sal. Vous allez vous sentir pris de vertige quand...

Elle le regarda, les yeux ronds.

– Vous la sentez, là ?

Les yeux du vieil homme s’agrandirent.

– On dirait un tremblement de terre !

À l’horizon, les teintes orangées du crépuscule se brouillaient dans ce qui semblait être un tourbillon de nuages menaçants, un front de tempête se ruant depuis l’Atlantique à une vitesse incroyable.

– Qu’est-ce que c’est ? haleta-t-il.

– C’est l’onde ? murmura Edward.

Maddy acquiesça.

– Oui, c’est une autre réalité.

L’onde traversa l’île, enjamba le fleuve et au milieu d’un épais brassage d’air scintillant, les réalités se mêlèrent et devinrent d’éphémères impossibilités. Au milieu de cet épais mélange de possibles, ils virent le contour tremblé de hauts bâtiments qui se déformaient et se tordaient, et Maddy crut voir en un fugace instant un essaim de créatures dans le ciel qui ressemblaient à des gargouilles ou à des dragons – une réalité possible, une espèce possible mais qui n’avait pas sa place dans cette réalité-là, en train de se corriger, existant le temps d’un simple battement de cœur, puis s’effaçant.

L’onde traversa le fleuve, puis elle fut sur eux.

L’arche se courba et se déforma autour d’eux, le sol sous leurs pieds s’évanouit soudain et devint un gouffre.

Alors, d’un seul coup, ils se retrouvèrent à contempler un mur de briques à trois mètres de là, de l’autre côté d’une ruelle pavée. La bâche contenant le corps de Forby qu’ils avaient placée juste devant l’entrée avait disparue. À la place, l’équipier se tenait sur un côté de la porte, discutant à voix basse avec deux autres hommes armés. Un projecteur balaya la ruelle au moment où ils entendirent le woup-woup-woup d’un hélicoptère qui tournait au-dessus de leurs têtes.

La mâchoire de Cartwright parut tomber, son pistolet lui aussi, le long de son corps.

– C’est... c’est absolument incroyable.

– N'est-ce pas ? dit Maddy.

Forby les aperçut.

– Monsieur ?

Il avait l'air perplexe, tout comme les deux autres hommes.

– Je... euh... n'ai pas entendu la porte s'ouvrir. Ça va, monsieur ?

Le visage de Cartwright était encore immobile, figé dans une expression d'incrédulité.

– Monsieur ? Tout va bien ?

Il regarda son coéquipier.

– Hein ? Oui... oui, très bien, finit par répondre Cartwright.

De nouveau en vie. Un léger sourire de soulagement étira ses lèvres minces.

– Ça fait du bien de... Ça fait du bien de vous revoir, Forby.

Forby fronça les sourcils.

– Monsieur ?

Il remarqua alors Edward et Laura.

– Qui sont ces jeunes gens ?

Cartwright secoua la tête, essayant de rassembler ses esprits.

– Je... je vous expliquerai plus tard.

Il se tourna vers Maddy et les autres.

– Tout le monde à l'intérieur. Fermons cette porte.

Forby avança, mais Cartwright le retint d'un geste.

– Il vaut mieux que vous restiez dehors pour le moment, Forby. D'accord ?

Il donna une chiquenaude, du bout de son canon, à Laura.

– Toi, ferme le rideau de fer.

Elle commençait à actionner la manivelle quand Sal entra et appuya sur le bouton vert.

– C'est bon, on a du courant maintenant.

Le rideau se referma, et le petit moteur près de la porte émit un geignement.

Le vieil homme prit un moment pour se ressaisir et essayer de trouver un sens à ce qu'il venait de voir et à ce qui pouvait encore se passer avant que la nuit tombe. Le rideau métallique s'arrêta dans un bruit épouvantable et le moteur plaintif se tut.

– Bien, dit-il enfin. Bien, cela signifie donc que votre ami et la fille clonée ont réussi. Ils ont tué ces bestioles de la préhistoire. Et ça veut donc dire que les hominidés reptiliens n'ont jamais existé.

Il hochait la tête en parlant.

– Bon... ça, j'ai compris.

– Cartwright, intervint Maddy.

– Et... et Forby est de nouveau en vie, parce que... parce que...

Il plissa les yeux en essayant de tirer une signification de ces événements.

– Parce que ce qui est arrivé... n'est pas arrivé. Pas de créatures reptiliennes, ça signifie qu'il n'a pas pu être attaqué. Mais alors, c'est complètement fou. Ça n'a aucun... Je veux dire... J'ai vraiment vu cette chose déchirer sa...

Il était perdu.

– Cartwright, répéta Maddy. Écoutez-moi, il y a quelque chose que vous devez savoir.

– Il était mort.

Il se retourna pour examiner le sol. Au milieu, une flaque de sang avait coagulé. Le sang de Forby.

– Mais enfin... là-bas, regardez. C'est son sang ! Il était bien...

– Cartwright !

Le regard confus du vieil homme bondit sur Maddy.

– Cette nouvelle réalité n'est toujours pas la vraie, dit-elle. Cette réalité avec vous, Forby, les hommes dehors, l'hélicoptère qu'on entend au-dessus de nos têtes et votre agence secrète. Tout ça aussi, c'est faux. C'est autre chose qui n'aurait jamais dû arriver.

– Quoi ?

Son visage se crispa de confusion.

– Votre vie, dit Sal, devrait être très différente de celle-ci.

– Dans notre chronologie à nous, dans la *bonne* chronologie, vous avez vécu une vie différente de celle-ci.

Maddy essayait de se montrer amicale en lui souriant.

– Peut-être est-ce même une vie bien meilleure... Je ne sais pas, moi, avec des enfants, des petits-enfants ?

– Je n'ai pas d'enfants ! coupa-t-il.

– Vous voyez, c'est bien ce que je dis...

– Cette agence est ma famille ! Ce secret ! Les voyages dans le temps ! C'est mon secret ! Je sais des choses que même le Président ne sait pas ! Je sais que des voyages dans le temps ont déjà eu lieu... ! Voilà, c'est ça ma famille ! Ce... ce savoir, c'est toute ma vie !

Il leva de nouveau son arme et la braqua entre les deux yeux de Maddy.

– Et vous n'allez pas m'enlever ça ! Vous entendez ? Personne ne me l'enlèvera !

CHAPITRE 77

1941, COMTÉ DE SOMERVELL, TEXAS

Liam repéra les deux garçons en remontant la rivière. L'un barbotait dans l'eau, l'autre était perché sur une roche plate, à l'abri du soleil brûlant, dans un recoin d'ombre.

Aucun d'eux ne l'avait encore vu. Sa première idée avait été de les appeler pour savoir ce qu'ils avaient fait de leur journée, leur demander s'ils avaient trouvé quelque chose d'intéressant. Mais s'ils n'avaient encore rien trouvé, son intrusion aurait pu modifier leur action, changer l'enchaînement des événements de cette journée, et ils auraient pu ne pas faire leur découverte.

Il décida donc de se cacher et d'observer. Il s'accroupit à l'ombre d'un if et attendit.

Une heure passa, puis une autre, et encore une autre. Le soleil avait passé depuis longtemps son zénith et les ombres se déplaçaient et s'allongeaient lentement. Selon le compte à rebours, il lui restait moins de deux heures pour agir. Il commençait à se demander s'il n'observait pas d'autres garçons. Si ça se trouve, à quelques centaines de mètres en amont, deux autres gamins étaient en ce moment même en train de s'extasier devant un fossile qu'ils venaient tout juste de découvrir. Mais, alors, le garçon sur le rebord du rocher cria quelque chose.

– Hé, Saul !

– Quoi ?

Il ne perçut pas tout à fait ce que dit ensuite le gamin sur le rocher, mais, de là où il était, il vit que le garçon tournait et retournait quelque chose dans sa main. Le gosse dans la rivière, Saul, n'avait pas l'air particulièrement intéressé, heureux de continuer à patauger en rond. L'autre, mécontent du manque d'intérêt de son compagnon, sauta soudain dans l'eau peu profonde et nagea pour le rejoindre. Il montra à Saul ce qu'il avait entre les doigts, et, au milieu de ce qu'ils baragouinèrent, Liam distingua deux mots : *regarde* et *message*.

Et voilà, c'est ça !

Il se releva, grimaçant de douleur à cause des aiguilles de pin plantées dans ses pieds, et s'approcha d'eux.

– Salut, les gars ! dit-il.

Tous deux se retournèrent et l'aperçurent.

– Salut, répéta-t-il en s'efforçant d'avoir l'air le plus sympathique possible pour ne pas les faire fuir.

Mais une fois qu'il fut plus près, il lut la méfiance dans leurs yeux.

– Allez, tout va bien, je ne vais pas vous manger. Je veux juste vous dire bonjour.

– M’man dit qu’on ne doit pas parler aux inconnus, monsieur, récita le garçon qui tenait la pierre.

Liam se rapprocha encore de quelques mètres. Il s’accroupit sur ses talons et leur adressa un sourire amical.

– Moi, je m’appelle Liam, Liam O’Connor. Voilà, comme ça, je ne suis plus un inconnu.

Les deux garçons approuvèrent la logique infaillible du propos.

– J’m’appelle Saul. Et lui, c’est mon frère, Grady. Vous avez un drôle d’accent et des vêtements bizarres. Vous v’nez d’où ?

– D’Irlande, dit Liam.

Les garçons le dévisagèrent attentivement.

– Et qu’est-ce qui ne va pas, monsieur ? demanda Saul.

Liam haussa les épaules, surpris par son étrange question.

– Rien. Tout va bien, pourquoi ?

– Vous avez l’air malade.

Il n’avait vraiment pas de temps à perdre.

– Non, je vais parfaitement bien.

Il fit un geste vers la pierre que le garçon tentait de dérober à ses regards indiscrets.

– Qu’est-ce que tu tiens là, gamin ?

Grady cacha la main derrière son dos, sur la défensive.

– C’est rien.

– Oh, allez, fais voir.

Il s’approcha encore.

– C’est de l’argent ? Tu as trouvé de l’argent là-haut ?

– Non, non, répondit Grady en secouant la tête avec méfiance. J’ai pas trouvé d’l’argent !

– C’est qu’des mots sur une pierre de rien du tout, dit Saul.

– Quelqu’un a écrit un message sur une pierre, c’est vrai ?

Liam se composa un air d’intérêt très modéré.

– C’est intéressant, ça. Je peux voir ?

Grady secoua la tête.

– Elle est à moi.

S’il avait été un peu plus malin, s’il y avait pensé avant, il aurait apporté quelque chose à échanger – un petit jouet, un paquet de vignettes de joueurs de base-ball, un sachet de bonbons ou autre chose, ou même...

Mais bien sûr ! Tout à coup, il se rappela qu’il avait sur lui quelque chose de bien mieux que tout cela. Quelque chose qui ne pouvait pas manquer de séduire un jeune garçon.

– Attends, dit-il en fouillant dans la poche de son short en lambeaux.

C’était encore quelque part par là. Il avait... ah, ses doigts trouvèrent le côté tranchant. L’instant suivant, il tenait un objet de dix centimètres en forme d’hameçon. Les yeux des enfants s’écaraillèrent.

– C’est une griffe, dit Liam, une véritable griffe de dinosaure. Les mâchoires de Saul et Grady s’ouvrirent en même temps et leurs yeux d’enfant admirèrent les méchantes entailles sur le bord incurvé de la griffe.

– Regardez, je l’ai trouvée ce matin, un peu plus haut, pour sûr. J’ai entendu dire qu’on dégotait toutes sortes de vieux trucs incroyables près de cette rivière. Vous voulez que je vous la prête ?

Les deux garçons acquiescèrent d’un vigoureux signe de tête.

– On fait un échange ? dit Liam. Vous pouvez regarder ma griffe et... moi, je peux regarder le

message sur la pierre.

– Bien sûr, répondit sans hésiter Grady, la fascination éphémère pour son étrange trouvaille s'éclipsant rapidement pour l'étincelante griffe de dix centimètres qui pendait au bout des doigts de Liam. Il fit passer sa pierre sans plus la regarder.

– De toute façon, j'comprends rien à c'message.

Il tendit la main vers la griffe.

– Attention, ça coupe, prévint Liam.

Grady la prit des mains de Liam et se pencha, tournant le dos à son frère.

– Hé, Grady, fais voir.

Grady secoua la tête.

– C'était ma pierre, c'est moi qui regarde en premier.

– Oh, allez, fais voir ! Mais fais voir !

Liam trouva un rocher à proximité et s'y laissa tomber avec raideur, ignorant leur querelle. Lorsqu'il retourna la tablette plate, en ardoise sombre, dans sa paume, son cœur rata un battement.

Te voilà à nouveau. Après tout ce temps. Ma silencieuse messagère.

Elle était là, portant son écriture inversée et légèrement en relief, avec son mince réseau de nervures et de rainures préservé par le temps.

– Tu as raison, dit-il en levant les yeux de la pierre, ces mots n'ont aucun sens, n'est-ce pas ?

Mais Grady n'écoutait pas. Il était fasciné par la griffe féroce et trop occupé à repousser les mains de Saul qui essayaient de se l'accaparer.

– Ce n'est que du charabia, dit-il avec un demi-sourire entendu.

– Vous voulez échanger, monsieur ? demanda Grady. Ma pierre contre la griffe ?

Liam haussa les épaules de la manière la plus désinvolte possible.

– Je sais pas... Ma griffe est une sacrée belle trouvaille quand même...

– Allez, s'il vous plaît... !

Le garçon plongea la main dans les poches de son pantalon et en sortit un yoyo en bois.

– Je vous donne ça, en plus !

Liam fit semblant de s'intéresser au jouet. Il en avait eu un exactement comme ça à Cork : gros, encombrant et dont il n'avait jamais réussi à se servir.

– Ah bon, alors, je crois que c'est d'accord. La pierre plus le yoyo.

Ils échangèrent silencieusement un hochement de tête – ce fut très solennel. Après quoi, Liam se releva péniblement, se sentant sans raison aussi vieux que les collines qui l'entouraient, et leur fit poliment ses adieux. Mais les deux garçons étaient de nouveau plongés dans leur débat houleux concernant leurs droits d'accès à la griffe et pour savoir qui allait la porter jusqu'à chez eux.

Il prit le chemin du retour en suivant la rivière, sur les galets glissants et cliquetants, en faisant courir ses doigts sur le relief usé des lignes. Puis ses yeux cherchèrent le petit monticule de pierres.

CHAPITRE 78

2001, NEW YORK

Sal perçut de nouveau l'onde précurseur et la légère sensation de vertige. Mais personne d'autre ne semblait l'avoir ressentie. Cartwright avait toujours son arme pointée sur Maddy.

– Ma vie, c'est ça : ce monde ! Cette réalité !

– Il faut que vous alliez immédiatement rejoindre vos hommes, répliqua fermement Maddy.

Sal était impressionnée par son sang-froid. Le vieil homme secoua la tête et se mit à rire.

– Quoi ? Vous espérez vraiment que je vais m'en aller comme ça ? La plus grande découverte de l'histoire de l'humanité et vous voulez que je retourne dans cette ruelle et que j'essaie de tout oublier ?

Sal jeta un coup d'œil aux deux adolescents. Ils croisèrent son regard ; ils partageaient la même urgence.

Nous devons faire quelque chose.

– Écoutez-moi, le coupa Maddy. Si l'onde vient et repart pendant que vous êtes ici, vous serez laissé pour compte. C'est sans vous qu'elle réécrira le présent.

– Je crois que ça ne m'empêchera pas de vivre, Maddy, dit-il en souriant. Ça fait très, très longtemps que j'attends une chose pareille.

Elle plissa les yeux.

– Tiens, tiens, il n'est plus question de la sécurité de l'État, maintenant.

Il haussa les épaules.

– Et alors ? Cette... cette machine à remonter dans le temps, c'est un rêve de gosse, un rêve d'homme, le rêve de l'humanité, bon sang ! Voyager partout, à toutes les époques, tout voir, voir des choses qu'aucun autre être humain ne verra jamais.

– Ce n'est pas un jouet, Cartwright. Vous savez, vous n'avez pas le droit de prendre les choses comme ça.

– Oh, ça va ! Une petite morveuse et sa bande de copains... C'est vous qu'on doit croire, c'est ça ? Vous êtes les gardiens du Temps ?

Sal regarda de nouveau les autres. Puis elle fit un pas hésitant en direction du vieil homme. Elle vérifia d'un regard si les deux autres s'apprêtaient à faire de même. Laura resta où elle était, tremblante, le visage blême. Elle secoua la tête : elle avait trop peur. Edward, cependant, s'avança d'un pas vers Sal, sans un bruit.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire – s'emparer de l'arme ?

Cette idée la faisait trembler.

– On est venu me chercher, répliqua Maddy. Je n'ai jamais souhaité une chose pareille, Cartwright.

Vous comprenez ? Pas une seule minute on ne m'a laissé le choix.

Le vieil homme haussa les épaules.

– Tu sais quoi ? Je m'en fiche complètement.

Il s'approcha d'elle, enjambant les câbles qui serpentaient sur le sol.

– Parce que moi, c'est ça que je veux ! J'ai passé ma vie à l'attendre, à m'y préparer.

Sal remarqua que quelque chose clignotait sur l'un des écrans.

– Je suis un vieil homme, continua-t-il en se plaçant au milieu de l'arche, là où aucun câble ne risquait de le faire trébucher, le canon de son arme toujours résolument pointé sur Maddy.

– Toute ma vie, toute ma vie d'adulte a tendu vers ce moment, et ça faisait tellement d'années que je savais qu'une machine à remonter dans le temps m'attendait sous ce pont, dans cette arche, le 10 septembre 2001.

Il soupira.

– Est-ce que vous pouvez imaginer ce que ça fait de savoir une chose pareille ? Savoir que presque à la fin de votre vie, quelque chose de vraiment *merveilleux* va se produire. Et vous me demandez d'oublier tout ça ? De m'en aller et de tout oublier ? Comme ça ?

Sal voyait toujours le curseur clignoter dans la boîte de dialogue de Bob. Il essayait de dire quelque chose à Maddy. De l'avertir de l'onde temporelle imminente ?

– Pense à toutes les choses que j'ai voulu voir, Maddy Carter, les choses que j'ai rêvé de voir au cours de ces longues années : la destruction de Pompéi, la disparition de l'Atlantide, la crucifixion du Christ, la bataille de Bunker Hill, George Washington traversant le Delaware, Lincoln prononçant le discours de Gettysburg, l'arrivée de Christophe Colomb...

Ses yeux chassieux s'animaient d'un naïf émerveillement.

– Bon sang !... L'impact de l'astéroïde qui entraîna la crise Crétacé-Tertiaire et la disparition des dinosaures. Vous imaginez vraiment ce que ça représente de voir un tel phénomène de ses propres yeux ?

Il secoua la tête.

– Jusqu'où puis-je remonter dans le passé ? Vous le savez ?

– Non, je... je ne sais pas, balbutia Maddy.

– L'apparition de la vie sur Terre ? La première division cellulaire ?

Cartwright s'égarait dans ses rêveries de tout ce qu'il pourrait voir, de tous les endroits où il pourrait aller. Tout était maintenant, pour lui, à portée de main.

Sal sentit soudain les poils de ses avant-bras se dresser : elle sut que l'onde temporelle était arrivée. Un instant plus tard, la lumière du plafond s'estompa et se mit à vaciller. Chacun ressentit un moment de déséquilibre, comme si le sol se dérobaient sous ses pieds. Les écrans derrière Maddy clignotèrent avant de s'éteindre. Laura cria d'effroi et Edward retint son souffle lorsque la lumière du plafond s'éteignit complètement, les plongeant un instant dans une totale obscurité.

Puis les écrans se remirent à scintiller et le plafonnier pétilla, clignota et enveloppa l'arche, encore une fois, de ses froids reflets bleus.

Cartwright pouffa de rire joyeusement.

– C'en était une ? C'est ça ?

Maddy acquiesça lentement.

– Oui... je crois bien. Vous n'auriez pas dû être dans la Base, lui dit-elle d'un ton accusateur. Vous auriez dû être dehors, avec vos amis. Ça dérange tout.

– Mais je n’étais pas dehors, dit-il calmement. Alors, tournez la page, OK ?

– Vous ne comprenez pas... Vous avez été programmé en dehors du présent. Je n’ai aucune idée de ce que cela signifie pour vous. Ou alors...

– Cela me va très bien, rétorqua-t-il en souriant.

Sal remarqua que le curseur clignotait de nouveau à l’écran et elle comprit soudain ce que Bob tentait désespérément de dire à Maddy.

– Maddy ! cria-t-elle en montrant les écrans. Il faut que tu regardes.

Maddy se retourna et lança un bref coup d’œil par-dessus son épaule.

– Oh non !

Elle se retourna vers Cartwright.

– Sortez de là !

Il fronça ses sourcils en broussaille.

– Hein ? Qu’est-ce qui se passe ?

– Dégagez ! hurla-t-elle.

Le bourdonnement de la machine changea de ton au moment où l’énergie accumulée s’apprêtait à être libérée.

– Regardez ! cria Maddy en montrant le sol aux pieds de Cartwright.

Il baissa les yeux. À l’intérieur du cercle de craie un petit bout du béton crasseux commença à se creuser et...

– Oh non, Cartwright, mais sortez !

Cela se produisit en une fraction de seconde. Une sphère d’énergie apparut autour du vieil homme. La majeure partie de son corps était à l’intérieur, sauf sa main gauche.

Sal crut voir, un bref instant, des formes sombres tourbillonner autour de lui comme des démons ou des fantômes, une fenêtre sur un monde qu’une personne superstitieuse ou du Moyen Âge aurait appelée l’enfer.

Puis il fut balayé. Disparu.

La sphère scintilla. Alors elle put voir ce qui semblait être un ondoyant ciel bleu texan, un paysage aride et morne et le contour flottant d’une forme qui avançait. Ils commencèrent à apercevoir Liam. Il chancelait, l’air nauséux et, l’instant d’après, la sphère surchargée de particules de tachyons se dissipa dans un claquement, comme une bulle de savon qui éclate.

– Elle était bizarre, celle-là, dit-il.

Puis il se plia en avant dans un haut-le-cœur.

– Liam ! cria Maddy. J’ai bien cru que tu allais être réduit en bouillie avec Cartwright. Je...

Il leva une main pour la faire taire.

– Une seconde, une seconde. Je vais vom...

Et effectivement, il vomit sur le sol et sur la main encore frémissante que Cartwright avait laissée derrière lui.

Sal se précipita à sa rencontre.

– Ça va ?

Il s’essuya la bouche et leva vers elle son œil injecté de sang.

– Je... Ça va mieux, maintenant.

Il se redressa et baissa les yeux, d’un air dégoûté, vers la main et la flaque à l’odeur âcre.

– Elle n’était pas comme d’habitude, celle-là. C’était vraiment bizarre, pour sûr !

Maddy secoua la tête.

– Je ne sais pas trop ce qui s’est passé. Cartwright était debout dans le cercle et j’ai oublié que le

compte à rebours était lancé.

Ses yeux débordèrent d'un trop-plein de larmes.

– La vache, Liam, j'ai cru que tu allais finir fusionné avec lui.

Liam s'essuya la bouche une deuxième fois et sourit.

– Bon, ben je vais bien maintenant, non ?

Il étendit les bras et s'examina de bas en haut.

– À moins que j'aie un bras en plus ou un truc collé derrière la tête ?

Elle s'essuya les yeux et rit.

– Non... non, tu es parfait.

– Alors, ça a marché ? demanda Liam.

– Est-ce que quelqu'un a regardé dehors ?

– Je crois qu'il y a eu une onde temporelle, dit Laura en cherchant Sal des yeux pour confirmation.

– C'est juste, approuva Sal. Je vais voir.

Elle retourna à l'entrée, appuya sur le bouton et le rideau de fer commença lentement à remonter en couinant. Ils se rassemblèrent derrière la tôle ondulée et quand elle fit une embardée et s'immobilisa, ils firent un pas dehors dans la nuit sombre.

Manhattan étincelait de l'autre côté de l'Hudson, une pyramide de lumières, comme un gigantesque gâteau de mariage. Un train de banlieue gronda au-dessus d'eux sur le pont Williamsburg. La soirée était emplie du bruit de fond apaisant du trafic et de l'écho gémissant d'une sirène de police.

– Le New York normal, fit Liam.

Il poussa un soupir de fatigue.

– Ça n'a pas été la moitié d'un sacré bazar, et on s'en est sortis, pour sûr !

Sal s'approcha et l'étreignit fortement, embarrassée par ses propres larmes qui coulaient sur ses joues. Elle le serrait timidement comme on le fait avec un grand frère. Puis elle le lâcha.

– C'est reparti, murmura-t-elle.

Ils regardèrent la ville en silence pendant un long moment. Chacun était perdu dans ses pensées.

Maddy s'ébroua.

– Je ferais mieux d'aller m'occuper de la fenêtre de retour pour l'auxiliaire de mission...

Elle se corrigea.

– Pardon, pour Becks.

Elle retourna à l'intérieur de l'arche.

Les autres sortirent eux aussi pour savourer le panorama du soir et admirer le chapelet des phares de voitures le long de l'avenue Franklin D. Roosevelt de l'autre côté du fleuve, et un ferry qui tranchait, de son sillage, le reflet miroité de Manhattan. Finalement, ce fut Edward qui souligna qu'évidemment tout n'était pas encore tout à fait terminé.

– Laura et moi, on doit rentrer, n'est-ce pas ? Pour remettre les choses comme elles étaient.

Liam approuva.

– Oui, mais pas nécessairement ce soir.

– Tant mieux, murmura Laura. Je ne me sens pas très bien.

– On a des lits dans le fond, dit Sal.

Elle considéra la fille et le jeune Asiatique. Tous les deux avaient l'air pâle et malade, leurs visages étaient barbouillés d'une crasse de quinze jours. Et Liam... Elle pensa, troublée, qu'il avait l'air à la fois vieux et jeune avec sa mèche de cheveux blancs sur la tempe.

– Je vais faire un peu de café, dit-elle.

CHAPITRE 79

65 MILLIONS D'ANNÉES AVANT J.-C., JUNGLE

Becks observait le bûcher où se consumaient les rondins et quelques branches. Au cœur des langues de feu tournoyantes, elle pouvait presque apercevoir le contour des dizaines de cadavres qu'elle avait empilés sur le dessus. Il n'y avait désormais plus de pont-levis. Son dispositif de contrepoids était démantelé, tout comme le balancier, utilisé en guise de bois d'allumage. La palissade, les huttes avaient également disparu. Elle avait tout jeté au feu : l'assortiment de sacs à dos, de casquettes de base-ball, de vestes, de téléphones portables qui avaient atterri dans le passé.

Au matin, ces objets ne seraient rien de plus que des flaques de suie ou de plastique déformé qui, après des millions d'années, ne seraient plus que d'infimes particules non identifiées.

Son cerveau électronique prit un moment pour exécuter une analyse détaillée de tous les autres éléments de preuve médico-légale susceptibles d'attester de leur présence ici durant deux semaines, notamment les corps humains qu'elle n'avait pas pu retrouver : Franklyn, Ranjit et M. Kelly. Parmi ceux-là, seul Franklyn était mort dans un endroit qui pourrait un jour livrer des fossiles. Mais même dans ce cas, il était statistiquement peu probable que son corps soit conservé de manière à témoigner de quoi que ce soit. Pour cela, il était nécessaire qu'un corps soit recouvert presque immédiatement d'une couche de sédiments. Leurs cadavres, où qu'ils soient, étaient trop exposés aux éléments et aux charognards.

La clairière était jonchée de balles et de douilles. Mais elles aussi seraient bientôt des pépites de rouille non identifiées dans cette jungle humide. Peut-être que, d'ici une centaine d'années, elles ne seraient plus que des taches d'oxydation sur le sol de la jungle.

Becks appréciait que le simple passage des années et le processus naturel se chargent de nettoyer toute trace de leur présence. Il restait toujours l'infime possibilité qu'une empreinte de pas ou que la cicatrice non naturelle provoquée par la lame d'une hache sur un tronc puisse, d'une manière ou d'une autre, se fossiliser sur un fragment de rocher. Mais les facteurs de probabilité – que son cerveau électronique éluda – atteignaient un risque de contamination acceptable.

Sa blessure au ventre partiellement guérie s'était rouverte lorsqu'elle avait travaillé au bûcher funéraire, mais un bouchon formé par une croûte solidifiée lui permettait d'éviter toute autre hémorragie importante. Le pansement de son bras s'était défait un peu plus tôt, révélant le tissu musculaire rouge vif et l'os. Une simple pellicule de peau aurait pu protéger son membre blessé. Au lieu de cela, les fragiles articulations de son bras s'étaient recouvertes de brindilles, de feuilles et de toutes sortes d'insectes.

Un avertissement d'infection lui traversa tranquillement l'esprit, en arrière-plan, suivi de plusieurs autres qui la prévenaient que sa structure organique avait enduré suffisamment de dégâts pour justifier une assistance médicale immédiate. Alors qu'elle contemplait les vrilles de feu orange qui s'élevaient dans le ciel nocturne du Crétacé jusqu'à la lune – chapeau trop grand posé par-dessus la clairière –, elle détecta les particules préliminaires de la fenêtre programmée. Elle s'achemina vers le terrain découvert jusqu'à l'endroit où celle-ci devait s'ouvrir.

Une dernière fois, elle regarda en arrière vers le feu, distinguant parmi les flammes les membres tordus et calcinés des créatures. Pendant un instant, elle ressentit quelque chose qu'elle ne parvenait pas à identifier : était-ce de la tristesse ? de la culpabilité ? Tout ce qu'elle savait, c'est que le signal provenait de la partie de son cerveau qui n'organisait pas les pensées en priorités de mission ou en options stratégiques.

Une sphère d'air brassé apparut devant elle et, calmement, impassiblement, elle franchit soixante-cinq millions d'années vers une arche de briques faiblement éclairée.

Le premier visage que ses yeux enregistrèrent à travers le miroitement fut celui de Liam O'Connor. Il souriait d'un air fatigué, et elle se demanda un instant si son esprit disposait des mêmes signaux d'avertissement en cas de dégâts que le sien.

– Bienvenue à la maison, Becks, dit-il doucement.

Et, sans prévenir, il la serra dans ses bras.

– On a réussi ! lui murmura-t-il à l'oreille.

Becks intégra ce geste étrange, et son cerveau de silicium ne tarda pas à lui signifier qu'une démonstration affective serait en retour une réponse acceptable et appropriée. Son bras opérationnel se referma autour des épaules étroites du garçon.

– Affirmatif, Liam. On a réussi.

CHAPITRE 80

2001, NEW YORK

Lundi (cycle temporel 50)

Edward et Laura sont restés quelques jours. Maddy a dit qu'ils devaient sûrement souffrir d'une maladie depuis l'explosion du laboratoire due à des radiations et qu'ils avaient besoin de repos. En tout cas, c'était sympa de voir d'autres têtes ici, pendant quelque temps. Mais Maddy a fini par dire qu'ils devaient partir. Elle avait raison, bien sûr. Ils avaient des choses à faire, une vie à reprendre.

Mais pas des vies très longues... Celle d'Edward surtout.

J'ai lu son dossier sur l'ordinateur. C'est trop triste. Il écrira son grand article de maths qui changera le monde en 2029. Il n'aura alors que vingt-deux ans. Mais il mourra d'un cancer avant son vingt-septième anniversaire.

Un cancer à vingt-sept ans ?

Ça paraît tellement injuste. Vingt-sept ans, ça ne fait pas une vie. C'est rien qu'un avant-goût. Je sais bien que je n'aurais pas pu lui dire ça, et même si je l'avais pu, est-ce que ça aurait été juste de le faire ? Est-ce que quelqu'un a envie de connaître la date exacte de sa mort ? Pas moi, c'est sûr.

On s'apprêtait à les renvoyer en 2015. C'était ce qu'on avait prévu depuis le début. Mais Maddy a pensé que ça ne marcherait pas : ils en avaient trop vu, ils en savaient trop. Peut-être que, pour la fille, Laura, ce n'était pas si important que ça. Peut-être que sa vie n'allait pas avoir tant d'incidence que ça sur le monde. Mais Edward... Il représente tout ce que sera l'avenir. D'une certaine façon, tout commence par ce qu'il écrira un jour.

Alors, qu'est-ce qu'on a fait ? On les a laissés dehors, quand la Base s'est réinitialisée. On a jeté un coup d'œil par la porte ouverte. On a regardé le temps venir les chercher. La réalité les a tout simplement gommés, comme quelqu'un qui supprimerait des fichiers d'un ordinateur. Maddy dit qu'elle est sûre que ça va tout remettre en ordre. La réalité va les ramener dans le passé. Ils vont naître à nouveau, comme tous les autres gamins qui sont morts. Puis ils seront des nourrissons, des bébés, des enfants, des adolescents, pour la deuxième fois. Mais cette fois, ils visiteront un laboratoire d'énergie en 2015, ils rentreront chez eux et ils raconteront à leurs parents que c'était une sortie super ennuyeuse.

Enfin, c'est ce qu'on espère.

Et la personne, quelle qu'elle soit, qui a essayé de tuer Edward ? On saura, je suppose, si

l'Histoire a suffisamment changé pour qu'il ou elle fasse d'autres choix. Si on reçoit encore le même message du futur... alors, il faudra bien qu'on se retape tout ça. Mais j'espère bien que non.

Il n'y a qu'à attendre pour voir si ça règle tout. Rien n'est sûr. Rien n'est définitif.

« Tout est fluctuant. » C'est l'expression de Maddy. Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

Bon, l'unité de soutien féminine, Becks (j'essaie de m'habituer à son nom), est toujours en convalescence. Vu l'état de son bras, on peut dire que ces bestioles le lui ont vraiment bousillé. Selon Bob, la peau qui repoussera sera couverte de cicatrices et les muscles et tendons ne fonctionneront peut-être plus comme avant, ce qui a conduit à une dispute entre Maddy et Liam.

Maddy a proposé d'éliminer le corps et de faire grandir une autre unité de soutien, un grand mâle costaud. Mais Liam s'est mis en colère. Il a dit qu'« elle méritait mieux que ça ».

Je ne sais pas quoi en penser. Après tout, ce ne sont que des robots, non ? Et le savoir que son intelligence artificielle a accumulé serait conservé, alors...

Mais Liam dit qu'il n'y a pas juste un ordinateur en eux, qu'il y a autre chose, un truc un peu humain dans leur tête. Peut-être qu'il a raison. C'est vrai que ça paraît injuste de lui faire ça. Après tout, il paraît qu'elle s'est vraiment bien débrouillée.

D'ailleurs, elle a un nom. Et comment est-ce qu'on peut supprimer quelque chose qui porte un nom ? Ce n'est pas juste.

En tout cas maintenant, la dispute a l'air d'être réglée. J'ai bien l'impression qu'on la garde, mais qu'on va quand même faire grandir un autre Bob. Maddy dit que nulle part dans le manuel pratique il n'est écrit qu'on ne peut pas avoir deux unités de soutien.

Alors, pourquoi pas ?

CHAPITRE 81

2001, NEW YORK

Le vieil homme était assis sur un banc du parc. Il lançait des bouts de quignon de son hot-dog à des pigeons qui se pavanaient et s'impatientsaient.

– Je savais que je vous trouverais ici, dit Maddy.

Il leva la tête et lui souhaita la bienvenue par un sourire. Elle ferma les yeux et tourna son visage vers le ciel bleu clair de septembre, savourant un moment la chaleur du soleil sur ses joues blafardes.

– Un ciel dégagé et un bon hot-dog... c'est ce que vous aviez dit, ajouta-t-elle. Je ne vois pas où, ailleurs qu'ici, on peut trouver ça, au milieu de la forêt de gratte-ciel de Manhattan.

Foster émit un rire sec.

– Tu es maligne.

Elle se laissa tomber sur le banc, à côté de lui.

– Vous nous manquez vraiment. Vous *me* manquez.

– Cela ne fait que quelques heures, dit-il en lançant un autre bout de quignon au milieu des pigeons.

– Quoi ? Ça fait des mois, pourtant.

– Oui, mais pour moi, dit-il, à peine quelques heures. Souviens-toi, je suis sorti du circuit, je ne suis plus dans la bulle temporelle. Je t'ai dit au revoir un lundi matin.

Il baissa les yeux sur sa montre.

– Là, il est presque une heure de l'après-midi, et nous sommes exactement ce même lundi.

Elle secoua la tête.

– Oui, bien sûr, je suis bête. Je le savais.

Ils demeurèrent assis en silence pendant un instant. Une petite fille tentait d'effrayer les pigeons en martelant le sol de ses petits pieds. Les oiseaux l'évitaient simplement quand elle courait parmi eux, puis ils retournaient picorer avidement les miettes de pain dans son dos.

– C'est bien un indice que vous m'avez laissé en partant ? Que vous seriez là ?

Foster acquiesça.

– Je crois que je me sentais un peu coupable de vous quitter si rapidement.

Il gonfla ses joues cireuses.

– Mais je vais mourir, Maddy. Je n'en ai plus pour bien longtemps.

– À cause des voyages dans le temps ?

– Oui. Ça crée de sacrés chamboulements au niveau génétique. C'est comme un virus informatique qui réécrirait des lignes de code en charabia. Ici, soupira-t-il, hors de la bulle temporelle, je devrais

vivre un peu plus longtemps, peut-être une semaine ou deux de plus. Peut-être même un mois, si j'ai de la chance. Ce serait bien.

Elle réfléchit un instant.

– Mais vous serez toujours... ?

– C'est juste, Madelaine. De *ton* point de vue, je me trouverai toujours ici, à Central Park, à 12h52, le lundi 10 septembre. Comme tous ces gens.

Il montra le parc animé, la queue devant le vendeur de hot-dogs, de l'autre côté de la pelouse.

– Comme eux, je fais partie des meubles, ou plutôt... du décor. C'est l'autre raison pour laquelle je suis parti.

Elle fronça les sourcils, sans comprendre.

– Si j'étais resté avec toi et les autres, je serais mort depuis longtemps à présent. Comme ça, je peux continuer de vous aider. Vous avez encore quelqu'un à qui parler.

– Ah.

Elle acquiesça.

– Mais, chaque fois que tu viendras me trouver, Madelaine, rappelle-toi, chaque fois que tu viendras me trouver, ce sera... pour *moi* n'est-ce pas, la première fois. Tu comprends ce que je veux dire ?

Bien sûr que ce serait la première fois. Elle comprit que, pour le vieil homme, ce lundi s'était résumé à un café, un beignet et un au revoir et, maintenant, trois heures plus tard, à de courtes retrouvailles dans Central Park. Chaque fois que la Base se réinitialiserait, toute conversation qu'il avait avec elle... n'aurait jamais eu lieu. Foster n'en garderait aucun souvenir.

Il rit.

– Ce sera comme rendre visite à un vieux papy sénile. Il va falloir t'habituer à tout répéter.

Elle gloussa avec lui.

– Une fois, j'ai eu un petit copain comme ça. Il ne m'écoutait jamais.

Il renifla.

– Je suppose que tu es venue jusqu'ici parce que tu as besoin d'aide ?

– Eh bien, on a eu un problème, mais je crois que tout est arrangé maintenant.

Il lui tapota le bras.

– Je savais que vous étiez prêts.

– À peine. On s'en est tirés de justesse cette fois, Foster. C'était à deux doigts d'échouer.

Elle lui raconta les grandes lignes de leur histoire. Foster hochla la tête.

– À l'époque des dinosaures ? chuchota-t-il. Je n'aurais jamais pensé que la machine puisse nous ramener si loin dans le passé.

– Vous ne l'avez jamais fait ?

– Non, je ne suis jamais allé aussi loin. Comment va Liam ?

– Eh bien, justement, je ne sais pas à quel point il en a souffert. Ça lui a vraiment fait quelque chose, ça l'a vieilli en quelque sorte. Il a...

Elle regarda Foster et, pour la première fois, elle remarqua que le blanc chassieux de ses yeux était légèrement innervé de la cicatrice de vieux vaisseaux sanguins éclatés.

– Il a l'œil injecté, comme vous. Et aussi une mèche de cheveux blancs. Qui sait ce qui a été atteint à *l'intérieur*. Je veux dire, ça, c'est ce qui se voit. Foster, combien de temps pourra-t-il supporter une épreuve pareille ? Combien de temps pensez-vous qu'il va vivre ?

Il inspira entre ses dents.

– Eh bien, il a une âme ancienne et solide. Je peux de le dire ! Mais, tu sais... tout dépend de

l'endroit et de l'époque où il ira, Madelaine. Qui sait combien de temps il lui reste ?

Voilà qui n'avancait pas à grand-chose.

– Je lui en parle ou pas, Foster ? Vous savez, il n'est pas aveugle. Il a vu l'état de son œil, il a vu ses cheveux. Il plaisante avec ça, mais il n'est pas idiot. Il doit bien savoir que ce n'est pas très bon pour lui.

Il secoua la tête.

– Je sais qu'il fera face. Mais la question de savoir si tu lui dis ou pas, ça c'est toi qui dois le décider. C'est toi la responsable. Je peux te donner tous les conseils que tu veux, mais c'est toi qui prends les décisions maintenant. C'est comme ça.

Il jeta la fin de son hot-dog au milieu des oiseaux.

– Je ne peux pas diriger la Base d'ici, sur un banc public. C'est toi la chef maintenant.

– Mais, et l'agence ? Il y a quelqu'un d'autre à qui je peux parler ? Un responsable ?

– Je... Je suis désolé, Madelaine, mais je ne peux pas répondre à cette question. Tu dois agir comme si tu étais entièrement seule. Tu comprends ? Tu es toute seule.

Elle jura.

– Mais c'est quoi cette agence qui ne sert à rien, à la fin ?

– C'est comme ça, j'en ai bien peur.

Elle serra les dents, ruminant un instant sa colère. Elle savait que Foster ne lui dirait rien de plus au sujet de Liam. De toute façon, elle devait aller récupérer une nouvelle paire de lunettes chez l'opticien. Il lui avait promis qu'elle serait prête dans deux heures, et loucher sur les écrans en attrapant des migraines était une chose dont elle préférait se passer.

Elle se leva.

– Je ferais mieux d'y aller. J'ai des choses à faire.

Il se leva, lentement, douloureusement. Par politesse, comme un vrai gentleman.

– Vous serez encore là ? demanda Maddy. C'est sûr ? Tous les lundis à cette heure-ci ?

– Bien sûr.

Un grand sourire éclaira son visage.

– Je te préviens je facture à l'heure.

Elle rit, puis, hésitante et maladroite, elle le serra dans ses bras.

– Passez une bonne journée, Foster.

– Oh, j'ai prévu un après-midi très divertissant.

Elle lui serra le bras.

– Prenez soin de vous. Je ferai un saut pour vous revoir bientôt.

Elle se retourna et descendit l'allée qui menait à l'entrée sud-ouest. Une pensée lui traversa soudain l'esprit. Elle s'immobilisa, se retourna et le vit debout au milieu des pigeons. Il la regardait s'éloigner, mais on aurait dit qu'il s'attendait à ce qu'elle se retourne.

– Comment vous pouvez être sûr que Liam va faire face ? Et s'il comprend qu'il est mourant ? Qu'est-ce qu'il va faire ? Il pourrait choisir de nous quitter.

– Il fera ce qu'il faut, répliqua-t-il. C'est une chose sur laquelle tu pourras toujours compter... ce qu'il faut. C'est un brave garçon.

Il s'éloigna et commença à dériver au milieu d'un flot de plumes grises ébouriffées et d'étranges yeux perçants.

– Foster ! Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

Il s'arrêta et lui lança par-dessus son épaule :

– Comment je peux en être aussi sûr ?

Elle hocha la tête.

– Allons ! Qui serait assez idiot pour continuer de faire quelque chose tout en sachant que ça le tue ? Qu'est-ce qui vous fait croire que vous le connaissez si bien ?

– Oh, je le sais...

Il haussa un sourcil.

– ... parce que c'est moi.

L'Histoire telle que nous la connaissons

L'HISTOIRE TELLE QUE NOUS LA CONNAISSONS

**65 millions d'années
av. J.-C.**

*Crétacé supérieur – les dinosaures
dominent la Terre*

2001

*New York est telle que
nous la connaissons
– animée, bruyante,
haute en couleur*

L'HISTOIRE ALTÉRÉE

**65 millions d'années
av. J.-C.**

*Liam, Becks et un groupe de
lycéens se retrouvent bloqués
au Crétacé supérieur*

1933

*Un mystérieux fossile
est découvert au Texas,
portant l'écriture
de Liam...*

PREMIÈRE VAGUE TEMPORELLE

2001

*New York est telle que
nous la connaissons –
mais une agence
gouvernementale
secrète localise la Base
opérationnelle*

DEUXIÈME VAGUE TEMPORELLE

2001

*New York est envahie
par la jungle. Des
bipèdes primitifs, aux
allures de dinosaure,
ont remplacé les
humains*

*Une meute de dinosaures
carnivores, d'une espèce
inconnue, étudie Liam et ses
compagnons, et apprend à se
servir d'un outil et d'une arme*

*Ces dinosaures
évoluent et leurs
descendants
conquiert
la planète...*

ALEX SCARROW

Alex Scarrow a été guitariste de rock. Puis graphiste. Puis concepteur de jeux vidéo. Puis auteur ! Il a ainsi écrit plusieurs thrillers pour adultes et des scénarios. *Time Riders* est sa première série de romans pour jeunes adultes. Pour son plus grand plaisir, il y explore les idées et concepts avec lesquels il travaillait déjà dans l'univers des jeux.

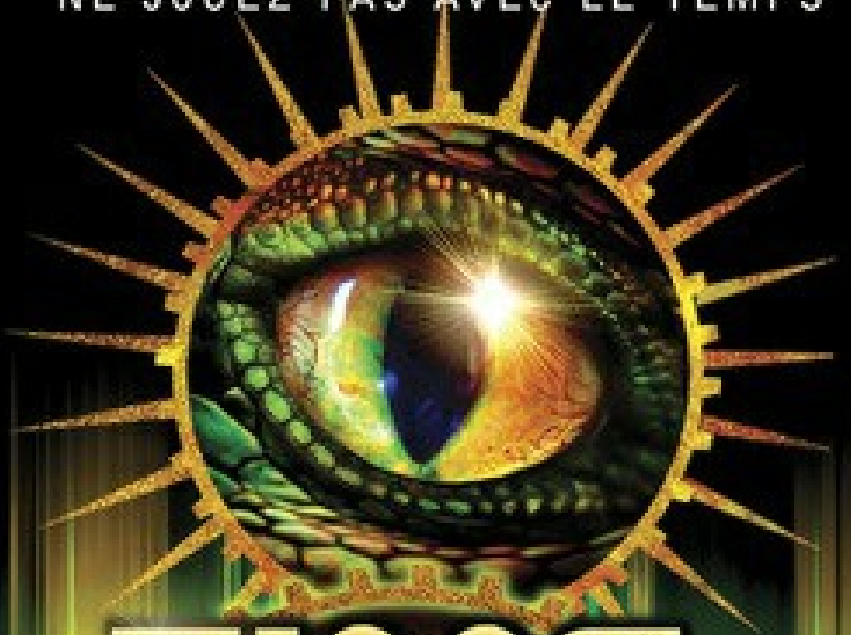
Il vit à Norwich, en Angleterre, avec son fils Jacob, sa femme Frances, un chien très méchant et un énorme rat.

Découvrez nos autres romans sur le site

www.lireenlive.com

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

NE JOUEZ PAS AVEC LE TEMPS



TIME RIDERS

2001 2002 2003 2004 2005 2006

LE JOUR DU PRÉDATEUR



ALEX SCARROW

NATHAN